





SERVICE DES MONUMENTS HISTORIQUES DE L'ALGÉRIE

LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN

PAR MM.

WILLIAM MARÇAIS

DIRECTEUR DE LA MÉDERSA DE TLEMCEN

ET

GEORGES MARÇAIS

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

Contenant 30 planches hors texte phototypie et 82 illustrations dans le texte



PARIS

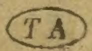
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France et de l'École Normale Supérieure

4, RUE LE GOFF, 4

1903



LES MONUMENTS ARABES
DE TLEMCEN

SERVICE DES MONUMENTS HISTORIQUES DE L'ALGÉRIE

LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN

PAR MM.

William MARÇAIS
DIRECTEUR DE LA MEDERSA DE TLEMCEN

ET

Georges MARÇAIS

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

Contenant 30 planches hors texte phototypie et 82 illustrations dans le texte



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France
et de l'École Normale Supérieure
4, RUE LE GOFF, 4

1903

PRÉFACE

Il n'y a guère de ville musulmane en Algérie sur laquelle on ait autant écrit que sur Tlemcen. Son histoire, son épigraphie, son archéologie, ont déjà fait l'objet d'assez nombreuses publications. Parmi elles, il faut citer en première ligne les ouvrages de l'abbé Bargès. A la suite d'un voyage accompli dans cette ville au lendemain de l'entrée des troupes françaises (septembre-octobre 1846), ce savant s'éprit pour Tlemcen d'un véritable amour. La majeure partie de son œuvre d'arabisant fut dès lors consacrée à l'étude de l'antique capitale zeiyânide. Ses notes de voyage ont été réunies par lui dans son ouvrage intitulé : *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom*[1]. Ce livre, malgré de légères erreurs, que la brièveté du séjour fait par l'auteur dans la cité de Yarmorâsen rend fort excusables, est rempli de documents intéressants, de précieuses observations personnelles. Il

1. *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom (sa topographie, son histoire, description de ses principaux monuments, anecdotes, légendes et récits divers), souvenir d'un voyage.* Paris, 1859.

a surtout l'immense avantage de nous retracer de Tlemcen un tableau qui, sur bien des points, hélas ! n'appartient déjà plus qu'à l'histoire. En 1852, Bargès avait publié son *Histoire des Beni-Zeiyân* [1] ; en 1887, il donna le *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân* [2] ; entre-temps il avait consacré deux brochures l'une à l'étude du grand saint tlemcenien, Sîdi Bou-Médyen [3], l'autre à un essai sur le commerce de Tlemcen avec le Soudan au moyen âge [4].

D'une importance presque égale aux travaux de l'abbé Bargès sont ceux de Ch. Brosselard, qui habita Tlemcen pendant de longues années (il y fut sous-préfet de 1853 à 1862). Entouré de lettrés musulmans, dans la société desquels il se plaisait fort, ce bon arabisant débrouilla, avec une rare sagacité, l'épigraphie tlemcenienne. Les inscriptions de Tlemcen, publiées par lui avec d'abondants commentaires, offrent des documents de premier ordre à quiconque veut étudier l'archéologie et l'histoire de cette ville [5].

L'intérêt architectural des monuments tlemceniens

1. *Histoire des Beni-Zeiyân, rois de Tlemcen*, par l'imam Cidi Abou-Abd Allah-Mohammed Ibn Abd'el-Djelyl el-Tenessy, traduit de l'arabe. Paris, 1852; Sur el-Tenessy († 1494/899 de l'hégire), cf. *Journal asiatique*, novembre-décembre 1851, p. 586 et ss.; Bargès, *complément de l'Histoire des Beni-Zeiyán*, p. 379 et ss.

2. *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân, rois de Tlemcen*. Paris, 1887.

3. *Vie du célèbre marabout Cidi Abou-Médien*. Paris, 1884.

4. *Memoire sur les relations commerciales de Tlemcen avec le Soudan sous le règne des Beni-Zeiydn* (Extrait de *Revue de l'Orient*). Paris, 1853.

5. *Tombeaux des Emirs Beni Zeiyân et de Boabdil*. Paris, 1876 (Extrait du *Journal asiatique*) ; — *les Inscriptions arabes de Tlemcen*, dans *Revue Africaine*, 1858 à 1861.

n'échappa pas à Duthoit, qui fut inspecteur des monuments historiques en Algérie de 1871 à 1880. Il a laissé sur eux, dans un rapport, d'importantes observations accompagnées de croquis, de dessins et de plans. C'est là une source importante de renseignements dont il importe de tenir compte dans une étude d'ensemble de l'architecture tlemcenienne [1].

Il convient de mentionner aussi une bonne monographie de Piesse, continuée par Canal, dans la *Revue de l'Afrique française* [2].

Dans la masse des descriptions moins scientifiques que pseudo-littéraires inspirées par Tlemcen à des visiteurs d'un jour, il faut signaler les jolies pages qu'Ary Renan a consacrées à ses monuments dans la *Gazette des Beaux-Arts* [3] et les articles moins estimables parus dans *le Tour du monde* et signés de Lorral [4].

Enfin une large part est faite aux édifices tlemceniens dans la bonne étude d'ensemble que Basset a publiée sur le *Développement historique de l'art maghribin* dans l'*Algérie par ses monuments* [5].

De ces publications, les unes, comme les ouvrages de Bargès, tirées à un nombre assez restreint d'exemplaires, sont aujourd'hui devenues fort rares; les autres sont éparses dans diverses revues ou dans des collections

1. *Archives des Missions scientifiques*, 3e série, t. 1, 1873, p. 305 et suiv.
2. *Revue de l'Afrique française*, 1888, nos 39-55 réunis en volume 1899.
3. *Gazette des Beaux-Arts*, IIIe part., t. VII, p. 383-400 ; t. IX, 177-193.
4. *Tour du Monde*, 1875, p. 300-68. — Citons aussi E. Barclay, *The Mosques of Tlemcen* dans *Engl. illustred Magazine*, février 1892.
5. *L'Algérie par ses monuments :* II, domination arabe. Paris, 1900.

comme les *Archives des Missions scientifiques*, difficilement accessibles au public. Il a paru qu'une étude d'ensemble sur les monuments tlemceniens ne serait pas inutile ; et M. le directeur des Beaux-Arts a bien voulu nous en confier l'entreprise. Aussi bien il nous restait peut-être à faire quelque chose de plus que nos devanciers. Le principal intérêt des édifices tlemceniens réside, comme nous espérons le montrer plus loin, dans l'évidente parenté qui les unit aux monuments andalous. Que l'on songe, d'autre part, que Girault de Prangey, dont l'*Essai sur l'architecture des Mores*[1] demeure le meilleur manuel d'archéologie musulmane occidentale, ignorait entièrement les monuments de Tlemcen, et l'on comprendra que, sur ce terrain, une étude comparative restait à faire ; nous l'avons tentée dans cet ouvrage.

L'introduction paraîtra peut-être demesurée. Après mûre réflexion, nous avons jugé à propos de grouper au début du livre, dans un tableau d'ensemble, les observations d'ordre un peu général sur le style, la construction, la décoration, que nous a suggérées l'étude individuelle des monuments tlemceniens. De la sorte cette introduction peut être considérée comme un essai de petit précis de l'art arabe maghribin ; et sur bien des points, dans le reste de l'ouvrage, nous n'avons eu qu'à y renvoyer.

Les dessins qui illustrent ce livre sont l'œuvre de l'un

1. *Essai sur l'architecture des Arabes et des Mores en Espagne, en Sicile et en Barbarie*. Paris, 1841.

de nous. Ils ont été exécutés tout exprès en présence des monuments pendant les mois de mai, juin et juillet 1902. Un petit nombre d'entre eux seulement a été emprunté aux relevés des édifices tlemceniens, qui figurent dans les dossiers des monuments historiques. Des photographies, quelques-unes sont l'œuvre de M. S. Gsell, et de M. le capitaine Bertillon, que nous remercions vivement de cette communication de documents. Nous sommes redevables de la plus grande partie à nos amis, MM. Chantron et Perdrizet, professeurs au collège de Tlemcen. Avec une bonne grâce infatigable, ils ont mis à notre disposition leur talent de photographes, et c'est au cours de nos communes promenades archéologiques à travers les rues de Tlemcen et les chemins de sa banlieue que les clichés reproduits dans les planches de cet ouvrage ont été réunis. Ce sont pour nous, qu'il nous soit permis de le dire, non seulement des documents, mais aussi de bons souvenirs.

Nous devons enfin remercier tout particulièrement M. S. Gsell, professeur à l'École des Lettres d'Alger, dont la complaisance nous a épargné les soucis matériels de la reproduction phototypique, de la correction des épreuves de l'illustration. Pour tout ce qui concerne cette partie de l'ouvrage il a prêté un continuel secours à notre inexpérience, et nous lui en avons une bien vive gratitude.

Tlemcen, octobre 1902.

William et Georges Marçais.

INTRODUCTION

A mi-hauteur de la pente qui descend du Djebel Terni, enveloppée de massifs séculaires d'oliviers, de figuiers et de térébinthes, ayant à ses pieds le tapis changeant des vallées de la Tafna et de la Safsaf, Tlemcen, « la bien gardée de Dieu », occupe une des plus admirables positions que puisse choisir un faiseur de villes. Au Sud, elle a la couronne des plateaux rocheux ; au Nord, elle domine la plaine semée de villages, de marabouts et que ferme très loin la ligne souple des hauteurs. A l'Ouest, s'élèvent au milieu des champs de vignes les ruines grandioses d'El-Mansourah la guerrière ; à l'Est, au flanc de la montagne, se groupe le petit bourg sacré d'El-Eubbâd où dort le saint le plus vénéré du Maghrib.

Les chants populaires composés en l'honneur de la vieille cité sont innombrables ; et les écrivains d'école ont assemblé, pour décrire son charme, toutes les fleurs de la rhétorique arabe. Suivant Yahya-ben-Khaldoun : « Elle est semblable à une jeune fiancée sur son lit nuptial. Les palais de Tlemcen éclipsent le Khawernaq, font rougir Er-Roçâfa, et se moquent d'es-Sedir[1].

1. Le *Khawernaq* et le *Sedir* étaient des palais des rois de Hira, *er-Roçâfa* des palais abbassides dont la splendeur est devenue proverbiale dans la littérature arabe.

Les vallées fleuries qui l'entourent sont pleines de sources, étincelantes comme la lame qu'on tire du fourreau. » Et, après avoir épuisé les hyperboles, il cite successivement les poètes Abou-Abdallah-ben-Khemis, El-Hâdj-ben-Abou-Jemâa, Ibn-Khafadja, Abou-Obaïd qui tous chantent à l'envi les grâces de la perle du Maghrib[1]. Plus robuste et plus substantielle est la prose naïve de Jean Temporal, le traducteur de Jean-Léon dit Léon l'Africain, qui la visita au XVIe siècle : « Telensin, dit-il, est une grande et royale cité. Du temps du roi Abou-Tesfin, elle parvint jusques au nombre de seize mille feux, et si elle était accrue en grandeur, elle n'était pas moindre en civilité et honnête façon de vivre... Tous les marchands et artisans sont séparés en diverses places et rues, comme nous avons dit de la cité de Fez. Mais les maisons ne sont pas si belles ni de telle étoffe et coutanges. Outre cela, il y a de beaux temples et bien ordonnés. Puis se trouvent cinq collèges d'une belle structure ornés de mosaïques et d'autres ouvrages excellents dont les aucuns furent édifiés par les rois de Telensin et les autres par les rois de Fez... Il s'y trouve davantage un grand nombre d'hôtelleries à la mode africaine, entre lesquelles il en est deux où logent ordinairement les marchands genevois et vénitiens. Et sont les murailles merveilleusement hautes et fortes donnant entrée par cinq portes très commodes et bien ferrées, joignant lesquelles sont les loges des officiers, gardes, et gabelliers. Hors la ville se voient de belles possessions et maisons, là où les citoyens ont accoutumé en temps d'été demeurer pour le bel ébat qu'on y trouve, pour ce qu'outre la plaisance et belle assiette du lieu, il y a des puits et fontaines

1. *Baghyat-er-Rouwâd*, manuscrit de la Medersa de Tlemcen, n° 11, fol. 27; Bargès, *Complément de l'Histoire des Beni Zeiyân*, p. 517 et suiv.

vives d'eau douce et fraiche. Puis, au dedans le pourpris de chacune possession, sont des treilles de vignes qui produisent des raisins de diverses couleurs et d'un goût fort délicat avec des cerises de toutes sortes et en si grande quantité que je n'en vis jamais tant en lieu où je me sois trouvé.

Les habitants de Telensin sont divisés en quatre parties, écoliers, marchands, soldats et artisans. Les marchands sont pécunieux, opulents en possession, hommes justes ayant en singulière recommandation la loyauté et honnêteté de leurs affaires, et prenant merveilleusement plaisir à tenir la cité garnie, en sorte que, pour y faire conduire la marchandise, se transportent au pays des noirs[1]. Les artisans sont fort dispos et bien pris de leurs personnes, menant une très plaisante vie et paisible, et n'ont d'autre chose qui leur revienne mieux que de se donner du bon temps. Les soldats du roi sont tous gens d'élite, et soudoyés suivant qu'on les sent suffisants et mettables, tellement que le moindre d'entre eux touche 300 ducats par mois... Les écoliers sont fort pauvres et demeurent aux collèges avec une très grande misère ; mais, quand ils viennent à être doctorés, on leur donne quelque office de lecteur ou de notaire, ou bien ils se font prêtres. Les marchands et citoyens vont honorablement vêtus, et le plus souvent mieux en ordre que ceux de Fez, parce qu'à vrai dire ils sont plus magnifiques et libéraux[2]. »

Ce tableau séduisant n'est malheureusement plus conforme en beaucoup de points à la vérité actuelle. Où sont « les cinq collèges d'une belle structure » où enseignèrent Sidi Senousi, le

1. Cf., sur le commerce de Tlemcen avec les pays du Soudan, Bargès, ouvrage cité, p. II, note 4.

2. *Description de l'Afrique, tierce partie du monde*, écrite par Jean-Léon l'Africain, édition Schefer, Paris, 1898, III, p. 20-29.

chérif Abou-Abdallah, Sidi Ben-Merzouq El-hafid, et le grand historien des Berbères Abd er-Rahmân-Ben-Khaldoun, et tant de chîkhs si savants et si respectables[1]? Où est la Médersa Tâchfinîya dont le beau portail de mosaïque s'élevait naguère encore sur l'emplacement de la place d'Alger actuelle[2]? Mais il est trop tard pour se plaindre, pour déplorer le vandalisme des maîtres de Tlemcen pendant les trois derniers siècles. Il faut se contenter d'admirer ce qui subsiste de la « grande et royale cité » et de conserver jalousement ces restes si intéressants par leur valeur d'art et leur importance historique.

Tout d'abord il nous paraît indispensable de retracer dans ses grandes lignes le passé historique de Tlemcen. Nous le ferons bien entendu au seul point de vue qui nous occupe. Il ne s'agit pas ici de mettre en lumière le rôle exact que tint cette ville dans l'histoire générale de l'Afrique mineure depuis la conquête musulmane, mais de dresser simplement, en suivant le cours des âges, le bilan de ce que Tlemcen doit de gloire architecturale à chacun de ses anciens maîtres.

Agâdir jusqu'à la conquête almoravide et à la fondation de Tagrârt. — Tlemcen est la Pomaria romaine. La ville antique était située sur le plateau où est aujourd'hui Agâdir. Le nom de Pomaria a été relevé dans plusieurs inscriptions trouvées sur cet emplacement[3]. On ignore ce qu'était exacte-

1. Cf., sur les écoles de Tlemcen sous les Beni Zeiyân, le chapitre XIV de Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom.*

2. Cf., sur cet édifice, *infrà*, p. 27, note 2.

3. Cf. Bargès, *Tlemcen, capitale du royaume de ce nom*, p. 175; — I. Khaldoun, *Histoire des Berbères* traduction, III, p. 323; — Audollent, *Sur un groupe d'inscriptions de Pomaria (Tlemcen) en Maurilanie césarienne (Mélanges Rossi. Publications de l'Ecole française de Rome*, 1892, p. 127-135); — *C. I. L.*, VIII, 9906-9908, 9955-9960; — consulter aussi avec précaution Canal, *Pomaria-Tlemcen sous la domination romaine* (extrait du *Bulletin de géographie et d'archéologie d'Oran*, 1889).

ment la localité à l'époque de la conquête musulmane. Son sol n'a pas fourni d'antiquités romaines ou byzantines de marque. Les incursions de la première invasion arabe durent passer sur Tlemcen comme sur le reste de l'Afrique mineure sans y laisser de traces sérieuses. Au témoignage d'Ibn-Khaldoun, elle aurait été conquise par Abou'l-Mohâdjir, lieutenant d'Oqba-ben-Nâfi, et, en souvenir de ce lointain événement, une source tlemcenienne aurait porté encore, à l'époque du grand historien, le nom de Aïn-El-Mohâdjir[1]. Rappelons aussi pour mémoire une tradition locale qui fait de l'un des saints les plus anciens de la ville, Sidi Wahhâb, un compagnon du prophète venu à la suite d'Oqba à la conquête du Maghrib et mort à Tlemcen[2]. A l'époque héroïque du Khâridjisme, Tlemcen apparaît comme le siège d'une petite principauté çofrite avec, pour imâm, Abou-Qorra. Mais, en 790 (174 de l'hégire), elle est conquise par Idrîs Ier. C'est au nom de ce prince qu'est attachée la première mention historique d'une construction d'édifice à Tlemcen. « Idrîs, dit l'auteur du *Qartâs*, entra sans coup férir à Tlemcen, donna l'*amân* au peuple et édifia une belle mosquée qu'il orna d'une chaire sur laquelle il fit graver ces mots : « Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux. Cette mosquée a

1. *Histoire des Berbères* (traduction), III, p. 334. Aujourd'hui l'on ne connaît plus Aïn-El-Mohâdjir ; toutefois une source située dans la montagne au-dessus de Mansourah porte le nom de Aïn-El-Môdjer, et la tradition locale veut que l'empreinte des pas d'un compagnon du Prophète soit marquée tout auprès.

2. Le nom de ce personnage dont la qoubba est très vénérée se trouve écrit dans les textes Wahb-ben-Monebbih (par exemple *Bostân*, notre manuscrit, p. 601 : il y a là une curieuse confusion populaire avec le Juif converti, compagnon du prophète qui porte ce nom (Cf. Doutté, *les Marabouts*, p. 66, notes 7, 8 ; — sur Wahb-ben-Monebbih : Chauvin, *Recension égyptienne des Mille et une Nuits*, 31-32, 51-58) ; — rappelons aussi la légende locale qui fait d'Agâdir une des stations du fabuleux voyage de Moïse et de Khidhr ; elle est abondamment étudiée *apud* Basset, *Nedromah et les Traras*, X XI.

été élevée par les ordres de l'imâm Idrîs-ben-Abdallah-ben-Hosaïn[1]. »

Il importe de ne pas oublier qu'à cette époque, Tlemcen, c'est Agâdir, et rien de plus[2], et des monuments tlemceniens celui dont l'édification première remonte le plus loin dans le passé se trouverait donc être la mosquée d'Agâdir. Elle subit au reste de fréquentes restaurations, reçut de nombreux compléments dans la suite des âges. Idris II y aurait retravaillé vingt-cinq ans après sa fondation ; les Omeyyades de Cordoue, les Beni-Zeiyân y ajoutèrent ou y firent des réparations. Sous la domination Idriside, Tlemcen (Agâdir) devint probablement une sorte de place avancée vis-à-vis de Tiaret la Khâridjite. La forte position du lieu engageait à s'y établir solidement. Aux âges suivants, nous en voyons le commandement confié par les Idrisides de Fâs à leurs cousins les descendants de Solaïmân-ben-Abdallah. Dès cette époque lointaine, Tlemcen apparait comme une dépendance d'un empire marocain. Elle est la vassale de Fâs. Il en sera presque continuellement de même jusqu'au jour où Yarmorâsen, débarrassé de la tutelle almohade, érigera la ville en capitale d'un royaume indépendant. Mais cette longue tradition de vassalité pèsera lourdement sur les destinées de Tlemcen. Fréquemment, ses voisins de l'Ouest s'efforceront de la faire descendre de son nouveau rang, et de rétablir son antique dépendance vis-à-vis de Fâs et de Marrâkech.

1. *Roudh-el-Qartâs* (traduction Beaumier), p. 17; — *Histoire des Berbères* (traduction), II, p. 560 ; — Bargès, *Complément de l'Histoire des Beni Zeiyân*, 535, 536.

2. Le nom d'Agâdir parait bien répondre à l'arabe *djedâr*, mur, endroit fortifié ; mais, comme on l'a remarqué, l'emprunt de ce mot par le berbère à une langue sémitique est antérieur à la conquête arabe. Il faut probablement songer au phénicien *gadir* (cf. Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom*, p. 153. — Basset. *Nedromah et les Traras*. XI, note 4.)

La dynastie des Idrisides ne tarda pas à être battue en brèche par deux puissances rivales, les Omeyyades de Cordoue et les Fatimides. La branche de la famille idriside fixée à Tlemcen gouverne tantôt sous l'une, tantôt sous l'autre de ces suzerainetés. Puis, à la chute définitive des descendants d'Idrîs Ier, elle est remplacée dans le commandement de la ville par une famille d'émirs Maghrâwa, les Beni-Khâzer, de la grande race berbère des Zenata. Ces princes acceptent l'investiture des Omeyyades de Cordoue[1].

Nous possédons des descriptions très sommaires de Tlemcen au IXe siècle, laissées par des voyageurs et des géographes arabes. Ils la dépeignent comme une ville peuplée, dans une banlieue fertile, déjà construite et entourée d'un mur. Suivant Ibn-Haouqal (vers 950 de l'ère chrétienne), le mur est en brique ; suivant El-Yaqoûbi (vers 967 de l'ère chrétienne), il est en pierre et il est double[2]. En 973, Tlemcen est prise et saccagée par Bologgin ez-Ziri, lieutenant des Fatimides dans le Maghrib ; ses habitants sont transportés à Achîr[3].

Mais la ville se relève de ses ruines avec le gouvernement des émirs Maghrâwa, connus sous le nom de Beni-Yala[4]. Préludant à son rôle de future capitale, elle peut être considérée alors comme le siège du gouvernement du Maghrib central. Au XIe siècle, elle voit venir jusqu'à elle les hordes nomades de nouveaux envahisseurs, la tribu Hilâlienne des Zighba. Mais

1. Cf., pour toute cette période de l'histoire de Tlemcen, I. Khaldoun, *Histoire des Berbères*, III, 335, 336 ; — *Roudh-el-Qartâs*, p. 113.

2. Ibn-Haouqal (éd. de Goeje), 63 ; — El-Yaqoûbi (éd. de Goeje), texte 17 ; traduction, 116, 117.

3. Cf. Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, II, p. 10 ; — Fournel, *la Conquête de l'Afrique*, II, p. 363.

4. Cf., sur cette dynastie tlemcenienne, *Histoire des Berbères*, III, 269-272.

El-Bekri, qui écrit à cette époque (1067-1080), la dépeint comme une ville prospère et forte. Il y signale un reste de population chrétienne (?) et donne le nom de cinq de ses portes[1]. L'emplacement de deux au moins peut facilement être déterminé : la première, la porte de Wahb, qui avait reçu le nom du vieux saint tlemcenien Sidi Wahb (Sidi Wahhâb, cf. *suprà*, p. 11), était située auprès de son tombeau, au Nord du petit bois de Sîdi Yaqoûb ; mention en est faite dans des textes bien postérieurs[2] ; la seconde, la *porte de la montée* (Bâb El-Aqba), était encore debout, il y a vingt ans. Située au levant d'Agâdir, elle dominait le tombeau de Sîdi Dâoudi. Ce personnage, le « maître du pays » avant Sîdi Bou-Médyen, appartient lui-même au ve siècle[3]. Sa coupole dut être édifiée pour la première fois à cette époque. Mais il n'y a plus rien d'antique à discerner dans le petit monument actuellement debout, auquel est attaché le nom du saint. Semblable à beaucoup de *qoubbas* tlemceniennes, il a dû subir, au cours des siècles, de fréquentes restaurations.

Conquête almoravide. — Fondation de Tagrârt. — A la fin du xie siècle, Tlemcen change de maîtres. Dès 1079, le prince almoravide Yousouf-ben-Tâchfîn envoie son général Mazdali contre la capitale maghrawienne. En 1081, il vient lui-même renouveler l'attaque, prend la ville, et soumet à son pouvoir tout le Maghrib central. Suivant une pratique dont l'histoire des peuples musulmans offre de nombreux exemples, il commença d'édifier une ville nouvelle à l'endroit où s'était dressé son

1. El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale* (éd. de Slane), p. 76.

2. « La tombe de Sîdi Yaqoûb, bien connue, et où les vœux sont exaucés, est située à la porte de Wahb-ben-Monebbih » (*Bostân*, notre manuscrit, 601, *in fine*).

3. Abou-Jafar Ahmed ed-Dâoudi mourut en 402 de l'hégire (1011 de l'ère chrétienne). Cf. *Index librorum quos a magistris didicit Abu Bequer Ben Khair* (Ed. Codera), I, p. 87.

camp ; ce fut sur le vaste plateau, situé à l'Ouest d'Agâdir, à l'emplacement même de la ville moderne. Cette cité almoravide, Tagrârt, est la véritable ancêtre de la Tlemcen actuelle[1]. De son berceau, Agâdir, la ville se transporta une première fois vers l'Ouest au XIe siècle, par ce curieux procédé. Au XIVe siècle, elle sera sur le point de subir un nouveau et semblable déplacement, avec la construction de Mansourah. Nous renvoyons sur ce point au chapitre consacré aux ruines de cette localité. — Agâdir prise, la nouvelle cité de Tagrârt demeura le siège officiel du Gouvernement. Les Almoravides y édifièrent un château-fort, qu'il faut probablement identifier avec le *Qaçr el-qadîm*[2]. Tagrârt devait croître de plus en plus au fur et à mesure qu'Agâdir déclinait, et survivre à cette dernière. Il semble certain qu'à la fin de la dynastie almoravide elle avait pris assez d'importance pour qu'on songeât à y édifier une grande mosquée. La date de 1136 (530 de l'hégire), relevée sur une inscription de la mosquée cathédrale de Tlemcen, montre qu'on avait travaillé, à cette époque, à une partie essentielle de l'édifice, la coupole du mihrâb[3].

Conquête almohade. — Tlemcen, après avoir été un des boulevards de l'empire almoravide, vit la chute de cet empire. Elle fut le théâtre de la bataille décisive que l'almohade victorieux, Abd-el-Moumin, livra au dernier almoravide, Tâchfîn-

1. *Tagrârt*, dit Ibn-Khaldoun, signifie *camp* (*Mahalla*) en Berbère; — conf., pour la fondation de Tagrârt, Ibn-Khaldoun, II, p. 76 ; III, p. 272 ; — Bargès. *Complément*, p. 514 (le passage de la *Baghyat-er-Rouwâd*, traduit par Bargès à cet endroit, ne figure dans aucun des manuscrits que nous avons examinés).

2. Cf., sur le *Qaçr el-Qadîm* : Brosselard, *Tombeaux des Emirs Beni Zeiyân*, p. 53.

3. Cf. Brosselard, *les Inscriptions de Tlemcen* (*Revue africaine*, décembre 1858, p. 86, 87) ; — Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale de ce nom*, p. 435; — sur d'autres traces de la conquête almoravide dans le pays de Tlemcen, cf. Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 22 (inscription votive du temps).

ben-Ali. Les Almohades avaient établi et fortifié leur camp dans la gorge qui ouvre le plateau rocheux dominant la ville au Sud (*es-Sakhratein*, les deux rochers). Tagrârt, puis Agâdir furent prises, et Tâchfîn-ben-Ali s'enfuit vers Oran où il trouva la mort (1145)[1]. Abd-el-Moumin, maître de la ville, la dévasta d'abord ; puis, peu après, il fit relever les remparts d'Agâdir, augmenter ceux de Tagrârt, et travailla à la Grande Mosquée[2]. Ses successeurs l'imitent, accroissent et fortifient le vaste périmètre des murailles, surtout à l'époque de la lutte contre les Beni Ghânya (1185-1223). Yaqout, qui écrit à l'époque almohade, donne de Tlemcen la description suivante : « Tlimsân (ou Tilimsân) est formée de deux villes voisines, entourées de murs et distantes l'une de l'autre d'un jet de pierre. L'une est ancienne, l'autre nouvelle. La nouvelle, tracée par les Almoravides, s'appelle Tagrârt ; c'est là que résident l'armée, les fonctionnaires et diverses classes de gens. La vieille ville, Agâdir est habitée par la masse du peuple[3]. » Les derniers Almohades

1. Cf. *Histoire des Berbères*, II, p. 85, p. 177 et ss. Tlemcen, dans ce texte, est bien distinguée de Tagrârt ; III, p. 337 ; — *Roudh-el Qartâs*, p. 266, 267 suivant ce texte, les Almoravides, après la prise de Tagrârt, se seraient maintenus à Agâdir jusqu'en 1149 ; — cf. l'exacte discussion de Bargès à cet égard, *ap. Tlemcen, ancienne capitale*, etc., 183, 184

2. Cf. *Histoire des Berberes*, III, p. 337 ; — *Roudh-el Qartâs*, p. 269, où il est dit qu'Abd el Moumin *bâtit* la grande mosquee de Tlemcen ; par là s'expliquerait ce fait que, dans l'inscription commémorative datée de 530 de l'hégire, le nom de l'almoravide alors régnant ait été effacé (Cf. Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 435, et *infrà* : Grande Mosquée

3. Yaqout, *Modjam el-Boldân*, p. 870, 871 ; — sur les constructions des murs de Tlemcen à l'époque almohade, Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 187, 188.

Une juxtaposition toute semblable à celle de Tagrârt et d'Agadir est encore visible à Fas, composee de deux villes, separées entre elles par un oued et munies toutes deux d'une enceinte : Fâs-el-Bâli et Fâs-Djadid. Fâs-el-Bâli (l'ancienne) est une agglomération populaire, Fâs-Djadid (la neuve) ne contient, outre le *mellah*, que la qasbah et les residences des fonctionnaires.

retravaillèrent vraisemblablement à la Grande Mosquée. La coupole primitive du tombeau de Sidi Bou-Médyen à El-Eubbâd fut l'œuvre du quatrième de ces princes, Mohammed en-Nâcer[1].

Les Abd-el-Wâdites; Tlemcen, capitale. — C'est à l'époque almohade que s'installèrent dans le pays de Tlemcen les ancêtres des plus célèbres de ces futurs maîtres. La grande famille berbère zenatienne des Abd-el-Wâd, refoulée du Sahara par l'invasion hilâlienne, remonta vers le Nord et vint s'établir dans la partie occidentale du département actuel d'Oran[2]. A la même époque, leurs frères ennemis, les Beni-Mérîn, venaient occuper le pays qui va de la Molouya à Fâs.

D'abord gouverneurs du pays de Tlemcen pour les Almohades, les Emirs abd-el-wâdites, au déclin de cette dynastie, s'affranchissent de toute suzeraineté. C'est Yarmorâsen-ben-Zeiyân qui accomplit cet acte d'indépendance. Tlemcen devient capitale; un royaume du Maghrib central apparaît dans l'histoire, à la tête duquel les successeurs de Yarmorâsen se succèdent pendant près de trois siècles. Ibn Khaldoun résume en ces termes l'avènement de Tlemcen à une fortune plus haute : « Tlemcen est la capitale du Maghreb central, la métropole protectrice des tribus zenatiennes qu'elle est toujours prête à abriter dans son sein... Pendant les guerres d'Ibn-Ghânya, elle a vu tomber autour d'elles de nombreuses forteresses, Qaçr-Adjiça, Zerqa, El-Khadhra, Metîdja, etc... Depuis lors, ces

1. Cf. *infrà* : LES MONUMENTS DE SIDI BOU-MEDINE ; — Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, décembre 1859, p. 83) ; — Bargès, *Vie de Cidi Bou-Médine*, introduction.

2. Le nom même des Abd-el-Wad demeure jusqu'à nouvel ordre inexplicable. Cf., sur les origines de cette tribu, *Histoire des Berbères*, III, 302, 326 et suiv. ; — Bargès, *Complément de l'Histoire des Beni Zeiyân*, 1-5, 540 et suiv. ; — l'arbre généalogique par lequel ces Berbères prétendaient se rattacher à la famille du prophète *apud* Bargès, *Histoire des Beni Zeiyân*, 146, 147.

villes sont restées désertes. On n'y trouve plus un seul foyer habité, on n'y entend plus le chant du coq. Tlemcen, au contraire, a toujours vu sa prospérité augmenter, ses quartiers s'étendre, ses maisons, solidement construites en briques et en tuiles, s'élever et s'agrandir. Les enfants de Yarmorâsen-ben-Zeiyân, l'ayant prise pour siège de leur empire, y bâtirent de beaux palais et des caravansérails pour les voyageurs... Elle prit l'aspect d'une vraie capitale musulmane, siège d'un Khalifat[1]. » La tentative de Yarmorâsen ne va pas, du reste, sans rencontrer d'obstacles. Ses quarante-quatre ans de règne se passent en grande partie à repousser les attaques de ses voisins de l'Est et de l'Ouest. Ces derniers surtout, les Mérinides, sous les successeurs de Yarmorâsen, chercheront à ramener le nouvel empire sous la suzeraineté de Fâs et de Marrâkech. Ils y réussiront momentanément au cours du XIVe siècle, et, pendant vingt-cinq ans, ils seront maîtres de Tlemcen. Cet interrègne mérinide coupe en deux parties distinctes l'histoire de la dynastie des Beni-Zeiyân.

La première dynastie zeiyânide. — On distingue généralement la première branche régnante des Beni-Zeiyân sous le nom de dynastie Abd-el-Wâdite. Ces monarques construisirent beaucoup à Tlemcen. Le fondateur, Yarmorâsen, éleva le minaret de la Grande Mosquée. A l'histoire de cette construction se rattache une anecdote célèbre que l'on trouvera plus loin (Cf. *infrà :* GRANDE MOSQUÉE). La coupole qui recouvre le tombeau de l'imâm Mohammed Ben-Merzouq, à l'angle Sud-Ouest du bâtiment, date de la même époque ; et, suivant la tradition, Yarmorâsen lui-même aurait été inhumé tout auprès[2]. En

1. *Histoire des Berbères*, III, p. 339, 340.

2. Cf. Bargès, *Complément de l'Histoire des Beni Zeiyân*, p. 16 ; — Brosselard,

même temps qu'il travaillait à la grande mosquée de Tagrârt, le monarque Abd-el-Wâdite n'oublia pas celle du vieil Agâdir. Il en fit réparer le dôme et le minaret[1]. Ce dernier, tel qu'il subsiste jusqu'à nos jours, nous offre très vraisemblablement l'œuvre de Yarmorâsen. Ce prince travailla activement aux remparts de la partie occidentale de la ville, dont les continuelles incursions de l'ennemi rendaient nécessaire le renforcement[2]. Enfin les textes mentionnent qu'après la construction du minaret de la Grande Mosquée, Yarmorâsen abandonna le vieux château (El-Qaçr El-Qadîm) pour des raisons de convenance personnelle et alla jeter dans la partie méridionale de la ville les fondations d'un nouvel édifice royal. C'est du Méchouar qu'il s'agit très vraisemblablement[3]. Cette œuvre architecturale de Yarmorâsen ne fut point, au reste, le fruit de la paix ; c'est au milieu de guerres continuelles que le premier des Beni-Zeiyân accomplit ses desseins de fondateur de capitale. A deux reprises, il dut évacuer Tlemcen, et le voyageur El-Abderi, qui visita la ville en 688, nous en trace un tableau assez triste : « Cette cité est très belle à voir, dit-il, et contient de magnifiques choses ; mais ce sont des habitations sans habitants, des maisons sans propriétaires, des lieux que personne ne visite. Les nuages pleurent les malheurs de la ville en versant leurs eaux, et les colombes sur les arbres déplorent sa destinée en poussant des gémissements[4]. »

Tombeaux des Emirs Beni Zeiyân, p. 137, 138 ; — le Wali Abou'l-hasan Ali Ben-en-Nejjârîyâ aurait déjà été enterré à cette place (Bargès, *op. laud.*, p. 17).

1. Cf. Bargès, *Histoire des Beni Zeiyân*, XXXVII ; — *Complément*, p. 9.

2. Bargès, *Complément*, p. 9.

3. Cf. *Bostân* (notre manuscrit), p. 415 ; — Brosselard, *Tombeaux des Emirs Beni Zeiyân*, p. 53.

4. *Er-Rihla el Maghribîya*, traduction Cherbonneau (*Revue africaine et coloniale*, avril 1880, p. 288).

Si pénibles qu'aient été ces débuts de l'empire zeiyânide, il n'en reste pas moins qu'il eut la chance d'avoir un fondateur qui régna près d'un quart de siècle ; dès sa naissance, le droit à la vie du nouveau royaume s'affirma ainsi énergiquement. — Les successeurs de Yarmorâsen continuent d'embellir leur capitale au milieu des mêmes embarras. Le siècle que dure la dynastie Abd-el-Wâdite nous apparait comme une époque de vie très intense, sous l'impulsion de monarques guerriers, bâtisseurs, protecteurs des arts et des sciences, braves et violents, souvent diplomates médiocres, mais animés d'une rare et tenace continuité de vues. Entre deux guerres, ils poursuivent l'œuvre architecturale du fondateur ; et ces guerres ne sont pas toujours des *razzias*, de simples séries d'escarmouches. Elles mettent parfois en péril l'existence même de la cité abd-el-wâdite : telle celle qui eut pour épilogue le fameux siège de Tlemcen, et à laquelle est liée l'histoire de la fondation d'El-Mansourah (Cf. *infrà* : El-Mansourah). Deux ans avant le commencement de ce siège, sous le règne d'Abou-Saïd Otsmân, est élevé l'oratoire de Bel-Hassen, la plus richement décorée des mosquées tlemceniennes (1296)[1]. Quelques années après la délivrance du siège, le sultan Abou-Hammou fait construire la médersa, la zâwiya, la mosquée d'Oulâd-El-Imâm (vers 1310)[2], et la mosquée du Méchouar, dans son palais « aussi grand que bien des villes » (1317 ; 717 de l'hégire)[3]. Son successeur Abou-Tâchfîn, prince artiste, versé lui-même

1. Cf. Brosselard, *les Inscriptions de Tlemcen* (*Revue africaine*, février 1859, p. 161 et suiv.) ; — et *infrà* : Mosquée de Sidi Bel Hassen.

2. Cf. Bargès, *Histoire des Beni Zeyyân*, p. 43 ; — *Complément*, p. 58, 63 ; — Brosselard, *Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, février 1859, p. 168) ; — et *infrà* : Mosquée d'Oulad El-Imam.

3. Cf. Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, III, 396, 397 ; — Brosselard, *Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, mai 1860, p. 246, 247.

dans l'art du dessin, passe plus que tout autre pour avoir contribué à embellir sa capitale. Ce sont surtout des édifices civils que les historiens lui attribuent, des palais comme le *dâr-es-soroûr*, le *dâr-abî-fihr*, le *dâr-el-moulk*[1]. Aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Seule la Médersa Tâchfiniya, qui fut son œuvre, était encore debout au milieu du siècle dernier, et ne fut complètement démolie que vers 1876. Dans son dernier état, selon toute vraisemblance, elle offrait surtout l'importante restauration qu'elle subit environ cent ans après sa construction, sous le règne d'Abou'l-Abbâs Ahmed[2]. Entre temps, Abou-Tâchfîn faisait élever le minaret de la grande mosquée d'Alger (1323; 723 de l'hégire)[3]. Enfin il paraît bien que le *grand bassin*, situé au Couchant de Tlemcen, sous les murs modernes de la ville, doit également être considéré comme son œuvre[4].

1. Cf. Bargès, *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 46; — *Complement*, p. 70, avec d'intéressants renseignements sur les goûts artistiques d'Abou-Tâchfîn.

2. La Médersa Tachfiniya portait aussi le nom de *Medersa Djadida* (Medersa neuve); — cf., sur sa construction, Bargès, *Tlemcen, capitale du royaume de ce nom*, p. 331, 332; — *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 47, 48; *Complement*, p. 77; sur sa restauration par Aboul Abbas Ahmed, *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 128; — les constructions dont les restes de cet édifice faisaient partie étant frappées d'alignement, lors du redressement de la place Saint-Michel (place d'Alger actuelle), Duthoit demanda, en 1873, un crédit de 1 500 francs pour l'enlèvement et l'encaissement des mosaïques qui en décoraient l'entrée (*Archives des Missions scientifiques*, IIIe série, t. I, p. 325). On en trouvera une aquarelle signée Danjoy au Musée de Cluny (faite sur les relevés de Collignon, conservateur des monuments historiques à Tlemcen), des photographies et des relevés dans les dossiers des monuments historiques (département d'Oran); des photographies à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts (*Vues d'Afrique*, nos 1403-83 du *Catalogue*). Des fragments de mosaïques en provenant figurent dans les collections du Musée de Cluny et du Musée de Tlemcen.

3. Cf. Bargès, *Complement*, p. 74, 75; — *Revue de l'Orient* (avril 1857), p. 261 et suiv.; — Devoulx, *Edifices religieux de l'ancien Alger*, p. 94; Colin, *Corpus des inscriptions arabes de l'Algérie*, I, *Département d'Alger*, p. 6 et suiv.

4. Cf. Bargès *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 46; — *Tlemcen, capitale du royaume de ce nom*, p. 350 et suiv.; — aussi *infra*: Enceinte de Tlemcen.

C'est dans la quinzième année du règne d'Abou-Tâchfîn que tomba la dynastie abd-el-wâdite, première branche des Beni-Zeiyân. Le 27 de Ramadhân 737 (1er mai 1337), après un siège de deux ans, Tlemcen est prise d'assaut par le mérinide Abou'l-Hasen ; Abou-Tâchfîn succombe dans une lutte suprême en défendant le Méchouar. Pendant vingt-cinq ans, Tlemcen va obéir aux princes de la dynastie zenatienne occidentale [1].

L'interrègne mérinide. — Tlemcen n'eut pas à souffrir de ses nouveaux maîtres. Pendant le quart de siècle qu'ils y régnèrent, ils la dotèrent de ses plus beaux monuments. Toutefois il paraîtra remarquable que, soit à dessein, soit par hasard, la ville même n'eut pas de part aux fastueuses constructions des Beni-Merîn; tout au plus réaménagèrent-ils peut-être le vieux château (El-Qaçr El-Qadîm), qui semble avoir été presque toujours la demeure de leurs gouverneurs. Mais ce fut, pour ainsi dire, la banlieue de Tlemcen, qui obtint leur prédilection de princes bâtisseurs. Les trois annexes architecturales de Tlemcen, Mansourah, Sidi Bou-Médine et Sidi'l-Halwi sont leur œuvre. — Mansourah, œuvre des Mérinides, est antérieure à leur occupation de Tlemcen. L'histoire de la fondation, de la construction de son enceinte et de sa mosquée se rattache au premier siège de Tlemcen (1299; 698 de l'hégire). On la trouvera plus loin rapportée et discutée (Cf. *infrà :* EL-MANSOURAH). Mais il parait certain que nombre d'embellissements apportés à « Tlemcen la Neuve », comme on appela El-Mansourah, ne datent que de l'interrègne mérinide. La

1. Sur la chute de la dynastie abd-el-wâdite, cf. *Histoire des Berbères*, IV, 219-224 ; III, 408 et suiv. ; — Bargès, *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 53 ; — *Complément*, p. 71.

construction d'un palais somptueux, une restauration probable de sa mosquée furent l'œuvre d'Abou'l-Hasen Ali vers 1348 ; 747 de l'hégire). — Bou-Médine doit aux Mérinides trois des édifices dont elle se fait gloire : la mosquée, la médersa, le petit palais. On peut dire qu'ils furent les véritables créateurs de cette localité (Cf. *infrà :* SÌDI BOU-MÉDINE, p. 228 et suiv.). Enfin, sept années après Sidi Bou-Médyen, le *Pôle*, le *Secours suprême*, le patron par excellence de leur nouvelle conquête, un autre saint Tlemcenien très vénéré se vit aussi consacrer un oratoire par les magnifiques vainqueurs (Cf. *infrà :* MOSQUÉE de SIDI'L-HALWI).

Restauration de la branche cadette des Abd-el-Wâdites. — Dynastie Zeiyânide. — Dès 1349, les princes abd-el-wâdites Abou-Tsâbit et Abou-Saïd avaient réussi momentanément à reprendre au gouverneur mérinide la capitale de leurs ancêtres. Mais ils n'avaient pu s'y maintenir contre les armes triomphantes du mérinide Abou-Inân. Aussi ne faut-il compter la restauration véritable des descendants de Yarmorâsen que de 1359 (760 de l'hégire). A cette date, Abou-Hammou Mousa II, petit-fils de Abou-Zaïd, frère cadet du deuxième sultan abd-el-wâdite Abou-Saïd Otsmân, réussit à reprendre définitivement Tlemcen aux Mérinides[1]. La dynastie issue de cette restauration est distinguée sous le nom particulier de dynastie zeiyânide. Cette royauté de la branche cadette des Beni-Zeiyân est loin d'égaler en gloire celle de la branche aînée. Elle dura deux cents ans ; mais l'histoire des vingt-cinq princes qui s'y succèdent offre presque sans interruption le triste spectacle de meurtres,

1. Abou-Tsâbit et Abou-Saïd sont généralement comptés par les historiens parmi les souverains effectifs ; — cf., sur leur histoire et sur la reprise de Tlemcen par Abou-Hammou II : Bargès, *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 59 à 68 ; — *Complément*, p. 122-146 ; — Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, III, 420-438.

d'usurpations, d'appels à l'étranger. Deux seulement des monarques zeiyânides, le restaurateur de la dynastie, Abou-Hammou II, et Abou'l-Abbâs Ahmed, le treizième souverain, ont des règnes un peu longs. Les autres ne demeurent guère sur le trône que quelques années, certains quelques mois. L'impuissance du malheureux royaume zeiyânide à vivre avec quelque grandeur se manifeste par les continuelles interventions d'abord des Mérinides, qui se considèrent toujours comme suzerains des monarques tlemceniens, et des Hafcides de Tunis, plus tard des Espagnols et des Turcs, jusqu'au jour où, sous le cimeterre de ces derniers venus, la dynastie zeiyânide s'éteint définitivement. Naturellement, dans cette précarité du pouvoir, les constructions sont rares; le nombre des monuments zeiyânides est fort restreint et leur importance médiocre. Le premier des princes zeiyânides, Abou-Hammou II, fut, à beaucoup d'égards, le plus glorieux. Son secrétaire et historiographe Yahya-ben-Khaldoun, frère du grand historien des Berbères Abder-Rahmân-ben-Khaldoun, nous a abondamment renseigné sur son long règne[1]. Abou-Hammou II, né et élevé en Andalousie, s'efforça de réunir à sa cour des savants et des littérateurs. Il composa lui-même de nombreuses poésies et un traité politico-littéraire sur l'art de régner[2]. En butte

1. Yahya Ben-Khaldoun, né à Tunis en 1333, mourut assassiné par l'ordre d'Abou-Tachfin, fils d'Abou-Hammou II, en 1379 ; il a laissé une histoire de la dynastie abd-el-wadite intitulée *Baghyat er-rouwâd fi akhbâr el-Molouk min Beni Abd al Wâd*. Il en existe des manuscrits à la Bibliothèque Nationale, à la Bibliothèque d'Alger et dans un certain nombre de bibliothèques particulières de l'Algérie (la première partie, Médersa de Tlemcen, n° 11). On trouvera une biographie de l'auteur et une analyse de l'ouvrage *apud* Bargès, *Complément*, p. 204-217. Bargès a largement utilisé la *Baghyat-er-Rouwâd* pour ses travaux sur l'histoire de Tlemcen. M. Bel, professeur à la Médersa de Tlemcen, prépare actuellement une édition de cet ouvrage, avec traduction et notes.

2. Cf. sur ce prince, Bargès, *Histoire des Beni Zeiyân*, chapitre VII : — *Com-*

aux intrigues de son fils Abou-Tâchfîn et aux retours offensifs des Mérinides, il réussit à se maintenir trente ans sur le trône jusqu'à ce qu'un parricide vînt mettre fin à ses jours (1389 ; 791 de l'hégire). Yahya-ben-Khaldoun nous a laissé de précieux renseignements sur la capitale zeiyânide à l'époque d'Abou-Hammou[1]. D'une masse de descriptions enthousiastes et de poèmes hyperboliques en l'honneur de la cité, il reste à retenir que Tlemcen avait alors cinq portes facilement identifiables. Le périmètre de Tlemcen, à la fin du XIVe siècle, peut par là être à peu près exactement déterminé (cf. *infrà :* ENCEINTE DE TLEMCEN). L'œuvre architecturale d'Abou-Hammou comprend d'abord la restauration de partie de l'enceinte, et du Méchouar, ruinés par le mérinide Abou'l-Abbâs en 789[2], et surtout la construction de la médersa, de la mosquée, et de la qoubba de Sidi Brâhîm[3]. Ces deux derniers monuments sont seuls debout aujourd'hui. L'histoire de leur fondation sera exposée plus loin (cf. *infrà :* MOSQUÉE DE SIDI BRÂHÎM). Il faut mentionner encore parmi les œuvres d'Abou-Hammou la construction d'une bibliothèque attenante à la Grande Mosquée[4]. Enfin un certain nombre de petits oratoires tlemceniens doivent

plément, chap. VIII, IX ; — Brosselard, *Tombeaux des Emirs Beni Zeiyân*, p. 58-70 (avec l'épitaphe retrouvée de ce prince). L'ouvrage politico-littéraire d'Abou-Hammou II a été traduit en espagnol par Mariano Gaspar, professeur d'arabe à l'Université de Grenade (*El Collar de Perlas*, Saragosse, 1899), d'après l'Edition de Tunis de 1862.

1. Cf. Bargès, *Complément*, p. 514 et suiv., *Tlemcen, ancienne capitale* p. 196 et suiv.

2. Abou Tâchfîn II compléta cette œuvre, cf. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, p. 480.

3. Cette médersa est désignée par les textes sous le nom de *Médersa Yaqoubîya*, cf. Bargès, *Histoire des Beni Zeiyân, rois de Tlemcen*, p. 79, 80 ; — *Complément*, p. 159 et suiv. ; — Brosselard, *Tombeaux des Emirs Beni Zeiyân*, p. 10, 11, 47.

4. Cf. Brosselard, *les Inscriptions de Tlemcen* (*Revue africaine*, décembre 1858, p. 90).

appartenir à l'époque de la restauration zeiyânide, au règne d'Abou-Hammou ou à celui de ses successeurs. Mais le témoignage historique de l'activité architecturale, apparemment médiocre des premiers Zeiyânides, nous fait défaut, et il faut descendre jusqu'au règne d'Abou'l-Abbâs Ahmed, le treizième de ces princes, pour trouver la mention certaine de constructions d'édifices. Abou'l-Abbas restaura la médersa Tâchfinîya[1]. A la suite d'un soulèvement populaire inspiré par l'un de ses neveux, Abou-Zeiyân Mohammed, il fit, au dire de l'historien Tenesi, élever les murailles du Méchouar, « ce qui causa grandement dommage aux propriétaires voisins, dont on dut abattre les maisons[2] ». C'est également à ce prince qu'il faut attribuer la construction de l'oratoire, aujourd'hui ruiné (à l'exception du minaret) du petit village de Sidi-Lahsen, dans la banlieue orientale de Tlemcen. Il fut consacré à la mémoire de son ami et conseiller, le pieux Sidi Lahsen Ben-Makhlouf er-Râchidi, après la mort de ce personnage[3]. A la même époque semble appartenir le minaret de la petite mosquée du Derb-Msoufa, à Tlemcen, qui porte le nom du Chîkh Senousi. Ce savant, mort à la fin du xve siècle, y enseignait déjà de son vivant. Enfin il n'y a guère à attribuer aux Zeiyânides postérieurs que la construction de la qoubba de Chîkh Senousi. Ce petit édifice fut élevé, très vraisemblablement, quelques années après la mort du grand théologien, vers 1490-1500[4]. C'est à cette époque que Léon l'Africain visita Tlemcen et en laissa la description, qu'on a pu lire en tête de cette étude (cf. *suprà*, p. 8, 9).

1. Bargès, *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 128.
2. *Id.*, p. 133; — *Complément*, p. 297.
3. Cf. Brosselard, *Tombeaux des Emirs Beni Zeiyân*, p. 89; — Bargès, *Complément*, p. 346.
4. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, avril 1859, p. 246.

La domination turque à Tlemcen. — Les Turcs furent les derniers maîtres de Tlemcen avant nous. Il est à noter que les chérifs marocains, héritiers des traditions mérinides, cherchèrent à deux reprises à rattacher, par la conquête, Tlemcen à leur empire. Ils furent victorieusement repoussés par les soldats de l'Ojâq. La vieille capitale, désormais simple annexe du beylik d'Oran, subit entre les mains de ces nouveaux maîtres une profonde décadence. Elle se dépeupla, son enceinte se réduisit, des quartiers entiers tombèrent en ruines. Lorsque nos troupes entrèrent à Tlemcen pour la première fois, un cinquième au plus de la ville primitive était encore habité[1]. L'extrême négligence des nouveaux occupants laissa sans entretien la plupart des édifices. Le Méchouar, citadelle de la garnison tlemcenienne, conserva son enceinte de murs; mais beaucoup des constructions que contenait cette véritable ville tombèrent à terre[2]. Les dégradations de Sidi'l-Halwi, du petit palais de Sîdi Bou-Médine, d'Oulâd el-Imâm doivent dater de cette époque. Tlemcen fut simplement pour les Turcs une place de garnison. Leur occupation n'y a point laissé de souvenirs épigraphiques ou archéologiques. Dans la masse variée des inscriptions tlemceniennes, funéraires, votives, dédicatoires, on n'a pas relevé, à notre connaissance, une seule inscription turque, alors qu'Alger en offre un grand nombre[3]. Le seul monument de quelque importance qui soit l'œuvre des Turcs

1. Déjà au XVIIIe siècle, cf. Shaw, *Voyage dans la Régence d'Alger* (traduction Mac Carthy, Paris, 1830), p. 243 : — Bargès, *Tlemcen, capitale du royaume de ce nom*, p. 202; — de Lorral, *Voyage à Tlemcen* dans *Tour du Monde*, 1875, p. 310).

2. Cf. Bargès, *Tlemcen, capitale du royaume de ce nom*, p. 385.

3. Réunies dans le *Corpus des inscriptions de l'Algérie* ; I, *Département d'Alger* (Paris, 1901).

nous semble la qoubba de Sidi Bou-Médyen. On peut affirmer que, dans son dernier état, la plus grande partie de cette qoubba est une œuvre turque. Une inscription qui figure sur la porte d'entrée du tombeau donne la date de 1208 (1793 de l'ère chrétienne), et le nom du bey d'Oran Mohammed El-Kebir[1]. La restauration de la coupole en bois de la médersa de Sidi Bou-Médine doit également dater de cet âge. Une tradition rapportée par Bargès attribuait la construction même de l'édifice au bey Mohammed[2]. Une autre tradition, recueillie par nous de la bouche de vieux Boumédinois, rapporte à ce même personnage l'aménagement, actuellement subsistant, de la maison de l'oukil ; cet édifice aurait été auparavant une zâwiya pour les pèlerins. Enfin les deux tombeaux de Sidi Abdallah Ben-Mançour et de Sidi Mohammed Ben-Ali, à Aïn-el-Hout, sont également datés par les inscriptions l'un de 1804 (1218 h. ; — beylicat de Mostafa El-Manzali), l'autre de 1761 (1174 h. ; beylicat d'Ibrâhîm El-Miliani)[3].

C'est, comme on le voit, aux Almoravides, aux Almohades, aux Abd-el-wâdites et surtout aux Mérinides de Fâs que Tlemcen doit ses embellissements successifs. En dehors de la Grande Mosquée, les monuments tlemceniens appartiennent pour la plupart à l'époque qui va des dernières années du XIIIe siècle au milieu du XIVe. Contemporains des grands monuments de Grenade, ils forment un groupe se rattachant à la période de plein épanouissement du style andalous, lui-même rejeton vi-

1. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, décembre 1859, p. 87, 88).

2. Cf. Bargès, *Tlemcen, capitale du royaume de ce nom*, p. 310.

3. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, janvier 1862, p. 16, 17, 18).

goureux de l'art arabe. Cette époque, qui voyait en France s'élever les savantes architectures de Saint-Urbain de Troyes, de Saint-Nazaire de Carcassonne et de Saint-Ouen de Rouen, était aussi marquée, dans la péninsule ibérique et dans le Maghrib, par l'apparition des plus beaux spécimens de cet art ingénieux et fragile que les Orientaux y avaient transporté avec eux.

Les origines étrangères de l'art arabe d'Orient. — A vrai dire, lors de la conquête de l'Espagne (709), l'art arabe n'avait pas pris nettement conscience de lui-même : il manquait de formules traditionnelles et d'ouvriers.

Les premières mosquées d'Orient avaient eu le plus souvent, pour architectes, non des Arabes, mais des artistes ayant déjà fait leurs preuves, dans le pays récemment conquis ou dans les pays voisins. Il n'est pas jusqu'au vieux sanctuaire préislamique de la *Kaba* dont une tradition curieuse ne veuille faire l'œuvre d'un architecte copte venu d'Alexandrie. Ç'aurait été, d'autre part, un chrétien d'Égypte, qui construisit la première mosquée d'Amr ben-El-Àci à Fostât (El-Jâmi El-atiq), un chrétien encore, qui bâtit la mosquée d'Ahmed ben-Touloun au Caire, en 879[1]. Les Perses aussi furent souvent employés comme architectes. « Quand les Arabes, dit Ibn Khaldoun, eurent cessé d'observer les préceptes stricts de leur religion, et quand le goût d'une vie luxueuse et de la domination les eut pris, ils apprirent des Perses subjugués les arts et l'architecture, et bâtirent des édifices somptueux[2] ». Enfin et surtout les Grecs eurent un rôle important dans la formation de ce qui devait être l'art arabe. Le calife El-

1. Cf. Corbett Bey, *The life and works of Ahmad ibn Tûlun* dans *Journ. of Roy. asiat. Society*, 1891 ; — Maqrizi, texte arabe, II, 265 ; — sur les influences de l'art copte sur l'art musulman d'Egypte, cf. Gayet, *l'Art arabe*, p. 26 et suiv.

2. *Prolègomènes*, texte Quatremère, II, p. 231, 232 ; Traduction, II, 274.

Walid, fils d'Abd-el-Malik, fit venir douze cents ouvriers de Constantinople pour reconstruire la mosquée de Damas. Longtemps les Omeyyades eurent auprès d'eux des maîtres byzantins qui formèrent des disciples arabes [1]. — Parfois les souverains musulmans se contentèrent de désaffecter les temples des religions vaincues pour les accommoder au nouveau culte : l'Église Saint-Jean de Damas en fournit un exemple célèbre. Très souvent aussi des morceaux d'architecture étaient arrachés aux édifices existants pour être utilisés dans les mosquées [2].

L'art arabe en Espagne et dans l'Afrique du Nord. — Ces collaborations, ces emprunts se continuèrent dans le Maghrib et en Espagne quand les Arabes en furent maîtres. Oqba ben Nâfi construit la mosquée de Cairouan, et c'est « une véritable forêt de colonnes à chapiteaux antiques de toutes provenances [3] ». Pour élever le palais de Zahra, près de Cordoue (commencé en 936), Abd-er-Rahmân III réunit les architectes et les artistes les plus habiles de Bagdad, de Constantinople et d'autres lieux. [4] Dans ce même palais, on trouvait des colonnes empruntées aux édifices d'Asie Mineure, d'Italie, à une église chrétienne de Sfax, des cuves de marbre, apportées de Jérusalem par un personnage que les historiens arabes désignent sous le nom de « Rabî l'évêque [5] ». De fré-

1. L'emploi d'ouvriers byzantins pour la construction des mosquées de Damas, de Jérusalem et de Médine est mentionné par la plupart des historiens arabes ; nous nous contentons de renvoyer à Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, traduction, II, 268, 375 ; — Cf. Bayet, *l'Art byzantin*, p. 288 et ss.

2. Au VIIe siècle de l'hégire encore, un portail enlevé à une église des croisés à Saint-Jean-d'Acre est transporté au Caire et incorporé à la madrasa de Malik Nâçir (Cf. Maqrizi II, 382 ; Prisse d'Avennes, *l'Art arabe*, pl. XXXIV).

3. Cf. Saladin, *la Mosquée de Sidi Okba à Cairouan*, Paris, 1899, p. 50, 58 et suiv.

4. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes*, p. 53.

5. Cf. Maqqari, *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Es-*

quents rapports existent entre les califes de Cordoue et les empereurs de Byzance[1]. L'examen des monuments moresques d'Espagne des VIIIe, IXe et Xe siècles en montre nettement les effets.

Première période, arabo-byzantine[2]. — Le plus noble représentant de cette première période est le vénérable édifice de la mosquée de Cordoue (commencée en 786), l'ancêtre de toutes les mosquées d'Espagne et du Maghrib. Il faut citer, à côté, une mosquée de Tolède, maintenant église Del-Cristo de la Luz (965), des bains publics à Grenade et à Barcelone, enfin quelques fragments du cloître de Tarragone.

Les caractères qui distinguent cette première période sont, outre l'emploi de matériaux, de systèmes d'appareillage et de charpente antiques, la forme des arcades généralement en fer à cheval, souvent découpées en festons, ne présentant jamais l'ogive, qui était cependant en usage dans les monuments d'Égypte contemporains, l'emploi du dôme hémisphérique qui venait de Byzance, la forme des chapiteaux, copies grossières de types corinthiens et composites, l'emploi dans les arcades des voussoirs colorés ou alternativement lisses et colorés, enfin le style des décors garnissant les surfaces, palmettes, entrelacs, tout à fait semblables à ceux qu'on observe sur les monuments byzantins de Constantinople, de Ravenne et de Venise.

L'influence byzantine, très reconnaissable dans les monuments d'architecture, est peut-être plus tangible encore, dans

pagne, I p. 372. 373 ; Description de l'alcazar de Ez-Zahra d'après Conde et Murphy, *ap.* Girault de Prangey, p. 51 et ss.

1. Cf. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, III, p. 93.

2. Nous empruntons cette commode division en trois périodes au bon livre de Girault de Prangey.

les produits de l'art industriel espagnol, qui ne se distinguent guère[1], que par des inscriptions arabes, des objets analogues d'art byzantin.

Deuxième période. — Transition. — Une période de transition, où l'art arabe occidental se dégage lentement de l'imitation byzantine, remplit les deux siècles qui suivent (XIe et XIIe), période assez mal connue par suite du petit nombre des monuments étudiés. L'énigmatique chapelle de Villa-Viciosa à Cordoue, la tour de la Giralda et quelques parties anciennes de l'Alcazar de Séville, tels sont les spécimens dont l'examen a pu jusqu'ici servir aux archéologues à déterminer les caractères de cette phase intéressante. Il faut y ajouter les palais Siciliens de la Cuba et de la Zisa, qui datent vraisemblablement du XIIe siècle, époque de l'occupation normande. « De nouvelles recherches..., disait Girault de Prangey, pourront compléter, un jour, les notions qu'il a été possible de recueillir sur les édifices de cette époque intermédiaire entre Cordoue et Grenade[2] ». C'est du Maroc surtout, qu'il faut attendre, à notre avis, les documents les plus importants sur cette période intéressante de l'architecture maghribine. Les grandes mosquées de Fâs et de Marrák ch, sinon dans leur ensemble, au moins dans leurs parties principales semblent dater de cette époque. Tous ceux qui s'intéressent à l'art musulman d'Occident doivent impatiemment

1. Au Louvre, une boîte en ivoire, sculptée pour El-Moghîra, fils d'Abd er-Rahman est toute byzantine de style. — Le goût des œuvres byzantines se prolongea bien après que les musulmans eurent produit eux-mêmes des œuvres originales. A l'Alhambra, on conserve une cuve rectangulaire en marbre, d'un travail purement byzantin ; c'est un présent fait au roi de Grenade, et dont l'inscription arabe en caractères cursifs porte la date de 704 de l'hégire (1304 de l'ère chrétienne).

2. *Essai sur l'architecture des Arabes*, p. 207.

désirer le jour où paraîtra une description complète, appuyée d'une illustration abondante, de la Kotoubiya de Marrâkech, de la Qarawiyin de Fâs, de la tour de Hassân à Rbât [1]. Enfin, parmi les monuments qu'on trouvera étudiés plus loin, la Grande Mosquée de Tlemcen, qui fut construite vers 1136, nous offre un document de première importance. Encore toute imprégnée de tradition byzantine, elle marque cependant, comme nous tenterons de le montrer, un pas en avant vers une formule d'art plus libre et plus raffiné.

Troisième période. — Art moresque. — C'est à Grenade qu'eut lieu l'éclosion de cet art à la fois léger et touffu, fragile et foisonnant, qui intéresse et séduit davantage par l'ingéniosité du détail que par la composition d'ensemble, à qui manqua le plus souvent le sentiment de la grandeur d'aspect et le souci de la noblesse de la matière.

L'Alhambra en est le modèle le plus achevé. Les princes artistes des Beni'l-Ahmar, ayant fait de Grenade le siège de leur empire, transformèrent en un palais de rêve la vieille citadelle, dont dès le XIe siècle Sawar ibn-Hamdoun el-Qaisi avait jeté les premiers fondements. Le père de la dynastie, Mohammed ech-Chikh commença l'œuvre, et, pendant deux siècles, ces successeurs y travaillèrent, ajoutant des salles,

1. Cf. Sur les constructions et agrandissements successifs de la Qarawiyin, *Qartâs*, p. 65-92 ; — *Kitâb el-Istiqçâ*, I, p. 77. — Sur les constructions des Maghrâwiens et des Almoravides à Fâs, *Qartâs*, p. 152, 199 ; — *Istiqçâ*, I, p. 109. — Sur la construction de la Kotoubiya, *Istiqçâ*, I, 151 ; — Sur les constructions de l'Almohade El-Mansour, *Qartâs*, p. 323 Ce prince fit bâtir les trois *tours* célèbres : le minaret de la Kotoubiya, la tour de Hassân à Rbât, et la Giralda de Séville ; suivant la tradition, elles seraient l'œuvre d'un même architecte : — aussi *Istiqçâ*, I, 180 ; — et W. Marçais, *Six Inscriptions arabes du Musée de Tlemcen* dans *Bulletin archéologique*, 1902, p. 546). — On doit attendre beaucoup de la publication des matériaux amassés par M. Edmond Doutté, pendant ses séjours au Maroc de 1901 et 1902.

des portes, une mosquée, des bains, des jardins intérieurs, enrichissant le décor, inscrivant tour à tour leurs noms et leurs devises dans l'éblouissant revêtement des murs[1]. — Plus encore que l'Alhambra, l'Alcazar de Séville subit des modifications sous ses maitres successifs. Un examen un peu attentif de ce palais montre qu'il peut difficilement servir pour étudier l'évolution du style. L'homogénéité de ses garnitures, qui, si nous les comparons à celles des monuments d'une date plus certaine, semblent rattacher celui-ci aux dernières années du XIIIe siècle, n'est en effet qu'apparente. Un goût archéologique curieux poussa ses possesseurs chrétiens à le restaurer presqu'en entier dans le style moresque de cette époque. Plusieurs salles portent dans un cartouche, en caractères coufiques d'une belle allure, l'inscription suivante : « Gloire à notre maitre le sultan don Pedro[2]. » Un tel « truquage », s'il jette un jour intéressant sur les prolongements de l'influence arabe, sur les rapports sans haine établis entre vainqueurs et vaincus, sur le dilettantisme très moderne des princes espagnols de la fin du XIVe siècle, doit faire prudemment rejeter tous les renseignements archéologiques qu'on pourrait puiser à l'Alcazar.

Déjà la note sommaire, mais précise, que ce savant a fait paraître dans le *Journal Asiatique* sur la mosquee de Tin-Mâl, retrouvée par lui, peut être considerée comme un document fort important (janvier-fevrier 1902). Nous lui sommes personnellement redevables de la communication de bonnes photographies du minaret de la Kotoubiya.

1. Cf. Owen Jones et Jules Goury, *Plans, elevations, sections and details of Alhambra*, 1842, p. 7 et suiv.; — aussi Almegro Cardenas, *Inscripciones arabes de Granada*, 1879, *passim;* — Simonet, *Descripcion del reino de Granada*, 1860, p. 41 ; — l'article *Granada* de Dozy, dans *Allgemeine Encyclopædie de Brockhaus*.

2. *Izzoun limaoulâna ssoltân don Pedro* ; — cf. Amador de los Rios. *Inscripciones arabes de Sevilla*, p. 44 et suiv. avec la bibliographie antérieure de la question.

Il semble bien que les monuments de Tlemcen aient été, moins que ceux d'Espagne, soumis aux courants de la mode. C'est que nous n'avons pas à faire dans la cité maghribine à des palais que chaque maitre s'efforce d'accommoder au goût du jour où à ses convenances personnelles. Les résidences royales de Tlemcen ont disparu tour à tour, le Méchouar abd-el-wâdite, comme le château mérinide de Mansourah[1]. Ce qui nous reste à étudier, ce sont des mosquées, de proportions réduites, auxquelles on n'a guère touché après leur fondation. Chaque monarque préfère en élever une autre à côté de celle de son prédécesseur, et s'acquérir par cette œuvre, toute personnelle, des mérites auprès de Dieu. Chez un peuple resté fidèle à la religion musulmane, assez respectueux des traditions, ayant d'ailleurs perdu toute initiative créatrice, toute habileté artistique, les édifices religieux ont pu subsister et parvenir jusqu'à nous, attaqués par le temps sans doute, mais n'ayant pas eu trop à souffrir des hommes, ruinés parfois, mais rarement déformés par des embellissements maladroits.

On ne trouve pas ici de ces œuvres de « recherche » comme la plupart de nos cathédrales gothiques, où se sente le travail lent et inquiet, l'apport laborieux des générations successives. Les mosquées de Tlemcen semblent plutôt des conceptions de princes artistes et croyants, vite réalisées par des ouvriers habiles. Leurs dimensions généralement restreintes, la simplicité du plan, la commodité des matériaux employés, tout

1. Cf. *suprà*, p. 21, 23, 27; le seul spécimen de résidence royale qui subsiste à Tlemcen est un monument très ruiné, et de très modestes dimensions; c'est celui que nous étudierons plus loin, sous le nom de Petit palais d'El Eubbad; son état d'extrême delabrement fait qu'il est de second ordre pour l'étude de l'archéologie tlemcenienne.

facilitait la promptitude de l'exécution et assurait par conséquent l'homogénéité du style.

Architectes et ouvriers. — On ne saurait relever avec trop de soin les noms d'architectes et d'artistes musulmans fournis par les textes épigraphiques et historiques. Utilisés avec réserve et critique, ils peuvent constituer de bons documents pour l'histoire encore obscure de l'art arabe [1]. Malheureusement dans le Maghrib, comme en Orient, les renseignements précis sur la personne des constructeurs et des décorateurs sont extrêmement rares. Une tradition nous fournit le nom incertain de l'architecte qui aurait élevé à la fois la tour de Rbât, la Giralda, et le minaret de la Kotoubiya. Un texte historique nous mentionne l'auteur des boules dorées qui décoraient la Giralda ; et là s'arrêtent nos informations sur les artistes almohades [2]. Particulièrement, pour ce qui concerne les édifices tlemceniens, c'est de quelques textes épars, que l'on peut établir sur l'origine des artistes mérinides ou abd-el-wâdites, d'assez fragiles conjectures. Le nom même que nous fournit l'inscription commémorative tracée à la coupole de la Grande Mosquée n'est pas celui de l'architecte ; c'est, comme il arrive le plus souvent, celui de l'intendant des travaux, du fonctionnaire « sous la surveillance [3] duquel on a élevé l'édifice. »

Pour ce qui concerne la période abd-el-wâdite, il faut tou-

1. Cf. Van Berchem, *Matériaux pour un corpus*, p. 47, note 3 ; 5, note 1.

2. Cf. *Qartâs*, p. 323, 234 ; — Girault de Prangey, dit d'après Ibn-Saïd : « C'est des provinces d'Andalousie que les émirs Almohades Youçouf et Yaqoub-El-Mansour firent venir des architectes pour toutes les constructions qu'ils élevèrent à Maroc, à Rbât, à Fez, à Mansouriah. » (*Essai sur l'architecture des Arabes* p. 116. — Sur les ouvriers et artistes employés par les Almohades, voir aussi les observations de Goldziher, ap. *Materialen zur Kenntniss der Almohaden bewegung* Z. D. M. G., 1887, p. 105).

3. *Ala yad*, mot à mot *par la main*. Cf., sur cette expression, Van Berchem, *Matériaux pour un corpus*, p. 84, 85.

tefois considérer comme assez important le passage suivant d'Ibn-Khaldoun : « A l'époque d'Abou-Hammou Ier et de son fils Abou-Tâchfîn, les arts étaient très peu avancés à Tlemcen, parce que le peuple, qui avait fait de cette ville le siège de son empire, conservait encore la rudesse de la vie nomade ; aussi ces princes durent s'adresser à Abou'l-Walîd, seigneur de l'Andalousie, afin de se procurer des ouvriers et des artisans. Le souverain espagnol, maître d'une nation sédentaire chez laquelle les arts avaient nécessairement fait beaucoup de progrès, leur envoya les architectes les plus habiles de son pays. Tlemcen s'embellit alors de palais tellement beaux que depuis on n'a jamais rien pu construire de semblable[1]. » Ce renseignement vient jeter une clarté nouvelle sur l'étroite parenté qu'un examen archéologique révèle entre les monuments grenadins et les édifices abd-el-wâdites. D'après un autre historien, Abou Tâchfîn aurait employé à ses coûteuses constructions des milliers d'esclaves chrétiens (?) tant architectes, que maçons, faïenciers, doreurs et peintres[2]. Enfin, l'on verra plus loin[3], que des carreaux de faïence, figurant dans un monument abd-el-wâdite, la mosquée du Méchouar, sont sûrement de fabrication andalouse. Les premiers souverains de la dynastie tlemcenienne auraient donc tiré de la brillante Espagne à la fois des équipes d'ouvriers et des matériaux pour la décoration des édifices de leur capitale. Ils ne furent jamais cependant que des souverains du Maghrib, tandis que leurs frères ennemis, les Mérinides, furent des monarques à la

1. *Histoire des Berbères*, III, p. 480.

2. Barges, *Complément de l'histoire de Beni-Zeiyân*, p. 69, 70 ; — *Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 46.

3. Cf. *infrà* : Mosquée du Méchouar.

fois africains et andalous. Aussi paraît-il légitime de présumer que la collaboration d'artistes espagnols n'est pas étrangère à la réelle beauté des monuments dont ces derniers princes dotèrent Tlemcen conquise. Une inscription du minaret de Nedromah fournit le nom d'un architecte de cette époque. Malheureusement ce nom est de lecture incertaine et l'ethnique qui l'accompagne est difficilement identifiable[1]. Un autre texte épigraphique tlemcenien, nous fait connaitre un artiste d'ordre secondaire de la période mérinide. C'est l'inscription funéraire du sculpteur sur bois qui construisit le *minbar* de la mosquée de Sidi Bou-Médine. Ce personnage est qualifié de el-Djazîri, el-Marrâkchi, c'est-à-dire né à Algérisas et fixé par la suite à Marrâkech. C'était donc un andalous d'origine[2]. Quant au nom d'Ahmed el-Lamti qui figure sur une colonne de la mosquée de Sîdi'l-Halwi, il faut résolument renoncer à suivre Brosselard lorsqu'il propose de voir dans ce personnage le sculpteur de la colonne portant son nom et du chapiteau qui la surmonte[3]. Un examen attentif nous a révélé la présence, sur le fût de la colonne, d'un cadran solaire. C'est ce cadran et non la colonne qu'Ahmed el-Lamti a signé. L'inscription où figure son nom, nous offre un intéressant spécimen tlemcenien de coufique astronomique, et un fac-simile en sera donné plus loin[4]. Mentionnons encore la curieuse légende rapportée par Bargès et qui fait venir d'Espagne le revêtement de bronze des portes de Sidi Bou-

1. Cf. Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 28, 21 ; note 1.

2. Cf. W. Marçais, *Six inscriptions arabes du Musée de Tlemcen* (*Bulletin archéologique*, 1902, p. 544 et suiv.).

3. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, août 1860, p. 324).

4. Cf. *infra* : MOSQUÉE DE SÎDI'L-HALWI.

Médine. Peut-être l'imagination populaire n'a-t-elle fait à ce propos qu'embellir d'incidents merveilleux une vieille tradition relative à l'origine andalouse de ce remarquable travail[1].

Ce n'est guère que dans la période de pleine décadence, à l'époque turque et à celle d'Abd-el-Kader, que l'on rencontre des signatures d'artistes sur des monuments tlemceniens. Dans le décor de plâtre, qui orne l'entrée du tombeau de Sidi Bou-Médyen, est inscrit le nom de El-Hâchemi Çarmachiq, avec la date de 1208 de l'hégire (1793). Ce personnage appartenait vraisemblablement à une famille d'ouvriers d'art turcs, fixés à Tlemcen; car nous retrouvons les noms de deux autres Çarmachiq sur des inscriptions d'une mosquée de Mascara, avec cette mention qu'ils sont originaires de Tlemcen[2]. Enfin l'ouvrier en bois qui fit le minbar de la mosquée de Sidi Brâhim en 1832 (1248 H.) a également signé son œuvre; il s'appelait Ben-Ferfara, et c'est à lui encore que la tradition attribue la chaire de la mosquée de Sidi Bou-Médine édifiée par l'ordre d'Abd-el-Kader vers 1843[3].

Le Plan. — Le plan du temple tlemcenien, c'est celui qu'on retrouve en Orient comme en Espagne, à la mosquée d'Amr comme à la mosquée de Cordoue, avec ses éléments vrai-

1. Cf. Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom*, p. 297, 298. L'on ne doit bien entendu attacher aucune importance à une autre légende, qui fait collaborer un architecte juif ou chrétien à la construction du minaret de Mansourah; c'est une invention toute moderne destinée à expliquer la chute de la moitié du minaret et la conservation de l'autre moitié (cf. *Revue africaine*, mai 1860, p. 311).

2. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, décembre 1859, p. 87, 88); — Ch. Leclerc, *Inscriptions arabes de Mascara* (*Revue africaine*, octobre 1859, p. 43, 46).

3. Cf. Brosselard, *Tombeaux des Emirs Beni-Zeiyân*, p. 50, n. 1, et *Bulletin archéologique*, 1902, p. 546.

semblablement dérivés de la basilique byzantine[1]. La porte principale, placée le plus souvent dans le grand axe du monument, donne entrée dans le *çahn*, sorte d'*atrium* rectangulaire, bordé sur trois faces par des portiques à une ou plusieurs nefs. Au milieu se trouve le *mîdha*, le *phiala* byzantin, où de l'eau courante sert aux ablutions rituelles. Du côté du *çahn* opposé à la porte, s'ouvrent des nefs parallèles, qui constituent la véritable salle de prière[2]. Ces nefs sont, dans les mosquées antérieures au XVe siècle, perpendiculaires au mur de la façade principale. Percé dans le mur du fond, suivant le grand axe, se trouve ce qui tient lieu de sanctuaire, dans ces temples sans mystères et sans idoles, le *mihrâb*, sorte d'*abside* atrophiée, indiquant aux fidèles la direction de la Kaba de La Mecque, le pôle du monde musulman. C'est là que se place l'imâm dirigeant la prière des fidèles. Une coupole précède presque toujours la niche du mihrâb, qui fait extérieurement saillie sur le mur du fond. Parfois, une seconde coupole s'élève au centre de la salle de prière, dans la nef médiane, plus

1. Cf., sur l'origine des éléments constitutifs de la mosquée : Van Berchem, *Notes d'archéologie arabe*, p. 20 et suiv. ; — *Matériaux pour un corpus inscriptionum arabicarum*, p. 536. — Dans les mosquées de l'Afrique du Nord, l'influence toute syrienne de la madrasa et de son plan cruciforme ne se fait jamais sentir. La mosquée garde son plan primitif jusqu'à la conquête ottomane, qui fait apparaître de rares spécimens de la mosquée à coupoles successives (par exemple la *Mosquée de la Pêcherie* à Alger). D'autre part, la *médersa* du Nord de l'Afrique, dont un intéressant spécimen sera étudié plus loin (Cf. Médersa de Sidi bou Médine), n'a aucun rapport avec la *madrasa* orientale des Ayyoubites. C'est un édifice *sui generis* dont il faut chercher les éléments d'abord dans la mosquée elle-même, puis vraisemblablement dans les *zâwiya* et les *ribât* ; nous reviendrons plus loin sur cette question.

2. A Tlemcen, les nefs sont désignées sous le nom assez impropre de *ma bin el-aqouâs*, « ce qui est entre les arcades ». Les noms classiques de *balât* et de *bahou* sont tout à fait inusités (Cf. leur emploi dans les textes *ap.* Dozy, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, p. 3, 123). Une *travée* s'appelle *çaff* « rangée », parce que chacune d'elles est occupée dans la prière par un rang de fidèles.

large que les autres. Cette disposition, fréquente en Orient, rappelle Sainte-Sophie de Constantinople.

L'établissement de la coupole précédant le *mihrâb* nécessite un plan carré inférieur. Il en résulte que la travée qui longe le mur du fond doit être égale, en largeur, à la nef médiane, généralement plus large que les autres nefs. En plan, la rencontre de la travée du fond et de la nef médiane engendre la forme T, dont on a signalé l'analogie avec la forme en *tau* des églises chrétiennes primitives[1]. Cette disposition ne devait rien avoir, au reste, de traditionnel ni d'obligé. Il est en effet curieux de remarquer que, visible dans les mosquées mérinides, elle ne se retrouve pas dans le plus ancien des temples tlemceniens; nous décrirons, en étudiant cet édifice, la tricherie qui a permis de négliger cette égalité (cf. *infrà* GRANDE MOSQUÉE.)

Orientation des mosquées. — Nous ne saurions aborder ici d'une façon générale la délicate question de l'orientation des mosquées. L'histoire de la *qibla* dans les différents pays que soumit successivement la conquête musulmane mériterait sûrement l'honneur d'une sérieuse monographie, pour laquelle les historiens, les géographes, et surtout les traditionnistes offriraient d'importants documents. Nous marquerons simplement d'une façon sommaire, quelques points concernant l'orientation des oratoires tlemceniens.

La tradition veut que l'emplacement de leurs *mihrâb* ait été déterminé par l'observation des astres et plus particulièrement de la constellation d'Orion (*El-Jaouzâ*)[2]. Il s'en faut de beau-

1. Cf. Saladin, *la Mosquée de Sidi-Okba*, p. 38, 39, 40.

2. Indiquée en effet par les textes de droit comme un des points de repère pour la fixation de la *qibla* dans le Maghrib (Cf. El-Bannâni sur Abd-el-Bâqi sur Sîdi-Khalîl, édition du Caire, 1307, I, p. 186, *in fine*).

coup que ce procédé primitif ait assuré l'unité de l'orientation dans les mosquées tlemceniennes. D'un édifice a un autre, la direction de la *qîbla* est assez variable. Elle va du Sud-Sud-Est à l'Est-Sud-Est. Il ne semble pas cependant, pour la plupart des édifices religieux, que les sultans mérinides ou abd-el-wâdites aient été gênés dans l'orientation de leurs constructions nouvelles par la présence de constructions voisines préexistantes. Les mosquées de Mansourah, de Sîdi'l-Halwi, de Sîdi Bou-Médine, par exemple, ont été élevées, pour ainsi parler, en rase campagne, ce qui n'empêche pas que chacune d'elles nous offre une orientation différente. Aucun obstacle de cette nature ne paraît non plus avoir existé pour la plupart des oratoires situés à l'intérieur de la ville. Dans tous les cas, le souci d'une orientation un peu exacte aurait pu alors donner l'idée d'un procédé constructif qui se rencontre parfois en Égypte : la disposition oblique du *mihrâb* dans la muraille[1]. Or cette disposition ne se rencontre dans aucune des mosquées tlemceniennes. L'axe du *mihrâb* y est invariablement perpendiculaire au mur qui contient sa niche. C'est donc que le souci dont nous parlons n'a point existé chez les constructeurs tlemceniens. Plus tard, il est vrai, des scrupules sont nés. Des voyageurs ont dénoncé l'orientation inexacte des mosquées maghribines[2], et aujourd'hui il n'est pas rare que de pieux musulmans, lorsqu'ils font la prière à la

1. Cf., sur l'orientation des mosquées égyptiennes, Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 90, note 3 : — *Matériaux pour un Corpus*, p. 7, note 1 : — Ravaisse, *Essai sur l'histoire et la topographie du Caire*, I, p. 423, note 1

2. Dans une glose manuscrite sur Sidi-Khalil due au chikh Mohammed ben-Abd-er-Rahmân El-Tlimsâni (XIIe siècle de l'hégire), il est dit ironiquement que « les maghribins ont deux qibla, une vers laquelle ils prient, et l'autre vers laquelle ils font le pèlerinage ».

Grande Mosquée de Tlemcen, ne se tournent légèrement vers la gauche du mihrâb [1].

D'une façon sommaire nous pouvons distinguer comme il suit l'orientation des principales mosquées tlemceniennes : Sud-Sud-Est la Grande Mosquée, la mosquée de Bou-Médine, la mosquée de Sîdi Brâhim ; Sud-Est les mosquées de Bel-Hassen, d'Oulâd el-Imâm, de Sîdi'l-Halwi, de Sîdi Lahsen ; Est-Sud-Est la mosquée de Mansourah, et aussi les oratoires ruinés d'Eubbâd es-Sefli, y compris probablement le monument que l'on désigne couramment sous le nom de Qoubba de Sîdi Bou-Ishâq et-Tayyâr.

Nous donnons ce classement rapide sans nous hasarder à en tirer aucune conjecture. En outre nous appellerons *qibli*, ou Sud, le côté de la *qibla*, *jaoufi* ou Nord, le côté opposé à la *qibla*, *gharbi* ou occidental, le côté situé à droite du *mihrâb* pour un observateur qui fait face à sa niche, *charqi* ou oriental, le côté situé à gauche. Ces désignations, si peu exactes qu'elles soient, au point de vue d'une détermination rigoureuse de l'orientation, se retrouvent au reste dans des textes relatifs aux mosquées tlemceniennes [2].

Mobilier. — C'est dans la salle de prière que se trouve le *minbar*, chaire de l'imâm, sorte d'escalier de bois adossé au mur du fond [3], généralement à droite du *mihrâb*, le *sedda* (banc)

1. Il en serait de même, nous assure-t-on, à la Qarawiyîn de Fâs, et même à la prière du vendredi, le *mosamma* avertirait à haute voix les fidèles de se tourner légèrement à gauche du mihrâb ; il serait important, dans une étude sur les édifices religieux marocains, de noter exactement l'orientation des *mihrâbs*.

2. Par exemple, la table des *habous* de Sidi Bel-Hassen (Cf. *Revue africaine*, février 1859, p. 163).

3. Il est parfois mobile et peut, à volonté, être repoussé dans une loge ménagée dans le mur pour le recevoir. Il en est ainsi à la Grande Mosquée de Tlemcen (*Comp.* Doutté, *ap. Journal asiatique*, Janvier 1902, p. 160).

du haut duquel le *mosammi* reproduit pour les fidèles éloignés les attitudes de l'imâm, et leur « fait parvenir » sa prière[1]. Le *sedda*, dont nous ne trouverons que deux exemples à Tlemcen, est généralement composé d'un plancher surélevé, auquel un escalier donne accès, et qui porte une balustrade sur ses quatre faces; il est ici placé dans l'axe du monument[2] et occupe toute la nef centrale. C'est là enfin qu'on trouvait la *maqçoura*, enceinte permettant aux sultans de faire la prière en sûreté[3]. Toutes ces pièces d'ameublement ne sont d'ailleurs point indispensables, et ne se rencontrent que dans les mosquées où l'on célèbre le service solennel du vendredi.

L'ameublement des mosquées tlemceniennes est, comme

1. Les noms de *sedda* et de *mosammi* sont employés dans le Maghrib; en Egyptien le *sedda* porte le nom de *dikka*, et le *mosammi* celui plus conforme à la technologie rituelle de *moballigh* (Cf. Lane, *Modern Egyptians*, I, 106).

2. Cette position médiane du *sedda* n'est pas nécessaire. A la mosquée d'Amr, au Caire, il est placé à droite de l'axe en regardant le mihrâb. A la mosquée de Cordoue, il se pourrait que la chapelle Villa Viciosa, élevée d'environ 3 mètres au-dessus du sol, et contiguë à la coupole centrale, mais à gauche de celle-ci, ait été construite pour remplir ce rôle, après que la mosquée elle-même eut été augmentée vers la gauche, d'un certain nombre de nefs.

3. A Tlemcen, il n'y a plus une seule *maqçoura* en place; celle de la grande mosquée existait encore il y a trente ans, et un important fragment en a été transporté au musée de la ville. Il date de l'époque almoravide et porte une inscription d'un type curieux, intermédiaire entre le caractère arrondi et le caractère rectangulaire, que l'un de nous a publiée (Cf. *Bulletin archéologique*, 1902, p. 548 à 551). — Le nom de *maqçoura* (m. à m. partie séparée) reçoit, au reste, bien d'autres applications. En Égypte, il en est arrivé à désigner toute la salle principale de prière, et aussi la grille de bois ou de métal qui entoure les sarcophages de saints (Cf. Lane, *Modern Egyptians*, I, p. 299, II, p. 340). A Cairouan, nous le trouvons dès une époque ancienne donné à une partie de la mosquée réservée aux femmes et isolée du reste de l'édifice (Cf. El-Bekri, p. 21; Saladin, *la Mosquée de Sidi Okba*, p. 21, 70). Il en est de même aujourd'hui à Tlemcen. Enfin nous dirons plus loin quelques mots des rapports de la *maqçoura* avec la « chambre de prêche ».

on le voit, fort sommaire, et en outre, il est très peu artistique. Les ouvrages de boiserie n'occupent pas un rang d'honneur dans la vieille cité abd-el-wâdite. On n'y trouve par exemple aucun spécimen de ces beaux pupitres à Coran (*Koursi*) qui font l'orgueil de certaines mosquées égyptiennes[1]. Le *sedda* est fruste ; les *minbar* sont simples, massifs, et font triste figure à côté de la belle chaire de style byzantin de la mosquée de Cairouan[2]. Cependant, au dire de vieillards de Sîdi Bou-Médine, la mosquée de cette localité possédait encore, au siècle dernier, un *minbar* mérinide précieusement sculpté et incrusté d'ivoire[3]. Il aurait été mis en pièces dans les troubles qui suivirent la première apparition des troupes françaises à Tlemcen.

Dépendances. — Des dépendances d'importance variable s'ajoutent à ces temples : d'abord le minaret (dans toute l'Afrique du nord *çaouma*), la tour du haut de laquelle le *moueddin* lance cinq fois par jour la profession de foi musulmane et l'appel à la prière. Accolé à l'un des murs de la mosquée, souvent au mur de façade[4], le minaret tlemcenien est toujours construit sur plan carré, et rappelle la Giralda de Séville. Un parapet entoure la plate-forme. Il est généralement crénelé de merlons en trapèzes dentelés[5]. Un édifice terminal, également

1. Cf. Gayet, *l'Art arabe*, p. 229 et suivantes. Bourgoin, *Précis de l'Art arabe*. La Menuiserie, Pl. 79, 80, 81, 93 et 95.

2. Cf. Saladin, *la Mosquée de Sidi-Okba*, p. 104 et suiv.

3. Comp. la description du *minbar* de la Qarawiyin *ap. Qartâs*, p. 79 ; Leon l'Africain, II, p. 75.

4. A la grande mosquée de Tlemcen, au milieu du mur Nord comme il était à Cordoue, à Seville (?) et à Cairouan (Cf. Saladin, *la Mosquée de Sidi-Okba*, p. 4).

5. Cette forme de merlons est extrêmement ancienne. On trouve deja des formes analogues à l'acropole de Suze, dans l'Arabie méridionale, etc. (Cf. de Landberg, *Etude sur les dialectes de l'Arabie méridionale* : I, *Hadramout*, p. 400.

carré, sorte de campanile décoré de fausses arcades et percé de la porte de l'escalier, s'élève au milieu de la plate-forme[1]. Il est surmonté d'ornements de cuivre, couronnes ajourées, boules et croissants[2]. Construit généralement en dernier lieu, le minaret n'apparait pas comme une dépendance essentielle de la mosquée. Il semble bien que la Grande Mosquée de Tlemcen s'en soit passée pendant près de soixante-dix ans ; de même la mosquée Qarawiyin à Fâs, la Kotoubiya à Marrâkech et la Grande Mosquée d'Alger, n'eurent des minarets que de longues années après leur fondation[3].

Une autre dépendance, qui, elle aussi, n'est en usage que

note 1 : — Perrot et Chipiez : *Hist. de l'Art*, III, p. 263 et ss. : Les murs extérieurs de la mosquée de Cordoue sont entièrement couronnés de motifs semblables. Voici, d'autre part, ce qu'en dit Saladin pour la Tunisie : « L'apparition des merlons en dents de scie sur les couronnements des crêtes ne me parait pas devoir être antérieure à la fin du IXe siècle ou au commencement du Xe, en Tunisie du moins. » *Mosquée de Sidi-Okba*, p. 43.

1. Bargès prétend que la chambre qui occupe parfois cet édifice terminal est l'habituelle demeure du moueddin (*Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom*, p. 439). Ce renseignement est tout à fait fantaisiste. La chambre placée au sommet d'un des plus grands minarets que nous ayons à étudier a exactement 1 mètre de côté ! Elle sert simplement à abriter le moueddin, pendant l'appel à la prière, les jours de pluie ; on y renferme aussi divers accessoires, notamment l'étendard blanc qui flotte le vendredi au sommet du minaret.

2. Les croissants datent de l'époque turque : quant aux boules de cuivre ou d'or, leur emploi dans le Maghrib est assez ancien. Les boules (*tafâfîh*, littéralement *pommes*) qui couronnaient le sommet de la Giralda sont célèbres dans les chroniques arabes (cf. *Roudh-el-Qartâs*, p. 323 ; — *Kitâb el-Istiqça*, I, p. 180). Les boules du minaret de la grande mosquée d'Alger, sont mentionnées avec éloge dans l'inscription commémorative de ce monument (Cf. *Corpus des Inscriptions arabes de l'Algérie*, I, 6 et 7). Le minaret de la Qarawiyin fut surmonté de l'épée d'Idris II (*Roudh-el-Qartâs*, p. 70). On attribue parfois aux boules des minarets ou à des ornements métalliques qui surmontent les dômes des mosquées des vertus magiques (Cf. un curieux passage du *Qartâs*, p. 72, 73, et Léon l'Africain, I, 194). Les couronnes ajourées sont parfois d'un travail assez délicat. Nous donnons plus loin le fac-simile de l'inscription qui décore l'une d'elles, provenant de la Grande Mosquée de Tlemcen (Cf. *inf.*, *fig.* 23).

3. Cf. *Qartâs*, p. 69 ; *Istiqça*, I, p. 180 ; *Corpus*, *Alger*, *loc. cit.*

dans les mosquées cathédrales, est la « chambre du prêche ». Appuyée au mur du fond derrière le *mihrâb*, dont elle enveloppe en quelque sorte la saillie, cette salle, très simple, en appentis, communique avec la mosquée par une petite porte percée à gauche du mihrâb. C'est de cette petite chambre [1] que sort le *prédicateur*, lorsqu'à l'office solennel du vendredi il se dispose à monter au *minbar* pour prononcer le sermon prescrit par la loi religieuse. Un curieux passage d'El-Bekri autoriserait presque à en voir l'origine dans une extériorisation de la *maqçoura* [2] ; et de fait à Tlemcen, cette salle est fréquemment appelée *maqçoura* [3], mais son nom le plus courant est « chambre des morts [4] ». C'est qu'à Tlemcen une coutume plus ou moins ancienne [5] veut que, aux enterrements qui ont lieu le vendredi et les jours de grandes fêtes, on introduise le brancard funèbre dans cette salle pour que l'imâm fasse sur le cadavre la prière des funérailles. C'est là une pratique légèrement hétérodoxe, peu compatible avec la pure doctrine mâlikite [6], mais fortement enracinée.

Il va sans dire que c'est le plan théorique d'une mosquée complète que nous venons de détailler. Mais il s'en faut que tous ces éléments soient toujours réunis : nous en étudierons,

1. Cette salle est mentionnée dans les textes sous le nom de *dâr el khatâba*. Cf. Kharchi sur *Khalil* (édition du Caire, 1307 de l'hégire), I, p. 443, l. 14 ; comp. *Bostân* notre ms., p. 71, l. 8.

2. Cf. El-Bekri, p. 24, *in principio*.

3. Elle sert aussi de *sacristie* : on y met à l'abri divers accessoires fort simples, utiles au service du culte (comp. *Journal asiatique*, septembre 1848, p. 257).

4. *Bit El-Djanâiz* ; c'est le nom que lui donne toujours Duthoit dans son *Rapport*.

5. La prière des funérailles faite à la Grande Mosquée est déjà mentionnée pour des personnages tlemcéniens du IXe siècle de l'hégire (Cf. *Bostân*, notre ms., p. 89 et 302).

6. L'introduction des morts dans la mosquée est, en principe, rejetée dans

et non des moins riches au point de vue ornemental, qui n'ont pas de *çahn*, ni de portiques ; d'autres n'ont pas de minaret. Il semble que l'élément indispensable de ces temples soit, avec la salle où l'on fait la prière en commun, la niche indiquant la *qibla;* nous verrons cependant qu'elle ne peut servir à les caractériser nettement, car on la rencontre dans des édifices de destination toute autre, médersa, qoubba des tombeaux, etc.

Dépendances extérieures. — Les alentours immédiats de la mosquée tlemcenienne doivent être considérés comme dépendances du sanctuaire lui-même. Fréquemment un acte de *habous* en consacre le caractère religieux et imprescriptible. Il en est ainsi, par exemple, à Sîdi Bou-Médine, où l'acte de fondation de la mosquée place au nombre de ses *habous* le reste du terrain demeuré libre autour d'elle après sa construction[1]. Ce terrain est occupé par un chemin étroit qui fait le tour de l'édifice et permet l'accès de ses différentes portes. Des arcades partant du mur de la mosquée vont joindre la masse du roc qui la surplombe. Un chemin du même genre existe autour de Sîdi'l-Halwi, et un autre existait sur trois faces de la Grande Mosquée. Du côté Est de ce dernier monument, il subsiste aujourd'hui encore une pittoresque allée à arcades dont il sera parlé plus loin (Cf. *infrà*, GRANDE MOSQUÉE). Pour d'autres oratoires de moindre importance, il n'a jamais existé autour de chemin de

le rite mâlikite (Cf. Kharchi sur Khalil, II, p. 41 ; — Zorqâni sur le Mowatta, II, p. 14, 15) ; les Musulmans tlemceniens scrupuleux font, au reste, remarquer que, à la rigueur, la « chambre des morts » extérieure à la mosquée n'en fait pas partie. A Alger, il y avait, dans le voisinage immédiat des mosquées-cathédrales, mais séparé d'elles, un oratoire funèbre appelé *moçalla* (Cf. Devoulx, *Edifices religieux de l'Ancien Alger*, p. 96, 97).

1. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, août 1859, p. 412 et 416).

dégagement, mais les constructions voisines, parfois adossées aux murs mêmes de la mosquée, faisaient très souvent partie de ses *habous*. Elles offraient un logement aux fonctionnaires de l'oratoire, moueddin, imâm, etc., ou encore, les revenus en étaient affectés au service du culte. Il en est ainsi, par exemple, à la mosquée de Bel-Hassen et à celle du chikh Senousi[1].

Les alentours de la mosquée peuvent encore être occupés par diverses dépendances. Nous reparlerons plus loin des tombeaux vénérés qui s'élèvent dans le voisinage immédiat de certains oratoires tlemceniens. Pour le moment, nous devons citer en première ligne, parmi les annexes extérieures des mosquées, les latrines publiques (*motahherât*). Ces édifices comprennent essentiellement une cour centrale carrée, à ciel ouvert ou recouverte d'un dôme. Autour sont disposés des bassins rectangulaires pour l'ablution, des logettes-cabinets d'aisance avec un bassin carré de petites dimensions, une ou plusieurs loges munies d'un bassin de dimensions moyennes pour le *ghosl*, c'est-à-dire la lotion rituelle générale (*naqâir*).

1. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, février 1859, p. 163; septembre 1861, p. 325). — Au mur Sud de la Grande Mosquée, étaient aussi adossées des boutiques, constituées en habous au profit de la mosquée. — Un exposé des idées musulmanes sur le *harîm*, c'est-à-dire sur l'espace non bâti qui joint un édifice et en dépend (cf. *Lisân El-Arab*, XV, p. 14), fournirait la matière d'une intéressante étude. Il faudrait suivre dans le droit et dans la coutume locale l'histoire du *harîm*, *harîm* bédouin de la tente (et aussi des arbres), puis *harîm* du puits et de l'abreuvoir, *harîm* citadin de la maison, et enfin *harîm* des édifices religieux. Les traités de droit contiennent, à cet égard, au chapitre *des Terres mortes*, d'importants renseignements. Pour ce qui concerne les alentours immédiats des oratoires, il faut remarquer que, lorsque la place manque dans l'intérieur d'une mosquée-cathédrale, les fidèles peuvent valablement faire la prière du vendredi dans les rues contiguës et dans les boutiques adossées aux murs de l'édifice. C'est donc que ces alentours sont considérés comme faisant partie de la mosquée (Cf. l'intéressant passage de la glose d'El-Bannâni sur Abd-el-Bâqi, sur Khalil: le Caire, 1307 de l'hégire, II, p. 55).

De l'eau courante alimente abondamment ces divers bassins[1]. En outre le tout se complète parfois d'une fontaine publique extérieure. Les anciennes latrines de la Grande Mosquée ont disparu : elles occupaient un espace assez considérable, au Nord de l'édifice, sur un emplacement qui fait aujourd'hui partie de la rue de la Paix. Les latrines de Sidi Bou-Médine et de Sidi'l-Halwi subsistent encore dans leur état primitif et seront étudiées plus loin. A Sidi Lahsen, d'après le témoignage oral de vieux habitants du village, un édifice ruiné, situé à l'Est du minaret subsistant, et séparé du reste de la mosquée par l'étroit chemin d'un *derb* (impasse), contenait des latrines, une fontaine publique placée sous une voûte, et au premier étage une école. C'était à peu près la disposition classique d'un édifice fréquent en Égypte, le *Sabîl-Kouttâb* (fontaine-école)[2]. Remarquons à ce propos que l'institution de la fontaine publique n'a jamais joué, à Tlemcen, le rôle important qu'elle a tenu en Orient[3]. Sans doute un certain nombre d'anciennes fontaines ont pu disparaître depuis la conquête ; mais, au dire de vieux Tlemceniens que nous avons consultés, les fontaines publiques ont toujours été peu nombreuses dans leur

1. Comp. Léon l'Africain, II, p. 66.

2. Cf. Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, p. 432 ; — Il faut rapprocher encore de la fontaine-école égyptienne un édifice algérien maintenant disparu et qui portait le nom de « zâwiya » de la Grande Mosquée (Cf. Devoulx, *Édifices religieux de l'Ancien Alger*, p. 123 et 83).

3. A Tlemcen, le nom habituel de la fontaine est *seqqâya*, pluriel *sqâqi* (De Goeje, *Glossaire de Beladsori*, *seqâya*) ; — l'autre mot maghribin *sebbâla*, qu'il faut vraisemblablement rapprocher du *sabîl* des dialectes orientaux (littéralement « celle qui abreuve pour l'amour de Dieu »), est employé par les seuls Juifs : ce serait donc que, dans les idées populaires reflétées par le langage courant, « l'abreuvement des Musulmans » n'est pas considéré ici comme l'œuvre agréable à Dieu par excellence (Cf., sur l'évolution du mot *sabîl*, Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, p. 230 ; — Goldziher, *Mohammedanische Studien*, II, 390, 391).

ville et rarement ornées de pompeuses inscriptions dédicatoires. C'est que nous avons à faire ici à une cité montagnarde, où presque chaque maison possède un puits d'eau vive. Les princes et les gouverneurs tlemceniens n'ont donc pas eu à assurer, par des fondations officielles, l'approvisionnement en eau de leurs sujets et de leurs administrés[1].

Proportions. — Les proportions adoptées pour les mosquées sont assez constantes et très simples. Si, en suivant l'axe qui va du *Jaouf* (côté Nord) à la *qibla*, l'on additionne la largeur de la première nef à la longueur de la cour, on obtient une distance égale à la profondeur de la salle de prière, moins le *mihrâb*. La cour seule est égale à la salle de prière moins la coupole du fond. Le centre de la mosquée se trouve donc assez exactement placé en avant des premiers piliers de la nef, à l'endroit où un renfoncement, découpé dans le pavage surelevé de cette nef, indique la position du *mihrâb* aux fidèles placés dans la cour.

Les nefs dont le nombre est fort variable — il va de trois jusqu'à treize, — ne sont pas en largeur inférieures à 2m,70, et supérieures à 4m,60. Cette persistance des largeurs réduites, pour ainsi dire indépendante des dimensions totales de l'édifice, et qui se constate aussi bien dans les mosquées que dans les monuments civils, pro-

1. Rappelons cependant qu'El-Bekri déjà mentionne l'adduction de l'eau à Tlemcen par des travaux d'art (*Description de l'Afrique*, p. 72). A Alger, les fontaines à inscriptions sont très nombreuses, mais elles datent toutes de l'époque turque, et ont généralement des inscriptions turques (*Corpus des inscriptions de l'Algérie*, I, nos 77, 78, 79, 80, etc.). C'est que les gens de l'Ojâq étaient pénétrés des idées de l'Orient musulman sur l'institution des fontaines *fî sabîli 'llah*. Il serait intéressant de relever les inscriptions des fontaines publiques de Fâs, qui, nous assure-t-on, sont nombreuses, et d'examiner soigneusement leurs dates.

vient vraisemblablement des exigences de la charpente, de la rareté des bois de grande taille et de résistance suffisante. Les plus longues pièces ne dépassent pas 5 mètres de long, et les plus grosses 20 centimètres au carré.

Matériaux. — Les matériaux sont :

D'abord le *bois*, généralement cèdre ou tuya, que l'on trouve, simplement équarri dans les charpentes, sculpté, gravé et formant en des assemblages de très savantes combinaisons dans les solivages apparents, dans les auvents et les portes, ou posé brut, en brins minces, dans les plafonds de maisons privées, ou bien encore noyé dans le corps des maçonneries en longrines, constituant un chainage qui consolide les murs.

Le *pisé* (tâbia), ciment fait d'argile, de sable, de chaux et de débris de toutes sortes, battu sur place dans des caisses d'environ $0^m,80$ de hauteur. Il prend avec le temps la consistance d'une pierre très dure, et ses ruines forment des chicots d'un seul bloc régulièrement criblés de trous. Ces trous ont été laissés par les ais qui réunissaient les parois du moule. Un enduit de plâtre recouvrant les surfaces intérieures et extérieures les dissimulait aux yeux ; cet enduit tombé, ils apparaissent, intriguant fort les touristes par leur symétrie [1].

La *terre cuite* sous son triple aspect de brique, de tuile et de terre émaillée.

Les *briques* [2] ont ordinairement $0^m,26$ de long, $0^m,12$ de

1. Cf. Une intéressante description de la fabrication du *tâbia*, *ap.* Ibn-Khaldoun *Prolégomènes*, II, p. 372 ; — cf. aussi, Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, II, p. 65, 66. — L'emploi de ce genre de « construction compacte » est extrêmement ancien ; les Phéniciens s'en sont couramment servi. Sur le pisé à Carthage, cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. III, p. 363, et suiv.

2. La brique crue, si employée en Orient et dans le Maghrib oriental, ne

large à peine, 0m,04 d'épaisseur. Les joints ont environ 0m,03, mais ils s'augmentent suivant les besoins de l'appareillage.

Les *tuiles* creuses sont des portions de cône très allongé ; elles sont souvent couvertes d'un émail vert à base d'oxyde de cuivre.

La *terre émaillée* joue un rôle important dans la décoration extérieure ; elle forme ce qu'on a assez improprement appelé la mosaïque de faïence, combinaison de morceaux vernissés, de tons différents, découpés suivant un dessin et encastrés les uns dans les autres[1]. Ces morceaux, probablement moulés, cuits, puis couverts et recuits avec l'émail, sont ajustés ensuite à la lime et posés selon le carton sur des plans convenablement dressés ; ils sont enfin assemblés et reliés entre eux d'un bon mortier de sable et de chaux ; ils forment ainsi de grandes plaques de 0m,05 environ d'épaisseur, que l'on fixe sur la paroi à décorer par des broches d'os ou de bois scellées dans les joints. La terre est d'un rouge assez sombre ; les émaux dont ils sont cou-

paraît pas avoir joué un grand rôle dans le Maghrib occidental et en Andalousie ; le pisé en tient lieu.

1. Ary Renan donne du procédé cette description minutieuse : « C'est comme si on découpait une lettre grasse, un A, par exemple ; chacun voit qu'il resterait un petit triangle isolé : ce petit triangle, faisant partie du fond, sera coloré de la même couleur que le fond ; quant aux deux jambages et à la bande transversale, il serait peut-être dangereux de les tailler d'une seule pièce ; on les scindera en trois segments ; et, comme on aura ménagé dans le fond une rainure de dimension égale, on pourra recomposer la lettre A en ses quatre morceaux, dont trois noirs et un blanc... (*Gaz. des Beaux-Arts*, 1893, t. I, p. 188). — En réalité, dans l'exemple choisi, le trapèze ayant pour petit côté la bande transversale de l'A et pour côtés non parallèles la base des deux jambages constituerait probablement un cinquième morceau ; mais si les *rainures* véritables sont rares, les *anneaux* évidés dans une plaque pour être ensuite remplis par un fragment d'un ton différent se rencontrent assez fréquemment. On pourra d'ailleurs constater, par l'examen des figures, que, dans ce travail, analogue à celui que nécessite le montage en plomb d'un vitrail, les marqueteurs tlemceniens n'ont pas reculé devant les coupes les plus délicates.

verts sont de nombre limité, mais de tonalité franche et d'un admirable effet. Le blanc est d'une belle pâte, demi-mate, légèrement verdâtre, très peu craquelée. Le brun de manganèse est généralement employé très épais, de manière à former un ton presque noir. Le jaune est un jaune de fer assez impur, donnant une ocre verdâtre et mouchetée où les craquelures sont fréquentes. Le vert de cuivre est de valeur et de ton très variables; dans le même décor on le rencontre, très sombre et très profond, ou très clair et se rapprochant soit du céladon, soit du bleu turquoise. Le bleu de cobalt est assez rare; il ne semble pas avoir été employé à Tlemcen avant la seconde moitié du XIVe siècle ; il est clair et assez pur.

Le *plâtre*, revêtement habituel des murs arabes, passé au balai ou rayé simplement de traits horizontaux simulant un appareillage ; à l'intérieur, il est appliqué en épaisseur sur une couche de mortier et retenu par des clous carrés à tête large ; parfois moulé et rapporté par morceaux[1], parfois taillés sur place d'après un dessin préalablement établi[2], reperçé de défoncements allant de quelques millimètres à plus de cinq centimètres de profondeur. Il semble moins fin que celui du revêtement des palais espagnols.

1. Girault de Prangey cite une des salles de l'Alhambra, la salle des Abencerages, dont, suivant une tradition, on aurait refait le plafond à stalactites, ruiné presqu'en entier, à l'aide des anciens moules fortuitement conservés. — Il semble bien qu'à Tlemcen les ornements de quelque relief aient été coulés à part, puis plaqués sur les fonds. La mosquée d'Oulâd-el-Imâm présente la trace de colonnettes, tombées par la suite, avec les intailles préparées pour accrocher ces plaquages. Nous renvoyons d'ailleurs au chapitre consacré à ce petit sanctuaire; on y trouvera un assez curieux procédé se rapportant à la technique du plâtre.

2. Ibn Khaldoun décrit ainsi le travail du plâtre sculpté : « Le plâtre est délayé dans l'eau, puis, quand il a pris corps, mais qu'il est encore humide, on façonne cette masse sur un modèle donné avec des *ébauchoirs en fer*, jusqu'à ce qu'il ait pris du poli et un aspect agréable (*Prolégomènes*, p. 321, t. II.

La *pierre* est assez rare. Elle est représentée par quelques blocs de grand appareil, le plus souvent empruntés aux monuments antiques, quelques chapiteaux de *grès*, plus fréquemment par des chapiteaux et des fûts de colonnes taillés dans un beau *marbre* onyx transparent et chaud, que les sultans abd-el-wâdites et mérinides tiraient vraisemblablement des carrières d'Aïn-Taqbalet [1].

Formes extérieures. — Le minaret carré, les toits plats surmontant chaque nef, telles sont les formes extérieures des mosquées tlemceniennes. Nous sommes ici dans une cité montagnarde, les pluies et les neiges n'y sont pas rares, elles doivent pouvoir s'écouler au versant des toits de tuiles; donc, ainsi qu'à Grenade et à Marrâkech, peu de dômes de plâtre; les coupoles s'indiquent extérieurement par des pavillons à quatres croupes; les nefs ont aussi des combles en pyramide. Seuls, certains tombeaux sont couverts par des dômes hémisphériques ou à pans coupés, forme consacrée de la *qoubba* [2]. Notons aussi que des bains et des latrines publiques présentent également des dômes percés par des jours.

L'emploi habituel du pisé, et surtout de la brique et du plâtre, matériaux commodes, à la fois portatifs, légers, et offrant, quand ils sont bien liés, des masses d'une cohésion

Traduction, II, p. 373). C'est de l'emploi de ces ébauchoirs en fer, bien connus de tous les artistes qui travaillent le plâtre, que vient vraisemblablement le nom de *Naqch hadida* (*sculpture au fer*), donné au revêtement de plâtre. Sur ce nom, cf. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, I, 256; Beaussier, *Dictionnaire arabe*, p. 687. A Tlemcen, simplement *hadida* (*Nâqch* étant sous-entendu).

1. C'est du marbre assez semblable à celui de l'Alhambra, qui provoquait si justement l'admiration d'Henri Regnault (Cf. *Correspondance*, p. 306 et ss.).

2. Le mot *qoubba* s'emploie indifféremment pour désigner tous les genres de coupoles : coupoles de tombeaux, coupoles de mihrâbs, coupoles de porches (Cf. Van Berchem; *Matériaux pour un corpus*, 288, note *in fine*).

suffisante, ne devaient pas orienter les Arabes vers les problèmes de la construction. Quelques formules simples, empruntées aux Byzantins et médiocrement appliquées, firent tous les frais de l'anatomie des édifices.

Construction. — Nous avons dit plus haut la composition des murs de pisé et de briques. Parfois les assises horizontales de ces dernières sont interrompues par des rangs en diagonale, parfois par des lits de moellons. Plus souvent on trouve ces moellons chargeant le sommet seul au départ des voûtes.

Le plus simple des solivages employés est, dans les bâtiments privés, la juxtaposition de rondins de bois reposant sur les deux murs parallèles et recevant directement la chaux et le béton soigneusement pilonné des terrasses.

Dans les édifices publics, les voûtes les plus employées sont la voûte en berceau et la voûte d'arête, formée de la pénétration d'une voûte cylindrique longitudinale par une seule ou par plusieurs voûtes cylindriques perpendiculaires. Parfois des rondins de bois alignés au sommet des murs, parallèlement à l'axe des berceaux, semblent servir de sommier à l'amorcement de ces berceaux.

Nefs, couloirs, escaliers sont généralement couverts suivant ces deux modes classiques.

Nous avons vu qu'il était rare que les toits fussent à deux pentes seulement. Il est, par conséquent, peu fréquent de voir ces berceaux buter contre un mur de pignon. Une portion de voûte cylindrique les termine souvent aux deux extrémités. Un revêtis de plâtre les garnit intérieurement. Ce genre de voûte allongée et surbaissée se rapproche beaucoup de la construction des coupoles ou qoubbas.

Celles-ci sont à pans coupés ou circulaires, appareillées par assises. Exceptionnellement on trouve à la Grande Mosquée de Tlemcen une de ces coupoles primitives formées de cintres entrecroisés, dont la mosquée de Cordoue, et surtout l'église del Cristo de la Luz à Tolède présentent de si curieux exemples (*fig.* 19).

C'est la demi-voûte d'arête qui forme ordinairement la trompe d'encorbellement sur laquelle reposent les coupoles tlemceniennes (*fig.* 1)[1].

La légèreté des matériaux qui composent les voûtes en berceau et le faible écartement des murs goutterots, font que ces voûtes n'exercent pas de poussées bien considérables. La couverture de tuile est plus lourde, mais il résulte de la disposition des nefs parallèles qu'elles se contrebutent les unes les autres, et que, loin de s'additionner, leurs poussées se neutralisent. Il n'est besoin de lutter que contre la poussée des charges des nefs extrêmes. Des contreforts, parfois même des arceaux, réunissant la mosquée aux édifices voisins, sont, vraisemblablement dans ce but, dressés contre les murs extérieurs. Il convient de remarquer d'ailleurs que, de même qu'à Sîdi Oqba et à Cordoue, ces contreforts ne correspondent pas toujours aux points où la butée des arcs en rendait l'établissement logique.

Des tirants, peut-être même un chaînage de bois noyé dans les murs, achèvent de consolider la construction.

1. Le petit monument, dont nous donnons ici une vue intérieure, est un de ceux que l'on rencontre à El Eubbâd es-Sefli (Voir, sur cette agglomération, *inf.*, Pl. XVI et contexte). Uniquement formé d'une coupole portée par quatre piles réunies entre elles par des arceaux, il présente une curieuse analogie avec l'édicule achéménide de Ferachbad (Cf. M. Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, t. IV, p. 77, *fig.* 56 et 57).

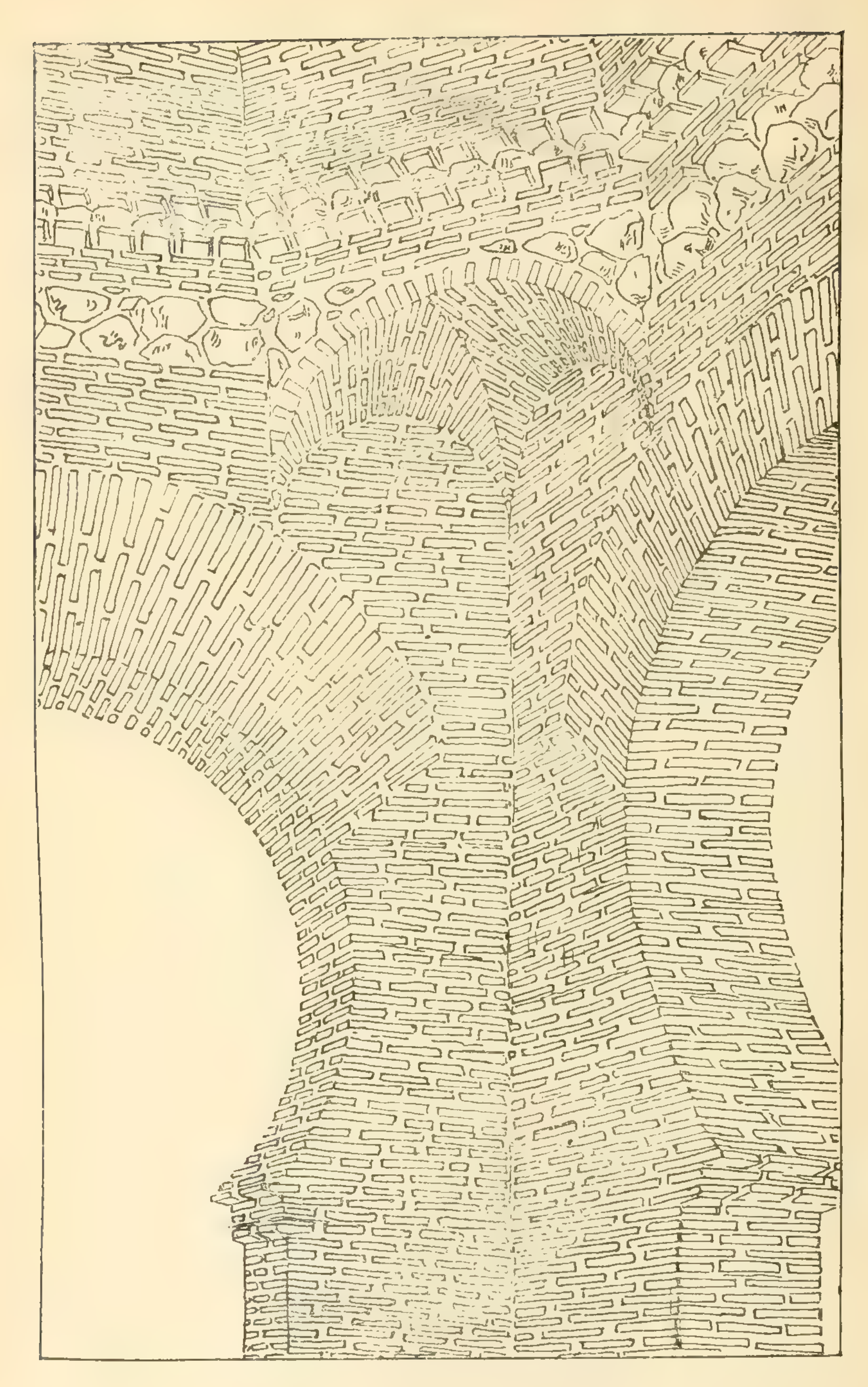


Fig. 4. — Construction d'une qoubba.

Charpentes. — Comme pour les voûtes, le type des charpentes est emprunté aux monuments antiques. Extrêmement simples, elles offrent, avec les fermes romaines dont les vestiges nous sont parvenus, une très grande analogie[1]. Ces fermes sont, en raison de la faible dimension des pannes, assez rapprochées les unes des autres. Rarement des entraits s'assemblent à la base des arbalétriers, mais des entraits retroussés consolident la charpente et supportent un plan décoratif de caissons formant plafonnage.

Parfois les sommets des chevrons sont simplement réunis entre eux par des chevilles ou des clous, leurs pieds noyés dans la maçonnerie sans sablière ni patins. La volige seule maintient tout le chevronnage dans son plan.

Ce genre de charpente, peu compliqué, devint par la suite de moins en moins savant. Nous montrons ici (*fig.* 2) un comble de qoubba datant de l'occupation turque. Il est assez élevé au-dessus de l'extrados. Les bois sont à peine équarris, les assemblages, mal faits, sont maintenus par des clous. Au sommet se réunissent huit arbalétriers : un pour chaque arêtier, un pour le milieu de chaque croupe.

Quand on les compare aux Occidentaux du moyen âge on peut, sans être taxé de sévérité, juger les Arabes de médiocres constructeurs, empruntant à autrui des formules dont ils ne semblent plus comprendre le véritable but, en créant eux-mêmes d'autres, dont ils ne tirent aucun parti logique pour concourir à la stabilité de leurs édifices.

Les preuves qui peuvent appuyer ce jugement se rencontrent à chaque pas dans l'examen de leur technique.

On sait l'heureux usage que les Gothiques firent de l'arc

1. Entre autres, le temple de Sbeitla (Tunisie), cité par Saladin (*Conférence sur l'Art musulman*, faite à l'*Union syndicale des Architectes français*, p. 12).

brisé, comment ils modifièrent l'arc roman en en faisant deux tronçons distribuant logiquement les poussées. Or, cet arc exista de tout temps chez les Arabes ; mais ils ne s'en servirent jamais que comme d'une forme décorative, sans modifier en l'adoptant leurs procédés habituels de construction.

L'encorbellement à stalactites qu'ils empruntèrent aux

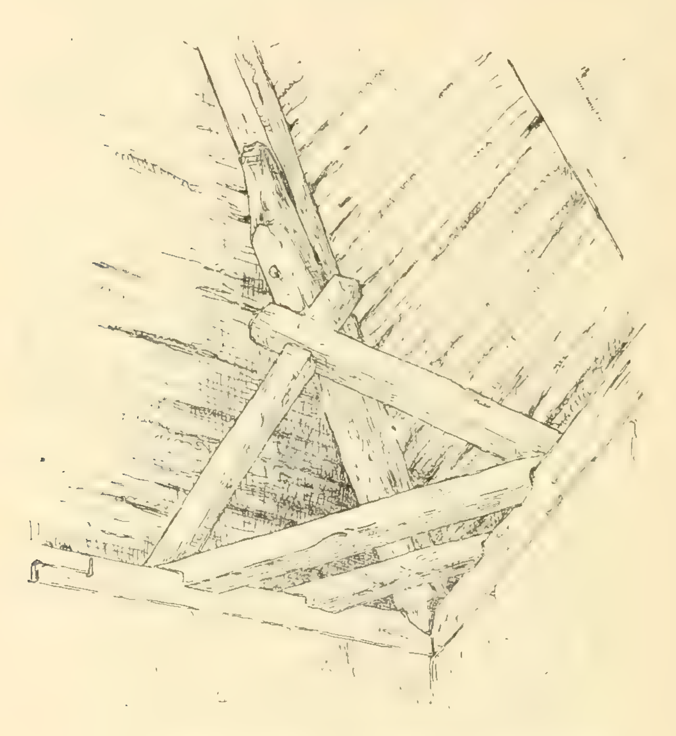


Fig. 2. — Angle d'un comble de qoubba (époque turque).

Persans ne fût pour eux, en Occident du moins, même lorsqu'ils le reproduisaient en pierre, qu'un moyen de décor.

Quant aux ouvrages en bois de faibles dimensions, voici ce qu'en dit Viollet-le-Duc : « Les ouvrages de bois des Arabes, des Orientaux ont au moins conservé la formule traditionnelle

de la véritable menuiserie, et si les artisans n'en comprennent pas et n'en savent plus appliquer la structure, du moins ils en ont respecté l'apparence[1]. » Nous constaterons, à propos des plafonds de Sîdi'l-Halwi, la justesse de cette appréciation.

Mais si les artistes musulmans ne furent que de piètres constructeurs, il convient de reconnaître qu'ils furent, en revanche, des décorateurs de premier ordre. Sans s'attarder à la recherche des matières rares, sans viser aux tours de force de l'habileté technique, sans laisser leur esprit s'égarer aux inventions d'une symbolique compliquée, ils dépensèrent libéralement leur science d'ornemanistes purs, de calligraphes élégants et souples. Sur des supports maladroitement édifiés, ils appliquèrent, avec des clous et du mortier, un « maquillage » toujours séduisant, étonnant parfois de richesse et de grâce facile.

C'est ce qui, pensons-nous, suffira à expliquer la place importante réservée à l'ornementation dans le texte et l'illustration de la présente étude.

Les arcs. — Nous l'avons vu plus haut, la courbure donnée aux arceaux ne fut jamais pour les Arabes le résultat d'un raisonnement de constructeur, mais plutôt une fantaisie d'ornemaniste. Les différentes formes qu'ils adoptèrent, en Occident du moins, ne s'exclurent pas les unes les autres, elles furent parallèlement employées ou reparurent les unes après les autres, suivant le goût du jour. Nous en donnerons ici une énumération rapide.

1. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*. Article : *Menuiserie*, t. VI, p. 352.

L'arc brisé paraît avoir été le premier cintrage des monuments égyptiens[1]; on en rencontre à la mosquée d'Amr et dans les plus vieilles mosquées du Caire. L'arc outrepassé, celui auquel on a donné le nom caractéristique d'arc en fer à cheval, ainsi que l'arc en plein cintre ne semble avoir fait son apparition que plus tard. L'arc outrepassé[2] ne fut d'ailleurs jamais beaucoup employé en Orient. Des innombrables cintrages qu'on y rencontre (arc brisé simple[3] reposant sur deux encorbellements, arc brisé rectiligne, arc trilobé, arc dentelé, arc surbaissé, arc en accolade, etc...), l'arc en fer à cheval est, pour ainsi dire, l'un des moins fréquents. Le XIVe siècle nous en a cependant laissé quelques rares exemples à la mosquée Tekich, à la mosquée du chikh Hakem, le XVe, à la mosquée Qâitbey.

En Espagne, dès la période byzantine (VIIIe, IXe et Xe siècle), nous rencontrons l'arc outrepassé; il ne comporte jamais de brisure. On y voit également apparaître l'arcade découpée en grands lobes ou festons[4] (notons que la ligne joignant les centres de ces découpures circulaires donne un arc sensiblement brisé).

La mosquée de Cordoue présente une combinaison extrême-

1. Cf. Gayet, *l'Art arabe*, p. 30.

2. Nous ne rechercherons pas ici l'origine de cet arc, qui devait jouer un rôle si considérable dans l'architecture maghribine. On lui a signalé des ancêtres byzantins (Basilique de Dana, édifice d'Urgub, cf. Franz Pacha, *der Baukunst des islam*; — grande basilique de Rouwaiha dans la Syrie centrale, cf. Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, I, p. 288, note 1; d'autre part, Dieulafoy note un curieux rapprochement de cet arc avec plusieurs cintres du palais de Firouz-Abad (*l'Art antique de la Perse*, IV, p. 37 et *fig.* 26).

3. C'est le profil engendré par un arc de courbe terminé à chaque extrémité par une tangente. On lui donne généralement le nom d'*arc persan* (Cf. Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 23).

4. Sur la construction des festons à l'aide de briques saillantes et d'un garni de mortier. Cf. Choisy, *Hist. de l'architecture*, t. II, p. 93.

ment curieuse d'arcs en festons. Du sommet de ces arcs partent d'autres arcs également découpés, qui s'entrecroisent avec des pleins cintres supérieurs, laissant entre eux de grands espaces ajourés[1].

La période qui suit (XIe et XIIe siècle) emploie, avec l'arc lobé, l'arc outrepassé plein cintre et brisé. La Puerta del Sol de Tolède présente à la fois un premier fer à cheval ogival et un second en plein cintre. Nous trouverons les trois modes de cintrage réunis à la Grande Mosquée de Tlemcen (Cf. Pl. V).

Enfin, la période arabe moresque adopte toutes les variétés d'arcades. A l'Alhambra, on trouve surtout l'arc plein cintre surhaussé porté par des encorbellements.

Dans le Maghrib, il semble bien que l'arc outrepassé ait, de tout temps, dominé. L'on y rencontre cependant l'arc non outrepassé; il est réservé pour quelques petits cintrages, fenêtres ou arcatures décoratives. Le XIIIe et le XIVe siècle y employèrent le fer à cheval plein cintre ou brisé presque indifféremment. A peine peut-on établir que, dans le même monument, le plein cintre couvre des écartements plus larges que l'arc ogival; mais cette remarque n'a rien de rigoureux.

L'arc d'ouverture des mihrâbs est, de préférence, en plein cintre et tracé à l'aide d'une seule ouverture de compas. Nous déterminerons, en étudiant les plus importants, la disposition des claveaux décoratifs qui les accompagnent.

La plupart des arc brisés semblent très librement tracés. Quelques-uns pourtant se construisent d'après des formules très simples : nous reproduisons deux d'entre elles. L'un (*fig.* 3),

1. Voir *infrà*, figure 9 en A, le schéma de cette disposition. Le problème à résoudre était celui-ci : obtenir un grande hauteur avec des colonnes de dimension fixe, puisqu'empruntées à des monuments étrangers.

qui fait partie d'une grande porte mérinide, se sert de deux arcs de cercle, et est appareillé par claveaux rayonnant autour d'un centre placé au-dessous des centres de construction. L'autre (*fig.* 4), qui s'ouvre dans les nefs d'une mosquée, ne fait encore intervenir que deux centres, mais intervertit les ouvertures de compas dans la partie supérieure et inférieure des branches qui la composent (O, centre de l'arc AD et de la rentrée BC; O', centre de AB et de DE). Les briques sont appareillées par lits horizontaux presque jusqu'à la moitié des arcs, par claveaux rayonnants au dessus. Parfois un triangle

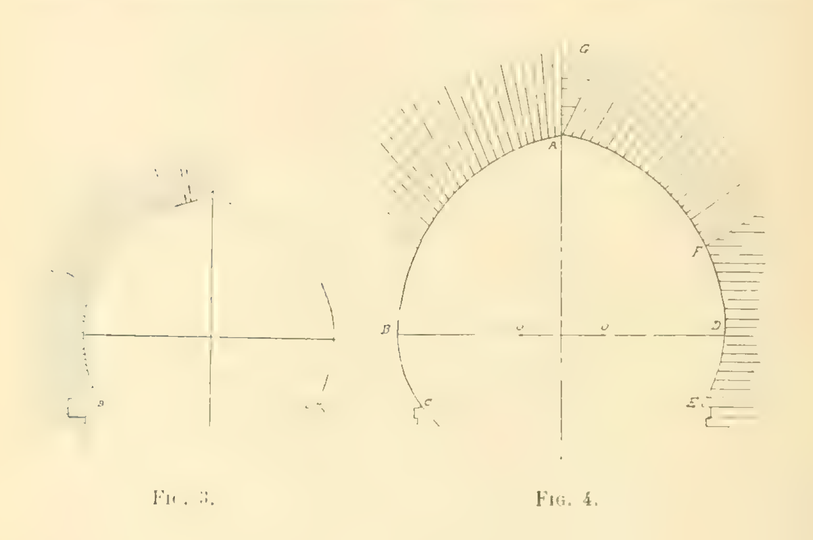


FIG. 3. FIG. 4.

de briques horizontales G fait au sommet une véritable clef.

Pour établir ces arcs, il est bien probable qu'on ne fit jamais usage de cintres arrondis; voici, d'ailleurs, le procédé encore employé par les maçons arabes. Une planche horizontale est fichée dans deux joints vers la naissance; des briques sont posées aux extrémités; une seconde planche, posée sur ces briques; et l'on élève ainsi, en les étayant tant bien que mal,

des étages successifs qui vont se rétrécissant jusqu'au sommet. La courbe, à peu près dessinée par les briques, est régularisée avec du mortier.

L'angle des brisures est extrêmement variable : l'ogive est parfois très aiguë, et nous rencontrerons, à la mosquée de Sidi Bou-Médine, des arcs brisés qui ne se distinguent du plein cintre que par une déformation supérieure à peine sensible.

Enfin, il n'est pas jusqu'à l'arc lobé et entrecroisé de Cordoue qui ne soit représenté dans les édifices du XIVe siècle. Nous étudierons tout à l'heure les curieuses formules ornementales auxquelles il donna naissance (Cf. *infrà*, *fig.* 9).

L'encorbellement à stalactites[1]. — De même que la découpure des arcs, la stalactite, une des formes les plus caractéristiques de l'architecture musulmane, peut n'être considérée que comme un motif ornemental, n'intéressant en rien l'anatomie des édifices.

Ce genre de relief, dont l'élément primitif, la trompe, semble d'origine persane, a pour but de décorer un encorbellement quelconque. Son emploi le plus logique fut de substituer au pendentif sphérique un certain nombre de trompillons ménageant une transition entre le carré inférieur et un plan circulaire.

En Orient, les constructeurs fatimites n'employèrent que les quatre trompes d'angle pour porter la coupole. A l'époque des Ayyoubites et sous les premiers Mameluks, on superposa deux ou trois étages de petites trompes, faisant successivement passer du carré à l'octogone, de l'octogone au polygone à seize côtés, etc. Le type du pendentif arabe était dès lors fixé[2].

1. *Alvéoles* serait peut être préférable, *stalactites* désignant parfois spécialement l'aiguille pendante qui, nous le verrons, n'existe pas à Tlemcen.

2. Cf. R. Phené Spiers, *la Voûte stalactite* dans *l'Architecture*, 1888, p. 591 et s.; Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 76, 77.

Cependant cette solution n'était pas encore trouvée lors de la conquête d'Espagne. Il fallut aux constructeurs byzantins, et plus tard aux constructeurs arabes, se livrer de leur côté à des expériences et des recherches, ou suivre pas à pas les artistes orientaux dans leurs acquisitions successives.

La première apparition d'encorbellements à stalactites qu'on ait pu jusqu'ici observer en Occident semble être ceux des palais siciliens de la Zisa et de la Cuba, qui ne remontent guère qu'au XIIe siècle [1]. Là, ce procédé, qui devait être, entre les mains des artistes du XIIIe et du XIVe siècle, si fécond en ressources décoratives, s'exprime déjà très perfectionné. Un simple rapprochement de l'exemple que nous en offre le palais de la Cuba [2] avec les angles de la coupole placée en avant du mihrâb, à la Grande Mosquée de Tlemcen (*fig.* 19), permettra, croyons-nous, de reconnaître dans l'encorbellement maghribin une ébauche maladroite, il est vrai, mais d'autant plus curieuse du pendentif à stalactites.

Cet encorbellement, dont la parenté avec les niches angulaires de Cordoue est évidente, ne remplit encore qu'imparfaitement le but poursuivi. Comme à Cordoue, des portions horizontales sans ornement s'avancent en porte-à-faux au-dessus de la corniche du plan carré ; mais deux petites trompes, flanquant des plans incurvés y remplacent la niche polyédrique de la mosquée espagnole. On saurait difficilement imaginer un encorbellement formé par la superposition d'éléments semblables à cette niche, tandis que les éléments qui s'indiquent dans la

1. Ed. Doutté signale au-dessus du tambour, précédant le mihrâb, une coupole à pendentifs (nid d'abeilles) dans la mosquée d'Ibn Toumert, à Tin-Mâl (XIIe siècle) ; ce serait donc une des plus anciennes d'Occident.

2. Cf. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes*, Pl. 12 et 13.

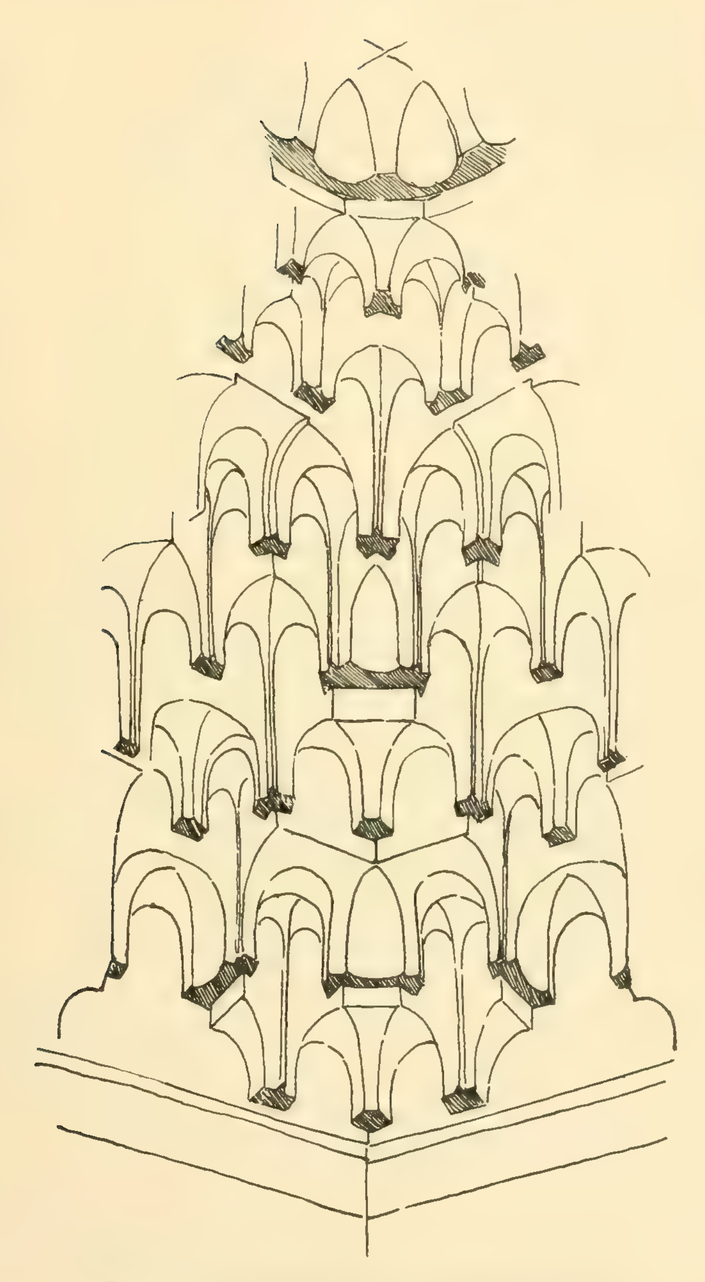


Fig. 5. — Vue perspective d'une voûte à stalactites.

mosquée maghribine pouvaient, en se multipliant, couvrir des coupoles entières.

Les décorateurs tlemceniens n'en firent d'ailleurs pas un si constant usage que les artistes d'Andalousie. Ceux-ci en garnirent des coupoles, des voûtes, des douelles, en composèrent des impostes et des chapiteaux [1]. Le grand porche de Sidi Bou-Médine, plusieurs niches de mihrâbs, les consoles du balcon de Mansourah, quelques pans coupés d'habitations particulières, telles sont les applications qu'on en trouve à Tlemcen.

Ces pendentifs sont assez habilement tracés, comme on pourra s'en rendre compte par les figures 5, 29, 38. Il est curieux de remarquer que l'élément essentiel en est souvent une réduction de la demi-voûte d'arête, qui, nous l'avons vu, sert à établir la plupart des coupoles tlemceniennes. Cette trompe, répétée et alternant avec des consoles rectangulaires, constitue le groupement le plus généralement adopté. On n'y voit jamais intervenir la stalactite proprement dite : le parallélipipède rattaché seulement par son sommet à la paroi et pendant au centre d'un groupe de coupolettes rayonnantes.

La mouluration. — Une des parties les plus essentielles du décor en relief est la mouluration. Les Arabes n'en tirent jamais un très grand usage; elle fut toujours chez eux très limitée et très simple. En Égypte, cependant, on rencontre le tore, le quart de rond, le cavet, le talon, le talon renversé, la doucine et le listel. Dans le Magrib, l'arsenal des moulures est extrêmement réduit. On peut dire qu'à Tlemcen la seule moulure employée est, avec la plate-bande et le listel, le cavet

1. Sur le tracé des stalactites consulter O. Jones, *l'Alhambra*; et Bourgoin, *Précis de l'art Arabe*, *passim*.

nu ou décoré d'inscriptions, parfois accosté, dans sa partie avançante, d'un grain d'orge plus ou moins profond.

Les colonnes. — C'est dans les colonnes que se révèle surtout cette pauvreté de la mouluration; elle est, dans les monuments tlemceniens particulièrement sensible. Il semble bien que la plupart d'entre elles n'ait jamais eu de base. Le plus souvent la colonne repose sans intermédiaire sur le sol; parfois un empattement lui sert de support; mais les exemples qu'on en peut observer sont d'origine douteuse et correspondent mal avec le fût qui les surmonte. De plus ces fûts, toujours cylindriques, ne portent jamais cette succession de gorges et de boudins qui précède l'astragale dans les colonnettes de l'Alhambra, ni ces bagues sculptées que présentent les colonnes aghlebites ou fatimites de Cairouan[1]. L'astragale fait partie du chapiteau et est d'une extrême simplicité.

Le chapiteau tlemcenien. — Ses origines. — Dérivé de cette décomposition du chapiteau corinthien qui fut le chapiteau byzantin, le chapiteau moresque ne fut d'abord qu'une copie grossière de celui-ci. Il semble bien en effet que les artistes musulmans se décidèrent seulement à en sculpter eux-mêmes lorsque la « carrière » que leur offraient les édifices de leurs prédécesseurs se fut à peu près épuisée. La partie primitive de la mosquée de Cordoue ne comporte guère que des chapiteaux de provenances étrangères d'une incroyable diversité de forme et d'exécution. Les huit nefs orientales, postérieures de plus d'un siècle au premier périmètre, contiennent des chapiteaux de deux types distincts régulièrement alternés, qui semblent bien avoir été exécutés sur place pour l'emploi

1. Cf. Saladin, *la Mosquée de Sidi Okba*, *fig*. 36, 38, 46.

qu'ils remplissent encore aujourd'hui, mais qui restent comme des contrefaçons assez maladroites de types empruntés aux colonnades voisines.

Tous deux ont adopté ce caractère de bloc épannelé, de « préparation » de metteur au point en vue d'une exécution plus complète, qui se rencontre déjà dans les sculptures ornementales de basse époque. Dans l'un, trois rangs de feuilles d'acanthe, droites, enveloppent complètement la corbeille primitive ; de gros disques d'angle, souvenirs des fines volutes corinthiennes, s'échappent entre les feuilles supérieures. Un tasseau quadrangulaire, s'avançant directement sous le tailloir, marque seul la place du fleuron, qui s'étalait au dessus dans les modèles grecs et romains, et qui, dans le type A (*fig.* 6)[1], est orné d'une dernière feuille d'acanthe.

Dans l'autre, dont la formule se rattache aux types B[2] et C[3], deux rangs de feuilles seulement ; les volutes forment toujours les angles, mais l'espace compris entre elles est occupé par un lourd quart de rond sans ornements, élargissement byzantin du rebord de la corbeille.

Ce deuxième type, que l'on peut étudier à la Grande Mosquée de Tlemcen (*fig.* 17), se simplifia encore avant de donner naissance à une formule originale. Le type D[4], qui est une

1. Ce chapiteau byzantin fait partie de la première nef occidentale de la mosquée de Cordoue, maintenant occupée par des chapelles.

2. Ce chapiteau byzantin fait également partie de la première travée occidentale de la mosquée de Cordoue.

3. Ce chapiteau, qu'il faut très certainement considérer comme une œuvre arabe, est un de ceux qui supportent la chapelle Villa-Viciosa. Il offre cette particularité que toute la partie engagée sous la chapelle n'est pas achevée et qu'il présente à la fois les deux caractères de cette époque : la sculpture très maigre et l'épannelage.

4. Ce chapiteau d'onyx, de dimensions très réduites, est au musée de Tlemcen. Toute la partie postérieure était engagée.

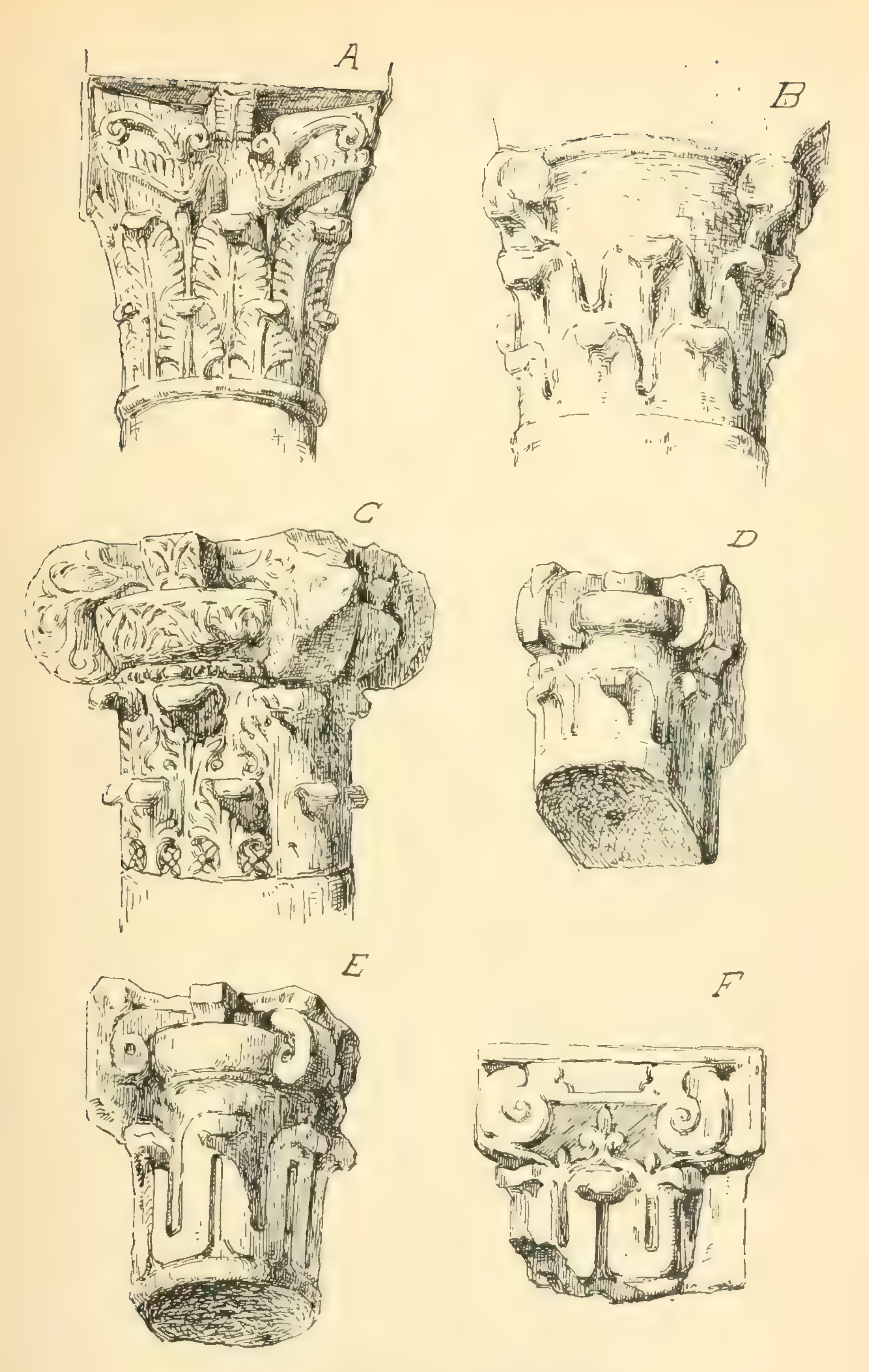


Fig. 6. — Origines du chapiteau Tlemcenien.

œuvre arabe, ne porte plus qu'un rang de feuilles soudées entre elles, formant couronne au bas de la corbeille. Dans l'exemple E[1], des fentes médianes partant de l'astragale ont transformé l'ancienne couronne d'acanthe en un méandre continu s'incurvant à son sommet.

Dès lors ce grand méandre vertical devient l'élément essentiel du chapiteau moresque. Il peut, comme à la Cour des lions, se briser et former entrelacs ; il reste toujours reconnaissable. Dans les parties hautes de Sainte-Marie-la-Blanche à Tolède, il forme à lui seul tout le chapiteau. Dans les types que nous rencontrerons à Tlemcen, un renflement médian, s'épaississant sous la courbe du sommet comme une nervure principale (Voir type C et *fig.* 17), vient préciser clairement son origine.

Un autre ornement des plus persistants dérive de ces bouquets de feuilles, présentées de profil, divisées en deux, accostant, d'une part, l'axe du chapiteau corinthien et se collant, d'autre part, sous les volutes angulaires, dont l'exemple A donne une représentation schématique. Ces bouquets deviennent avec l'interprétation arabe des palmes décoratives qui s'échappent du méandre inférieur. Le type F[2] nous les montre déjà garnissant de leur longue portion le glacis qui joint le haut et le bas de la corbeille, de leur portion courte formant, par un accouplement, un fleuron médian, motif très courant des décors arabes. Les chapiteaux de l'Alhambra et les chapiteaux tlemceniens présentent presque tous de curieuses variations sur ce thème initial.

1. Ce chapiteau d'onyx est au musée de Tlemcen. La manière dont il était engagé semblerait indiquer qu'il soutenait un arc de mirhâb.

2. Ce chapiteau d'onyx est au musée de Tlemcen ; les fonds en sont peints et les faibles modelés soulignés avec une couleur noire.

Une modification importante de proportion et de forme différencie le chapiteau moresque du type primitif. Avec le XIIIe siècle, le galbe tronconique de la corbeille, de la « cloche », suivant l'expression anglaise, a complètement disparu. Le chapiteau arabe est maintenant formé de deux parties bien distinctes, superposées : l'une inférieure, cylindrique, l'autre supérieure, portion de cube à peu près deux fois plus large que haute. Notons que le chapiteau tlemcenien est presque toujours inscrit dans un cube parfait.

La corbeille corinthienne ne se trahit plus que par une survivance du rebord supérieur. C'est un turban, sorte de tore large et aplati qui, assez rare en Espagne, se rencontre fréquemment à Tlemcen, surtout dans les chapiteaux mérinides, et est le plus souvent couvert d'inscriptions[1]. Notons que les sculpteurs maghribins se sont généralement peu souciés que les tronçons de ces turbans se raccordent entre eux pour former un cercle complet.

Des enroulements s'échappant du turban ou passant au dessus, comme dans le chapiteau ionique, rappellent les volutes angulaires.

Ainsi, lorsque l'art du praticien se fut perfectionné, que les califes n'eurent plus besoin de recourir à la main-d'œuvre chrétienne, au lieu de retourner vers une imitation plus précise des modèles anciens, ou d'en donner, comme le firent les sculpteurs gothiques français, une interprétation naturaliste, les décorateurs arabes, dans un esprit tout différent, conservèrent la formule, mais en lui donnant une signification purement orne-

1. Ces inscriptions, souvent historiques, sont presque invariablement en caractères cursifs. On en pourra cependant voir une au musée de Tlemcen, qui porte une sentence pieuse et est en caractères coufiques.

mentale, sans paraître se souvenir jamais des objets réels qu'ils déformaient inconsciemment.

La décoration bas-relief extérieure et intérieure. — La décoration des chapiteaux, parfois très riche, est presque toujours méplate, elle habille la forme sans la défoncer. Il est facile d'y noter l'éloignement persistant des artistes arabes pour tous les modelés profonds, soit que la vigueur de l'éclairage leur ait fait craindre les ombres fortes qui tachent violemment les surfaces et détruisent l'harmonie de l'ensemble, soit plutôt que les prescriptions religieuses qui leur interdisaient la sculpture des corps humains aient orienté leurs goûts et leurs recherches vers d'autres ressources décoratives.

Cette prédominance de ce qu'on a appelé l'*esprit de découpage* sur l'*esprit de modelé* se manifeste le plus clairement dans le décor de brique, qui constitue avec ses filets et ses entrelacs la garniture logique des extérieurs [1], le décor de pierre sculptée, tel qu'on le rencontre à Mansourah, et dans le décor de plâtre.

Issu de traditions byzantines dont les traces sont encore visibles en Égypte et en Syrie, le revêtement de plâtre, *naqch hadîda*, fut rarement employé par les artistes égyptiens ; quelques mosquées (mosquée d'Hassan, mosquée de Kalaoun) en présentent cependant d'intéressants spécimens. Il était réservé à l'école andalouse et magribine d'en faire la matière d'une décoration prodigieusement riche et ingénieuse. Cairouan [2],

1. Sur le gaufrage des façades par les reliefs de brique dans quelques villages tunisiens, cf. Cagnat et Saladin, *Voyage en Tunisie*, dans *le Tour du Monde*, 1886, II, 202.

2. Saladin signale aux douelles de Bâb-Lalla-Rejana des ornements sculptés très analogues au Naqch hadida et qui dateraient de 1284. Il n'en donne malheureusement pas de croquis (*la Mosquée de Sidi-Okba*, p. 82).

Tunis, où l'art des gypsoplastes est encore cultivé à l'heure actuelle, l'Andalousie surtout, où la décoration de stuc a joué un rôle considérable, le Maroc, où l'on connait des portes à Marrâkech et à Mékinez, Fâs dont la mosquée Qarawiyin passe pour un des chefs-d'œuvres de l'art moresque, Tlemcen enfin, comme nous le verrons plus loin, montrent les ressources infinies de cette matière plastique par excellence, qui, fort heureusement, a pu, malgré sa fragilité, traverser des siècles et parvenir jusqu'à nous.

Ce revêtement, parfois très légèrement modelé, présente plusieurs niveaux et fait intervenir des défoncements profonds, qui en soulignent fortement la composition. Cependant il n'accuse presque jamais une saillie sensible sur le nu du mur. Nous en excepterons néanmoins un motif curieux des écoinçons de mihrâbs. C'est un bouton de forme variable, sorte de cône arrondi, parfois spiralé, et qu'une coquille ornementale remplace au minaret de Mansourah. L'origine évidente s'en retrouve à la mosquée de Cordoue, dans les reliefs du même genre que présentent les portails latéraux.

Le décor à faible relief extérieur et intérieur se complète par le décor méplat polychrome, dont le premier n'est souvent que le support et l'encadrement.

Polychromie. — Céramique. — Nous avons étudié plus haut cette *marqueterie en terre émaillée* dite *mosaïque de faïence*, au point de vue de la technique de sa fabrication; il convient d'examiner sommairement les traditions auxquelles on peut la rattacher, et le rôle que lui firent jouer les décorateurs maghribins.

Il est assez difficile de préciser quelle en est l'origine véritable. Une hypothèse assez bien établie rattache l'emploi

architectural de la mosaïque de faïence à l'influence byzantine. Cet emploi dériverait, non de l'industrie céramique, mais de la mosaïque de pierres et de pâtes colorés. On sait le goût que montrèrent les Romains pour les pavages composés de petits fragments cubiques de marbre ou de tout autre matière suffisament résistante ; des panneaux ainsi formés servirent aussi au revêtement des murs et des plafonds. Le portique de Saint-Laurent, près de Rome, d'autres encore en présentent de curieux spécimens. Ce genre de décor était une sorte de spécialité des artistes byzantins ; les noms d'*opus alexandrinum*, d'*opus græcum, græcanicum*, par lesquels on le désignait, est, à cet égard, significatif. Les ouvriers grecs en expédiaient des fragments tout préparés, ou se transportaient eux-mêmes dans les différentes contrées pour l'exécuter sur place. Lorsque les Musulmans envahirent pour la première fois la Palestine, ils trouvèrent l'église de Béthléem ornée de ce qu'ils appellent *fsîfsa*. Ce mot, diminutif de *fasfasa*, est une adaptation du grec ψήφωσις (constructions en petits cailloux)[1]. L'empereur de Byzance aurait fourni à El-Walid une certaine quantité de fsîfsa pour la construction de la mosquée de Damas[2], et en Occident, l'enduit qui couvre encore le cadre du mihrâb à la mosquée de Cordoue aurait été envoyé de Constantinople à Abd-er-Rhamân III par l'empereur Romain III[3].

Cette décoration multicolore du mihrâb et de la coupole de Cordoue pourrait bien avoir eu pour succédané naturel un nou-

1. Cf. Fraenkel, *Aramäische Fremdwörter*, p. 60. Ce nom est complètement inconnu dans le Maghrib ; mais Ibn-Khaldoun cite la *fasfasa* à côte des *zelij* et les fragments de marbre et nacre, comme la matiere dont on orne les murailles *Prolegomenes*, II, 233 ; — traduction, II, 276.)

2. Cf. Ibn-Batoutah, *Voyages*, I, p. 199.

3. Cf. Idrisi traduct. Jaubert , II, p. 60.

veau genre de décor plus simple comme technique, la mosaïque de découpure, et se perpétuer, sans grande modification, dans le procédé des *qirâti*, dont nous parlerons tout à l'heure.

Une seconde hypothèse attribuerait l'emploi du décor de faïence à des influences orientales continues.

Il semble bien qu'il faille, en Orient, rattacher à de très anciennes traditions l'usage des revêtements céramiques, et plus spécialement des combinaisons qu'engendre la terre émaillée. Nous trouvons la trace d'une technique assez voisine des mosaïques de faïence, en Égypte, à l'époque de Ramsès III, dans le palais de Tell el-Yahoudi[1]. On connaît, d'autre part, les belles façades de briques émaillées que nous a laissées la Perse antique[2]. Pour ce qui est de la Perse musulmane, Ary Renan, empruntant les observations faites sur place par Dieulafoy, retrace ainsi les phases qu'y traversa cette fabrication :

« ... D'abord il n'y eut qu'un dessin de briques sur champ, sans émail ; — sous les Seldjoucides, apparaissent des rehauts de bleu turquoise appliqués sur les tranches des briques ; — à partir de 1350, la palette s'enrichit, les couleurs se multiplient, on intercale dans les frises des briques carrées sur lesquelles sont ménagées, en relief, des lettres émaillées afin de simuler, sans grande dépense, le travail exécuté jusqu'alors en mosaïque... Bientôt on néglige la brique crue, on fait abus de

1. « Le noyau de la bâtisse était en calcaire et en albâtre ; mais les tableaux, au lieu d'être sculptés comme à l'ordinaire, étaient en une sorte de mosaïque où la pierre découpée et la terre vernissée se combinaient à parties presqu'égales. » (Maspéro, *Archéologie égyptienne*, p. 256).

2. Cf. Dieulafoy, *l'Acropole de Suze :* leur examen technique *apud* Th. Deck, *la Faïence*, p. 20.

briques émaillées et, par économie, *on substitue les carreaux à la mosaïque*[1] ».

Tels furent les divers âges du revêtement céramique dans les mosquées persanes. Il en fut sensiblement de même dans les pays musulmans occidentaux, et on aurait tort de croire avec Ary Renan que « l'Espagne, le Maghrib et le Maroc aient utilisé concurremment, presque simultanément, la mosaïque et le carreau de faïence, la décadence de l'invention arrivant en même temps que l'invention elle-même ». Il est facile, au contraire, d'observer en Occident un développement parallèle, de retrouver les premières combinaisons de la brique non émaillée, incrustant la pierre calcaire creusée à cet effet, aux portails latéraux de la mosquée de Cordoue, ou émergeant du mortier et de la maçonnerie dans l'inscription liminaire de l'église del Cristo de la Luz, d'en suivre le progrès logique avec les grands disques noirs de la Giralda, isolés au milieu de la pierre rose, le plein épanouissement avec les marqueteries multicolores des lambris espagnols et des portails Tlemceniens, enfin la décadence, c'est-à-dire le carreau et les contrefaçons évidentes du décor mosaïque, commençant par la juxtaposition des émaux sur une même plaque et aboutissant au carreau de faïence, tel que nous les pourrons étudier dans les pavements de Sidi Bou-Médine.

Une discussion complète de ces origines sortirait du cadre de cette étude ; contentons-nous de remarquer ici que la mosaïque de faïence apparaît d'abord nettement dans le Maghrib comme un mode de décor *extérieur*, par fragments

1. Ary Renan, *Gazette des Beaux-Arts*, 1893, t. I, p. 191-92 ; — d'après J. Dieulafoy, *la Perse*.

réduits, étroitement relié au gaufrage de brique dont nous avons parlé plus haut (cf. *suprà*, p. 74).

Avec le XIIIe siècle, l'emploi dut s'en généraliser rapidement [1]. L'industrie céramique prit vers cette époque un développement énorme. L'Andalousie comptait de nombreuses fabriques qui expédiaient leurs produits jusqu'en Orient. Bien des questions encore se posent relativement aux débuts de cette industrie. Les procédés d'émaillage, d'ailleurs fort simples, furent-ils transmis, par une voie inconnue, des artistes de la Perse [2]? Doit-on les attribuer, ainsi que la technique des faïences à reflets, à des ouvriers emmenés en captivité par les galères des chevaliers de Rhodes et qui, de Lindos, auraient propagé leur industrie dans la péninsule ibérique, à Valence, à Malaga, à Manisès? L'Égypte, où le décor de faïence joue à la même époque un certain rôle dans l'ornementation des monuments, eut-elle quelque influence sur le développement de la céramique andalouse? Ce sont autant de points obscurs dans la question générale si intéressante et si mal connue encore des rapports de l'Orient et de l'Occident musulmans au moyen âge. D'autre part, les mêmes ateliers menèrent-ils de front deux genres différents de fabrication? Produisirent-ils parallèlement les plaques polychromes, les vases, les plats à reflets et les fragments unicolores où se découpaient les pièces de mosaïque [3]? Le petit

1. Le Qartâs signale le début du XIVe siècle (règne du Mérinide Slîmân ben, Abdallah) comme l'époque où l'on commença à employer les revêtements de faïence dans la construction des demeures particulières (*Roudh-el-Qartâs*, *traduction Beaumier*, p. 557).

2. Ibn-Batoutah visitant Mechhed-Ali est frappé de l'analogie du *qachâni* avec le *zelîdj* maghribin (Cf. Ibn-Batoutah, *Voyages*, I, p. 415), or le *qachâni* est bien connu; ce mot désigne des tuiles et carreaux de faïence émaillée de diverses couleurs fabriquées à Qâchân, en Perse (Cf. Dozy, *Dictionnaire*, II, p. 295-296: — sur les faïenceries de Qâchân, Mercier, *Deuxième Voyage*, p. 210).

3. La présence, remarquée par nous, de morceaux revêtus d'un lustre

nombre des textes, la perpétuelle confusion qui existe entre la faïence à émail stannifère et à décors peints et la terre couverte dans la masse d'un seul émail opaque ou translucide, ne permettent aucune affirmation à ce sujet.

Nous présenterons ici quelques observations sur les dénominations qu'on attribue à Tlemcen aux différentes variétés de la céramique monumentale. La plaque de faïence à décor polychrome, plus rarement monochrome sans décor, est appelée *zelîj*. C'est une adaptation de l'espagnol *azulejo* probablement dérivé lui-même du mot *azul*, bleu[1]. Ce dernier nom indique assez le rôle joué dans le décor primitif par la couleur bleue, si commode à employer et si résistante à la cuisson. *Zelîj* ne s'applique en principe qu'à la tuile carrée d'assez grandes dimensions (0,20 côté) recouverte d'un enduit de couleur. Toutefois, comme aujourd'hui encore, le mosaïste marocain taille sa mosaïque dans de larges tuiles monochromes, il arrive que le nom de *zelîj* est abusivement donné à la mosaïque elle-même. Une première sorte de mosaïque très simple est composée de petits carrés de faïence de différentes couleurs (0^{m},025 de côté). On en fabrique aujourd'hui encore à Tétouan ; l'un de nous en a rapporté de cette ville de jolis échantillons. Ce sont en quelque sorte des *zelîj* monochromes et réduits ; on leur donne le nom de *qîrâti*[2]. Disposés côte à côte, ils forment des panneaux où alternent le blanc, le

metallique dans les lambris mosaïques de l'Alcazar de Séville, permettrait de le supposer.

1. *Zelij* est marocain ; à Tlemcen, on dit plutôt *zellâij* ; — Simonet, *Glosario de voces ibericas*, propose, plutôt que *azul*, le mot bas-latin *asarotum*, mosaïque (p. 623).

2. *Ap.* Dozy, *Dictionnaire*, II, p. 330, carreaux de terre cuite rouge : l'explication étymologique de ce mot nous paraît douteuse ; on ne saurait guère songer à *qîrât*, carat, ce qui donnerait à *qîrâti* le sens de morceau du poids d'un carat ; la racine *qarat* signifie, au reste, couper en menus morceaux.

brun, le vert, ou des bandeaux qui cernent les surfaces par des filets d'un seul ton, formés de petits rectangles allongés. Ces véritables damiers de qirâti peuvent être les premiers spécimens apparus de la mosaïque de faïence maghribine. Mais il faut noter qu'ils ornent seuls le minaret d'un des oratoires tlemceniens relativement les plus récents, la mosquée de Sidi Brâhim. Le décor formé par cette juxtaposition de petits morceaux de céramique se complique ; il donne des croix, des polygones étoilés, des disques et des ovales. Puis, enfin, à la belle époque de l'architecture tlemceniene, il aborde les délicats méandres de l'entrelacs curviligne, les dessins précis de l'entrelacs géométrique. La mosaïque de faïence, traitée alors d'après les procédés d'ajustage décrits précédemment, est distinguée — mais non absolument ; alors encore, on l'appelle *qirâti* — sous le nom particulier de *qortobi*, « la cordouane », ce qui indique clairement qu'on lui attribue une origine andalouse[1].

D'autre part, il est remarquable que, contrairement à ce qu'on observe en Orient, la couleur *bleue*, au nom espagnol de laquelle se rattacherait le terme même de *zelij*, ne se trouve pas, au Maghrib du moins, dans les plus anciens revêtements de

1. Le passage suivant de Léon l'Africain, relatif à une médersa mérinide de Marrâkech, nous semble donner la description d'une ornementation comprenant simultanément, le *qîrâti*, le *qortobi* et le *zelîj* : « Ce lieu est enrichi de belles *mosaïques ;* et où il n'y a pas de mosaïques, le pan des murailles est revêtu par dedans de certaines *pierres cuites en losanges entaillées*, avec *feuillages subtils* et autres ouvrages diversifiés, mesmement la salle où l'on soulait lire et les allées toutes couvertes, étant le niveau de ce qui reste découvert tout pavé à *carreaux émaillés* qui s'appellent *ezzuleira*, comme l'on en use encore dans les Espagnes » (Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, I, p. 200, 201). Le même auteur, dans sa description des maisons de Fâs, distingue la *mosaïque* qui orne les murs, et « certaine brique à l'antique diaprée et variée de couleur en forme de vases de majolique », qui pare les cours (I, p. 66. 67. 72).

mosaïque. Les vieux minarets d'Agâdir et de Tlemcen n'en comportent pas. Les façades mérinides elles-mêmes, qui marquent le plus complet épanouissement de cet art que l'Occident ait peut-être connu, ne se servent de l'émail bleu qu'avec la plus grande parcimonie. Ce n'est que plus tard qu'il joue dans les lambrissages et les parements un rôle important, sans toutefois tenir la place du brun de manganèse, du blanc, du vert de cuivre, et du jaune de fer, qui complètent avec lui la palette du céramiste arabe.

Sa résistance, presque inattaquable aux intempéries, faisait de la mosaïque de faïence le revêtement tout désigné des extérieurs. Aussi est-ce sur les portails et sur les minarets, où elle forme des écoinçons, des cadres, des frises, qu'à Tlemcen on la rencontre surtout, soit employée par fragments isolés ou par groupes réduits s'incrustant dans un appareil de brique, dans un enduit, voire même dans la pierre taillée à cet effet, formant des points brillants dans la surface mate qui les entoure, soit en filets d'un seul ton soulignant les lignes d'architecture, soit enfin en panneaux complets composés d'entrelacs, de dessins géométriques ou d'inscriptions se détachant le plus souvent sur fond blanc.

L'école arabe d'Occident ne compte pas, croyons-nous, de plus beaux et de plus complets spécimens de ce genre de décor comme garniture extérieure que les monuments tlemceniens, en particulier les œuvres mérinides. La gamme des tons est réduite ; mais les émaux sont d'une belle pâte, plus belle, moins creuse, nous a-t-il paru, que celle des monuments espagnols. Le dessin des cartons est parfaitement approprié à la matière. L'ornement n'y est plus seulement géométrique, car l'entrelacs curviligne y remplit des façades entières.

Il y avait là une difficulté d'exécution exigeant des ouvriers habiles et soigneux. La commodité du décor géométrique à répétition résulte en effet du nombre très restreint des calibres donnés à l'ouvrier, qui n'a qu'à tailler mécaniquement les fragments de terre émaillée, sans avoir à suivre une combinaison d'ensemble [1].

Dans les garnitures intérieures, la mosaïque est plus rare à Tlemcen et semble avoir fait assez tardivement son apparition. Nous noterons cependant quelques exemples de ces lambris à décor géométrique qui sont si fréquents en Andalousie. On verra les fragments de deux d'entre eux au Musée de la ville. Ils proviennent l'un du Méchouar, l'autre de la Médersa Tachfiniya, un troisième se trouve à la Qoubba de Sidi Brâhim. — Rarement aussi on s'en est servi comme pavage. Le palais de Mansourah, le petit palais d'El-Eubbâd, le Méchouar et la Médersa Tachfiniya en présentaient cependant des spécimens fort intéressants.

Il va sans dire que cette décoration est presque invariablement méplate. On connaît cependant les revêtements de moulures et de stalactites dans les monuments égyptiens, ceux des colonnes engagées de l'Alhambra (salle du Jugement) ; nous en noterons un emploi très heureux comme enveloppes de petits chapiteaux au minaret de Sidi bel-Hassen.

La céramique est également représentée à Tlemcen par des carreaux de pavement à estampages et par des carreaux à décor multicolore sur émail stannifère. Beaucoup d'entre eux sont d'époque récente ; quelques-uns semblent d'une fabrication assez archaïque. Nous les étudierons en même temps que les édi-

1. Il est des revêtements composés à l'aide d'une seule forme, par exemple aux bains de l'Alhambra ; cf. aussi *infra*, *Minaret de la* Mosquée du Méchouar.

fices auxquels ils appartiennent (Cf. QOUBBA DE SIDI BOU-MÉDINE, MOSQUÉE DU MÉCHOUAR, QOUBBA ET MOSQUÉE DE SIDI BRÂHÎM).

Peinture. — La céramique ne fut pas la seule à compléter par les colorations vives le charme du décor extérieur et intérieur. Des fragments qu'on peut observer sur le minaret de Sidi Bou-Médine et au musée de la Ville montrent des traits de couleur brun rouge peints sur un enduit crémeux, couleur maigre d'un aspect analogue à certains décors de poteries antiques et qui semble d'une très grande solidité. Mais c'est surtout à l'intérieur que la polychromie jouait un rôle important : les plafonds de bois, les portes étaient décorés de motifs peints ; le revêtement de plâtre était soit rehaussé, soit complètement couvert de tons simples qui ont presqu'entièrement disparu[1]. Le rouge, le bleu, le vert olive[2], tels furent vraisemblablement les couleurs qui enrichissaient le décor blanc ; on les retrouve encore dans les fonds[3].

Il faut peut-être y ajouter l'or, qui y jouait son rôle ainsi qu'à l'Alhambra ; une tradition encore existante semble y autoriser. Mais, dans ce cas, comme en plusieurs autres, l'archéologue prudent doit se tenir en garde contre l'imagination musulmane et le mirage des temps disparus.

« Tlemcen a perdu sa couleur », dit Ary Renan[4]. Cela est possible. La ville n'a cependant pas eu autant à souffrir que Tunis et Cairouan de la propreté arabe et du passage pério-

1. Un texte qualifie le mihrâb de la Grande Mosquée de *mihrâb vert* (Cf. *Bostân*, notre manuscrit, p. 88, l. 3).

2. Sur cette décoration polychrome des murs, justement qualifiée par A. Renan « tapis verticaux, tentures inamovibles », et les tentures véritables (*haïtis*) qui en sont vraisemblablement l'origine, cf. *la Mosquée de Sidi-Okba*, p. 24, et la citation d'En-Nowairi.

3. On en retrouve aussi dans des chapiteaux de marbre.

4. *Gazette des Beaux-Arts*, année 1893, t. I, p. 183.

dique à la chaux. Il est, d'autre part, vraisemblable que ses salles de prière ne connurent jamais les somptueuses parures des monuments andalous : l'écaillage discret de la croûte calcaire, l'examen des quelques parties laissées intactes ne nous ont pas permis une telle supposition.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que les intérieurs maghribins avec leur pavage, leurs lambris de céramique ou leur garniture de nattes aux colorations chaudes, leurs panneaux de plâtre rehaussés de quelques tonalités franches et claires, enfin leur plafond de cèdre brodé de motifs délicats, devaient constituer des ensembles polychromes puissants et harmonieux, dont les restes que nous contemplons ne nous peuvent donner qu'une faible idée.

Nous étudierons maintenant les éléments décoratifs, les formes linéaires qui entrèrent dans la composition des ornements gravés et méplats. Nous nous efforcerons de déterminer les thèmes primitifs qu'empruntèrent les artistes arabes, et d'indiquer, en nous aidant de quelques croquis, le genre de variations qu'ils exécutèrent sur ces thèmes. Les éléments peuvent être groupés en trois familles : l'écriture, la géométrie ou entrelacs rectiligne et l'entrelacs curviligne.

L'Ecriture. — Dans la difficile étude qu'il reste à faire de l'histoire de l'écriture arabe, il faudra soigneusement distinguer la paléographie des manuscrits de l'épigraphie des monuments et des monnaies. Chacune d'elles a évolué à part. Tandis que les plus anciens documents tracés sur papyrus nous montrent un caractère franchement arrondi [1], les plus anciens documents gravés dans le métal ou sur la pierre, nous offrent un caractère rigide,

1. Cf. Silvestre de Sacy, dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et*

volontiers carré, qui, comme on l'a remarqué, semble indiquer la recherche d'un type monumental d'écriture, distinct du type manuscrit[1]. Cette écriture monumentale et monétaire, d'aspect rigide, à laquelle on a donné le nom impropre d'ailleurs d'écriture *coufique*, se fixe en Orient vers l'époque de l'Omeyyade Abd-el-Mâlik (705)[2]. Elle règne jusque vers le milieu du IXe siècle. En Egypte, les inscriptions du miqyâs de Rôda (*fig.* 7), en Espagne des inscriptions de la mosquée de Cordoue, du cloître de Tarragone, de la façade del Cristo de la Luz de Tolède, en Tunisie des inscriptions du rempart de Sousse et du cimetière de Bâb-es-Selm de Cairouan appartiennent à cette période[3]; mais l'épigraphie tlemcenienne ne fournit aucun spécimen de coufique primitif; peut-être le Maroc en revèlera-t-il un jour. Certaines des inscriptions précitées indiquent déjà, il faut le remarquer, une tendance ornementale qui, très sobre encore, se manifeste cependant par la forme donnée, l'importance arbitrairement attribuée à certaines lettres: arrondissement du *Noun* final, croisement du *Lam-Alif*, etc.

Durant les siècles qui suivent, cette tendance s'accentue singulièrement. L'épigraphie, qui dans l'architecture arabe-byzantine était pour ainsi dire isolée du reste de l'ornementation, à mesure que le style arabe se dégage de l'influence grecque, se lie plus volontiers à l'arabesque qui l'entoure,

Belles-Lettres, IX, X, 1832); — et les plus récents travaux de Karabacek, *Palæographische Ergebnisse aus den arabischen Papyrus Erzherzog Rainer.*

1. Cf. Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 113.

2. Cf. Clermont-Ganneau, *Journal asiatique*, 8e série, t. IV, p. 472. — *Recueil d'archéologie orientale*, p. 201, pl. XI.

3. Cf. Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, pl. XIV; — *Notes d'archéologie*, I, p. 114; II, p. 9; — Basset et Houdas, *Épigraphie tunisienne*, pl. I et II, p. 16 et 23.

4. Cf. van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 115; — *Matériaux pour un Corpus*, p. 8.

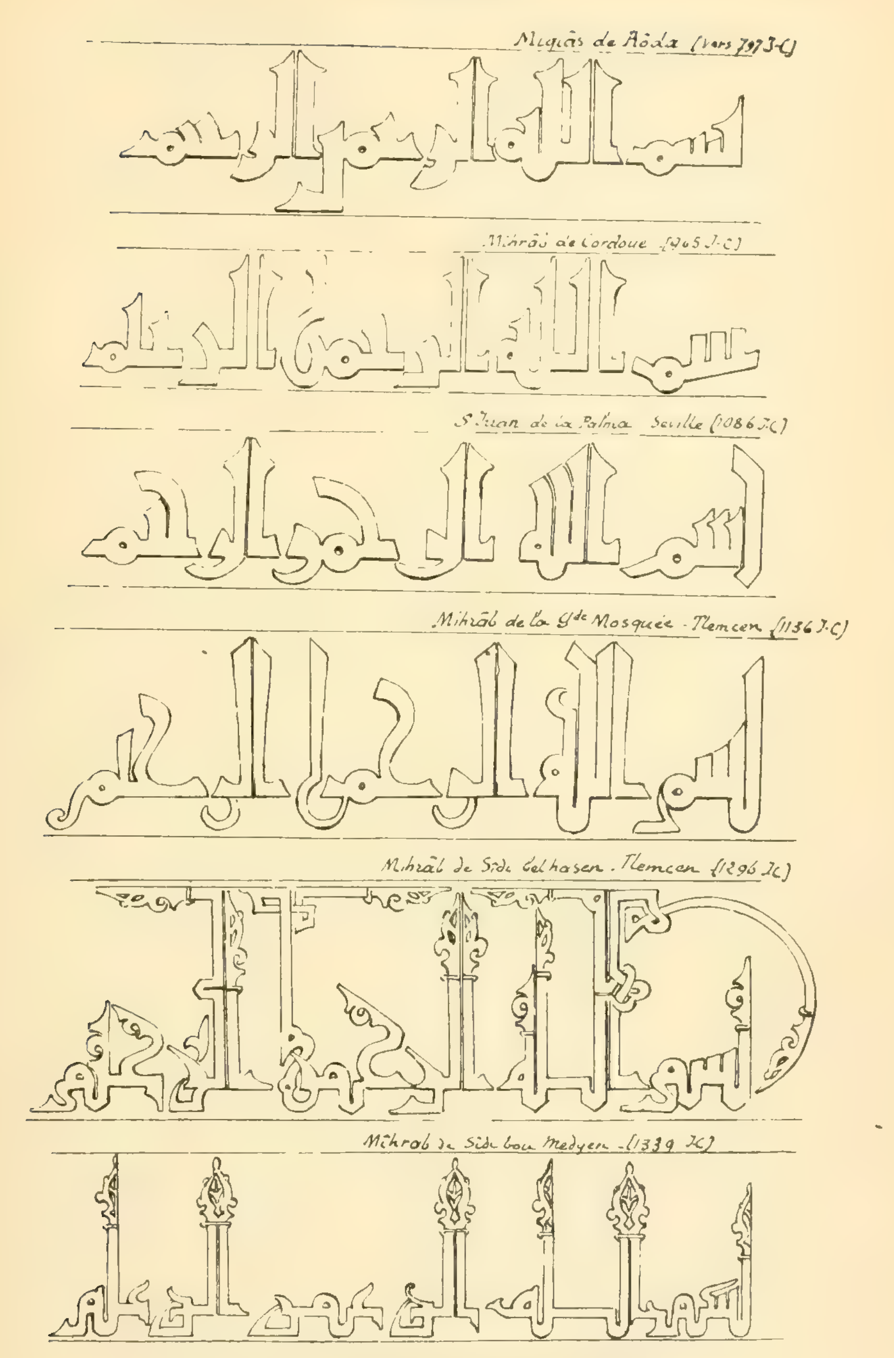


Fig. 7. — Spécimens d'écriture monumentale.

elle tend à devenir arabesque elle-même, elle emprunte au décor floral ses motifs et sa tournure. La tête du *Kaf* se divise en feuille double, le *Aïn* rappelle parfois le fleuron qui marque le départ des palmes, la fin des groupes de caractères s'allonge et s'arrondit en ligatures et en départs de rinceaux. C'est la nouvelle variété de coufique connue sous le nom assez impropre de *qarmatique*, et pour lequel on a proposé la dénomination meilleure de caractère angulaire fleuri. Il apparaît pour la première fois en Tunisie en 341 ; puis, transporté peut-être par les Fatimites en Egypte, il remplit toute leur épigraphie. En Tunisie, il prend au reste, au ve siècle de l'hégire (xie siècle de l'ère chrétienne) une allure d'une extraordinaire fantaisie. Si l'on compare l'inscription funéraire de la Seiyidet el-Jâmi de Cairouan à l'inscription almoravide de Nedromah qui date de la même époque[2], où aux inscriptions du mihrâb de la Grande Mosquée de Tlemcen qui lui sont postérieures de plus d'un siècle, on trouve le carmatique tunisien singulièrement touffu ; et d'ailleurs, dans son efflorescence exhubérante, il demeure inférieur aux types maghribins occidentaux, plus sobres, d'un développement plus classique et plus discipliné.

L'épigraphie tlemcenienne offre des spécimens de qarmatique sur bois, sur pierre, et enfin sur plâtre. Ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux. Comme de juste, ils offrent généralement des types plus raffinés, et plus délicatement fleuris que les premiers[3]. La facilité d'emploi de la matière doit en être la cause. A deux exceptions près, que nous signalerons plus loin, ce ne sont pas des inscriptions historiques. Le cou-

1. Cf. Houdas et Basset, *Épigraphie tunisienne*, pl. III, p. 24, 25.

2. Cf. Houdas et Basset, *Épigraphie tunisienne*, pl. V, p. 27 ; — Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 22, 23, et Pl.

3. Cf. Van Berchem, *Notes d'archéologie*, p. 119.

tique fleuri tlemcenien n'offre que des inscriptions pour ainsi dire ornementales, versets du Coran, sentences pieuses, etc. La Grande Mosquée qui appartient à la première moitié du XIIIe siècle présente trois variétés curieuses d'inscriptions qarmatiques sur plâtre. L'une se découpe sur un fond dépouillé de tout ornement. La seconde dont on trouvera les caractères reproduits ici est sobrement accompagnée de quelques rinceaux. Ses lettres y sont assez déformées ; cependant elles conservent encore les figures primitives ; la coupe en biseau qui termine les lettres semble une influence de l'écriture manuscrite, tracée au *qalam*. La troisième de ces inscriptions qui forme le cadre du mihrâb présente une disposition caractéristique : les deux cinquièmes de la bande qu'elle occupe sont réservés à la partie inférieure, la plus expressive de la lettre, et le fond n'y porte aucun décor ; les autres sont garnis d'entrelacs foisonnants, et les hampes des lettres longues qui y montent indiquent des tendances purement ornementales. Le sommet de ces hampes remplace le plus souvent le biseau primitif par une palme double qui s'inscrit presque dans la même figure géométrique.

Le XIIIe siècle nous montre un nouveau processus de l'épigraphie monumentale tlemcenienne. Comme dans les palais andalous, de petits groupes de caractères coufiques, reproduisant des sentences de quelques mots deviennent un élément favori de l'ornementation murale. Avec cet emploi nouveau, le qarmatique joue un rôle important dans les revêtements de plâtre. Ce n'est pas que la longue bande de coufique fleuri disparaisse alors des monuments tlemceniens. On la retrouve à sa place d'honneur, encadrant le cintre des mihrâbs dans les mosquées de cette époque. Bien mieux, l'une des seules inscrip-

tions coufiques tlemceniennes ayant un caractère historique date de la fin du XIII[e] siècle. Elle s'étale dans deux bandeaux de plâtre, précieusement fouillés, aux deux côtés du mihrâb de la mosquée de Bel-Hassen. Mais il est visible que le but cherché par l'artiste dans les inscriptions coufiques de cet âge est moins d'édifier et d'instruire, que de plaire aux yeux. Le souci ornemental tient alors le premier rang. L'inscription, avec ses déformations conventionnelles et le décor floral qui l'enveloppe de toute part, devient souvent une sorte de logogriphe savant, indéchiffrable pour la grande majorité des fidèles. L'arabesque qui l'avoisine et probablement aussi la décoration calligraphique des manuscrits de l'époque sont les sources des nouvelles formes. Les mosquées de Sidi Bel-Hassen et d'Oulâd El-Imâm présentent des exemples admirables de ce coufique fleuri, du même style que celui qui règne à l'Alhambra et à l'Alcazar de Séville. Les caractères les plus fréquents en sont la stylisation lancéolée des anciens biseaux, l'allongement arbitraire des grandes lettres dont les hampes vont rejoindre le bord supérieur, se brisent et forment en se juxtaposant des bordures quasi-régulières suivant le cadre du panneau, enfin l'entrelacs à angle droit ou diagonal analogue à celui de la lettrine byzantine [1].

Les artistes mérinides ne font qu'exécuter de nouvelles variations sur ce thème. On rencontre assez fréquemment dans leurs monuments une forme de cintre dentelé reposant sur deux *Lam* ou deux *Alif* choisis régulièrement dans la phrase. Elle semble une représentation schématique de l'arc en fer à cheval, ou même de la qoubba à toit plat. Sidi'l-Halwi et

1. On en trouvera d'importants fragments dans la partie de cette étude consacrée à la MOSQUÉE BEL-HASSEN.

Mansourah nous fournissent en outre, de cette époque, de beaux spécimens de coufique sur pierre et sur bois, robustes et moins tourmentés que le type des inscriptions de plâtre[1].

Il est intéressant de noter que, de même que l'élément floral s'était fortement combiné avec le trait coufique, de même le trait scriptural donna naissance à quelques formes qui prirent place dans l'arabesque. Elles sont dépourvues de toute signification, n'accompagnent plus aucun caractère; mais on ne saurait en chercher l'origine en dehors de l'ornementation épigraphique des monuments ou calligraphique des manuscrits[2].

Parallèlement au caractère coufique, les décorateurs tlemceniens se servirent du caractère cursif arrondi. En Égypte son adoption comme type habituel des inscriptions monumentales ayant un caractère historique est liée au triomphe des Ayyoubites sur les Fatimites[3]. A partir du VIe siècle de l'Hégire, le coufique fleuri ne retrace plus que des sentences pieuses, des versets coraniques; il est purement ornemental. En Occident, le caractère arrondi se montre, à la même époque, dans les inscriptions monumentales avec une rare perfection; ainsi la bande dédicatoire qui court sur le tambour de la coupole du mihrâb à la Grande Mosquée de Tlemcen, datée de 530 de l'Hégire,

1. De cette époque date le seul exemple que présentent les monuments tlemceniens de cette curieuse variété de coufique appelée *coufique quadrangulaire;* nous en parlerons en décrivant le monument auquel il appartient. Cf. *infrà* MOSQUÉE DE SIDI BOU-MÉDINE, *le Minaret*.

2. Non seulement l'élément coufique imprégna toute la décoration arabe d'Occident, mais son influence eut des prolongements inattendus dans l'architecture gothique. Saladin (*Conférence* faite à l'Union syndicale des architectes français, p. 16) parle des portes de la cathédrale du Puy et de celles de la Voulte-Chilhac, « où se trouvent des ornements presque scrupuleusement copiés sur les inscriptions coufiques ».

3. Cf. Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 117, 118; — *Matériaux pour un Corpus*, IV.

est d'une belle écriture arrondie[1] (*fig.* 8). L'inscription sur bois de la maqçoura de cette même mosquée datée de 533 offre un type curieux, intermédiaire entre le carré et l'arrondi[2]. Mais sur des inscriptions funéraires du début du VIIe siècle, le caractère arrondi s'affirme avec des formes très élégantes[3]; et aux siècles suivants toutes les inscriptions historiques abd-el-wâdites et mérinides appartiennent à ce type : *habous* de Sidi Bel-Hassen, d'Oulâd-el-Imâm, de Bou-Médine, inscriptions dédicatoires de Mansourah, de Sidi Bou-Médine, de Sidi'l-Halwi, de la bibliothèque d'Abou-Hammou à la Grande Mosquée[4]. — Le seul type en usage fut, sans grande variation de style, ce qu'on a appelé le type andalous; c'est celui des monuments sévillans et grena-



FIG. 8. — Fragment de l'inscription dédicatoire de la Grande Mosquée.

dins, celui de la fameuse inscription de l'Alhambra : « *Lâ ghâlib illâ 'llâh* ». Le neskhi oriental ne se montre jamais à Tlemcen; il apparut par contre à Alger à l'époque turque. Quant à la vieille écriture cursive barbaresque, elle ne devint jamais, à propre-

1. A la même époque, le caractère arrondi apparait sur les monnaies d'Abd-El-Moumin l'Almohade, — Cf. Codera y Zaidin, *Tratado de numismática arábico-Española*, pl. XXII.
2. Publiée par l'un de nous (*Bulletin du Comité historique de l'Afrique du Nord*, 1902, p. 548, 541); on trouvera un fac-simile de quelques mots de cette inscription *fig.* 24.
3. Par exemple, dans l'epitaphe d'Abou Abdallah-Mohammed-ben-Jafar-ben-Samoun († 610), publiée par l'un de nous (*Bulletin du Comité archéologique*, 1902, p. 538).
4. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, décembre 1858, p. 90).

ment parler, une écriture monumentale ; mais elle se rencontre d'assez bonne heure dans l'épigraphie funéraire et y règne définitivement à partir du xv[e] siècle. — Les inscriptions cursives jouent un rôle très important dans les monuments tlemceniens. De dimensions extrêmement variables, parfois elles forment, autour des champs d'arabesques ou même des larges bandes coufiques, de longues bordures de versets coraniques ; parfois, elle occupent en courtes sentences pieuses des disques ou des polygones au centre des panneaux. Le fond est rarement garni d'un rinceau continu. Plus souvent des fleurons détachés, des vergettes, de petits ornements en forme de V sont chargés de combler les vides.

L'élément géométrique. — Ses origines. — Les questions relatives aux origines de l'élément géométrique sont encore entourées de beaucoup d'obscurité. Les décors persans de l'école parthe[1], quelques fragments de monuments coptes[2], quelques sculptures Syriennes[3], les pavements mosaïques des vieilles églises de Rome et de Salonique, les broderies et les dentelles primitives arabes[4], telles sont les différentes sources qu'ont tour à tour proposées les archéologues. Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'aucun peuple n'ait, avant les Arabes, fait de ce genre de décor la formule initiale de tout un style. Tous les arts se sont plus ou moins servis de l'ornement géométrique : le carré, le quadrillage, le cercle, ont de tout temps revêtu des surfaces ou composé des bordures ; il est possible même que, dans les premiers monuments arabes, il ait joué un

1. Cf. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, t. V, p. 30-153.
2. Cf. *Monuments coptes du Musée de Boulaq*, pl. III. XXVI, XLIX LXXVII. LXXXIII.
3. Cf. de Vogue. *Syrie Centrale*, p. 89. Pl. 43.
4. Cf. Saladin, *Conférence faite à l'Union syndicale des Architectes.*

rôle accessoire à côté de l'élément floral et de l'élément épigraphique ; mais il appartenait à l'art musulman définitivement constitué d'en faire sa formule préférée et comme sa caractéristique.

« Élégance et complexité par des involutions géométriques plus ou moins distinctes ou mêlées, et construites avec symétrie. Des figures abstraites, la flexion linéaire et une sorte de croissance organique : en d'autres termes, des thèmes purement géométriques que la graphique traduit par des épures, et que la technique met en œuvre en y enfermant la matière, tel est le fonds essentiel de l'art arabe[1]. »

Cependant, si les tendances naturellement abstraites de leur esprit, leur amour de la complication mathématique, leur éloignement religieux pour toute représentation de corps animés poussèrent les Arabes à cultiver ce genre d'inspiration, les exigences de la matière employée entrèrent au début pour une part notable dans son adoption. La menuiserie, la charpente à petits bois, l'assemblage des briques et des fragments découpés dans la terre émaillée, le découpage des claires-voies dans les tables de pierres ou les revêtements de stuc, telles durent être les premiers problèmes dont la résolution sollicita l'emploi du décor géométrique.

L'entrelacs rectiligne. — Ses applications. — C'est dans le réseau des claires-voies qu'il apparaît d'abord, en Occident, à la Grande Mosquée de Cordoue. Au minbar de Sidi Okba (vers 894) qui appartient à la même période, nous le trouvons également garnissant les rectangles ajourés[2]. Dans ces deux

1. J. Bourgoin, *les Éléments de l'Art arabe*, Paris, 1879, *Avant-Propos.*

2. Cf. Saladin, *Mosquée de Sidi Okba*, pl. XXVI et XXVII, les Panneaux, 21, 23, 31, 32, 33, 35, 38, 41, 42.

monuments, il revêt nettement le caractère d'entrelacs rectiligne, qu'il ne perdit jamais complètement : l'artiste, qui s'est servi d'un large ruban légèrement modelé, voire même strié en manière de cordelettes, le fait passer alternativement en dessus et en dessous des différentes portions de lui-même qu'il croise. Cet enchevêtrement régulier ne fut pas toujours conservé dans le décor de plâtre ; on ne considéra souvent le trait que comme un moyen de limiter les surfaces ; mais il subsista toujours dans la mosaïque de faïence, où la bande blanche dessinait les traits de l'épure.

L'époque de transition n'en fait pas encore un usage très constant. A la Grande Mosquée de Tlemcen, les meneaux, qui maintenaient probablement jadis les fragments de verres colorés, sont encore les seules parties du monument où la combinaison géométrique s'étale bien franchement ; partout ailleurs le décor floral joue le principal rôle. Dans les palais de Sicile, une plus grande place lui est réservée. La figure du polygone étoilé formé par le croisement de deux carrés (seule figure géométrique qui se rencontre sur les parois de la Grande Mosquée maghribine) y donne lieu à des combinaisons fort simples, mais où se manifeste nettement la tendance arabe[1].

Il était réservé au XIIIe et au XIVe siècle de donner à ce genre d'ornement un développement extraordinaire. A Tlemcen, les plafonds de bois, les caissons de plâtre, les revêtements de bronze des portes, les claires-voies et surtout les mosaïques de faïence permettent à l'imagination mathématique des décorateurs de se donner libre carrière.

La formule la plus fréquemment employée est, sur plan carré,

1. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes*, Pl. 12, N° 5.

la rosace rayonnant autour d'une étoile à seize et vingt-quatre pointes. L'étoile à huit, à dix-huit et à nombre de pointes impair ne se rencontre pas. Celle à douze et à vingt pointes apparait assez tardivement. L'étoile primitive à huit pointes et les combinaisons qu'elle engendre se retrouvent dans presque toutes les frises de plâtre[1].

Le revêtement de plâtre des trumeaux et des murs se servit d'ailleurs très peu de l'ornement géométrique proprement dit ; le diagramme le plus communément en usage est une juxtaposition de losanges curvilignes ou de motifs se raccordant en sautoir, qui n'est point à proprement parler une combinaison géométrique et dont nous essaierons plus loin de rechercher l'origine.

La mosaïque de faïence eut, en revanche, comme nous l'avons dit, souvent recours au décor géométrique. Il composa depuis la combinaison d'une ou de deux formes jusqu'à la grande rosace de construction savante. Il convient d'ailleurs de noter que le décor ainsi formé conserve son caractère original en restant « infini ». Rien ne limite l'extension des lignes et la « cristallisation » des motifs. Le panneau qu'il compose n'a pas, comme certains panneaux de l'Alhambra, un axe et des arrêts nécessaires. Seuls les besoins de l'architecture et les grandes lignes d'une composition d'ensemble très voulue imposent des bornes au groupement polygonal.

L'entrelacs curviligne. — Nous l'avons vu, le décor géomé-

1. C'est une combinaison analogue à celle que l'on remarque au minbar de Sidi Okba Saladin, *loc. cit.*, pl. XXVII dans le panneau triangulaire correspondant au numéro 75 du schéma. Le décor de ce panneau tranche nettement avec le décor byzantin des autres ; c'est probablement celui-là que désigne l'auteur comme comportant « le caractère de l'ornementation arabe proprement dite », et rajouté lors de la restauration du minbar.

trique semble dériver de l'entrelacs rectiligne. Par là, il se rattache au genre de décor que l'on désigne parfois plus particulièrement du terme vague d'*arabesque :* nous voulons parler de toute cette famille d'ornements dont l'entrelacs curviligne est le point de départ, mais dans lequel l'involution linéaire s'enrichit et se complique, le plus souvent, de formes accessoires, épigraphiques ou florales, qui en défigurent complètement l'épure primitive[1]. Parmi ces ornements, nous distinguerons d'après les formes qui les ont engendrées, et pour en faciliter l'étude, deux groupes distincts : l'un que nous appellerons *entrelacs architectural*, l'autre *entrelacs floral.*

L'entrelacs architectural. — L'origine du premier groupe est la ligne découpée en lobes ou en festons : soit composée de portions de circonférences semblables, se juxtaposant les unes aux autres, soit de successions de courbes et de raccordements rectilignes, formant des groupes régulièrement répétés. Ces deux genres de lignes trouvent leur première expression dans les formes architecturales. Celui-là, dans l'arcade lobée, telle qu'on la rencontre à Cordoue (*fig.* 9, A), celui-ci dérive naturellement de l'emploi de la stalactite. La section d'un encorbellement de coupolettes par un plan (*fig.* 9, E) donne ce contour à festons ou à lambrequins que nous venons de décrire. Tous deux eurent une curieuse descendance dans le décor extérieur et intérieur des monuments du Maghrib et d'Andalousie.

Décor extérieur. — L'arc festonné, nous l'avons montré plus haut, fut abandonné d'assez bonne heure, dans le Maghrib

1. Cette étroite parenté est nettement mise en lumière par le minbar de Sidi Okba où les combinaisons angulaires, les entrelacs curvilignes purement géométriques et les entrelacs curvilignes à prolongement floraux se trouvent réunis (Voir, par exemple, pl. XXXII, les Panneaux, 61, 62, 63, 64).

du moins. Le XIIIe siècle ne l'employa plus comme cintrage, mais il continua à tenir une place fort honorable dans les faibles reliefs du décor de brique. C'est lui que nous retrouvons comme première bordure de bon nombre d'arcades mérinides. Il se répète, s'enrichit d'un double ou triple entrelacs et sert de cloison aux fragments de terre vernissée (C)[1]. De plus, il est, avec la découpure à lambrequins, le point de départ des décors les plus caractéristiques des extérieurs arabes : l'arcature et le réseau. En effet, si les architectes byzantins, qui élevèrent les charpentes de Cordoue sur deux étages d'arceaux entrecroisés, n'eurent pas, à proprement parler, d'imitateurs, c'est vraisemblablement à eux que les décorateurs arabes doivent le décor ingénieux et logique dont ils revêtirent tous les minarets d'Occident. Cet entrecroisement reparaît dans les galeries d'arcades aveugles (B) dont la Puerta del Sol de Tolède, la Giralda et la Kotoubiya de Marràkech offrent les plus anciens exemples. L'élément ordinaire en est l'arc lobé. Il reparaît aussi, agrandi et multiplié, dans le réseau des grandes surfaces rectangulaires. L'élément en est alors la ligne festonnée ou à lambrequins. Partant d'un arc inférieur, qui en rappelle clairement l'origine, ils donnent naissance à une superposition de losanges mi-curvilignes mi-rectilignes (F). Les minarets mérinides ont donné de cette formule de très ingénieuses applications. Comme on le voit, ces losanges offrent l'avantage d'être juxtaposables, la moitié de la figure présentant en creux le contour que l'autre moitié présente en plein.

1. Ce n'est là qu'une variation somptueuse sur le motif habituel des façades arabes du Caire : le galon pourtournant l'archivolte, suivant le câdre rectangulaire du tympan et se nouant aux axes des arceaux. Sur l'origine vraisemblable de ce décor, Cf. de Vogüé. *Syrie Centrale*, p. 134 et Pl. 128.

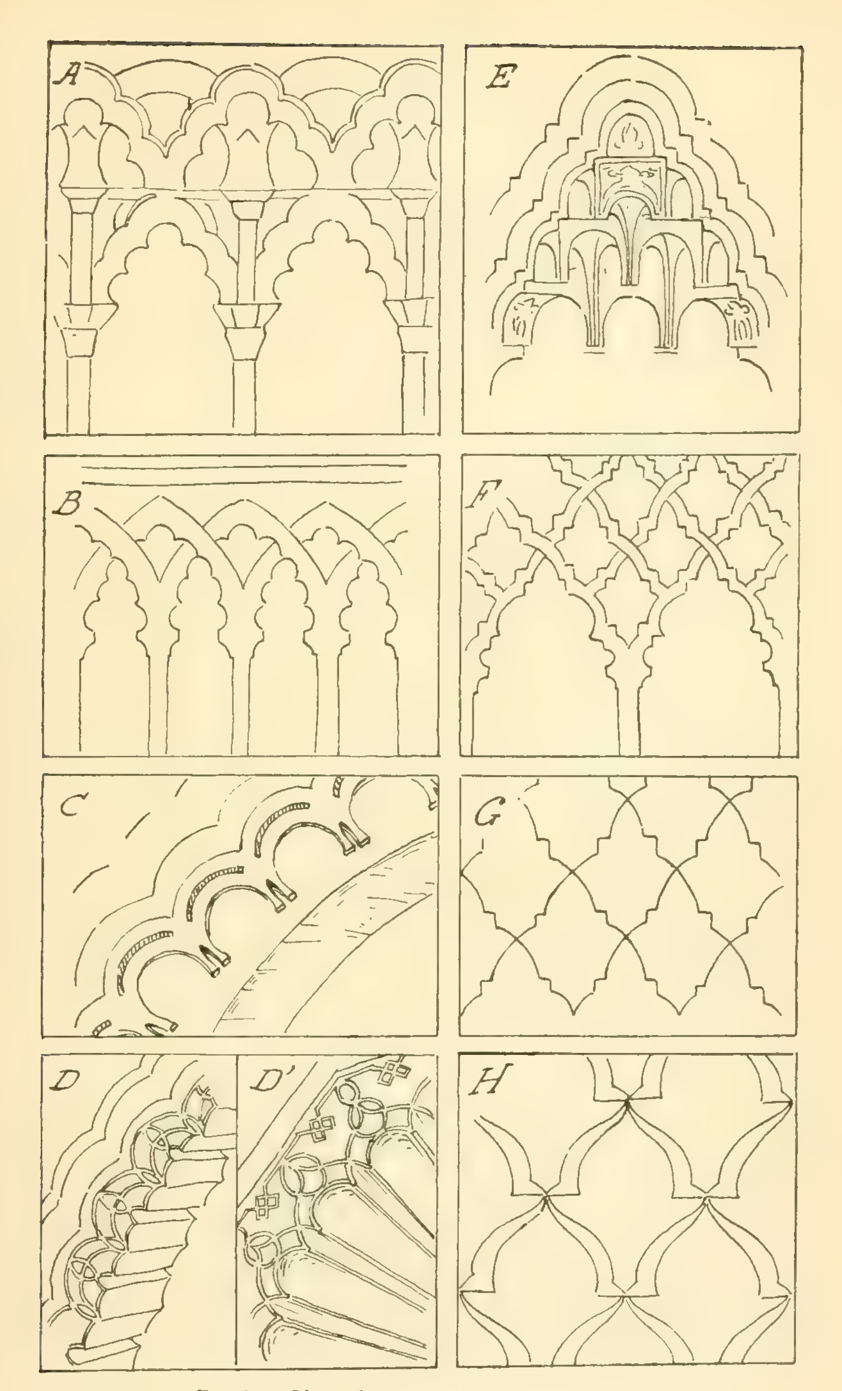


Fig. 9. — L'entrelacs curviligne architectural.

Le plus souvent l'intérieur en est meublé par la retombée des arcs supérieurs et par un fleuron terminal des arcs inférieurs. Constamment employé dans les minarets, ce réseau ne se rencontre guère dans les autres revêtements extérieurs. Nous en trouverons cependant un exemple à la Médersa de Sidi Bou-Médine et une interprétation en mosaïque de faïence au portail de la mosquée (*fig.* 46).

Décor intérieur. — Ces deux thèmes, transportés dans la décoration intérieure, se traduisirent dans le plâtre par des ornements d'échelle plus réduite et d'un caractère plus compliqué. L'arc lobé constitua, comme aux portails de brique, la première garniture des grands arceaux des nefs, voire même de la circonférence inférieure des coupoles. Parfois repoussé tout au bord des cintres, il les découpa en petites dents régulières qui donnèrent naissance au gaufrage des douelles (D) ou au côtelage des coupoles (D'). L'Alhambra et le petit palais d'El-Eubbâd présentent des specimens de ce découpage. Quant à la succession de lambrequins et au réseau qu'il engendrait dans le décor extérieur, nous croyons en retrouver un souvenir dans le décor régulier à losanges curvilignes, qui constitue un des remplissages les plus constamment usités dans les revêtements de plâtre.

Il semble bien, en effet, qu'il apparaisse peu déformé dans les panneaux ajourés qui garnissent les tympans de l'Alhambra et de l'Alcazar. On en pourra voir ici (G) une interprétation très simple remarquée dans la salle du Jugement. C'est un trait gravé sans décor accessoire, qui reproduit visiblement le trait initial des grands réseaux. A Tlemcen, nous en trouverons de nombreuses applications. Quoique très enrichi et affectant les formes les plus diverses, il est cependant assez reconnais-

sable ; il alterne dans les écoinçons avec l'entrelacs floral ; il revêt les grandes surfaces des murs.

Dans ce nouvel emploi, il se mélange intimement avec la flore. Nous avons noté, en parlant des réseaux de brique, les fleurons couronnant la soudure des lambrequins. Les vieux minarets qui subsistent à Séville, la Giralda, le clocher de San Marcos, s'ornent de ramifications végétales découpées dans la terre cuite. Cette assimilation des deux familles de décor, déjà visible dans le revêtement extérieur, devint plus complète dans les compositions de plâtre. Non seulement, en effet, les fleurons et les palmes y meublent les losanges superposés, mais ces losanges deviennent eux-mêmes ornements floraux, leurs courbes ne sont plus que le diagramme de construction que les longues feuilles détachées de leur tige viennent revêtir (H). Nous verrons tout à l'heure comment cet entrelacs architectural, converti en palme, se déforme en même temps que la palme elle-même au contact de l'écriture.

Entrelacs floral. — Nous étudierons maintenant le deuxième groupe : l'ornement floral proprement dit.

Dans tout décor floral arabe, il convient d'examiner deux parties distinctes de la composition : d'une part, l'épure de construction et, de l'autre, le motif qu'elle supporte, l'entrelacs curviligne et l'élément végétal, la tige et la feuille.

On le sait, la décoration musulmane est l'art le moins naturaliste qui soit. Les prescriptions religieuses, qui interdisaient la représentation humaine, laissaient aux artistes arabes libre carrière relativement à l'imitation des plantes. Or ils ne s'avisèrent jamais de copier aucune des formes végétales qui les entouraient ; leur seul but fut de garnir les surfaces de combinaisons savantes, prétex-

tant la répétition des formes peu variées de la flore ornementale.

La disposition byzantine que présentent les claveaux en mosaïque du mirhâb de Cordoue, une tige médiane portant des rameaux opposés, convenait mal à cet emploi ; les exemples d'un tel point de départ rigide suivant l'axe sont fort rares dans les mosquées Tlemceniennes[1]. En revanche, le rinceau, également en usage dans les décors byzantins, eut, en s'implantant dans l'art arabe, des applications très nombreuses et très diverses, soit que, d'un seul jet, il formât la nappe des écoinçons, soit qu'en plusieurs tronçons s'enchevêtrant les uns aux autres il meublât des surfaces régulières.

On trouvera un certain nombre de diagrammes joints à ceci (*fig.* 10). Tous sont empruntés à l'analyse d'ornements reproduits dans la suite de cette étude. Ce sont la spire simple (A), la spire à deux enroulements contraires (B et C), le rinceau (D) et les combinaisons auxquelles il donne lieu : l'entrelacs formé par deux rinceaux courant suivant une même direction (E) par deux rinceaux courant dans deux directions opposées (F), la direction étant donnée par la disposition des branches secondaires et leur inclinaison sur la tige principale. Notons que, lorsque cette tige se montre dans tout son développement, elle porte un bouquet terminal à ses deux extrémités, ce qui achève de lui enlever tout caractère naturaliste. Il faut donc les considérer comme de libres fantaisies ornementales, tenant autant de la géométrie que de la flore. Comme telles, elles sont d'une composition sinon claire, du moins ingénieuse et logique. Les points d'attache ne sont généralement pas

1. Voir cependant un exemple isolé de rameaux souples partant d'une tige médiane rigide (*fig.* 26).

dissimulés; les rapprochements sont souvent marqués par des ligatures décoratives qui suppriment les parallélismes désa-

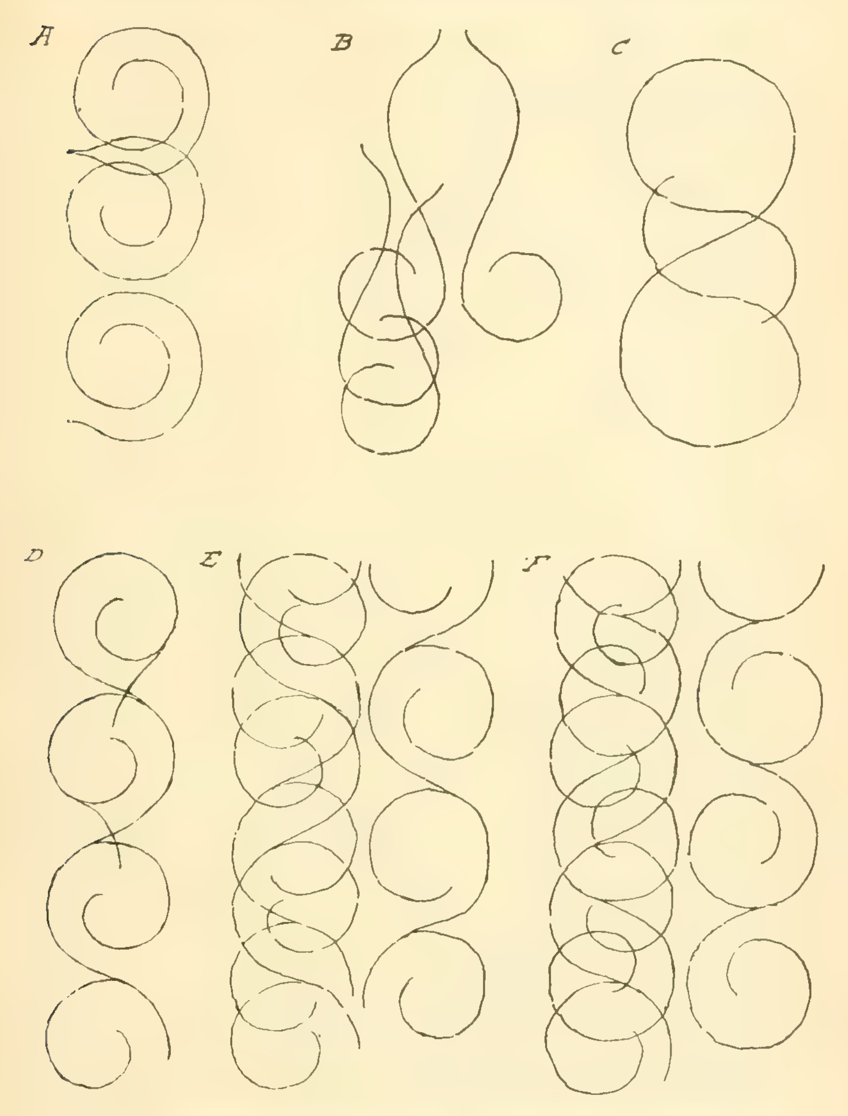


Fig. 10. — L'entrelacs curviligne floral. — Diagrammes de construction.

gréables; les croisements de tiges sont aussi très clairement

exprimés ; dans certains ornements, ils s'encadrent dans l'enroulement des palmes ou dans les fleurons d'axe (*fig.* 33, 48, 72).

Restait à adapter sur ce support flexible le motif végétal proprement dit. Ce fut encore l'art byzantin qui fournit ce second élément. Une seule plante, croyons-nous, constitua presque exclusivement la flore des décors arabes, et par ses curieuses déformations engendra la garniture des entrelacs curvilignes : ce fut la feuille ornementale par excellence de toute l'antiquité classique, l'acanthe, plus spécialement l'acanthe épineuse, employée de tout temps par les Grecs et qui fut, à partir du ve siècle, d'un usage constant dans les édifices romains[1].

On ne doit point s'étonner de voir une telle palme s'adapter à une tige si peu faite pour elle et dont la tournure mince et souple rappelait si mal le port naturel de la plante à laquelle elle appartenait[2]. Les décors byzantins présentent déjà des exemples d'acanthe ou de tronçons d'acanthe portés par des tiges flexibles formant rinceau (*fig.* 11)[3]. On le sait d'ailleurs, les sculptures des chapiteaux de la décadence en font une feuille extrêmement longue et amaigrie (*fig.* 12 A)[4]. Le limbe y est presque réduit à la seule épaisseur des nervures. Les groupes de digitations ainsi obtenus sont, dans les sculptures de Cordoue, séparés entre eux par des intailles plus larges

1. Cf. Saladin, *Mosquée de Sidi-Okba*, p. 66.

2. Notons que l'acanthe, sans grande déformation, compose aussi des bordures de palmes parallèlement disposées, se suivant sans être rattachées à une tige ; on en trouvera un exemple dans le cadre des fragments de voussures reproduit ici (*fig.* 15). Elle conserva très longtemps ce rôle : les cintres de Sidi Bou-Médine en présentent encore.

3. Nous devons la communication de ce rinceau à M. Gabriel Millet. Il provient de la basilique de Mistra, qu'il a récemment étudiée.

4. Cette feuille est empruntée à un chapiteau de Sainte-Sophie de Constantinople.

et arrondies, qui représentent l'œillet intermédiaire de la feuille primitive (B). Ces intailles ne furent plus bientôt que des trous, alternant avec des stries profondes. A la Grande Mosquée de Tlemcen, c'est cet aspect qu'elles revêtent ; la feuille a de plus complètement modifié sa silhouette générale. En effet, si l'on y trouve un exemple d'acanthe peu déformée (*fig.* 19) et présentée de face, la palme la plus généralement employée est présentée de profil, divisée en deux parties d'inégale grandeur (C) ou formant un seul faisceau et s'échappant alors d'un bourgeon inférieur semblable à deux cotylédons ajourés (C'). Cependant c'est toujours la même feuille avec ses stries régulières et ses représentations schématiques d'œillets. A Sainte-Marie-la-Blanche de Tolède, elle remplit son rôle classique en formant les crosses des chapiteaux octogones (D), dont la parenté avec les chapiteaux théodosiens n'est point douteuse.



Fig. 11. — Rinceau byzantin.

Cette feuille eut le sort de presque tous les emprunts faits aux décors byzantins (*Cf. suprà*, *Chapiteaux*); elle alla, s'écartant toujours de plus en plus de la nature, se faisant de plus en plus conventionnelle et ornementale. A l'Alhambra, on remarque des feuilles où nervure principale, nervures secondaires, œillets intermédiaires se retrouvent, mais complètement défigurés par une libre interprétation décorative (E). A Tlemcen, au XIVe siècle, les œillets disparaissent, il n'y a plus que des

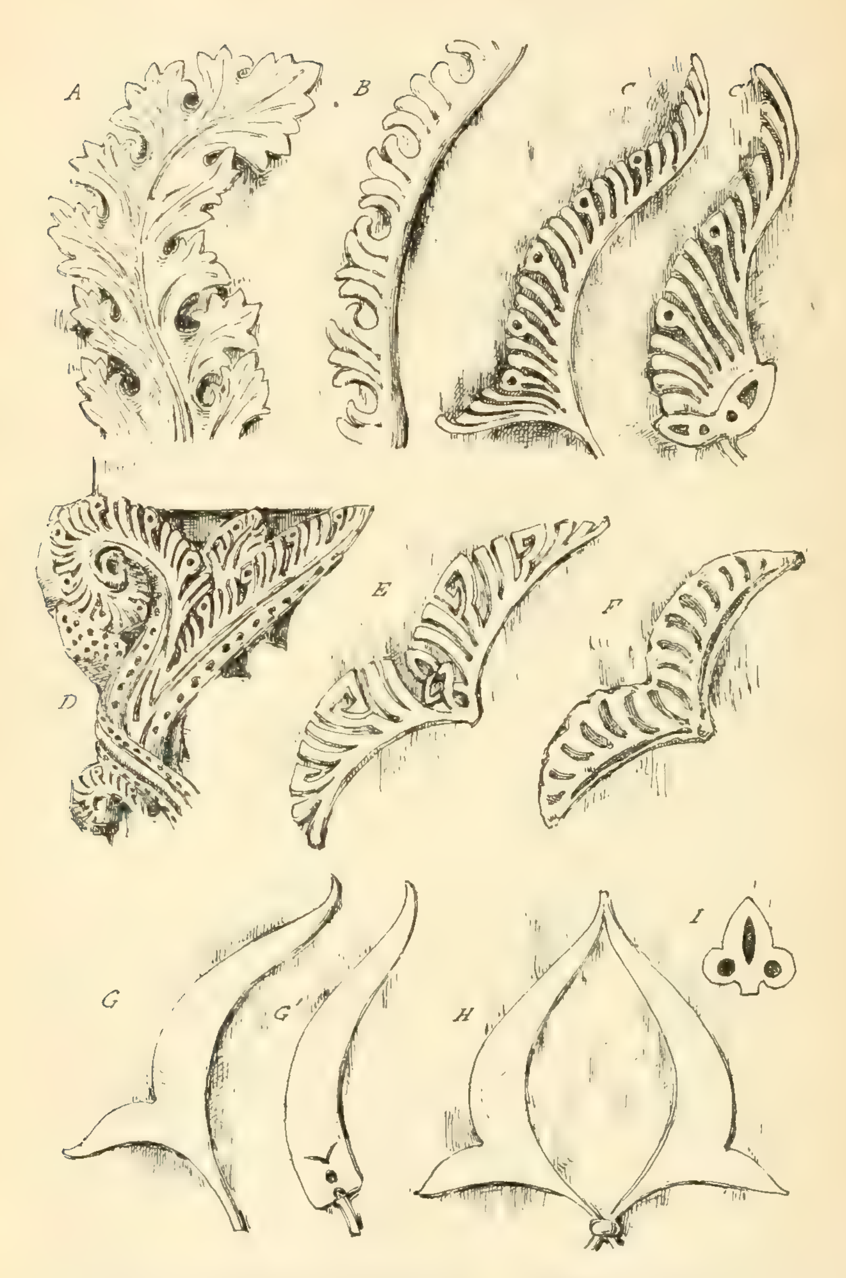


FIG. 12. — L'entrelacs curviligne floral. — Spécimens de palmes.

nervures (F), et la palme, ainsi simplifiée, réduite, et généralement isolée de sa tige, sert de remplissage. Elle forme alors avec ses traits gravés sur un fond souvent repercé une valeur forte au milieu des méplats qui l'avoisinent.

Cependant cette acanthe, si conventionnelle qu'elle puisse paraître, devait se déformer encore. On s'habitua à ne plus considérer dans la palme que la figure géométrique dans laquelle elle s'inscrivait. De très bonne heure, parallèlement à la feuille sillonnée d'intailles, les décorateurs arabes employèrent une feuille lisse qui n'était qu'une simplification de la première. Les deux variétés de feuilles gravées que nous signalions à la Grande Mosquée fournissent deux types différents facilement reconnaissables. La palme divisée en deux parties engendre une palme plate, un peu plus longue et plus souple, mais de même galbe et remplissant le même rôle (G)[1]. La palme présentant un seul faisceau de nervures donne naissance à une sorte de triangle isocèle, s'adaptant à la tige par le milieu de son petit coté (G'). Le bourgeon inférieur primitif s'y révèle encore par une petite intaille angulaire et un trou simulant l'œillet.

Ces deux feuilles s'enroulent librement suivant les besoins du décorateur; mais il est bien rare que la courbe n'enveloppe pas logiquement le bord interne de la feuille, c'est-à-dire, le côté qui, dans le prototype byzantin, était suivi par la nervure médiane.

Parfois ces palmes étaient garnies de décors fantaisistes qui

1. Nous n'ignorons pas le rapprochement que l'on a voulu établir entre ces palmes et la feuille de lotus. Il n'est pas impossible que l'ornement égyptien ait influé sur la tournure donnée à la palme double ; mais la parenté de celle-ci avec la feuille d'acanthe nous semble trop évidente pour que nous adoptions complètement cette opinion reçue.

en changeaient complètement l'aspect. Sainte-Marie-la-Blanche en montre déjà des exemples ; nous en signalerons de fort jolies interprétations, à la mosquée de Sîdi Bel-Hassen (*fig.* 32 D, F). Certaines même, dans ce dernier édifice, présentent des recoupements qui en modifient d'une manière assez sensible la forme initiale (*même fig.* E).

Avec la période mérinide, ces curieuses variétés sont presque complètement abandonnées. La feuille longue et plate subsiste seule et constitue l'élément floral essentiel ; la feuille large, courte et gravée étant, comme nous l'avons vu, réservée pour les remplissages. C'est elle dont le galbe flexible décore les panneaux entiers ; elle termine la tige grêle des rinceaux ; elle forme les motifs d'axe. En effet il n'y a pas, à proprement parler de *fleuron* dans toute la flore maghribine[1]. Le fleuron n'est que le rapprochement de deux palmes doubles affrontées (H). Les deux pétioles étant parfois réunis par une ligature, il en résulte une forme assez analogue à la fleur-de-lys. Isolée de son support, elle circonscrit les losanges curvilignes des grandes surfaces. Quatre ou huit palmes doubles sont nécessaires à cet emploi. La pointe de la longue portion s'appuyant sous la courte portion de palme d'au-dessus, leur réunion engendre les festons successifs dont nous avons essayé de déterminer l'origine (*fig.* 9, H).

Cependant, avec le milieu du XIVe siècle, cet élément essentiel des décors arabes s'abâtardit et se défigure encore. Le limbe s'amincit et devient de plus en plus semblable au trait scriptu-

1. Nous noterons à la mosquée de Sidi Bel-Hassen (*fig.* 32 A, C) un motif d'axe curieux, sorte de représentation schématique du calice byzantin, d'où s'échappent les rinceaux dans le panneau A. Le pied de raquette, qui supporte parfois les deux palmes affrontées (*fig.* 58 B), n'est, à son tour, qu'une déformation du pied de ce calice.

ral qui l'environne. Toute l'ornementation d'ailleurs subit cette dégénérescence. On peut dire qu'elle est surtout caractérisée par l'appauvrissement des surfaces en relief, d'où résulte le développement plus considérable des fonds ; l'*amincissement des pleins* déterminant l'*élargissement des vides*. Nous en constaterons de très manifestes exemples à la mosquée de Sidi Bou-Médine et plus encore à la qoubba de Sidi Brâhim.

Cette dégénérescence fut très rapide : cinquante ans à peine séparent ce dernier édifice de la mosquée de Sidi Bel-Hassen, qui marque peut-être l'efflorescence complète du style arabe occidental. Ce fut encore assez pour laisser d'excellentes œuvres, témoignant d'une imagination pleine de ressources, donnant l'illusion de la richesse et de l'originalité, à l'aide de quelques formules très simples empruntées à un art étranger.

Nous avons essayé de le montrer : en fait, tous les éléments mis en œuvre et transformés par les artistes maghribins se trouvent en germe, sinon clairement exprimés, à Cordoue, dans la grande mosquée d'Occident. D'autre part, cette analyse, nous le sentons, est incomplète et trop systématique. Toute recherche relative à la civilisation du Maghrib doit tenir compte des échanges et des rapports constants qui l'unissaient avec l'Orient. L'étude des monuments d'Égypte pourrait donner lieu à quelques rapprochements intéressants. Nous ne la croyons cependant pas indispensable. L'art d'Andalousie et celui du Maghrib semblent avoir constitué un groupe à part et s'être simultanément développés.

S'il nous a semblé évident que la comparaison des monuments de Cordoue, Tolède, Séville et Grenade devait à chaque instant éclairer une étude des monuments tlemceniens, il ne nous paraît pas moins certain que la connaissance de ces derniers

peut, en plus d'un point, servir à mieux comprendre les édifices d'Andalousie. La plupart, en effet, offrent l'avantage d'être datés d'une manière certaine et d'avoir été peu remaniés. Alors qu'il est très difficile de démêler dans les palais espagnols l'apport des générations successives, chacune des mosquées maghribines représente pour ainsi dire une étape de l'art moresque, une date de son perfectionnement ou de sa dégénérescence. Elles deviennent donc des documents archéologiques de premier ordre, utilisables non seulement pour l'étude des édifices andalous, mais encore de ceux de Sicile et de ceux que les explorations futures nous révèleront dans les villes marocaines.

Ce ne sont point que des documents archéologiques. Tous ceux pour qui les choses d'art ne sont pas indifférentes et vaines seront séduits par la grâce attique de leurs proportions et l'élégance un peu mièvre de leur parure ornementale. On l'a dit avant nous et mieux que nous, la Grande Mosquée, Bel-Hassen, Mansourah, Sidi Bou-Médine ne sont pas des frères indignes de l'Alhambra et de l'Alcazar. Mais nous croyons devoir insister sur le charme et l'intérêt que les monuments maghribins empruntent à se trouver ainsi présentés dans leur vrai cadre, au milieu d'une civilisation toute semblable à celle qui les vit éclore. Les palais de Séville et de Grenade, que des restaurations tant soit peu indiscrètes ont rendus souvent plus riches qu'harmonieux, apparaissent comme de somptueuses curiosités, banalisées par le tourisme, incomprises du monde qui a continué de vivre autour d'elles. Les mosquées de Tlemcen ont presque toutes pour cadre les petites rues arabes toutes grouillantes de leur foule blanche.

Ce cadre, nous le savons, va disparaissant chaque jour; le souci artistique du Gouvernement ne peut protéger des quartiers entiers qui valent surtout par leur ensemble, et dont la conservation ne s'impose pas. D'autre part, une tendance fâcheuse pousse les habitants français à débarrasser leur ville des seules choses qui y attirent encore des visiteurs et à faire de la cité royale des Beni-Zeiyân la rivale d'une sous-préfecture quelconque de la mère-patrie. C'est là, croyons-nous, un mauvais calcul, en même temps qu'une œuvre indigne de la civilisation que nous représentons. Mais il semble bien qu'il faille prendre son parti des vandalismes inutiles; Tlemcen arabe, comme le vieil Alger, s'amoindrira de plus en plus et succombera sous la pioche et le cordeau des vainqueurs.

Elle restera cependant, longtemps encore, un pays d'élection pour les pèlerins d'art. A la ville musulmane dépecée survivront, nous l'espérons du moins, d'autres merveilles qui ne sauraient être cataloguées dans cette étude; nous voulons parler de ces productions naturelles de la terre et du ciel maghribins, de ces aspects nobles et charmants qui nous ont nous-mêmes séduits, et qu'il nous semble préférable de laisser aux autres le plaisir de découvrir à leur tour.

I

ENCEINTE DE TLEMCEN. — LE GRAND BASSIN LE MÉCHOUAR. — AGÀDIR

Ce qui reste aujourd'hui à étudier des anciens ouvrages défensifs de Tlemcen se compose : 1° d'une enceinte principale dont il n'est pas trop malaisé de restituer le tracé ; 2° d'avant-murs, d'ouvrages avancés dont il est fort difficile de faire une étude exacte. Avec les guerres dont, au XIIe, au XIIIe, au XIVe siècles, Tlemcen fut le théâtre et souvent l'enjeu, l'appareil de défense de la place s'agrandit, et dut singulièrement se compliquer. Les textes mentionnent fréquemment qu'elle reçut des fortifications nouvelles, mais sans se montrer explicites sur l'importance et l'utilité de ces ouvrages. En fait, aujourd'hui, les abords de la place sont parsemés de vieux murs, de tours (*bordj*) écroulées. L'esprit populaire en a été frappé et c'est un dicton courant que « Tlemcen avait sept murailles, sept enceintes et que ses habitants ne dormaient ni jour ni nuit[1] ». En présence de ces ruines de pisé, de cons-

1. Nous l'avons souvent entendu citer ; Walsin-Esterhazy le donne comme provenant « d'une chronique arabe » (?) (Cf. *De la Domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*, p. 10). Le fondateur de la dynastie abd el-wadite aurait lui-même conseillé à son fils de fortifier sa capitale et de se fier à la valeur de ses murs, plutôt que de se risquer en rase campagne (Cf. *Histoire des Berbères*, III, p. 369).

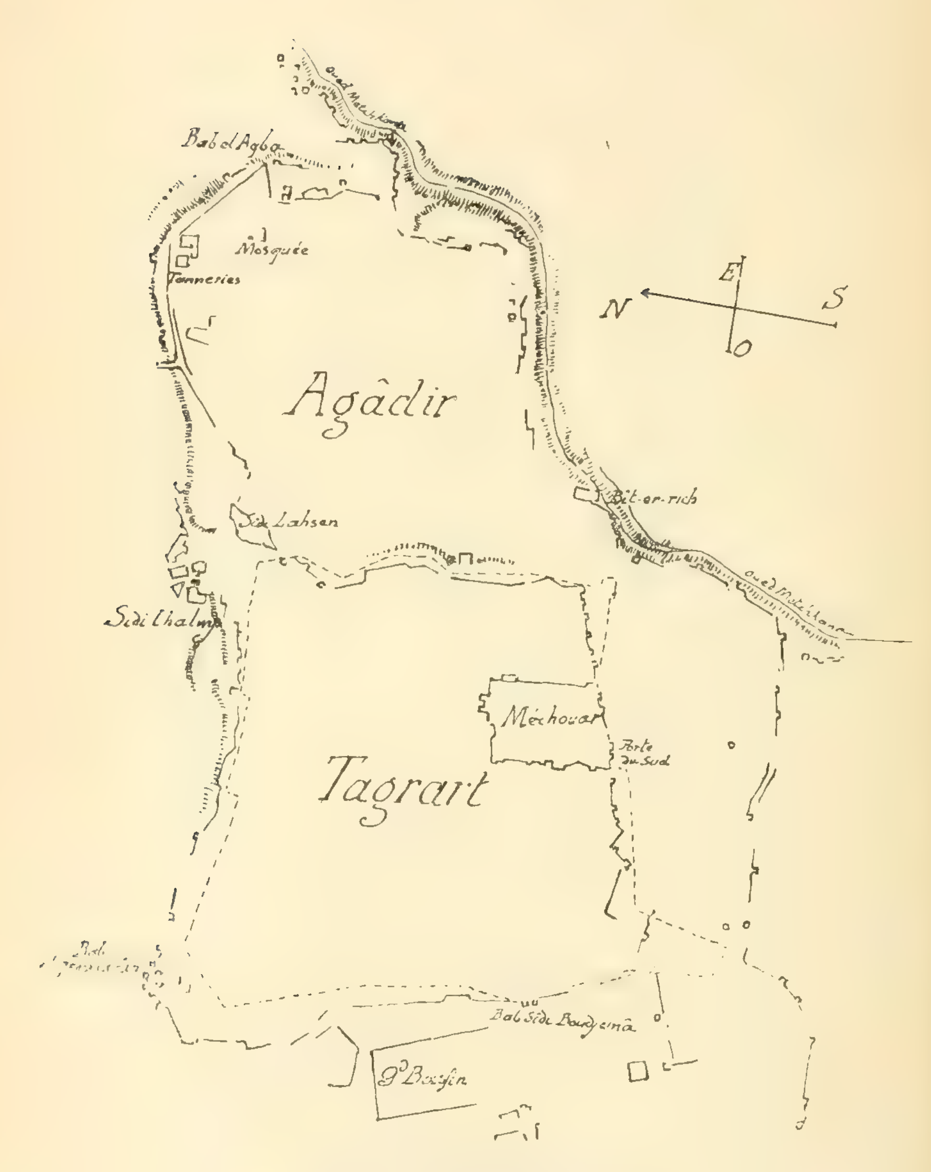


Fig. 13. — Plan de Tlemcen.

truction et d'aspect uniformes, il nous est presque impossible d'établir le plan général du système de défense de la place, et d'attribuer à chacun des maîtres qui s'y succédèrent la part qui lui revient dans la fortification tlemcenienne.

Nous avons dit plus haut que le plateau d'Agâdir fut le siège de la Tlemcen primitive, et nous avons rapporté la sommaire description laissée par El-Yaqoûbi et Ibn-Haouqal de la muraille qui l'entourait [1]. Le premier la déclare en pierre, le second en brique cuite. Cette singulière divergence ne doit pas trop surprendre. Pour nous, il est douteux qu'elle fut en brique, comme le veut Ibn-Haouqal. Il est possible qu'elle fut en pierre, à l'image des murs romains qu'elle remplaçait; mais, si quelque hypothèse est légitime en l'espèce, nous croirions volontiers qu'elle était, de même que la plupart des ouvrages militaires d'Espagne et du Maghrib, faite de pisé très dur, et entièrement revêtue d'un enduit de chaux qui empêchait d'en connaître la véritable composition. Seuls, les portes et quelques points importants, pouvaient être bâtis en brique ou en pierre de grand appareil empruntée aux vieilles constructions romaines.

Au xe siècle, El-Bekri, en nous donnant la liste des portes, permet de déterminer à peu près le périmètre oriental d'Agâdir. La ville avait cinq entrées : trois au Midi, Bâb-el-Hammâm, Bâb-Wahb, Bâb-El-Khoukha, une à l'Ouest Bâb-Abi-Qorra, une à l'Est Bâb-El-Aqba. Nous ne savons rien de trois d'entre elles. Retenons simplement que l'une portait le nom du vieux chef Çofrite Abou-Qorra, peut-être parce qu'elle avait été construite par lui ; qu'une autre s'appelait Bâb-El-Khoukha, ce qui signifie « la poterne [2] », et renvoyons à ce que nous avons

1. Cf. *supra*, p. 13.

2. Cf. Dozy, *Supplément aux dictionnaires*, I, p. 371. M. Houdas nous écrit.

dit plus haut de Bâb-Wahb, et de Bâb-El-Aqba « la porte de la Montée[1] ». Cette montée, avec la muraille qui la couronne encore, fut la limite extrême de Tlemcen vers l'Est, et la ville, en se déplaçant, s'en éloigna toujours davantage. Il est remarquable, d'autre part, qu'aucune ouverture ne fut percée dans l'enceinte Nord de la ville. C'est que, de ce côté, le plateau d'Agâdir offrait un escarpement qui en rendait l'accès difficile.

Nous avons dit plus haut dans quelles conditions se créa la ville nouvelle de Tagrârt[2]. Désormais le périmètre de Tlemcen était au moins doublé. Aussi voyons-nous ses maîtres successifs se préoccuper de la mettre en état de défense. Les destructions partielles, dont la ville eut à souffrir au cours des guerres du XIIe siècle, occasionnèrent de nouveaux travaux, un renforcement de ses ouvrages militaires[3].

Au début de la dynastie abd-el-wâdite, la ville avait vraisemblablement atteint les limites occidentale et septentrionale qu'elle ne devait pas dépasser. Nous savons en effet que Yarmorâsen construisit les ouvrages défensifs de *Bâb-Kechchout* qui occupait à peu près l'emplacement actuel de la Porte de Fez ; que, d'autre part, passant ses troupes en revue auprès de *Bâb-el-Qermâdîn* (encore debout au Nord-Ouest de la ville)[4], il

d'autre part, qu'à Cairouan, Bâb-El-Khoukha est un passage fort étroit, accessible à un seul homme de front, et pratiqué dans l'épaisseur des murs de la ville, suivant un tracé sinueux reproduisant la figure d'un Z ; qu'il se rappelle avoir passé par un chemin analogue à travers les remparts de l'ancien Alger, à l'entrée actuelle de la rue de la Lyre ; ces poternes, ajoute-t-il, sont généralement placées entre deux portes de la ville, éloignées l'une de l'autre ; c'est un raccourci pour les piétons seuls. Cf. *infrà*, p. 124, note 1.

1. Cf. *supra*, p. 14.
2. Cf. *supra*, p. 14 et 15.
3. Cf. *Complément de l'histoire Beni-Zeiyân*, p. 9.
4. *Histoire des Berbères*, III, p. 353.

fut victime d'une tentative d'assassinat de la part de la milice chrétienne. A l'Orient, Tlemcen conservait toujours la première enceinte d'Agâdir.

Cinquante ans après, Yahya-ben-Khaldoun nous donne le nom de cinq portes de la ville : Bâb-el-Jiâd au Midi, Bâb-el-Aqba au Levant, Bâb-el-Halwi et Bâb-el-Qermâdîn au Nord, Bâb-Kechchout au Couchant[1]. Nous indiquerons leur situation respective en étudiant le pourtour de l'enceinte. Il convient de noter qu'à peu près vers le même temps Abou'l-Feda parle de treize portes[2]. Peut-être est-ce qu'il fait entrer dans le décompte les portes intérieures qui établissaient communication entre Tagrârt et Agâdir, et aussi des poternes, qui devaient percer un périmètre de murs aussi considérable[3].

Quoi qu'il en soit, le témoignage de Yahya-ben-Khaldoun, qui vécut de longues années à Tlemcen, doit être sans aucun doute préféré ; il nous montre une seule enceinte entourant deux quartiers qui, par leur réunion, forment une ville unique[4].

A partir de cette époque, il est vraisemblable que cette

1. Cf. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân*, p. 516.

2. Cf. Abou'l-Feda (traduct. Reinaud), p. 189 ; — *Tlemcen, ancienne capitale, etc.*, p. 198.

3. De fait, les textes citent fréquemment d'autres portes ; d'abord Bâb-Zîr, qui existait encore à l'entrée à Tlemcen des troupes françaises, et était percée dans le rempart oriental de Tlemcen, donnant une sortie vers Agâdir ; puis Bâb-el-Bonoud, Bâb-es-Çarf, Bâb-Ilân, qui pouvaient être des poternes ou des portes de quartiers (Cf *Histoire des Beni-Zeiyân*, LXX, LXXI). Bâb-Ali, également citée par Tenesi pour l'époque de Yarmorâsen (Cf. *Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 13) doit vraisemblablement être identifiée avec la porte de Sîdi'l-Halwi ; elle prit le nom de ce personnage, après qu'il eut été enterré auprès d'elle (Cf *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 418) ; les textes lui donnent encore le nom de Bab-ez-Zawiya. Bab el Hadid qui, dans le dernier état des remparts arabes, était une des grandes portes de Tlemcen, est déjà citée par des textes contemporains de Yahya-ben-Khaldoun. (*Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 551 *Revue africaine*, août 1859, p. 415). — Léon l'Africain donne encore cinq portes à Tlemcen, qui, à son époque, n'était plus que Tagrârt (Cf. *suprà*, p. 8).

4. Comp. El Abderi, *ap. Revue africaine et coloniale*, avril 1860, p. 288.

vaste superficie ne fit que décroître. Il était difficile de pourvoir d'un nombre suffisant de défenseurs l'énorme périmètre des murailles : Ibn-Khaldoun raconte que déjà Yarmorâsen, ayant attendu sous Tlemcen l'armée d'Abou-Zakâria, et se voyant repoussé par le corps des archers, pensa trouver le salut en se réfugiant dans la ville, mais que, n'ayant pas assez de monde pour garnir les remparts, il ne put empêcher l'ennemi d'y prendre lui-même position ; il fut alors forcé de sortir par la porte de la Montée, et, la trouée faite, de s'enfuir vers le désert[1]. Cependant l'examen direct des lieux montre que l'excellente position stratégique d'Agâdir devait faire hésiter les sultans à abandonner le périmètre oriental primitif, alors même que le quartier qu'il défendait était peu à peu déserté[2]. Dominant au Sud la vallée peu large, mais assez profonde, de l'Oued Metchkâna, suivant à l'Est et au Nord la crête du plateau, les remparts d'Agâdir avec leurs tours et leurs travaux avancés opposaient aux engins du XIIIe siècle une sérieuse résistance. Il nous faut maintenant étudier ce système défensif d'après les vestiges qui en sont demeurés à Tlemcen.

De même que l'architecture religieuse, l'architecture militaire des Arabes d'Occident paraît avoir des origines byzantines. Dans la fortification byzantine, une première enceinte, composée de tours carrées et barlongues et de courtines reliant les tours constituait le τεῖχος. Un avant-mur, séparé de la courtine d'un quart de la hauteur de cette dernière, portait le nom de προτείχισμα. A cette double enceinte s'en ajoutait une autre, formée par un fossé, τάφρος, et par le talus des terres rejetées

1. Cf. *Histoire des Berbères*, III, p. 345.

2. Rappelons qu'au témoignage du Qartâs les Almoravides chassés de Tagrârt purent encore se maintenir quatre ans dans Agâdir (Cf. *Roudh-el-Qartâs*, p. 267).

ou *ἀντιτείχισμα*. Les tours étaient barlongues, faisant un faible relief sur la courtine, ou carrées et placées dans les positions importantes de la défense, aux angles des places, auprès des portes. Ces maîtresses tours s'appelaient [illegible][1].

Cette disposition habituelle des citadelles byzantines influença fortement la vieille architecture militaire arabe du Nord de la Syrie. L'enceinte fatimide du Caire construite par Bedr El-Djamali est encore toute byzantine d'allure[2] ; et il semble bien que le système de fortification des Templiers, à l'époque des croisades, ait emprunté beaucoup d'éléments à cette vieille école[3]. En Occident, les villes d'Espagne, Cordoue, Grenade, Séville, Almunecar, celles du Maghrib, Tlemcen et Mansourah permettent d'étudier des systèmes de défense très analogues.

Ces ouvrages sont presque exclusivement en pisé soigneusement battu, formant de grandes assises, que séparent parfois des lits de sable ou de chaux. Rarement la base, faite de moellons, présente un fruit, assez faible d'ailleurs ; on en trouve cependant des exemples dans l'enceinte Nord-Est de Cordoue, et aux tours de Bâb-el-Qermâdîn, à Tlemcen. Il ne semble pas qu'en Occident les musulmans se soient servi de mâchicoulis ; les matériaux dont ils disposaient en rendaient au reste la construction difficile. Dans l'enceinte principale correspondant au τεῖχος, les courtines et les tours portaient un chemin de ronde pris sur l'épaisseur des murs et un crénelage très simple. Les merlons devaient avoir le plus souvent un couronnement en glacis établi sur une assise de briques, ainsi qu'en

1. Cf. sur l'architecture militaire byzantine, Texier, *Architecture byzantine*, p. 57.

2. Cf. Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 61.

3. Cf. Rey, *Etude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés*, introd., p. 14.

présentent encore les remparts des villes marocaines ; quant aux créneaux proprement dits (c'est-à-dire les vides compris entre les merlons), ils portent, à Mansourah et à Séville, une proéminence médiane, laissant deux petites échancrures entre elles et les merlons[1]. A Tlemcen, il ne paraît pas que les courtines aient renfermé, à l'intérieur, de réduits, chambres de tir ou dégagements, sous les chemins de ronde, comme on en rencontre dans l'enceinte fatimide du Caire. — Les tours, qui ont un faible commandement sur les courtines, sont, à de très rares exceptions près, carrées ou barlongues[2]. Ces dernières n'eurent peut-être, au début que l'importance de contreforts consolidant les murs, ainsi qu'on en peut juger, à Grenade, dans la vieille enceinte de l'Albaycin. Nous étudierons, à propos de Mansourah, quelle était la disposition intérieure de celles qui faisaient partie de l'enceinte. Pour Tlemcen, nous devons signaler plus spécialement les tours isolées, qui, à l'exemple des tours de guet romaines et grecques, protégeaient un point faible ou surveillaient la campagne voisine.

Le προτείχισμα byzantin se retrouve nettement indiqué dans les fortifications d'Andalousie. C'est un avant-mur éloigné de 3 à 4^{m},50 du mur principal, ayant environ le tiers de la hauteur de ce dernier, muni comme lui d'un chemin de ronde et d'un crénelage, et suivant assez exactement le contour de la courtine et des tours flanquantes. Ces dispositions que l'on observe dans l'enceinte Sud-Est de Cordoue, dans l'enceinte Nord de Séville, avaient pour but d'opposer à l'assié-

1. A Séville, les merlons sont en outre percés de trois en trois, à la base, d'une meurtrière.

2. Comp. Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 56, 57, 66.

geant une première ligne de défense, de retarder l'attaque directe des murs par les machines de guerre et les tentatives d'assaut. Sa faible élévation n'en faisait pas une position bien redoutable pour les assiégés, quand l'ennemi s'en était rendu maître. Il fortifiait donc d'une manière efficace l'enceinte d'une ville dont l'assiette était peu au-dessus de la campagne avoisinante.

Tel n'était pas le cas à Tlemcen ; ses maîtres avaient fait suivre à l'enceinte, au moins à l'Orient et au Nord, toutes les sinuosités d'un plateau escarpé. L'avant-mur devenait alors d'un établissement difficile et n'offrait plus que de médiocres avantages. Nous pensons qu'il existait cependant. Déjà El-Yaqoûbi parle d'une *double* enceinte entourant Agâdir [1]; et nous croyons, d'autre part, qu'on peut reconnaître dans les ruines d'ouvrages avancés qui sèment les abords de la place les vestiges d'un succédané du προτείχισμα byzantin. Seulement les dispositions primitives de cet avant-mur avaient été beaucoup modifiées. Reporté au pied de l'escarpement, éloigné parfois d'une centaine de mètres du mur principal, de hauteur presque égale, ayant son chemin de ronde et ses tours de flanquement, il constitua une première enceinte qui, le plus souvent, utilisa comme fossé un vallonnement naturel.

Cette préoccupation d'occuper les escarpements pour empêcher l'ennemi d'y prendre position, et d'établir ses machines de guerre et ses contrevallations, poussa même peut-être les Tlemceniens à donner sur certains points à leur ville *deux* enceintes avancées, écartées entre elles de près de 100 mètres, et présentant à l'assiégeant un front

1. Cf. El-Yaqoûbi, édit. de Goeje, texte p. 17; traduction p. 116, 117.

extrêmement étendu. Mais, à cet égard, l'examen des ruines qui jalonnent le voisinage immédiat de Tlemcen ne peut prêter, nous le répétons, qu'à des hypothèses. Ces deux lignes d'ouvrages avancés coopérèrent-elles, à une même époque, à la défense de la ville ? L'une, au contraire, remplaça-t-elle l'autre, ruinée et abandonnée ? C'est ce que l'on ne saurait décider catégoriquement.

Quoi qu'il en soit, il semble certain que la construction des avant-murs ne fut jamais motivée par un accroissement de la ville proprement dite ; l'agglomération demeura, à de très rares exceptions près, en deçà de la première enceinte ; c'est immédiatement en dehors de cette enceinte que sont placés les tombeaux de saints protecteurs des portes, que nous étudierons plus tard, et ces tombeaux furent vraisemblablement les seuls édifices élevés dans cette sorte de *zone militaire* s'étendant entre le périmètre réel de Tlemcen et la courtine des ouvrages avancés.

Nous avons parlé d'Agâdir et de l'enceinte orientale. L'oued Metchkâna lui servait de fossé sur une partie de son parcours. Elle s'en éloignait non loin de Bâb-El-Aqba pour couronner le plateau supérieur. L'oued, en cet endroit, devenait plutôt un danger qu'une défense naturelle[1]. Des ennemis pouvaient, protégés par l'escarpement, s'approcher des murs, et, suivant la vallée, tenter un coup de main sur la ville. Pour prévenir

1. Nous sommes redevables de cette observation à M. Lemaire, capitaine du génie à Tlemcen, qui, pour toute cette partie de notre étude, nous a fourni d'utiles renseignements. — L'occupation sur une grande longueur du ravin de l'oued Metchkâna paraît avoir été le principal souci des maîtres de Tlemcen, pour ce qui concerne la fortification de l'Est et du Sud-Est de la place ; les remparts dominent son cours sur près de 2 kilomètres, et, comme on le verra, deux pointes avancées l'accompagnent encore au Sud et au Nord-Est, là où l'enceinte le quittait.

ces éventualités, des tours de guet assez rapprochées l'une de l'autre et réunies entre elles par une courtine, puis plus écartées et isolées dans la campagne, commandent le cours de l'oued, et, postes avancés, surveillent toute la plaine de la Safsaf et les hauteurs qui l'entourent.

La porte de la Montée (Bâb-el-Aqba), qui semble avoir joué un rôle important dans l'histoire militaire de Tlemcen, était encore debout dans les premiers temps de l'occupation française. Son soubassement, fait de pierres de grand appareil empruntées à des murs antiques, était couronné d'une arcade de brique en fer à cheval brisé. Deux tours ayant également un soubassement de pierre la flanquaient à droite et à gauche [1].

L'enceinte se continuait au Nord, en couronnant le bord du plateau, renforcée par l'avant-mur sensiblement parallèle au premier. Vers le milieu d'Agâdir, une galerie voûtée se détachait perpendiculairement de l'enceinte supérieure, c'est-à-dire dans une direction Sud-Nord. Elle était percée, à l'Est, d'une porte encore visible à laquelle une rampe en pente douce permettait d'arriver. Cette galerie formait ainsi un passage coudé donnant vraisemblablement accès dans la ville. La voûte, continuée jusqu'à l'extrémité de la galerie, portait sans doute une plate-forme qui surveillait le chemin d'arrivée et le pied des murs. L'enceinte supérieure était elle-même, à la hauteur de cette galerie, surmontée d'une tour assez élevée, qui permettait d'inspecter les abords. Un important fragment de cette tour subsiste encore;

1. Dans les derniers temps, cette porte était plus généralement appelée Bâb Sidi'd-Dâoudi, d'après le nom du vieux saint Tlemcenien dont elle avoisinait le tombeau (cf. sa description, *ap.* Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale*, etc., p. 167 ; il en existe des photographies dans les collections des Monuments historiques et de l'Ecole des Beaux-Arts. De Lorral en donne un dessin exécuté d'après une photographie *Tour du Monde*, 1875, p. 314

on l'appelle aujourd'hui *Chouqâr bâb-er-Rowâh* (le fragment de bâb-er-Rowâh)[1].

Le mur avancé, dont on retrouve çà et là des traces dans les jardins du bas Agâdir, devait, en s'écartant un peu du mur principal, traverser le chemin de Sîdi'l-Halwi et passer tangentiellement au village en le laissant à l'intérieur. Trois vestiges de tours marquent ce périmètre extérieur, éloigné d'une centaine de mètres de l'enceinte véritable.

Avant d'arriver à l'angle Sud-Ouest de la ville, on trouvait l'endroit appelé El-Monia, où avait eu lieu l'attentat contre Yarmorâsen, mentionné plus haut, et l'entrée appelée Bâb-El-Qermâdin. Des vestiges importants de cette porte subsistent encore ils se composent d'un pan de mur médian de $12^{m}.50$ percé d'une ouverture assez étroite, et flanqué à l'Est et à l'Ouest de deux tours carrées de 6 mètres de côté. Deux nouvelles tours irrégulières, laissant deux passages entre elles et le corps central, continuent, des deux côtés, l'enceinte. En arrière de ce premier mur et assymétriquement posées, se trouvent deux hautes tours rondes et pleines. Deux murs, partant des tours, remontent vers la ville : celui de droite allait joindre l'angle d'un bâtiment transversal voûté, corps de garde ou casemate, barrant le fond du couloir. Le passage n'était libre qu'à l'extrémité du mur de gauche. Enfin un dernier mur, dont un angle seul subsiste, encadrait le bâtiment transversal. Les murs, les bordj sont en pisé, et leur base est en moellon. Notons en passant que, dans le pisé, l'on rencontre de nombreux fragments de pote-

1. Nous croyons bien avoir là un exemple très reconnaissable de poterne (*khoukha*, cf. *supra*, p. 11[illegible], note 2). L'accès en était coudé ; on y voit un principe qui s'est conservé jusqu'à nos jours, dans la construction des entrées de demeures arabes, et qui a inspiré, en Égypte et en Syrie, la disposition de la *bachoura* (cf. Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 42, 43 note).



Phototypie Berthaud

[illegible] TLEMCEN

[illegible]

rie; leur présence, rapprochée du nom même de Bâb-el-Qermâdîn, qui signifie « porte des tuiliers » semblerait indiquer que ce lieu était antérieurement occupé par une industrie céramique[1].

Quel était le véritable but de cet ensemble de travaux? De quel danger, de quels retards embarrassait-il la marche d'un assiégeant faisant irruption dans la ville? Quel chemin le constructeur entendait-il lui imposer? Si l'on en croit les souvenirs de vieux Tlemceniens, la petite porte médiane et le passage Ouest n'existaient pas. Seul le passage Est était ouvert, directement protégé par la tour ronde qui lui faisait face. On peut supposer que la seule route possible était alors le couloir compris entre les deux tours et les murs qui leur font suite. L'apparence d'un chemin de ronde subsistant au sommet des murs et extérieur à ce passage rend probable cette interprétation. Quoi qu'il en soit, la porte El-Qermâdîn devait constituer pour l'époque un ensemble de fortifications très sérieuses, autant pour protéger la ville contre un coup de force que pour faciliter une sortie des assiégés.

Sur le front occidental, la double enceinte se continuait. Le mur principal suivait assez exactement le rempart actuel, d'abord extérieurement, puis intérieurement, laissant le Grand Bassin en dehors, et était percée peu après par la porte Kechchout[2].

1. A côté de *Bab el Qermadin*, qui est la leçon la plus courante dans les mss. de la *Bughyat er Rouwad* que nous avons consultés, on trouve encore *Bab el Qermadi*, ou *Bab El-maqermadin* (cf. *Histoire des Berbères*, III, p. 3[illegible]), *El-qermadir* ap., Piesse et Canal, 80; de Lorral l'appelle « la forteresse de Toubiana », il a vraisemblablement pris le mot « Tobbana », nom générique du bastion muni d'artillerie, qui lui était fourni par un informateur, pour le nom même de l'ouvrage dont nous nous occupons (cf. *Tour du Monde*, 1875, p. 336). — Cette porte, située en dehors de l'angle Nord-Ouest des murs actuels, est prise, dans notre photographie, de la route qui mène au cimetière israélite.

2. On trouve dans les textes les leçons « Kechchout, Gechchout et Kechchouta »; la première est la plus fréquente, et c'est celle que nous avons

Le *Sahrîdj-el-Kebîr*, bassin rectangulaire ayant 200 mètres de long sur 100 de large et 3 mètres de profondeur, est resté pour les archéologues une énigme difficilement explicable.

Azéma de Montgravier y voit un ouvrage des Romains[1]. D'autres l'attribuent avec plus de raison à Abou-Tâchfîn et fixent la date de sa construction entre les années 718 et 737. L'abbé Bargès imagine que ce fut uniquement là une fantaisie de sultan désirant se procurer des réjouissances mondaines et s'offrir aux portes de Tlemcen le spectacle de coûteuses naumachies[2]. Cette explication, qu'il convient d'ailleurs de rapprocher de l'attribution analogue faite par Almegro Cardenas au grand étang de l'Alcazar Genil, nous semble assez difficilement acceptable[3]. Nous inclinons plutôt à penser que cet énorme bassin, de même que les réservoirs plus petits que l'on rencontre à l'Est aux abords de la ville[4], au Nord et au Sud disséminés dans la campagne, de même que le Sahridj de Marrâkech, son ancêtre d'un siècle, fut creusé et revêtu de pisé pour assurer à la culture de la banlieue une abondante

entendue de la bouche même de vieux Tlemceniens. Le nom de cette porte est expliqué populairement par une curieuse légende de sacrifice de construction : l'un de nous la donnera ailleurs. C'est par Bâb Kechchoût que les Merînides entrèrent à Tlemcen, en 1337. « Le passage, dit Ibn Khaldoûn, qui donne entrée dans la ville du côté du couchant et qui avait une porte à chaque extrémité, s'emplit de cadavres à tel point qu'à peine pouvait-on passer sous la voûte » (*Histoire des Berbères*, IV, 222, III, 412). C'est auprès d'elle encore que fut mis à mort le sultan Abou Abdallah Mohammed, en 1430 (cf. *Complément de l'histoire des Beni Zeiyân*, p. 288). Sur notre plan, elle est désignée par son dernier nom de Bâb Sîdi Boudjemaa.

1. *Excursion archéologique d'Oran à Tlemcen*, p. 14.

2. Cf. *Tlemcen, ancienne capitale*, etc., p. 350, 356 ; c'était déjà l'explication qu'en donnait la tradition populaire à l'époque où Shaw visita Tlemcen (*Voyage dans la Régence d'Alger*, traduction Mac-Carthy, p. 243).

3. Cf. *Inscripciones arabes de Granada*, p. 180, *nota*.

4. Généralement appelé « Sahrîdj er-Rebeut » (cf. *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 153).

provision d'eau. On sait le soin que les Arabes ont apporté aux travaux d'irrigation : la campagne tlemcenienne est tout entière sillonnée d'aqueducs, de conduits, parsemée de citernes, plus ou moins profondes ; il y avait là non une vaine recherche de luxe, mais une exigence vitale, et le maître d'une agglomération aussi considérable que Tlemcen ne devait rien ménager pour y satisfaire.

Ce réservoir était alimenté par des sources de Lalla-Setti. Les restes d'un véritable château d'eau se rencontrent à la hauteur du Grand Bassin, en dessus de la route actuelle de Maghnia. Suivant une tradition assez répandue, Aroudj, étant entré en vainqueur dans Tlemcen, aurait fait noyer dans le Sahridj les derniers membres de la famille souveraine des Beni-Zeiyân[1].

L'enceinte avancée, traversant la route d'Hennaya, enfermait l'ancien cimetière juif, et, courant parallèlement au mur principal, laissait à l'intérieur le grand bassin. Des ruines importantes, incorporées en partie aujourd'hui à des habitations européennes, semblent avoir constitué, à 150 mètres environ de cette seconde enceinte, un troisième périmètre muni de tours assez élevées. Elle domine du côté de Mansourah une dépression naturelle, peut-être ancien lit d'un oued desséché. C'est vraisemblablement à ce groupe d'ouvrages qu'il faut rattacher le château-fort d'Imama, qu'Otsman le Merinide détruisit, en 689 de l'hégire, sans pouvoir atteindre à l'enceinte principale de Tlemcen[2].

Le point le plus faible de la place était sans doute le front

1. Cf. *Tlemcen, ancienne capitale, etc.*, p. 357 ; — Brosselard, *Tombeaux des émirs Beni Zeyân*, p. 127, 128.

2. Cf. *Histoire des Berbères*, IV, p. 130, *n. prime*. — Imama est à environ 1,000 mètres au Nord-Ouest de Tlemcen.

Sud. Là, la ville, abandonnant à l'Est l'oued Metchkâna, se trouvait dominée par la crête de Lalla-Setti. C'était là pour l'assiégeant une position de choix ; c'était de la brèche voisine d'Es-Sakhratein qu'Abd-el-Moumin s'était précipité sur l'armée almoravide ; et bien souvent les Tlemceniens durent voir, sur la côte qui descend d'El-Qala à Mansourah, prendre position les troupes marocaines. De sérieux travaux de défense étaient nécessaires pour conjurer le danger. L'extension du périmètre des murs et l'édification de la citadelle de Tlemcen firent de cette face une des mieux défendues de l'enceinte.

A l'extrémité orientale, une pointe de l'avant-mur accompagnait vers le Sud le cours de l'oued Metchkâna ; sur la côte, un *bordj* dominait la ville, et pouvait servir à surveiller les mouvements de l'ennemi[1]. Enfin un avant-mur, précédé d'un fossé creusé de main d'homme, quittait l'oued Metchkâna à la hauteur du cimetière chrétien et courait vers l'Ouest jusqu'à la hauteur de l'angle Sud-Ouest du rempart actuel. Un *bordj* important le limitait à son extrémité occidentale. Cette première ligne de défense s'opposait aux assiégeants, à cent mètres environ de l'enceinte principale, et devait considéra-

1. Il a été réparé par le génie militaire en 1842. Outre qu'elle occupe une position importante, cette tour protège les moulins échelonnés sur la côte d'El-Qala ; elle permit d'assurer aux premiers temps de l'occupation française l'approvisionnement en farine de la ville. Les rapports du génie militaire la désignent généralement sous le nom de tour des Moulins (communication de M. le capitaine Lemaire). La côte d'El-Qala paraît de tout temps avoir été considérée comme un point stratégique important. Son nom est peut-être la déviation de celui de « qal'a Ibn Djahl », cité par El-Bekri : « Au sud de Tlemcen se trouve la qal'a d'Ibn-Djahl, fortifiée, riche en eau et en fruits, et située dans la montagne de [illegible] » (Édition de Slane, p. 77). Mais il faut se garder de suivre Bargès lorsqu'il veut placer à El-Qala la citadelle de Temzezdekt où l'Almohade Es-Saïd assiégea Yaghmoracen (*Tlemcen, ancienne capitale*, p. 171, note 2). Temzezdekt est, suivant Ibn-Khaldoun, située dans la montagne au Sud d'Oujda (*Histoire des Berbères*, III, p. 348) ; elle est décrite par Léon l'Africain et Marmol (Léon l'Africain, III, p. 8 ; — Marmol, II, 322).

blement resserrer leur champ d'action. Un épisode, raconté par Ibn-Khaldoun, précise cette disposition : « Le sultan mérinide Abou'l-Hasen avait coutume de faire chaque matin une inspection personnelle de ses postes d'attaque. Il s'avançait à cheval, et à quelque distance de son escorte. Abou-Tâchfîn résolut de s'emparer de la personne de son ennemi et plaça à cet effet des hommes en embuscade. Quand le sultan fut arrivé à l'endroit situé entre la ville et la montagne, les hommes de l'embuscade furent sur le point de le saisir ; même leurs meilleurs coureurs allaient l'atteindre, quand on s'aperçut au camp mérinide de ce qui se passait. Aussitôt tout le monde monta à cheval ; on s'élança au secours du prince par bandes et séparément. Ses fils Abou-Abd-er-Rahmân et Abou-Mâlik, les plus intrépides cavaliers, se mirent en selle et accoururent avec le reste des mérinides. De toute part, ces guerriers se précipitèrent en avant comme des faucons sur leur proie. Les troupes abd-el-wâdites sorties de Tlemcen prirent la fuite et tombèrent par mégarde dans un fossé où une foule de monde fut écrasée. Plus de guerriers y succombèrent que dans le conflit qu'ils voulaient éviter[1]. »

Bien en arrière de cet avant-mur se dressait l'enceinte même de la ville. Vers son centre, appuyé comme le *castellum* des cités romaines à une partie de l'enceinte principale, et pénétrant dans l'intérieur de Tlemcen, se trouvait le quadrilatère du *Méchouar*[2]. Nous dirons plus loin (GRANDE MOSQUÉE

1. *Histoire des Berbères*, IV, p. 222 ; III, p. 411.

2. « Méchouar », qui signifiait à l'origine « salle du conseil », désignait en Andalousie et dans le Maghrib un palais-citadelle (Cf Dozy, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, I, p. 800). Dans le sens de salle du conseil, le mot ne paraît pas inconnu aux dialectes orientaux (Cf. Van Berchem, *Matériaux pour un corpus*, p. 585, note 3).

dans quelles circonstances Yarmorâsen en jeta les premiers fondements. Ses successeurs y apportèrent de nombreux embellissements. La ceinture de hautes murailles, qui l'entoure aujourd'hui encore, fut, au témoignage d'El-Tenesi, l'œuvre d'Abou'l-Abbâs Ahmed[1]. Mais on n'en doit pas conclure qu'avant ce prince la résidence royale de Tlemcen fut dépourvue de fortifications. Dès 717, elle pouvait être, ainsi que le raconte Ibn-Khaldoun, en même temps qu'un palais, une sorte de prison ; Abou-Hammou Ier y retint près de lui des otages pris aux rebelles de Médéah[2]. Au XVIe siècle, Léon l'Africain le vit encore très florissant : « Du côté du midi est assis le palais royal ceint de hautes murailles en manière de forteresse, et par dedans embelli de plusieurs édifices et bâtiments avec beaux jardins et fontaines. Il a deux portes, dont l'une regarde vers la campagne, et l'autre — là où demeure le capitaine du château — du côté de la cité[3]. » Marmol en fait une description identique et donne, en outre, les noms des deux portes, la première se serait appelée Bâb Gied, et la seconde Bâb Gâdir[4]. — Avec la domination turque, le Méchouar subit une profonde décadence. Les pavillons qui ornaient l'intérieur furent à peu près détruits lors de la révolte des Tlemceniens contre le bey Hasan, en 1670[5]. Seule la haute enceinte subsista,

1. Cf. *suprà*, p. 26.

2. Cf. *Histoire des Berbères*, III, p. 397.

3. Cf. Léon l'Africain, III, p. 25. — Tout le chapitre XVI de *Tlemcen, capitale, etc.*, est consacré à la description du Méchouar et à l'énumération des merveilles qu'il contenait.

4. Cf. Marmol, III, 330 ; ces noms nous paraissent impossibles à identifier, ou plutôt nous croirions volontiers à une confusion de Marmol avec deux portes de l'enceinte : Bâb-el-Jiâd et Bâb-Agâdir (la porte de la Montée portait parfois ce dernier nom).

5. Cf. *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 385.



A. Fontemoing, Éditeur, Paris

VIEILLE ENCEINTE DE TLEMCEN

dégradée, mais capable d'abriter encore efficacement les maitres de la citadelle. En cas de danger, toute la population qouloughli, d'origine turque, pouvait y trouver asile, et en même temps coopérer à sa défense. C'est ce qui arriva encore en 1832, quand le sultan du Maroc voulu s'emparer de Tlemcen, et, en 1836, lorsqu'Abd-el-Kader se fut rendu maître du reste de la ville. Des maisons particulières occupaient toute la partie Nord du rectangle ; le palais, les jardins et la mosquée étaient situés dans les parties Sud et Est. En 1842, le génie militaire trouva l'intérieur du Méchouar encombré de ruines ; il déblaya, abattit des masures, rasa ce qui restait de l'ancien palais, et construisit à la place des bâtiments destinés à divers services de l'armée. Il conserva l'emplacement des deux portes, mais en élargit l'accès[1] ; il restaura sérieusement l'enceinte, fort endommagée. Aujourd'hui, crénelée à l'européenne, percée de meurtrières, munie d'échauguettes, elle n'offre plus grand chose d'intéressant à l'archéologue, qui étudie la fortification arabe du Maghrib.

Vers le Sud-Est, l'enceinte principale prolongeant le mur extérieur du Méchouar, allait rejoindre l'enceinte avancée au lieu qu'on appelle aujourd'hui Bit-er-Rich. Elle a laissé, comme vestiges, trois tours en pisé situées à l'intérieur de la ville, à 40 mètres environ des nouveaux remparts (Voir Pl. II), et des fragments de courtine dans les jardins qui s'étendent entre la muraille actuelle, la route de Bel-Abbès, et le chemin de Sidi Bou-Médine. D'après nos conjectures, c'est à Bit-er-Rich

1. Dans leur dernier état, celle qui donne sur la ville portait le nom Bâb-el-Méchouar, et celle qui donne sur la campagne de Bab-et-Tsouitsa : la tour actuelle qui surmonte la première fut bâtie par le génie militaire, en 1843 ; elle ne date pas de l'époque arabe, comme le veut de Lorral (*Tlemcen*, p. 362).

que devait être située anciennement une des portes méridionales de la ville, Bâb-el-Jiâd[1]. Un groupe de tours et une épaisse muraille dont il reste d'importants fragments défendait là un pont jeté sur l'oued Metchkâna. D'autre part une tour placée à quelques mètres de l'oued Metchkâna, et à 100 mètres environ des nouveaux remparts (elle portait dans son dernier état le nom de Bordj-Qchâqech), faisait partie de l'enceinte avancée. Un chemin couvert, aujourd'hui à ciel ouvert, mais encore voûté au moment de l'entrée, à Tlemcen, des troupes françaises, mettait en communication cette tour avec l'enceinte principale située en arrière.

De Bit-er-Rich, l'enceinte traversait la route actuelle de Bel-Abbès. Elle passait par des terrains maintenant occupés par la gare ; des fragments importants, incorporés dans les habitations européennes voisines, le long de l'oued Metchkâna, en sont encore visibles. Elle fermait Agâdir, en allant rejoindre le périmètre oriental au-dessous du cimetière de Sidi-Yaqoub. C'est là que, selon nos conjectures, était située l'ancienne porte de Wahb. L'enceinte Sud-Est d'Agâdir était-elle double? les vestiges subsistant ne permettent pas de l'affirmer. Le voisinage immédiat de l'escarpement de l'oued Metchkâna rendait d'ailleurs difficile

1. Cf. Une explication du nom de Bit-er-Rich, *ap.* de Lorral, *Tour du Monde*, 1875, p. 32. Elle ne nous a pas été confirmée personnellement; mais elle paraît fort plausible, de ce fait que des rites sacrificiels analogues à ceux décrits par de Lorral se célèbrent encore couramment dans certains sanctuaires tlemceniens. D'autre part, des textes nous parlent des cimetières d'Aïn-Wanzouta et d'El-Merdj en dehors et à côté de Bâb-el-Jiâd (*Bostân*, notre manusc., ps. 70, 170, 248, 471); or ces cimetières sont bien connus aujourd'hui encore : ils sont situés à 150 mètres environ au Sud-Est de Bit-er-Rich. Il semble, d'après la description qu'en donne Mohamed-ben-Yousef-el-Qaisi dans une pièce de vers en l'honneur de Tlemcen, qu'on aboutissait à Bâb el-Jiad par des rues tortueuses (*Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyan*, p. 548.

l'établissement d'un avant-mur. Cependant les traces de deux enceintes sont encore visibles à Sîdi Yaqoub : l'une, en avant, contourne le plateau de ce cimetière en suivant l'oued ; l'autre, à l'Ouest, en arrière, parsème de ses débris une petite crête, aujourd'hui couverte de jardins.

Au début de la dynastie Abd-el-Wâdite, Agâdir était encore fort peuplée[1]. Elle déclina rapidement dans la suite, au fur et à mesure que Tagrârt augmentait. A l'époque des derniers zeiyânides, les textes nous en parlent comme d'un quartier solitaire, et à peu près abandonné[2]. Dévastée encore au cours des guerres sanglantes qui précédèrent l'occupation des Turcs, Agâdir cessa d'être habitée. Sous la domination des successeurs d'Aroudj, ses habitants rentrèrent dans Tagrârt ou se retirèrent au Maroc. Peu à peu les cultures maraîchères remplirent les intervalles des ruines. Seule la mosquée avec son minaret, et une partie de l'enceinte orientale et septentrionale subsista; mais on cessa d'y réparer les brèches que le temps y ouvrait chaque jour. La Tagrârt primitive devint tout Tlemcen[3].

Au moment de l'entrée à Tlemcen des troupes françaises, l'enceinte occupait sensiblement l'emplacement que couvre aujourd'hui le rempart en pierres de taille, commencé par le génie militaire en 1852[4]. Les avant-murs, les ouvrages extérieurs

1. Rappelons que Yarmorâsen jugea utile d'élever un minaret à sa mosquée (Cf. *suprà*, p. 19).

2. « Le chîkh Sîdi Lahsen († 1453) alla s'établir dans le quartier solitaire d'Agâdir » (*Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 323); au xviie siècle, l'auteur du Bostân, parlant d'un personnage enterré auprès de Bâb-Zîr, qui faisait communiquer Tlemcen avec Agâdir, dit : « Sa tombe est à l'intérieur de Tlemcen, c'est-à-dire « de la ville » (*Bostân*, notre manuscrit, p. 476); c'est donc qu'Agâdir n'est plus qu'une banlieue.

3. Cf. *Tlemcen, ancienne capitale, etc.*, p. 179, 180; Ez-Ziâni, *ap. Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân*, p. 537.

4. Nous avons personnellement consulté de vieux Tlemceniens; en outre,

étaient à peu de chose près aussi ruinés qu'ils le sont maintenant, et nul n'y prêtait plus attention. A l'Est, un mur isolait la ville du quartier ruiné d'Agâdir; à quelques 50 mètres de lui, une ligne de décombres courait parallèlement; peut-être représentait-elle les restes de l'enceinte occidentale primitive d'Agâdir[1], celle où, avant la fondation de Tagrârt, s'ouvrait la porte d'Abî-Qorra. Sur la face septentrionale, trois portes s'ouvraient; la première, Bâb-Sidi'l-Halwi, ou Bâb-ez-Zâwiya dominait le petit village de Sidi'l-Halwi; une autre plus petite, Bâb-Sour-el-Hammâm était située un peu au couchant de la porte du Nord actuelle; enfin, Bâb-el-Qermâdin, dont nous avons parlé plus haut, occupait l'angle Nord-Ouest de la cité; des casernes de *yoldâch* l'avoisinaient. Sur la face occidentale, on trouvait deux portes : l'une Bâb-es-Sâqa, était placée à droite de la porte d'Oran actuelle; l'autre était la vieille Bâb-Kechchout; elle portait aussi le nom de Bâb-Sidi-Boudjemâ ou encore le nom pittoresque de Bâb-el-Jorlila, *porte de la Balançoire;* ce dernier lui venait des cadavres de malfaiteurs, qui, victimes de la justice sommaire des gouverneurs turcs, s'y balançaient souvent. Deux saillants la flanquaient, où étaient installées des batteries turques (tobbâna). Sur la face méridionale, on rencontrait successivement le bordj Zafrani (nous en avons fait la tour Safranet!) et le bordj Sîdi Bou-Izâr; ils sont encore debout; puis Bâb-el-Hâdid, un peu à gauche de la porte actuelle des Carrières. Enfin, une petite poterne ombragée d'un mûrier, et qui en recevait le nom de Bâb-et-Tsouîtsa (porte du Mûrier) donnait un accès

M. le capitaine Lemaire nous a communiqué divers renseignements puisés par lui dans les archives du génie.

1. Comp. *Tlemcen, ancienne capitale, etc.*, p. 153.

étroit et tortueux dans le Méchouar[1]. La face orientale était percée de quatre portes : Bâb-Taqarqârêt, était située à l'angle Sud-Est de l'enceinte actuelle, à 100 mètres de l'oued Metchkâna ; et en face du bordj el-Qchaqech ; Bâb-el-Jiâd reportée bien au Nord-Est de son emplacement primitif, s'ouvrait un peu à gauche de la porte actuelle de Sîdi Bou-Médine[2] ; enfin, successivement, Bâb-er-Rebeut (entre les portes actuelles de Sidi Bou-Médine et de l'Abattoir), Bâb-es-Souiqa (sur l'emplacement de la porte de l'Abattoir) et Bâb-Zîr (à la hauteur du village de Sidi Lahsen) donnaient accès dans la ville à travers la longue ligne du rempart oriental.

1. Cf. *suprà*, 131

2. Le quartier qui avoisine la porte actuelle de Sidi Bou-Médine porte encore le nom de *Houma Bâb-el-Jiâd*, on trouvera un dessin représentant Bâb-el-Jiâd dans son dernier état *ap.* Piesse et Canal, *Tlemcen*, p. 14.

II

MINARET D'AGÂDIR

Nous avons dit plus haut dans quelles conditions Idris Ier édifia la mosquée d'Agâdir, *El-Jâmi El-Atiq* (la vieille mosquée), comme on l'appelle parfois. Son fils Idris II y retravailla, et la dota d'une chaire. Suivant le *Qartâs*, un voyageur du XIe siècle de l'hégire aurait encore vu au sommet du *minbar* d'Agâdir un morceau de bois où étaient gravés ces mots : « Construit par les ordres de l'imâm Idrîs-ben-Idrîs-ben-Abdallah dans le mois de Moharrem 199[1]. » Quant au minaret, il fut, selon El-Tenesi, l'œuvre de Yarmorâsen. Il paraîtra extraordinaire que, pendant quatre siècles, cette mosquée cathédrale d'une ville importante fût demeurée sans minaret ; au surplus le terme « *banâ* », construire, qu'emploie El-Tenesi[2], a une signification extrêmement lâche. Il peut s'appliquer à une réédification, aussi bien qu'à une fondation ; et peut-être que la

1. Cf. *Roudh el-Qartâs*, p. 60.
2. *Ed-dourr wal-Iqyân* (manuscrit de la Médersa de Tlemcen), fol. 60.



A. Fontemoing, Éditeur, Paris [illegible]

[illegible]

base du minaret, faite de pierres de grand appareil empruntées à des constructions romaines, nous offre les derniers vestiges d'un minaret primitif, antérieur à Yarmorâsen, et partiellement reconstruit par lui.

La Jâmi El-Atiq suivit le sort d'Agâdir. Elle cessa d'être fréquentée au fur et à mesure que le vieux quartier qui l'entourait était déserté. On y disait encore la prière du vendredi au xve siècle, sous le règne d'Abou'l-Abbâs Ahmed[1]. Même le Bostân mentionne le savant Ali-ben-Yahya Es-Salaksini, qui mourut en 1564, comme ayant été imâm de la mosquée d'Agâdir ; ce personnage y faisait en outre des cours très fréquentés[2]. Mais, avec la domination turque, Agâdir fut définitivement ruiné, et sa mosquée n'eut vraisemblablement plus de fidèles. Peut-être continua-t-on encore, au xviie siècle, d'y réciter le Coran[3] ; c'est une pratique pieuse qui persiste dans les mosquées après qu'on n'y célèbre plus le culte[4]. A l'entrée des troupes françaises à Tlemcen, la Jâmi El-Atiq ne présentait plus qu'un amas de décombres qu'on fit disparaître. Le minaret seul subsiste encore.

Ce minaret est situé dans un champ, à 15 mètres environ d'un chemin qui descend de la porte actuelle de l'Abattoir à la vieille route de Safsaf. D'après les renseignements que nous avons recueillis, il était, comme les minarets de la Grande Mosquée de Tlemcen, de Sidi Bou-Médine et de Sidi'l-Halwi,

1. Cf. *Complément de l'Histoire des Benî-Zeiyân.*

2. *Bostân*, notre manuscrit, p. 296-299 ; Ali ben-Yahya était, à ce qu'indique le texte, à la fois moueddin et imâm à la mosquée, ce qui semble indiquer que ce sanctuaire n'avait plus aucune importance.

3. Cf. Habous de la mosquée de Chikh Senousi, *ap. Revue africaine*, septembre 1861, p. 332, l. 13.

4. Il en est encore ainsi dans certaines mosquées ruinées de Bou-Médine ; comp. Doutté, *ap. Journal asiatique*, janvier 1902, p. 161 ; *in fine.*

situé au Nord de la mosquée. Sa base, jusqu'à une hauteur de 6 mètres, est formée de belles pierres, empruntées à des constructions ou à des tombeaux romains. Plusieurs portent des inscriptions latines [1]. Au-dessus de ce soubassement s'érige une tour de brique dont les cotés sont ornés de faibles défoncements, garnis d'arcatures et de réseaux, et percés de fenêtres étroites éclairant l'escalier. Le décor varie peu sur les quatre faces. On rencontre d'abord, en partant du bas, un petit rectangle garni, soit d'une arcade festonnée portant sur deux pilastres de brique, soit de deux arcades lobées reposant sur une colonnette médiane monolithe et couronnée d'un chapiteau à crosses simplement épannelées. Des colonnettes semblables soutiennent les arcs lobés des grands réseaux supérieurs, composés de diagonales lobées sans ornements, ou à lambrequins et décorés régulièrement de fleurons en terre cuite inscrustés d'émail vert. Une bande de briques forme ceinture et précède la galerie supérieure. Celle-ci est formée de cinq arcades lobées portant sur des colonnes sans chapiteaux. Des merlons à redans couronnent la plate-forme. L'édicule terminal porte un arc à feston, et un petit réseau. Des inscrustations de plaques vertes et un cadre à décor étoilé en complètent le revêtement.

Un escalier de cent vingt-trois marches, portant sur un noyau central, permet l'accès à la plate-forme. Les rampes en sont couvertes, dans les trois premières volées, par des dalles

1. Cf. *Sup.* p. 10, note 3. — *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 157 et suiv. : nous ne saurions, bien entendu, souscrire à l'amusante remarque de Bargès, qui loue l'architecte musulman « d'avoir fait preuve d'intelligence en plaçant dans le mur des inscriptions latines, de manière à pouvoir être lues » (p. 163). — Voir Cagnat et Saladin *ap. Voyage en Tunisie*, Tour du Monde 1885 II, p. 318, un exemple analogue.

romaines et dans le reste de l'escalier, par des voûtes d'arêtes en brique.

Ce minaret, classique de plan et de composition, et de proportions très élégantes, était très probablement revêtu en entier d'un enduit à la chaux.

III

GRANDE MOSQUÉE

Une inscription cursive qui se déroule sur la corniche du tambour de la coupole, à la Grande Mosquée de Tlemcen, nous fournit la date la plus ancienne qu'on puisse assigner à la construction de cet édifice. Cette inscription est ainsi conçue : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu bénisse Mohammed, sa famille et leur donne le salut ! L'ordre d'exécuter cet ouvrage[1] est émané de l'Émir très illustre... Que Dieu fortifie son pouvoir, augmente l'aide qu'il lui prête, et perpétue son règne ! Ceci a été achevé sous la direction du jurisconsulte très illustre et cadi très généreux Abou'l-Hasen-Ali-Ben-Abd-er-Rahmân-ben-Ali que Dieu fasse durer sa gloire. L'ouvrage a été achevé en Djoumâda second de l'année 530[2]. » —

1. *Mimmâ amara bi Amalihi ;* — cf. sur cette formule, de Saulcy *ap. Journal asiatique*, avril 1839, p. 347 et suiv. ; — Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 19, note 2.

2. Publiée et traduite par Brosselard [*les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, decembre 1858)] et Bargès (*Tlemcen, ancienne capitale, etc.*, p. 435, 430). Après vérification, nous adoptons la lecture de Brosselard, et notre traduction ne diffère que très peu de la sienne : on trouvera reproduit le fac-simile de la date de cette inscription (p. 92, *fig.* 8). D'autre part, Brosselard (*Rev. Afric.*, déc. 1858, p. 85) confond la Grande Mosquée de Tlemcen (Tagrârt) avec celle d'Agâdir, quand il attribue sa fondation première à Idris-ben-Abdallah.



A. Fontemoing, Editeur, Par

D'autre part, une inscription gravée sur le pourtour de la porte en bois de l'ancienne *maqçoura*, nous donne la date de Ramadhân 533[1]. Ces deux dates, correspondant aux années 1135 et 1138 de l'ère chrétienne, nous reportent au règne d'Ali-ben Yousef, l'avant-dernier des Almoravides (1106-1142). Ce prince, grand guerrier et bon administrateur, affermit en Espagne la domination musulmane. C'est sous son règne qu'apparut le mahdi almohade Ibn-Toumert, dont le successeur Abd-el-Moumin devait consommer la ruine des Almoravides.

« Une particularité qui frappe tout d'abord à la lecture de cette inscription commémorative, a dit Brosselard, c'est que le nom du prince fondateur, qui s'y trouvait originairement mentionné, a disparu sous le ciseau[3]. » Il en est bien ainsi : entre les mots « le très illustre » (El-Adjall) et « que Dieu fortifie... » (Ayyada'llâh) se remarque une lacune d'environ 50 centimètres. Bargès a présumé, avec beaucoup de sagacité, que le mutilateur devait être l'almohade Abd-el-Moumin, qui s'empara de Tlemcen en 537, après en avoir chassé Tâchfîn-ben-Ali. Il aurait cherché à faire disparaître de la Grande Mosquée de Tlemcen, le souvenir des Almoravides exécrés[4]. Peut-

1. Publiée par l'un de nous (*Bulletin archéologique de l'Afrique du Nord*, p. 548-551 : on trouvera le fac-simile d'un fragment de cette inscription, la date de 533 et « la mosquée cathédrale de Tlemcen » *fig.* 24.

2. Prise de la place d'Alger, notre photographie d'ensemble montre la petite qoubba octogonale de Sidi Merzouq, six pignons des nefs de la salle de prière, à droite le pavillon couvrant la coupole qui précède le mihrab, en arrière-plan, le sommet du minaret.

3. *Revue africaine*, décembre 1858, p. 87.

4. *Tlemcen, ancienne capitale etc.*, 436 ; mais il nous est impossible de le suivre quand, après réflexion, « il se souvient d'avoir lu lui-même sur place », dans la lacune, les mots rajoutés *El-amdjad maoulâna Abd-el-Moumin* (le très louable notre seigneur Abd el Moumin.) Nous avons sous les yeux une photographie agrandie de l'inscription de la Grande Mosquée, et il ne nous est permis de rien démêler dans la partie mutilée de l'inscription. — Cf. des

être obéissait-il aussi non seulement à la haine, mais à des scrupules religieux, hostiles à la pompe toute mondaine des inscriptions commémoratives[1]. Par là s'expliquerait ce fait singulier, qu'effaçant le nom d'Ali-ben-Yousef, il ait laissé intacte la date de 530, qui nous permet de restituer le mérite de la construction de la Grande Mosquée à son véritable auteur. — Il est possible que, d'autre part, Abd-el-Moumin lui-même ait travaillé à la mosquée-cathédrale de Tlemcen. Le Qartâs prétend qu'il la bâtit, et le terme vague de *bunyân* (construction), dont il se sert, s'applique également à une fondation, à une restauration, à un agrandissement[2]. Mais rien ne vient corroborer ce renseignement douteux. Dans tous les cas, il paraît certain que le vaste édifice, richement décoré à l'intérieur, attendit soixante-dix ans encore avant d'avoir un minaret.

Ce fut Yarmorâsen-ben-Zeiyân, le fondateur de la dynastie abd-el-wâdite, qui, au dire de Tenesi et de Yahya ben-Khaldoun, éleva le minaret de la Grande Mosquée[3]. De fait, l'analogie de style de cette tour avec celle du minaret d'Agâdir, que les historiens attribuent au même prince, permet bien de croire à une origine commune. D'après une tradition célèbre, l'illustre sultan zeiyânide aurait refusé d'y faire inscrire son nom, et aurait répondu aux conseilleurs la phrase berbère : « Issenets Rebbi », « Dieu le saura[4] ». On dit encore que Yarmorâsen, s'apercevant que sa nouvelle construction avait vue sur les

exemples de mutilations d'inscriptions analogues *ap.* Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, p. 163 et suiv., p. 314, 315.

1. Cf. Doutté, *Mission au Maroc* (*Journal asiatique*, janvier 1902, p. 161).

2. Cf. *Roudh-el-Qartâs*, p. 269 ; *Tlemcen, ancienne capitale, etc.*, p. 437.

3. Cf. *Histoire des Benî-Zeiyân*, p. 22 ; — *Complément*, p. 9.

4. Cf. *Histoire des Benî-Zeiyân*, XXXVII ; — dans Tenesi, la reponse de Yarmorâsen est rapportée en arabe (*Ed-Dourr wal-Iqyân*, manuscrit de la *Medersa de Tlemcen*, f° 59 *verso*).

dépendances du *Qaçr-el-qadîm* voisin, abandonna définitivement cette résidence royale, et alla jeter dans la partie méridionale de la ville, les fondations d'un nouveau palais, le Méchouar[1].

Plus tard, d'autres dépendances vinrent au cours des règnes successifs s'ajouter à l'édifice principal : une bibliothèque placée à droite du mihrâb, construite par Abou-Hammou II en 760 (1359 après J.-C.)[2], une autre bibliothèque, datant du règne de Moulâi Abou-Zeiyân (1394-1399) et qui se trouvait à la partie antérieure du monument[3]. Enfin des tombeaux vénérés avoisinent le sanctuaire : l'un, à l'angle Sud-Ouest, est une qoubba à dôme polygonal, qui recouvre les restes de Mohammed-ben-Merzouq, d'Abou'l-Hasen-ben-En-Nejjâriya, et peut-être de Yarmorâsen lui-même ; c'est le seul débris de ce qui fut jadis comme la nécropole des Beni-Zeiyân[4]. A l'Est de la Grande Mosquée, se trouve la chambre sépulcrale de Sîdi Ahmed Bel-Hasen El-Ghomâri, à laquelle est adjoint un hospice indigène[5].

Plan. — Le plan de la Grande Mosquée est simple et classique. La cour (çahn) est un carré d'à peu près 20 mètres de côté (Pl. V)[6], flanqué à l'Est et à l'Ouest de portiques couverts

1. Cf. Brosselard, *Tombeaux des émirs Benî-Zeiyân*, p. 53.

2. Cette bibliothèque, qui existait encore il y a cinquante ans (Cf. *Tlemcen, ancienne capitale, etc.*, p. 431, 432; Brosselard, *ap. Revue africaine*, décembre 1858, p. 90), a disparu dans les remaniements que le service des Monuments historiques a fait subir à la Grande Mosquée. L'inscription sur bois qui surmontait sa porte (Cf. Brosselard, *loc. cit.*) est encore en place.

3. Cf. *Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 98.

4. Cf. Brosselard, *Tombeaux des émirs Benî-Zeiyân*, p. 54, 137 et suiv.; — *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 430, 431.

5. Cf. *infrà*, p. 160-161.

6. Notre photographie présente, au premier plan, le bassin aux ablutions ; au fond, quatre des arcades qui s'ouvrent sur la salle de prière, montrant l'emploi *simultané* de quatre genres différents de découpure. A droite, à la base de la grande arcade qui précède la nef médiane, on remarque l'échan-

à trois et quatre nefs. Au Nord, un portique transversal à quatre travées enveloppe le minaret. Nous avons peine à croire que cette disposition soit originelle, et que les deux galeries qui flanquent la tour du côté de la façade principale aient fait partie de l'ancien plan. La proportion ordinaire des mosquées, observée dans la mosquée de Cordoue, qui fait de la première arcade de la salle de prière le milieu de l'ensemble, suivant l'axe, l'habitude de placer le minaret en bordure ou même saillant sur la face principale, la présence d'un mur isolant les deux galeries indiquent suffisamment où s'arrêtait primitivement la Grande Mosquée.

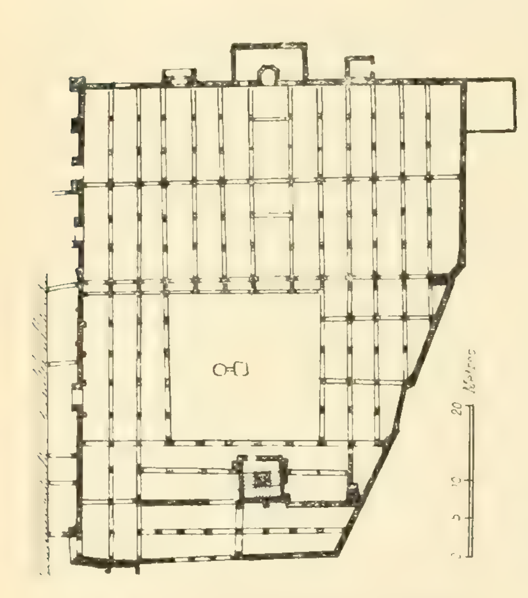
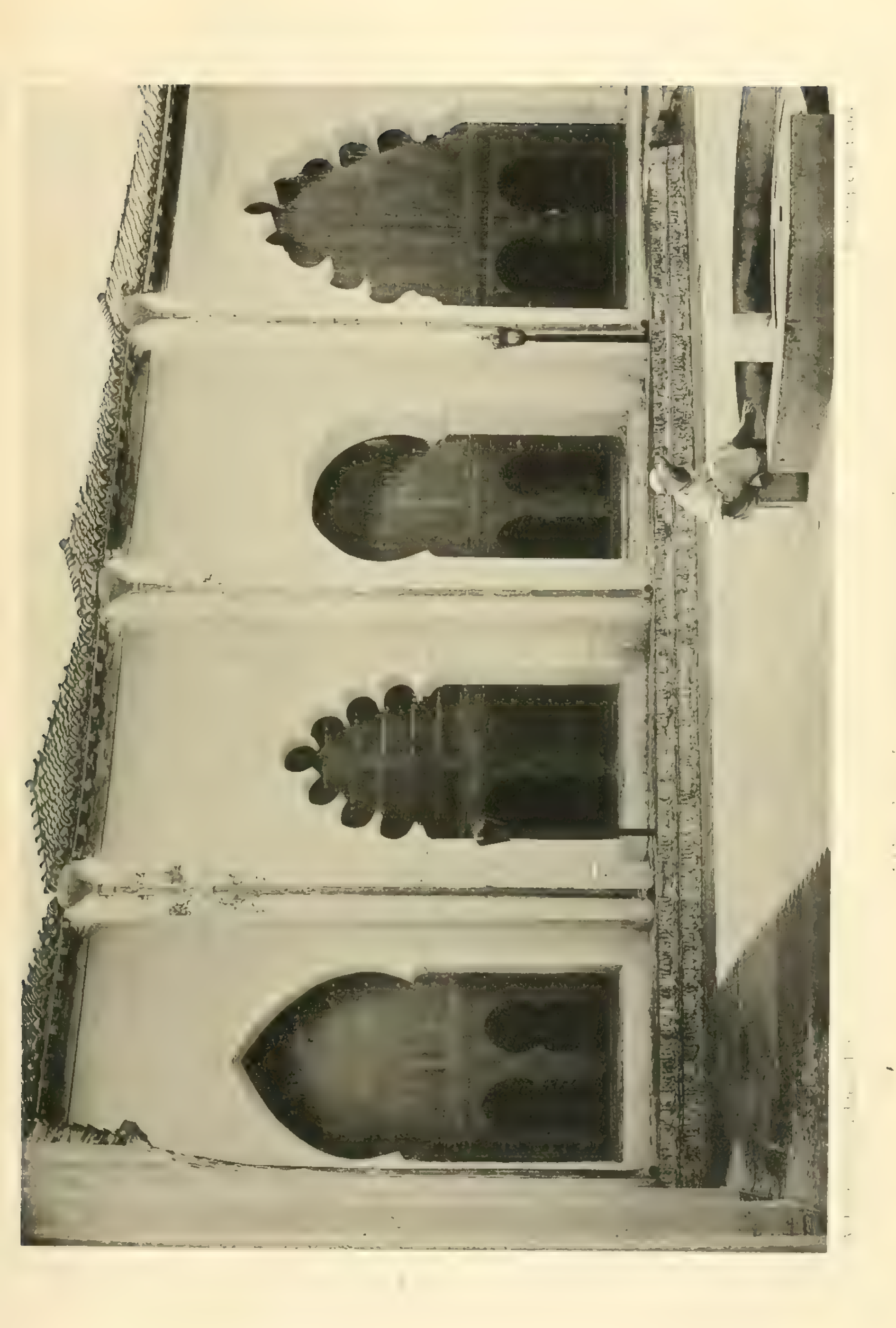


Fig. 14. — Plan de la Grande Mosquée.

Il convient de remarquer aussi, en même temps que l'absence d'ouvertures, la déformation imposée au plan naturel sur la face occidentale de cette partie, déformation qui entraîna sans doute le changement d'axe pour la cour tout entière, et même le léger gauchissement de l'arcature qui la borde à l'Ouest[1]. Il semble bien qu'une telle disposition résulte du voisinage d'un

crure prolongeant le niveau du cahn pour indiquer la qibla aux fidèles placés dans cette partie de la Mosquée.

1. Une irrégularité analogue se remarque à la Mosquée de Sidi Okba.



édifice important, difficilement attaquable, antérieur à la mosquée, auquel celle-ci dut s'accoler, tout en en respectant l'ordonnance. Ce pan coupé indique vraisemblablement la place et l'orientation du *Qaçr el-qadîm*, dont la mosquée d'Ali ben-Yousef ne fut d'abord qu'une sorte de dépendance.

La salle de prière est formée de treize nefs perpendiculaires au mur du mihrâb et portées par six rangs de piliers, la plupart soutenant des arcs plein cintre en fer à cheval ; quelques-uns, dans la partie orientale portent des arcs brisés. Les nefs ont toutes $3^{m},20$ de largeur ; seule la nef médiane a $4^{m},60$. L'intérieur de la salle, qui forme un rectangle assez exactement deux fois plus large que profond, présente un total de 60 pieds droits et de deux colonnes.

Deux coupoles situées dans le grand axe, l'une précédant le mihrâb, la seconde au centre de la salle, derrière le sedda, ont nécessité l'emploi d'arcades transversales établissant un tambour inférieur.

Pour la coupole du mihrâb, cette arcade se limite à la nef médiane, sans se continuer par une travée complète parallèle au mur du fond. De plus, un rapprochement progressif des saillants supportant les arcs de la grande nef fait que, de $4^{m},60$, sa largeur du côté du çahn, elle est réduite, en arrivant à la qibla, à $3^{m},50$, distance de la dernière rangée de pieds droits au mur du fond ; il en résulte que la forme T, visible à Sidi Okba et dans les mosquées mérinides, n'existe pas à la Grande Mosquée[1].

Deux des arcs transversaux, ainsi que la travée entière qui, partageant la salle de prière de l'Est à l'Ouest, interrompt les

1. Cf. *suprà*, p. 41.

combles des nefs, et supporte un chéneau de briques, sont découpés suivant de grands festons circulaires. Trois grandes portes donnent, en plus de l'entrée de la face antérieure, accès dans la Mosquée par le côté oriental[1]. Deux petites portes à droite et à gauche du mihrâb font communiquer avec la salle de prêche ; deux autres portes plus écartées permettent d'entrer par le mur du fond[2].

Les coupoles et le mihrâb (Pl. VI). — La coupole centrale est creusée de larges cannelures rayonnantes. Celle qui précède le mihrâb est polygonale. Le point de départ des pans qui la forment est une suite d'arcades trilobées celles des angles formant trompes et décorées de stalactites embryonnaires. Des cintres étroits, se croisant plusieurs fois au sommet, séparent les pans entièrement ajourés. Le tambour carré sur lequel elle est établie a pour corniche un large cavet où court en caractères andalous l'inscription dédicatoire dont nous avons plus haut donné la traduction.

Une fenêtre en plein cintre vient au dessous, garnie par une claire voie à décor géométrique. Elle interrompt une fausse galerie formée d'arceaux trilobés posant sur des pilastres à chapiteau trapézoïde. Sous la galerie lobée règne une bordure qui enveloppe tout le cadre du mihrâb. Une frise vient ensuite où des acanthes vues de profil alternent avec des acanthes vues de face, puis une bande de caractères coufiques dessine le rectangle intérieur où s'inscrit l'arc du mihrâb.

1. Une quatrième porte, à l'extrémité Nord-Ouest, donnait autrefois accès dans la partie de l'édifice actuellement occupée par la *Mahakma* du cadi. L'installation de ce prétoire à cet emplacement, pris sur le portique Nord de la mosquée, est toute récente.

2. Celle qui est située à gauche du mihrâb en lui faisant face porte extérieurement une inscription moderne peinte sur bois, publiée par Brosselard (*Revue africaine*, décembre 1858, p. 92).



A. Fontemoing, Éditeur, Paris — Phototypie Berthaud

MIHRÂB DE LA GRANDE MOSQUÉE

C'est un plein cintre en fer à cheval portant sur deux colonnettes engagées. Des représentations de voussoirs sculptés alternent avec des portions lisses d'une largeur à peu près égale à celle des voussoirs (*fig.* 15). Deux arcs de cercle les limitent : le cercle enveloppant, déformé à sa partie inférieure, est découpé en larges festons. Ces voussoirs rayonnent autour d'un centre unique placé sur la corde qui soutend l'arc d'ouverture, au sommet du tailloir des colonnettes.

Deux panneaux rectangulaires décorent la cimaise ; ils sont bordés par des inscriptions coufiques, et garnis, comme les quatre écoinçons qui cantonnent l'arc du mihrâb, d'un décor

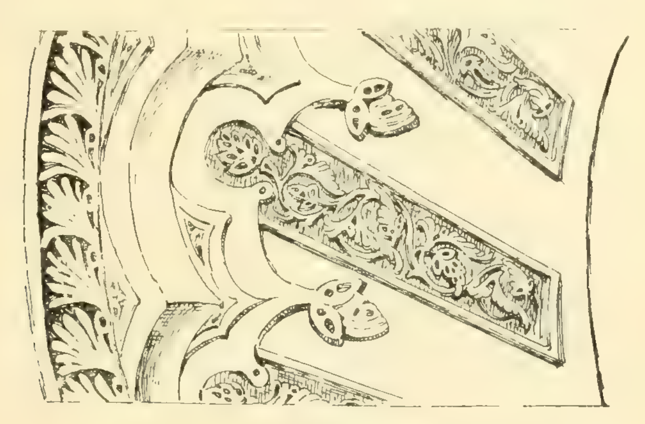


FIG. 15. — Voussoirs sculptés du mihrâb.

floral foisonnant. Si l'on en croit le Bostân, tout le mihrâb était primitivement peint en vert (Cf. *suprà*, p. 84).

La coupole du mihrâb est intaillée de grosses cannelures ; elle repose sur un polyèdre à huit pans. Cinq d'entre eux forment la niche ; ils sont interrompus à la hauteur de la naissance de l'arc par une inscription coufique (*fig.* 21) ; trois fenêtres en plein cintre, garnies d'entrelacs floraux ajourés, décorent les pans du fond (*fig.* 22).

Charpentes. — Comme l'était primitivement la mosquée de Cordoue, la Grande Mosquée de Tlemcen est couverte par des charpentes apparentes. Les fermes, d'un modèle extrêmement simple et très inspiré des fermes romaines à entraits, y sont fort rapprochées les unes des autres ; de légères sculptures décorent les blochets et les consolettes qui les soutiennent.

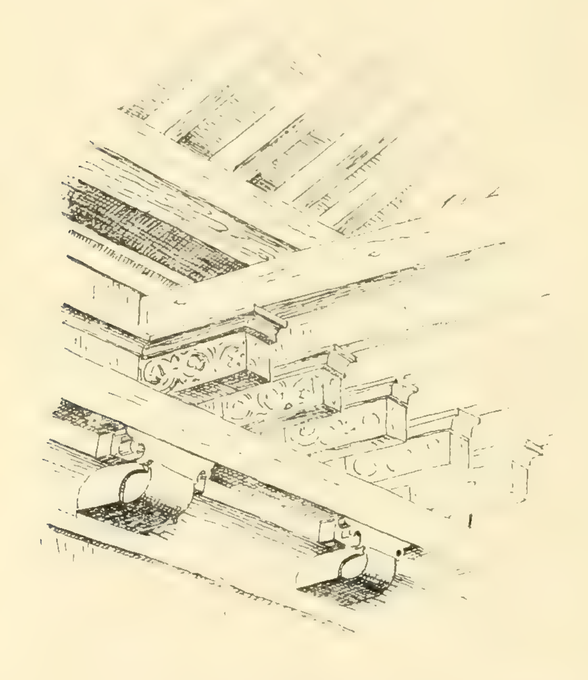


FIG. 16. — Vue perspective des charpentes de la nef centrale.

Notre croquis (*fig.* 16), emprunté à la collection des Monuments historiques, reproduit les fermes de la nef médiane ; dans les autres nefs, les chevrons reparaissent au-dessous de la panne basse.

Le style. — Le style du décor est encore fortement imprégné de l'influence byzantine, et l'on peut dire que chaque élé-

ment du revêtement de plâtre révèle une imitation voisine encore du décor mosaïque et sculpté de la mosquée de Cordoue ou la communauté des origines.

Chapiteaux. — Nous avons essayé déjà d'indiquer la lente formation du chapiteau arabe de Grenade et de Mansourah. La place des chapiteaux de la Grande Mosquée (*fig.* 17 et 18) est facile à déterminer dans le tableau dressé plus haut (*fig.* 6). Très analogue à ceux des nefs orientales de Cordoue, les deux spécimens de Tlemcen, qui portent encore la double couronne d'acanthe, montrent déjà le grand développement pris par le rebord supérieur de la corbeille prêt à devenir le turban à inscription. Un seul détail les différencie des chapiteaux de Cordoue : c'est le parallélipipède attaché aux deux disques angulaires du premier (*fig.* 17) et dont les volutes du second (*fig.* 18) portent une interprétation significative [1].

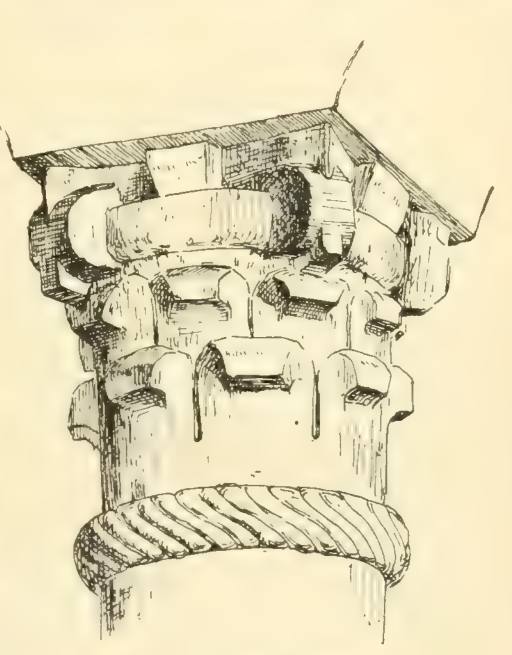


FIG. 17. — Grand chapiteau.

1. Il y a un autre chapiteau à la Grande Mosquée, placé dans la portion Nord-Ouest des portiques de la cour. Il est d'un modèle très archaïque. De galbe *tronconique*, il est revêtu presque complètement de feuilles lisses

Le style du décor de plâtre. — La division des coupoles en larges cannelures rayonnantes s'observe à Cordoue, dans les niches angulaires, au croisement supérieur des cintres (la grande coquille monolithe en donne peut-être ou l'idée initiale, ou une ingénieuse déformation [1]).

La Grande Mosquée présente un très intéressant exemple de ces coupoles sur nervures (*fig.* 19) dont les origines et les rapports avec la croisée d'ogive française demeurent encore si obscurs [2]. C'est vraisemblablement une ossature de bois qui soutient ces cintres et les vingt-quatre pans ajourés qui les réunissent. Un pavillon carré la surmonte.

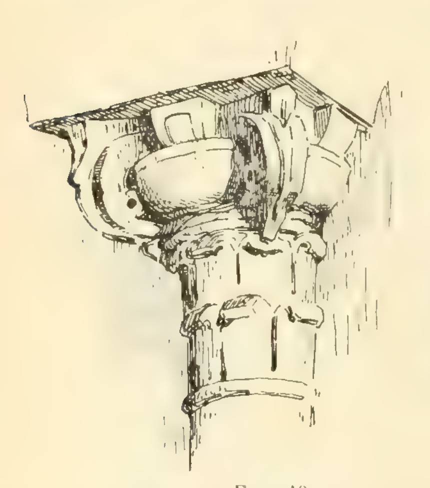




Fig. 18.
Petit chapiteau du mihrab et détail d'une volute.

Nous avons parlé plus haut [3] des encorbellements qui soutiennent les angles de cette coupole. Ébauches maladroites encore, parce qu'elles ne suppriment pas complètement les grandes portions vides en porte-à-faux sur le tambour inférieur, elles constituent, croyons-nous, un document de premier ordre

imbriquées. Nous en observerons un assez semblable dans une des petites mosquées de Tlemcen (cf. Mosquée de Bâb-Zîr).

1. Sur les coupoles en forme de coquille en Orient : Van Berchem, *Notes d'archéologie*, II, p. 21.

2. Cf. Choisy, *Histoire de l'Architecture*, t. II, p. 98, 99 : — *supra*, p. 57.

3. Cf. *supra*, *Encorbellement à stalactites*, p. 66.

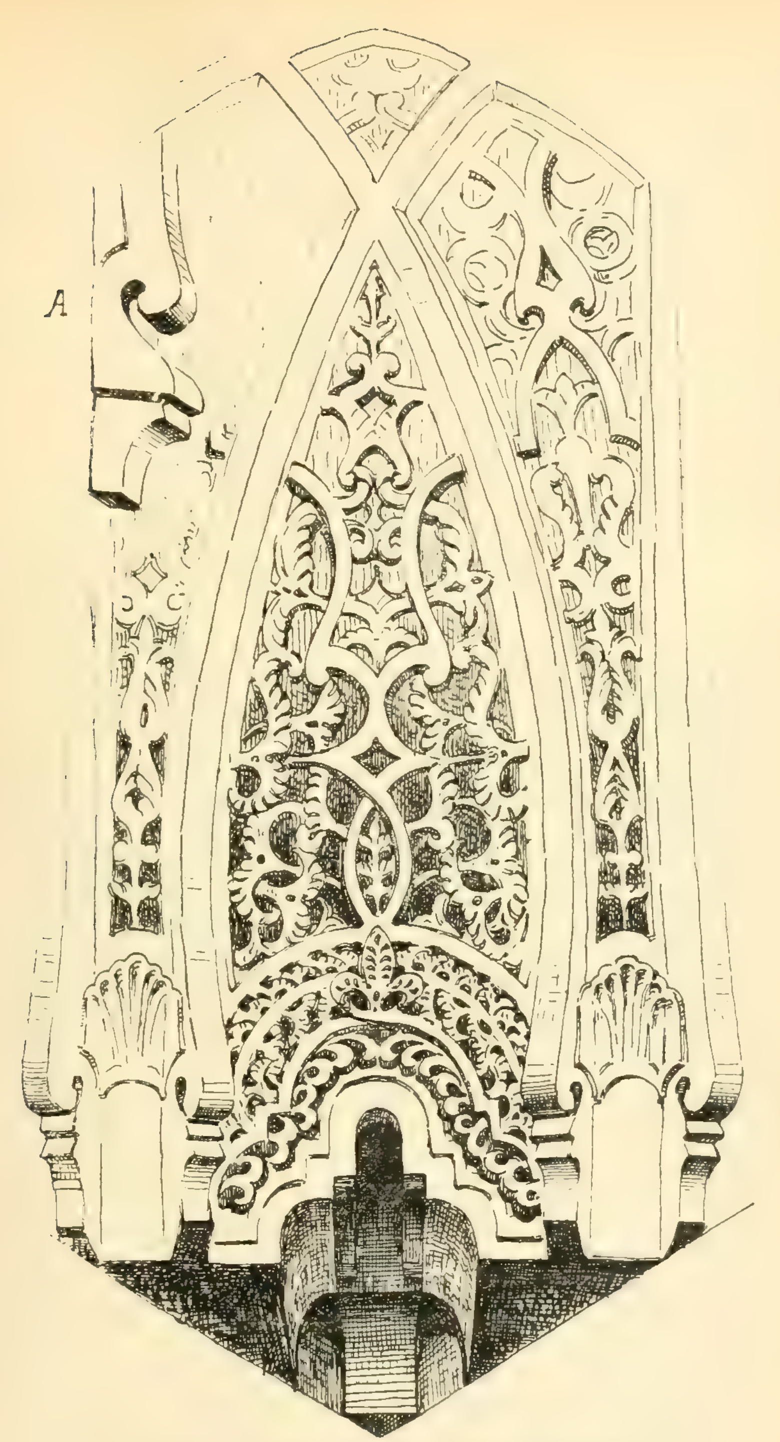


Fig. 19. — Vue perspective d'un pan de la coupole.
A départ d'une nervure (vue de profil).

pour qui veut étudier l'histoire de la stalactite dans l'architecture arabe occidentale. — La fausse galerie à arcades trilobées qui couronne le mihrâb se retrouve presque identique à Cordoue mais ici les chapiteaux simplifiés adoptent nettement la forme trapézoïde des impostes byzantins.

La frise d'acanthe (*fig.* 20), qui règne en dessous de la petite fenêtre, présente cette particularité que cinq feuilles vues de face y alternent avec dix groupes de feuilles vues de profil, et que les feuilles de face présentent à leur sommet incurvé un relief sensible sur tout le reste de la décoration. Un rapprochement avec la frise sculptée du mihrâb de Cordoue[1], elle-



Fig. 20. — Frise d'acanthe au-dessus du mihrâb.

même déformation probable de la corniche à modillons, indiquera l'origine de ces reliefs et de cette alternance. Un second rapprochement avec une bordure du soubassement du même mihrâb[2] montrera un emploi analogue des feuillages formant voûte au-dessus des feuilles affrontées.

Comme à Cordoue, un décor floral remplit les claveaux (*fig.* 15)

1. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Mores*, Pl. 4, n° 10.
2. *Ibid.*, *fig.* n°s 6 et 13.

rayonnant autour d'un point pris à la naissance de l'arc. Mais il n'y a plus ici de rameaux s'échappant d'une tige médiane ; la plante se courbe selon un rinceau plus purement ornemental, qui est encore loin cependant de l'entrelacs axé de Sidi Bel-Hassen et de Sidi Bou-Médine.

Les plaques de la cimaise ne sont qu'une réduction des grands panneaux de marbre qui, à Cordoue, descendent jusqu'au sol de la mosquée[1].

Élément épigraphique. — L'épigraphie occupe une place importante dans la décoration de la Grande Mosquée. Nous avons déjà décrit (p. 89) les inscriptions coufiques qu'on y rencontrait : l'une à petits caractères, assez archaïque, mais manifestant cependant par des fioritures terminales des tendances décoratives; l'autre, que nous reproduisons ici en entier (*fig*. 21), s'accompagne d'un rinceau très maigre ; la troisième enfin qui, laissant toute sa clarté à la base des lettres, détache sa partie supérieure sur un ornement floral touffu. Une seule inscription cursive, mais la plus importante au point de vue historique, court sur la corniche du tambour (p. 92, *fig*. 8).

L'élément géométrique. — Le rôle réservé à la géométrie est encore très restreint. La claire-voie médiane présente seule un décor purement géométrique que nous rencontrerons à Sidi Bel-Hassen, l'axe étant, dans son nouvel emploi, dévié de 30° (*fig*. 31). Il convient également de noter l'étoile à huit pointes. Elle décore les angles du cadre coufique et entre dans la composition d'une bordure plus mince, où elle alterne avec un polygone curviligne à six pointes. Ces deux figures se retrouvent, à peine déformées et garnies de remplissages analogues au

1. Sur l'origine présumée de ces lambris, cf. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, t. V, p. 102-103 et 153.

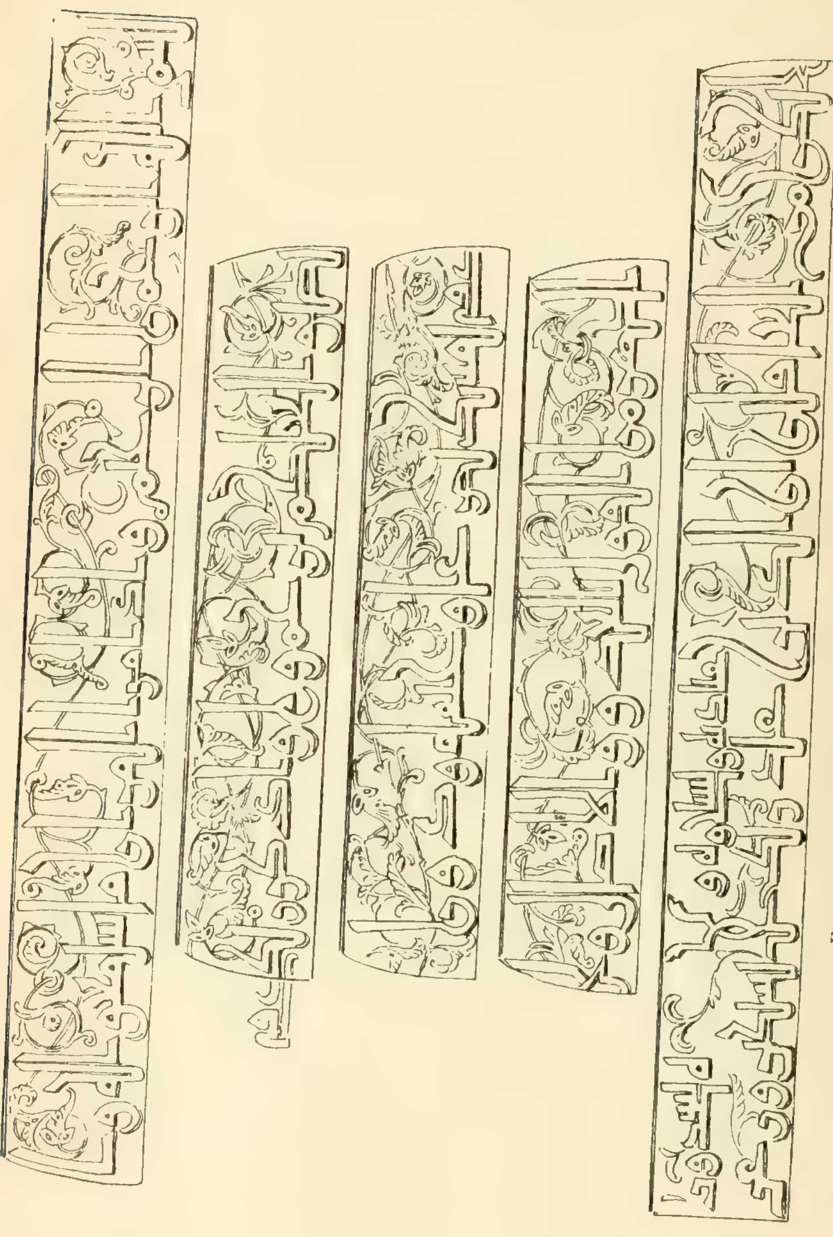


Fig. 21. — Inscription coufique (Mihrâb de la Grande Mosquée).

palais de la Cuba[1] ; mais, dans le monument sicilien, elles entrent dans un décor à répétitions plus savant et plus purement arabe.

Bien qu'encore limité comme surface et timide comme forme, le décor géométrique joint au décor floral et au décor graphique, s'annonce comme devant jouer, dans le décor

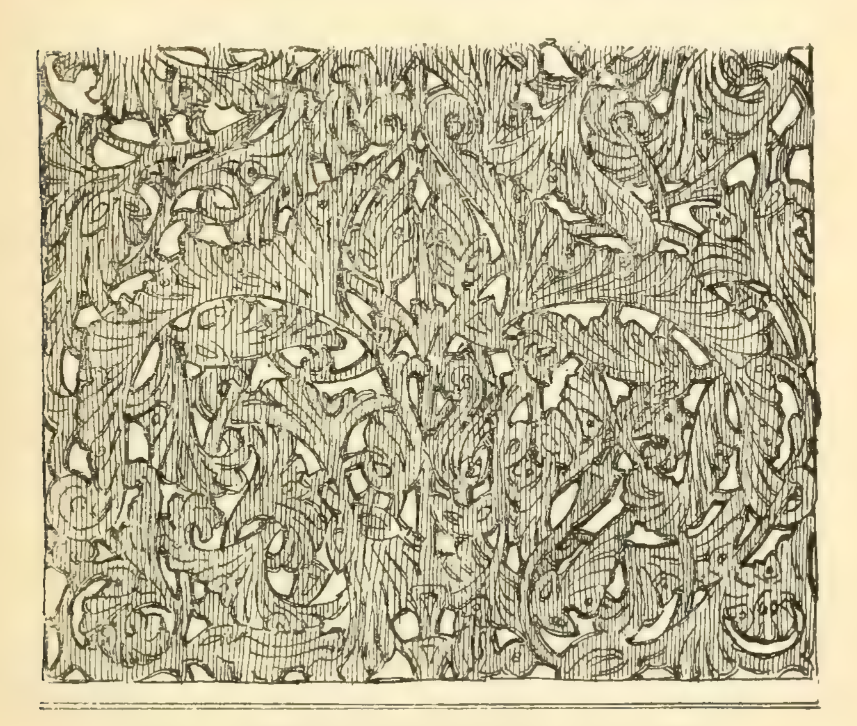


Fig. 22. — Fragment du décor garnissant une des fenêtres (Intérieur du mihrâb).

méplat des plâtres, le rôle des ornements en relief qui surchargeaient les moulures de la décadence romaine : denticules, oves, rais de cœur, perles et pirouettes. Rien de tout

1. Cf. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture*, Pl. 12, n° 3, 4 et 5.

cela à la Grande Mosquée, mais des inscriptions coufiques et cursives, deux longs rubans se croisant régulièrement, des chapelets de fleurettes et de boutons aplatis, des palmes étalées parallèlement (*fig.* 15) ou ces successions de crosses lisses dont nos décorateurs romans ont fait un si constant usage (*fig.* 19).

L'élément floral. — Le décor floral a pris à la Grande Mosquée de Tlemcen la place la plus importante. Disons tout de suite que la flore de Cordoue y apparait extrêmement appauvrie et ayant fait un pas de plus vers l'interprétation purement ornementale. La feuille d'acanthe, presque seule, en fait tous les frais, divisée en deux portions inégales ou s'échappant en une seule palme d'un bourgeon initial, parfois revêtant une forme de fleuron imbriqué, qui, nous le verrons (*fig.* 15, 20, 68), remplit toujours le même rôle que la palme à nervures. Le modelé s'est très simplifié ; il n'est plus formé que de stries profondes et des trous circulaires de la basse époque byzantine.

Quelques pastilles trouées en leur centre s'appliquant sur les tiges grêles, quelques fleurettes vues de face, à quatre ou huit pétales, parfois séparées par des représentations schématiques d'étamines, complètent la flore. La feuille lisse ne se manifeste encore que par quelques rameaux courant dans l'inscription cursive de dédicace, par la tournure donnée aux bordures à crosses dont nous parlions plus haut, peut-être aussi par les décors gravés des arcs lobés de la grande nef.

Ameublement. — L'ameublement de la Grande Mosquée se compose des pièces nécessaires pour assurer les besoins du culte d'une mosquée-cathédrale. Il est fort pauvre ; le minbar, le sedda, placé dans la nef médiane, en avant de la coupole du cintre, le koursi du *moderrès* n'ont aucune valeur artistique. Les lampes sont de date récente ; seul un grand lustre, appendu

à la coupole centrale, mérite quelque attention. C'est, suivant la tradition, un des nombreux présents que le sultan Yarmorâsen fit à sa mosquée de prédilection, celle où il aimait à venir prier et discuter sur des sujets édifiants avec les savants docteurs de son temps. C'est une couronne de lumière de 8 mètres de circonférence, en bois de cèdre, revêtue de lames de cuivre repercées. Trois autres cercles plus petits, étagés et rejoints par des pièces de bois inclinées, forment une sorte de cône aplati. Un cylindre en cuivre massif orné de trois boules porte à son sommet des anneaux pour le suspendre. Sa forme archaïque et la tradition qui le concerne en font un objet fort intéressant[1].

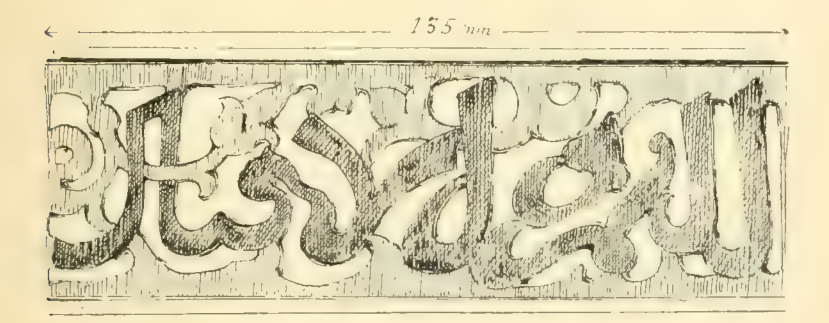


FIG. 23. — Décor de la couronne de cuivre (Minaret).

De ce lustre il convient de rapprocher une couronne de cuivre (*fig.* 23)[2] gravé et repercé qui surmontait, il y a quelques années encore, le minaret d'Yarmorâsen et qui

1. Comp. au lustre de Cairouan, au lustre mérinide de la mosquée de Taza (*Roudh-el-Qartas*, p. 570), et au lustre primitif de la Qarawiyîn (*Id.*, p. 85). Signalons aussi un lustre conservé à la mosquée de Nedromah, de forme plus compliquée et de date vraisemblablement plus récente.

2. Arrachée par des ouvriers qui posaient des fils électriques, elle fut pieusement recueillie par Sî Mohammed ben-Kalfate qui en a fait don au Musée de la ville.

est peut-être ancienne. Elle est d'une facture fruste, assez semblable à celle du lustre. Le fait qu'elle porte la sentence cursive : « *El-youmn wal-iqbâl* », « *Le bonheur et le succès* », qui nous apparaît comme l'épigraphe « passe-partout » des industries d'art espagnoles (Cf. *inf.*, p. 315 et ss.), nous induirait à penser qu'elle sortait de quelqu'atelier d'Andalousie. Ce ne serait d'ailleurs pas le seul travail de cuivre de cette origine. (Cf. MOSQUÉE DE SIDI BOU-MÉDINE, p. 258 et ss.). Le grand lustre en proviendrait-il également ? On ne peut sur ces points de détail se permettre que des conjectures.

Les clôtures qui ferment la salle de prière sont d'un âge dif-



FIG. 24. — Inscription de la Maqçoura.

ficile à déterminer. Elles sont assez bien construites et habilement décorées de panneaux à claire-voie[1].

La mosquée avait une *maqçoura*. C'est elle que désigne vraisemblablement ce passage de l'abbé Bargès : « Le sanctuaire (il désigne ainsi le mihrâb) est séparé du reste du temple par une balustrade en bois que nous franchissons pour visiter les

1. Sur des claires-voies analogues à Sidi Okba, cf. Saladin, *la Mosquée de Sidi Okba* (p. [illegible]), où ce travail est comparé à celui des moucharabiés du Caire.

autres parties du monument. » Cette clôture servit peut-être de maqçoura à l'époque turque ; mais il est assez probable qu'elle en remplaçait une autre plus élevée et plus riche. Cette maqçoura primitive a été retrouvée dans une autre partie de la mosquée et se trouve maintenant au musée de la ville. C'est une clôture de bois à trois pans, faite de claires-voies et de panneaux à petits cadres assez habilement emmanchés et dont les dispositions contrariées offrent les combinaisons caractéristiques de la menuiserie arabe. Une arcade en fer à cheval, reproduisant assez bien, dans ses proportions, l'ouverture du mihrâb, servait de porte à cette enceinte ; une inscription formant un ruban pourtournant le cintre, lui assigne la date de 533 de l'hégire, trois ans après l'édification de la coupole (*fig.* 24). Un cadre surélevé entoure la partie supérieure de cette porte ; il est également composé de petits panneaux et surmonté de merlons à redans découpés et sculptés.

Le minaret. — Bien qu'il ait un siècle et demi de moins que la mosquée, le minaret n'en est pas moins un des plus anciens du Maghrib. C'est le plus élevé de la ville et il a sa place marquée à plusieurs pages de l'histoire. Sa fondation par Yarmorâsen donne lieu à la curieuse légende rapportée plus haut. En 789 (1387 J.-C.), Abou-Hammou étant rentré dans sa ville dévastée par Abou'l-Abbâs, son fils Abou-Tachfîn y accourt, s'installe en maître dans le palais du sultan. Celui-ci se réfugie dans le minaret de la Grande Mosquée [1]. Ayant appris où se cachait son père, le fils révolté va l'y chercher lui-même et, versant des larmes, se réconcilie avec lui.

1. Sur l'emploi possible des minarets comme réduits fortifiés, cf. Saladin, *Mosquée de Sidi-Okba*, p. 87, — et aussi Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 34.

Ce minaret est décoré sur ses quatre faces d'un grand panneau rectangulaire garni d'un réseau de briques. Ce réseau, orné de fleurons marqués d'un émail vert, repose sur une arcade en fer à cheval que portent deux colonnettes monolithes semblables à celles d'Agâdir. Une galerie d'arcades lobées règne au dessus. Le campanile est décoré d'un défoncement avec réseau incrusté de terre émaillée verte. Le cadre porte une garniture de mosaïque très simple blanche et verte.

Cent trente marches donnent accès à la plate-forme supérieure. Les volées d'escalier qui tournent autour du noyau central sont couvertes par des voûtes d'arête.

D'autres dépendances augmentent encore la superficie de la Grande Mosquée. Les anciennes latrines s'étendaient au Nord et occupaient une partie de l'espace aujourd'hui ouvert par la rue de la Paix ; une belle cuve rectangulaire de marbre onyx en a été transportée au musée de la ville. Le terre-plein compris entre le mur Nord de la mosquée et ces latrines était occupé par divers bassins d'ablutions; il était en partie recouvert de voûtes reposant sur des arcades. Les latrines actuelles, qui datent de quelques années, sont situées au Nord-Ouest de la Grande Mosquée.

A la partie Est, se trouve un hôpital musulman joint au tombeau du Soufi vénéré Ahmed Bel-Hasen El-Ghomâri († 1466).

« Elles se répandent au loin, les vertus de ce sanctuaire, pareilles au rayon de l'aurore ou à l'éclat des astres, qui guident les pas du voyageur. Si quelque malheur te frappe, cherches-en le remède auprès de ce soleil de noblesse et de science, Ahmed[1]. »

1. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, décembre 1858, p. 93, 94 : — *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 440 — le *Bostan* notre manuscrit, p. 58 et suiv., consacre à ce saint personnage une longue notice ; il fut enterré, dit-il, dans une cellule qu'il habitait, auprès de la Grande Mosquée

Ainsi parle le distique inscrit sur le linteau de la porte orientale.

En face du tombeau, quatre grands vases sont disposés contre le mur oriental extérieur de la Grande Mosquée, enfoncés dans un massif de maçonnerie et couronnés d'une margelle. Le gardien du tombeau les remplit chaque jour de l'eau d'un puits voisin de la chambre sépulcrale du saint. Elles offrent au passant une boisson bénie.

Des arceaux rejoignent le marabout au mur de la mosquée. Ils sont percés, aux angles supérieurs, d'ajours géométriques, motifs fréquents dans les maisons arabes. Une treille reliant les arceaux fait à ce passage une voûte légère et mouvante, sous laquelle flotte presque toujours le parfum du djâoui, l'encens arabe que l'on brûle au tombeau. Et sans cesse des femmes, des mendiants, des infirmes, viennent chercher dans cet endroit reposant, en même temps que des consolations morales, un abri contre la chaleur du jour.

IV

BAINS DES TEINTURIERS

HAMMÂM ES-SEBBÂGHÎN

Bien qu'aucun document historique ne vienne déterminer l'âge de ce petit monument, le style très archaïque des dispositions architecturales et des fragments de sculpture qu'on y observe permet, croyons-nous, de le rattacher à la première période de l'art tlemcenien.

Située dans le quartier Nord-Est de la ville, au bord d'une ruelle étroite et tortueuse qui réunit la rue de Mascara à la rue Khaldoun, il conserve toujours son ancienne destination, et voit chaque jour, comme au temps des Benî-Zeiyân, de nombreux habitués venir s'étendre en devisant sur les couchettes de sa salle de repos. Aux salutaires effets du « médecin muet[1] » s'ajoutent, suivant la croyance populaire, d'inappréciables bénédictions célestes. Le pieux Sîdi Bel-Hasen El-Ghomâri le fréquentait. On montre encore la place où il

1. *El-Tabîb el-abkam*, c'est par cette périphrase qu'à Tlemcen on désigne couramment le bain maure.

s'asseyait d'ordinaire; et ce saint personnage est devenu comme un génie protecteur du monument[1].

Aujourd'hui, il nous apparaît mutilé, ayant reçu des aménagements sensiblement différents de sa disposition primitive. Cependant il n'est pas impossible de reconstituer approximativement le plan général de l'édifice, au moment de son entière splendeur. Du côté Nord, un vestibule A précède l'établissement; c'est une salle voûtée, munie de banquettes, et dont toute une partie a été consacrée à l'installation sans doute récente de latrines. De ce vestibule, on pénètre dans une salle carrée B, de 5 mètres de côté. Suivant la formule habituelle, une coupole couvre cette salle. Elle est établie sur des colonnes monolithes, et est flanquée de quatre galeries voûtées. Deux de ces galeries sont relevées de 0m,68 au-dessus du pavé central, et deux marches y donnent accès. Cette salle, dont une double vasque rafraichit l'atmosphère, correspond à l'*apodyterium* des Latins[2]. C'est là que l'on quitte ses vêtements et que l'on vient, après le bain, se reposer et s'étendre sur des matelas disposés à cet effet dans les galeries surélevées. A l'Alhambra, cet *apodyterium* est revêtu d'une décoration exubérante : quatre colonnes y supportent une tribune, peut-être réservée à des musiciens, et des alcôves pro-

1. Sur Sîdi Bel-Hasen El-Ghomâri, cf. *suprà*, p. 160, note 1. Ce bain est aujourd'hui fréquemment désigné sous le nom de *Hammâm sîdi Bel-Hasen*. — D'autres légendes ont cours sur cet établissement. Les femmes prétendent qu'un *jinn* s'y montre dans la piscine d'eau froide sous la forme d'une couleuvre inoffensive. Cf., sur la fréquentation des bains maures par les *jinn*, le curieux passage d'Ali-Bey El-Abbâsi, *Voyages en Asie et en Afrique*, Paris, 1814, I, p. 126; — sur la croyance aux *jinn* serpents, Goldziher, *Mohammedanische Studien*, II, p. 343.)

2. Sur les dispositions générales des thermes romains d'Afrique, cf. Gsell, *les Monuments antiques de l'Algérie*, I, chap. VIII.

fondes, garnies de mosaïques de faïence s'enfoncent à quelque hauteur du sol, sur deux faces de la salle[1].

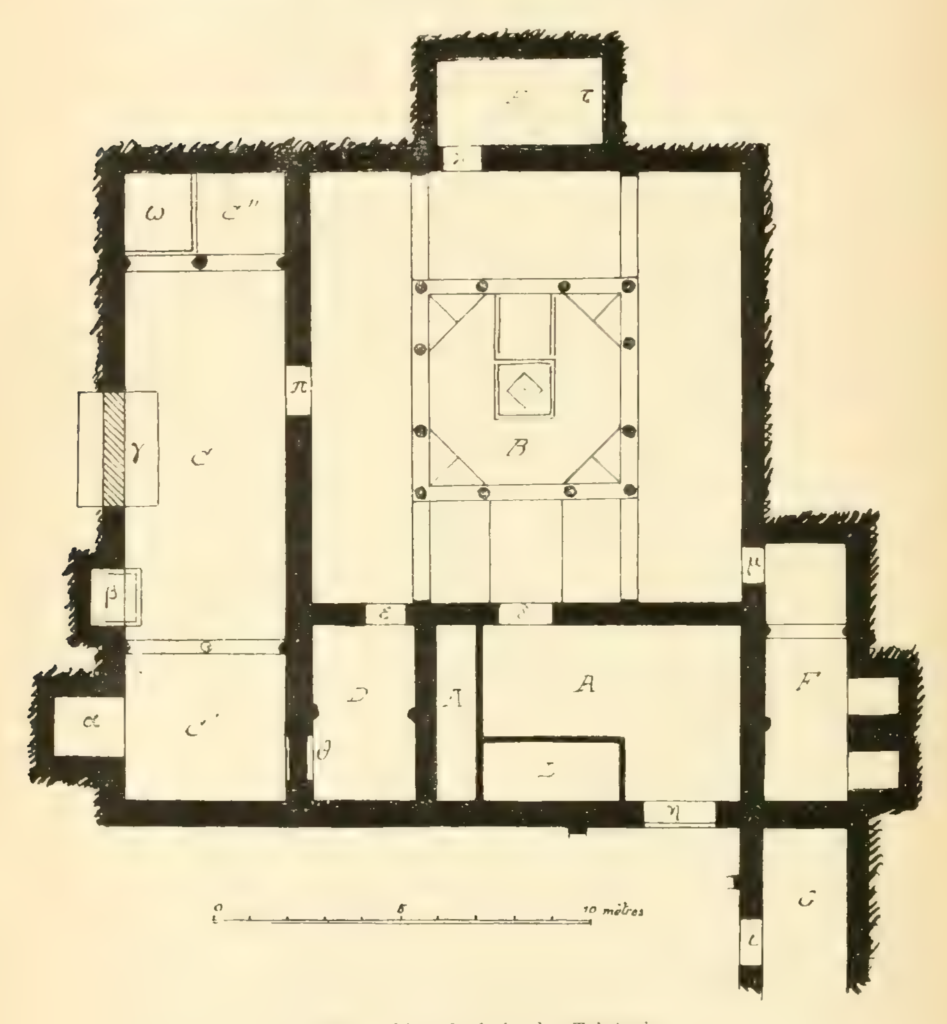


Fig. 25. — Plan du bain des Teinturiers.

Une porte ouverte à gauche donne immédiatement accès dans

1. Cf. la description des bains de l'Alhambra, *ap.* Girault de Prangey. p. 158 et ss.; — Owen Jones, *l'Alhambra*, Pl. XXVI.

l'étuve, le *caldarium* antique. Cette porte est double ; elle conserve la température de l'étuve et l'isole de la chambre de repos. L'étuve, la plus longue salle de l'édifice, porte, comme une des salles intermédiaires de Grenade, une colonnade à chaque extrémité et se trouve ainsi divisée en trois parties d'inégale grandeur : la première C′, au Nord, a $2^{m},50$ environ de longueur; sur sa muraille occidentale, elle montre la trace encore visible d'une porte, aujourd'hui bouchée, dont nous verrons tout à l'heure la destination primitive; sa muraille orientale est percée d'un cabinet assez profond[1]. La deuxième partie C, centrale, la plus grande des trois, présente en β, pénétrant dans la muraille Est, un vaste réservoir d'eau chaude. L'eau y est amenée par un conduit courant dans la muraille, au fur et à mesure qu'elle s'élève de la chaudière, placée en γ sous le dallage de l'étuve[2]. En outre, des trous percés dans la muraille à quelques centimètres au-dessus du conduit, laissent pénétrer dans la salle la vapeur d'eau qui s'en échappe. Cette partie centrale de la salle est ainsi de beaucoup la plus chaude. Enfin, une troisième partie C″, de dimensions plus réduites que C′, est à moitié occupée par une cuve carrée ω, où une canalisation amène de l'eau froide[3]. C'est dans cette salle que le

1. Ce cabinet porte le nom maintenant généralisé de *maqçoura* (cf. *suprà*, p. 44 note 3) ; il est reservé à ceux qui veulent proceder à des soins de toilette intime, ou encore à ceux qui craignent la trop grande chaleur du centre de l'étuve ; ce sont des renfoncements semblables que Laugier de Tassy, dans son amusante description d'un bain maure d'Alger, qualifie de « cabinets d'une chaleur modérée, où l'on frotte et lave les personnes en particulier » (*Histoire du Royaume d'Alger*, p. 189).

2. Cette place de la chaudière est la même à l'Alhambra et dans tous les bains maures tlemceniens : de même Leon l'Africain parle de l'étuve des bains de Fâs en ces termes : « De là, on passe dans une autre aisance, là où l'on sue très bien, qui est le lieu où est la chaudière emmuraillée. » (*Description de l'Afrique*, II, p. 80.)

3. Pour prendre des bains froids, comme on l'a prétendu des piscines de

Kayyâs, masseur arabe, masse, frotte au gant de crin et arrose d'eau chaude le corps du baigneur.

Trois autres salles plus petites complètent le bâtiment, pièces accessoires, fréquentes dans les bains maures, et qui n'ont pas une destination bien précise ; essentiellement ce sont des chambres de repos[1], mais la simplicité des mœurs arabes les transforme généralement en dépôts de matériel. L'une est placée en D au Nord de l'*apodyterium* entre le vestibule et l'étuve; une autre est au Midi, en E. Une troisième, au Nord-Ouest, en F, présente une disposition curieuse : une entrée sur plan carré précède un cabinet barlong, qui, sur une face, porte deux colonnes engagées, sur l'autre deux niches rectangulaires assez profondes qui peuvent servir de resserres[2].

Une chose frappe tout d'abord lorsqu'on examine l'actuelle disposition de ce bain maure. C'est l'absence complète de la salle intermédiaire entre l'*apodyterium* et l'étuve, de la chambre tiède, succédanée du *tepidarium* romain, qui était cependant un élément invariable du hammâm maghribin[3].

l'Alhambra (?) Il est remarquable que deux marches donnent accès au bord de cette cuve, comme à l'*alveus* des anciens bains de Pompei Cf. Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités*, t. I, p. 656.)

1. « Et il y a certaines logettes haussées de cinq ou six marches, là où sont les lieux réputés pour se dépouiller et étuver ses vêtements. » Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, *loc. cit.*

2. Aujourd'hui ces niches sont sans emploi; suivant la tradition, elles auraient été destinées à ceux qui, pour quelque raison, ne voulaient pas faire connaître leur présence dans le bain (!). En fait, c'étaient très probablement de simples vestiaires, pour les clients distingués auxquels on réservait l'accès particulier du cabinet F.

3. Elle existe à l'Alhambra ; Laugier de Tassy et Léon l'Africain, dans leurs descriptions, parlent, l'un d'une « chambre intermédiaire d'une chaleur modérée »; l'autre, d'une chambre où l'on entre en sortant de la chambre froide, et un peu plus chaude que la première. A Tlemcen, la chambre tiède n'est plus en usage dans aucun *hammâm*. Chose curieuse, dans un bain assez moderne, situé rue de Lamoricière, la chambre tiède existe parfaitement entre

Nous croyons qu'à l'origine cette chambre tiède existait dans le *Hammâm es-sebbâghîn*. L'examen attentif des voussures, la présence, dans le mur Ouest de la partie C′ de l'étuve, d'une trace de porte nous a convaincu que le bain avait primitivement la disposition suivante : le vestibule A et la petite chambre D qui lui est contiguë formaient une seule et même salle, et cette salle était le *tepidarium* : on pénétrait de l'*apodyterium* dans le *tepidarium* par la porte δ ou par la porte ε; puis du *tepidarium* dans l'étuve par la porte θ, aujourd'hui murée. D'autre part, l'entrée même du bain se trouvait vraisemblablement située au fond de la chambre E, qu'aujourd'hui des maisons de construction récente avoisinent à l'extérieur; cette chambre jouait ainsi le rôle de vestibule. Le bain avait encore d'autres dépendances. Sur la ruelle, en G, une salle basse et non voûtée sert aujourd'hui encore de dépôt de combustible; au dessus, des chambres de premier étage (*maçrîya*) auraient constitué les logements du personnel du bain; d'autre part, du mur extérieur, en x et y, partent des amorces de voûtes, encore parfaitement visibles, et dont les berceaux devaient couvrir, en avant du vestibule actuel, une autre salle (contenant peut-être des latrines). Enfin des chapiteaux, maintenant sans emploi, conservés dans l'*apodyterium*, indiquent que le Hammâm es-sebbâghîn connut jadis des proportions plus étendues, des dépendances plus nombreuses et une splendeur plus grande.

Toutes les salles qui composent cet édifice étaient éclairées par des trous régulièrement ménagés dans les voûtes et où

l'*apodyterium* et l'étuve; mais elle ne reçoit pas sa destination primitive, et sert simplement de passage et de lieu de débarras; les latrines lui sont contiguës; cf. aussi *infra*, Bains de Sidi Bou-Medine, p. 281.

s'adaptaient des conduits en poterie grossière, comme on en peut encore observer à l'Alhambra, sortes de tubes émaillés de vert dont la section forme un polygone étoilé. Les voûtes en berceau portaient presque toutes des garnis de plâtre. Dans la grande salle carrée (*apodyterium*), une portion cylindrique pénètre perpendiculairement le milieu des côtés. La coupole[1] qui occupe le centre est portée par douze colonnes trapues groupées trois par trois au centre du carré. Ces groupes ont pour but de substituer au plan carré un plan polygonal composé de huit arceaux en fer à cheval outrepassé, sur lesquels repose la coupole. La colonne d'angle, de même hauteur que les autres, porte deux petits arcs en plein cintre surhaussé qui la réunissent aux colonnes du polygone intérieur, et permettent d'établir la demi-voûte d'arête habituelle au *qoubbas* tlemceniennes. Un troisième arc, enjambant la galerie du pourtour, en supporte les berceaux. Seize arceaux convergents constituent les grandes cannelures de la coupole, qui, comme le reste de l'édifice, était régulièrement criblée de jours en étoile. Au dehors, les voûtes s'accusent, comme à l'Alhambra, non par des toits, mais par des dômes informes revêtus d'une épaisse croûte de mortier et de plâtre.

La disposition de la salle carrée est très analogue à celle des vieux bains de Palma de Majorque, qui devait jouer exactement le même rôle[2]. Dans le monument baléare, cependant, les douze colonnes établissent immédiatement le plan

1. Notre photographie, prise dans l'*apodyterium*, montre au premier plan la vasque et le bassin de pierre, plus loin trois colonnes d'angle et la demi-voûte d'arête sur laquelle est établie la coupole ; au fond, à gauche, les nattes et couvertures disposées pour le repos des baigneurs (les jours qui éclairent cette partie n'existaient pas primitivement) ; à droite, longeant le comptoir du patron de bains, le couloir menant au vestibule actuel A.

2. Cf. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes*, p. 58 et Pl. II.

V



A. Fontemoing, Editeur, Paris

Phototypie Berthaud

INTÉRIEUR DU BAIN DES TEINTURIERS

circulaire, sans qu'il y ait transition par un plan polygonal intermédiaire.

Les chapiteaux de pierre sont d'un style très archaïque. Sculptés dans un cube de 0m,32 de côté, ils s'adaptent sans ressaut et sans astragale au fût des colonnes monolithes. Bien que la couronne d'acanthes épannelées qui les entoure ne porte pas de fente inférieure, la disposition de leurs volutes angulaires les rattache au type secondaire F[1]. Ces volutes ne sont pas parallèles à la diagonale. Elles se séparent en deux pour garnir les quatre faces, qui tendent à devenir indépendantes les unes des autres. Les impostes qui les surmontent et qui leur sont à peu près égales comme hauteur, semblent moins faites pour les couronner que pour ménager l'encorbellement des arcs. Elles sont taillées et divisées suivant le plan de ces arcs et rappellent les dispositions adoptées pour celles des nefs de Cordoue.

1. Introduction, *fig*. 6.

V

MOSQUÉE DE SÎDI BEL-HASSEN

MUSÉE

Cette mosquée occupe une place d'honneur dans la série des monuments tlemceniens ; elle a, de plus, le grand avantage d'être datée avec précision par deux inscriptions qu'elle renferme. La première est gravée en beaux caractères andalous sur une plaque d'onyx vert, encastrée dans la paroi Ouest de sa muraille. Elle a été publiée et traduite par Brosselard[2]. Elle contient le texte des habous de la mosquée, et indique en outre que l'édifice a été construit en 696 (1296 de l'ère chrétienne), pour l'émir Abou-Âmer Ibrâhîm, fils du sultan Abou-Yahya Yarmorâsen ben-Zeiyân, après son décès. L'autre, qui s'étale en coufique fort orné sur deux panneaux de plâtre sculpté, aux deux côtés du *mihrâb* (*fig.* 30), reproduit exactement le même

1. Cette mosquée, après avoir servi d'école arabe française, a été récemment convertie en salle du musée. Les belles mosaïques de faïence à décor géométrique qu'on peut voir, dans notre photographie, appliquées contre les murs, proviennent du palais du Mechouar. — Une vue extérieure de l'édifice alors qu'il était aménagé en école, des vues intérieures et un plan assez peu exact ont été publiés avec une notice par Raguenet (*Petits édifices historiques*, août 1895).

2. Cf. *Les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, février 1859), p. 162 et suiv.

renseignement. Cette mosquée date donc des débuts de la dynastie abd el-wâdite, exactement du règne du sultan Abou-Saîd Otsmân (1283-1303)[1]. L'émir Abou-Âmer, fils de Yarmorâsen, dont ces inscriptions contiennent le nom, est un personnage historiquement très bien connu. Ibn-Khaldoun nous renseigne sur son rôle politique, et ajoute que, dans diverses entreprises il acquit de grandes richesses[2]. A notre avis, la curieuse formule « bâtie pour l'émir Abou-Âmer *après son décès* », indique clairement que l'édifice fut élevé, conformément à une dispotion testamentaire du prince, et pour lui assurer dans l'autre vie les mérites attachés à la fondation d'une mosquée.

Cependant cette mosquée ne porte pas son nom. C'est que dans l'orthodoxe capitale des Beni-Zeiyân, les siècles ont presque constamment donné le pas à la gloire religieuse des savants et des saints sur la gloire politique des monarques et des émirs[3]. De fréquentes substitutions de noms pour les édifices en sont résultées. Quant au personnage vénéré dont aujourd'hui l'oratoire bâti pour l'émir Abou-Âmer porte le nom, il n'est pas connu avec certitude. Les textes sont naturellement muets sur ces changements de dénominations, opérés par la piété populaire, et dont l'évolution a dû être fort lente. Brosselard présume qu'il s'agit d'Abou'l-Hasan (Bel-Hassen) Ben-Yakhlef et-Tenesi, qui fleurit sous le règne d'Abou-Saîd Otsmân[4]; nous nous rallions à cette opinion très plausible.

Le plan. — Le plan général, très simple, s'indique à l'exté-

1. Serait-ce la mosquée « située en face de Bâb el-Bonoud » dont Yahya ben-Khaldoun mentionne la construction précisément en 1296? (*Complément*, p. 34, *in princ.*).

2. Cf. *Histoire des Berbères*, III, p. 366, 368, 399, 400.

3. Comp. Brosselard, *Tombeaux des émirs Beni-Zeiyân*, p. 13.

4. *Revue africaine*, février 1859, p. 166; — sur ce personnage : *Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 25; — le *Bostân* (notre manuscrit, p. 129).

rieur par trois toits de tuile parallèles, accostés à l'angle Sud-Est par le minaret. A l'intérieur, deux rangées de colonnes d'onyx, réunies entre elles par des arcades en fer à cheval, divisent en trois nefs la salle de prière.

Bien qu'elle ne comporte pas les dépendances habituelles de ce genre d'édifice, la cour[1], le bassin, les portiques, nous avons peine à croire que le plan primitif en fut très différent du plan actuel. Ses proportions mêmes semblent peu conciliables avec les dispositions ordinaires des mosquées maghribines. De plus l'acte de habous parle de six boutiques placées contre le mur Nord et dont la porte donne du même côté. Un tel voisinage laisse peu de place pour une porte centrale dans l'axe des nefs. — Selon toute apparence, il faut y voir, plutôt qu'un temple destiné à recevoir les fidèles d'un quartier commerçant, un petit oratoire luxueux (adjoint peut-être à quelque établissement préexistant[2]).

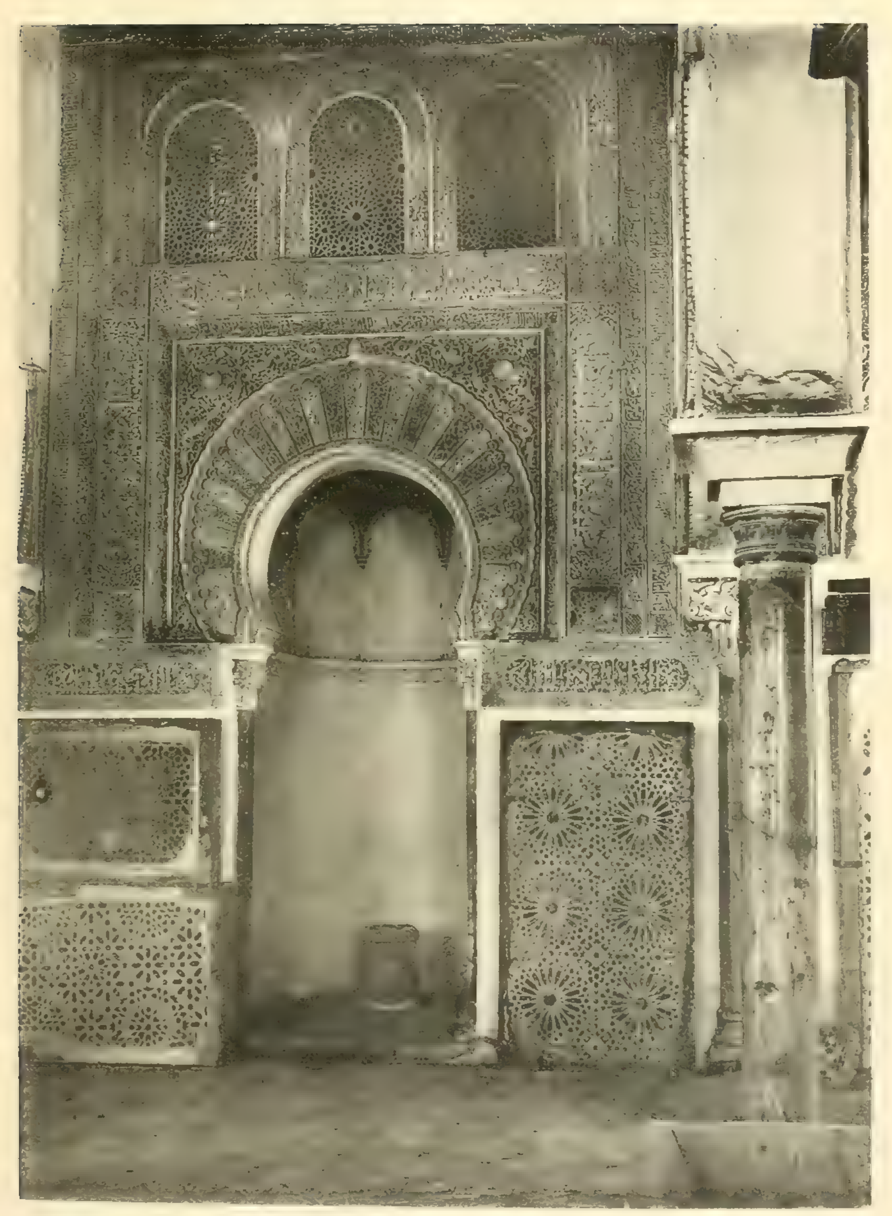
Les arcades, au nombre de six et les quatre murs de ce petit monument étaient entièrement revêtus d'une décoration sculptée somptueuse et délicate, maintenant bien attaquée par le temps, victime de la négligence des beys et, il faut bien le dire, du vandalisme des premiers occupants français, qui le choisirent comme magasin à fourrages[3].

Le mihrâb. — Le mihrâb, dont l'ouverture n'est à la base

1. Une courette fort simple et contenant des latrines et des bassins à ablutions existait autrefois à l'Ouest de l'édifice, à l'emplacement aujourd'hui occupé par les arrière-salles du musée.

2. Bargès, qui ne la visita pas intérieurement, propose de l'identifier avec l'oratoire de la Médersa Yaqoubiya (*Tlemcen, ancienne capitale*, p. 387), mais nous savons aujourd'hui que l'oratoire de la Medersa Yaqoubiya était la mosquée de Sidi-Brahim.

3. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, février 1259, p. 162. — Dans son article sur Tlemcen, paru en 1893, Ary Renan réclamait la restauration entière de « ce petit écrin, la mosquée de Belhacen », et sa transformation en musée.



A. Fontemoing, Editeur, Paris

Phototypie Berthaud

MIHRÂB DE LA MOSQUÉE DE SÎDI BELHASSEN

que de 1m,13, est une merveille de fantaisie et de goût. La petite voûte à stalactites de la niche repose sur de minces colonnettes, engagées aux angles du plan polygonal. Les colonnettes s'appuient sur la corniche qui règne à la naissance de l'arc d'ouverture. Cet arc est un fer à cheval plein cintre que soutiennent deux colonnes d'onyx engagées. Un admirable encadrement l'entoure qui, revêtant le mur à partir de 1m,60 du sol, se compose de la manière suivante :

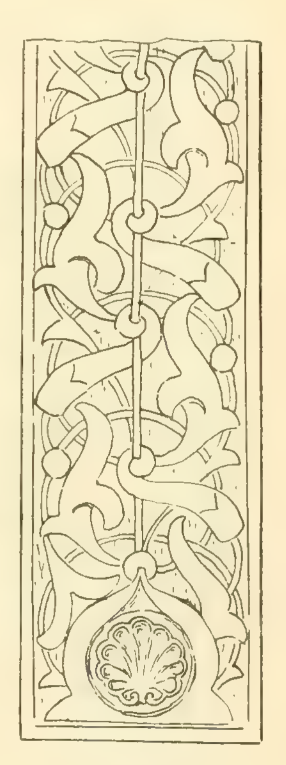


Fig. 26.
Décor flanquant les fenêtres du mihrâb.

Une première bordure circulaire simulant des claveaux est inscrite entre l'arc d'ouverture et un second arc de cercle plus grand dont le centre est placé au-dessus du premier. Le centre d'appareillage des claveaux n'est plus ici placé à la naissance de l'arc, mais au milieu de la ligne des centres. Une deuxième bordure en forme de cavet portant une inscription cursive encadre le cintre dans un rectangle large et forme avec lui quatre écoinçons inégaux. Ces écoinçons sont garnis d'arabesques ; les deux plus grands (ceux de la partie supérieure) sont ornés à leur centre de deux boutons spiralés, rappelant certains coquillages. Une troisième bordure se compose de bandes d'inscriptions coufiques[1] enlacées d'arabesques et de carrés à décor géométrique marquant les angles. Trois fenêtres

1. Les trois derniers versets de la sourate VII, habituels sur les mihrâbs.

en plein cintre garnies de combinaisons géométriques repercées à jour forment un deuxième étage, qui se relie au premier par deux nouvelles bordures étroites et garnies d'inscriptions cursives.

Les murs. — Le décor des arcs de la colonnade a presque entièrement disparu. De fausses arcades dentelées assez bien conservées décorent les murs ; les écoinçons en sont revêtus de motifs à répétition inscrits dans des losanges (*fig.* 27), ou d'arabesques à feuilles lisses et larges. De petites fenêtres en plein cintre les surmontent, garnies de combinaisons géométriques ; un décor régulier remplit les vides (*fig.* 33 C) ; des inscriptions cursives forment bordure. Une frise géométrique court tout autour de la salle.

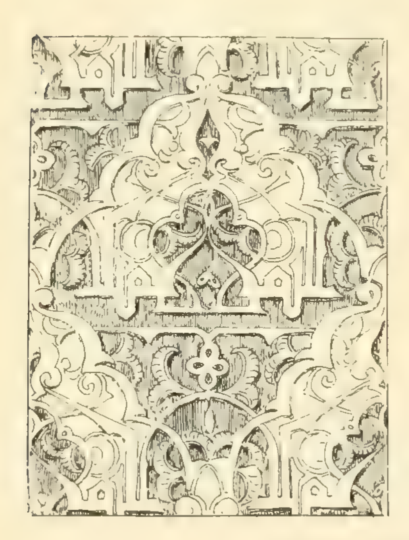



Fig. 27. — Décor de murs.

Le plafond. — Un plafond de cèdre, dont il ne subsiste que quelques mètres, garnissait la charpenterie des nefs. Il est d'un travail ingénieux et logique. Nous étudierons à Sîdi'l-

Halwi un spécimen plus complet de ce mode de décoration.

Le style. — La composition des panneaux, celle du mihrâb surtout, suit, comme on le voit, la formule généralement adoptée, et que la Grande Mosquée présente déjà. Cette composition est, comme le plan même du monument, élégante de proportion et clairement distribuée. Quant aux éléments qui remplissent les surfaces, ils témoignent d'un art savant et subtil, presque complètement libéré de toute influence byzantine, d'une invention pleine de souplesse et de ressource. Cet oratoire des Beni-Zeiyân, l'un des plus anciens monuments de Tlemcen et l'ancêtre de presque toutes les parties subsistantes de l'Alcazar et de l'Alhambra, porte la trace d'une culture artistique qui ne sera guère dépassée. Non seulement il mérite d'être étudié en lui-même, comme l'une des plus séduisantes créations de l'art musulman, mais il offre encore à l'archéologue un exemple important, sans remaniement, et de date certaine, des détails de la belle époque moresque. C'est d'ailleurs de tous les monuments de Tlemcen celui qui se rapproche le plus des palais espagnols : le décor épigraphique et la flore établissent leur évidente parenté[1].

L'arabesque y est foisonnante à l'excès, et plus peut-être que dans aucun autre monument du Maghrib et de l'Andalousie. La garniture des larges bandes de la cimaise y est formée de trois niveaux différents de motifs épigraphiques ou de palmes; mais ces trois guipures se superposent sans se mélanger; chacune d'elles conserve d'un bout à l'autre son caractère propre, son épaisseur et son modelé, et l'inscription coufique qui en est le prétexte reste au dessus nette et lisible.

1. Cf. *suprà. Introduction* p. 37, ce qui a été dit des ouvriers demandés en Espagne.

Les chapiteaux. — Les chapiteaux de stuc, plus larges que ceux que l'on rencontre généralement à l'Alhambra, ne sont pourtant pas sans analogie avec eux, avec ceux surtout de la cour de l'Alberca et de la salle qui la flanque à l'Ouest. — Ils sont de deux modèles différents : le premier (*fig.* 28), décoré de l'invariable méandre inférieur et d'enroulements de palmes

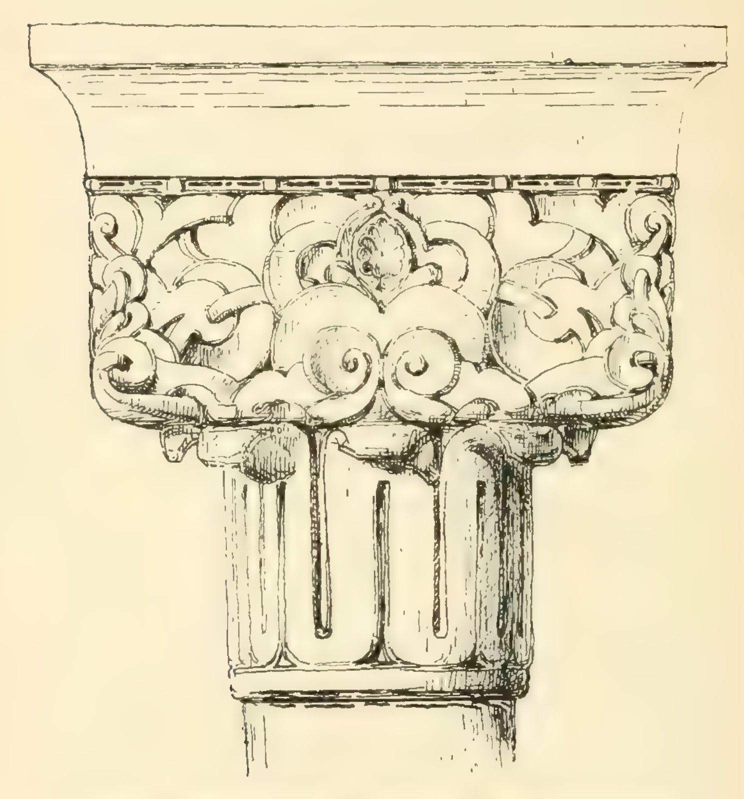


FIG. 28. — Grand chapiteau supportant les arceaux des nefs.

lisses entourant une coquille centrale, supporte les grands arceaux de la nef; le second, plus petit, où les feuilles ciselées de nervures et d'ornements entourent, outre la coquille centrale, un court fragment de bandeau, surmonte les colonnes

engagées du mihrâb. Tous deux sont d'un style touffu et inférieur, comme composition, à ceux que produira l'école méri-

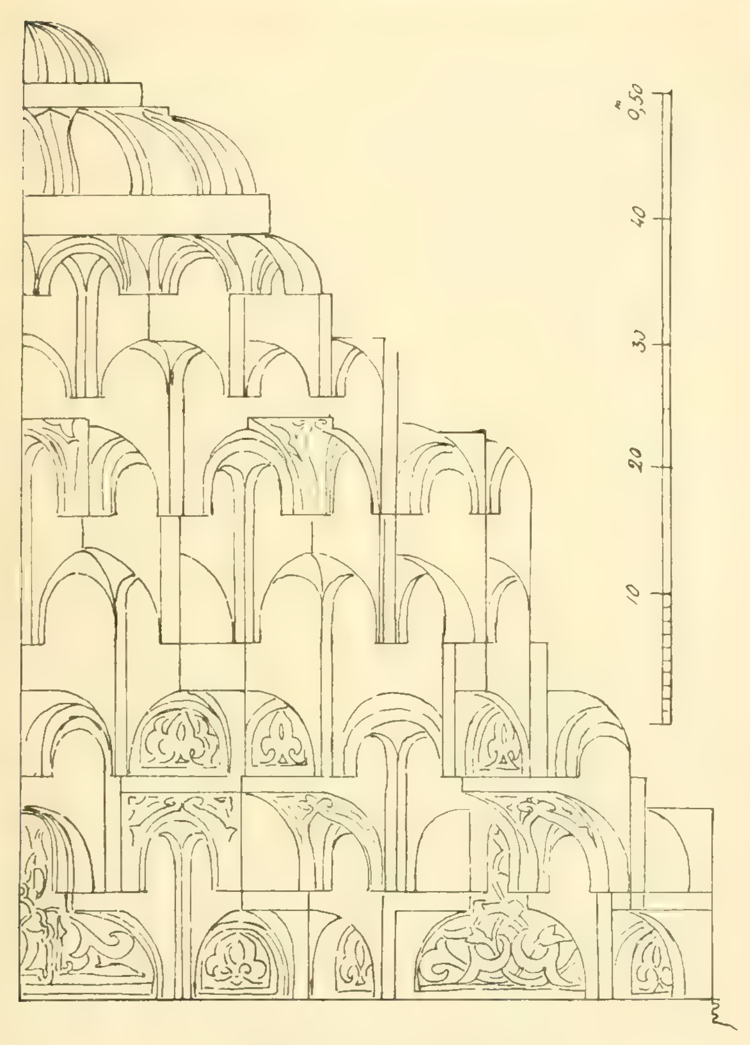


FIG. 29. — Coupole du mihrâb.

nide, voire même aux robustes créations qui les ont précédées. La proportion est sans élégance, l'ordonnance confuse, les

éléments y ont des valeurs égales et monotones, et le principe de leurs combinaisons, malgré des reliefs assez habilement ménagés, y est difficilement lisible. Ce principe n'est qu'un développement du thème primitif : rencontre et combinaison de deux gerbes de rinceaux, l'une s'échappant de la palme enveloppante des angles, l'autre s'écartant simplement du centre, ou jaillissant du bandeau, dont nous avons essayé plus haut de déterminer l'origine. La coquille qui en décore l'axe, que nous retrouvons plusieurs fois employée dans le décor de plâtre, qui réapparaît même dans quelques décors mérinides, est parmi les motifs les plus usités des ornements espagnols.

La coupole. — La coupole à stalactites part d'un plan octogonal pour arriver à une coupolette supérieure à seize cannelures. Elle a beaucoup de ressemblance avec celle des monuments de Grenade et de Séville, mais ne fait cependant pas intervenir, comme la plupart de ces dernières, le rectangle recourbé. L'étude en sera facile, grâce au relevé géométral que nous donnons d'après Duthoit (*fig.* 29) et à la vue perspective d'un des angles d'après notre croquis (*fig.* 5).

Elément épigraphique. — On trouvera également jointe à cette étude la reproduction de fragments épigraphiques (*fig.* 30). Le coufique y est d'un style très ornemental, voisin des exemples que l'on rencontre à l'Alhambra et à l'Alcazar. Les formules de bénédiction y sont employées comme motifs décoratifs avec une ingéniosité qui ne sera jamais dépassée. Parfois elles forment des ornements de centre et se mêlent à l'entrelacs floral (écoinçons) (*fig.* 27, 33 B) parfois elles servent en se répétant de bordures découpées (arcades près du mihrâb) ; parfois elles sont le point de départ de réseaux divisant les surfaces (claveaux, bordures des fenêtres au dessus du mihrâb).

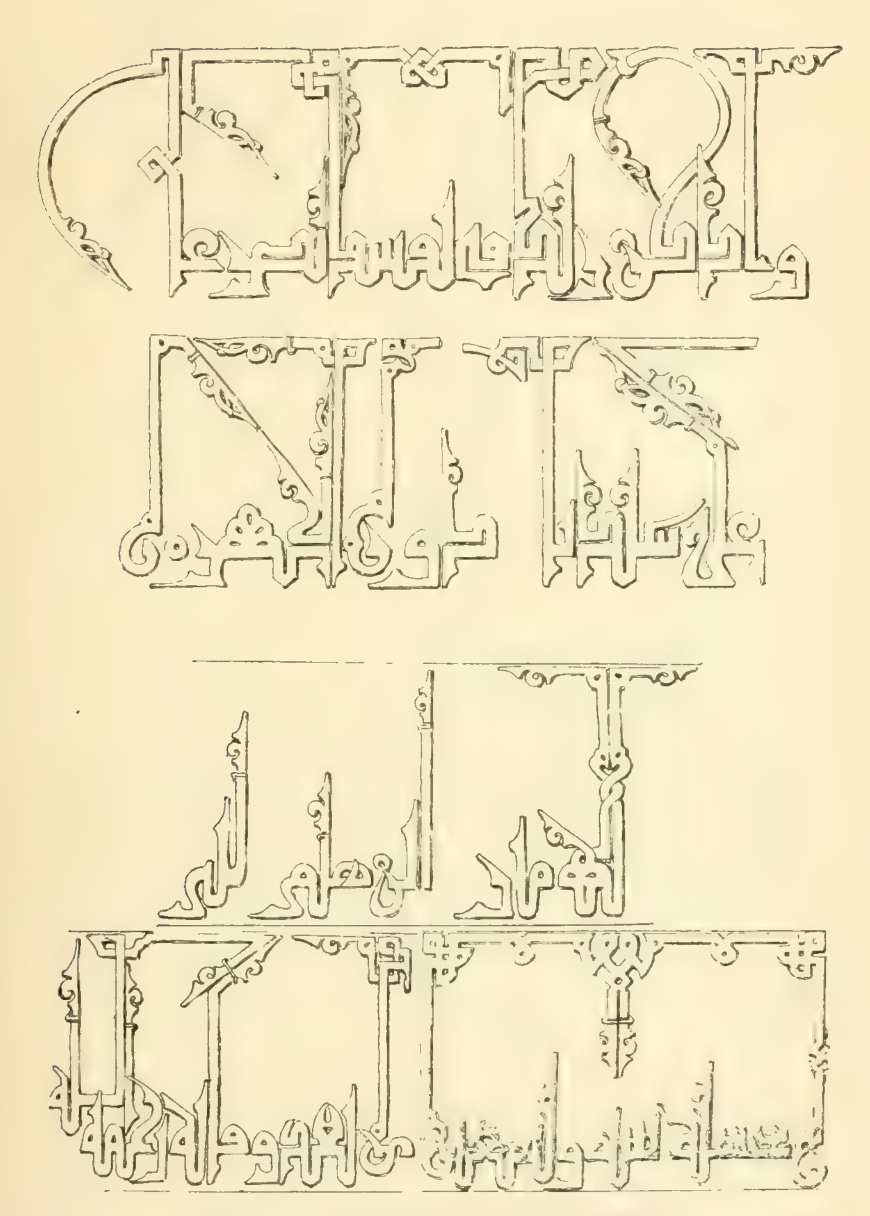


FIG. 30. — Fragments d'inscriptions coufiques.

Les deux premières lignes sont empruntées au cadre du mihrâb, les deux dernières à l'inscription dédicatoire de la cimaise.

Élément géométrique. — La géométrie joue un rôle assez important dans le décor. Les frises, les angles de bordure, où l'on rencontre le vieux polygone étoilé à huit pointes et les combinaisons qu'il engendre, mais où apparaissent aussi les rosaces à seize pointes, les petites fenêtres supérieures surtout (*fig.* 31 et 32), soit complètement ajourées, soit simulées par des tables de plâtre décorées de réseaux en relief et où les surfaces peintes alternent avec les noirs des défoncements, les fins quadrillages repercés remplaçant le croisement régulier des rubans de la Grande Mosquée à l'entour des panneaux, tels sont les judicieux emplois de la combinaison géométrique, auxquels vient s'ajouter le décor mosaïque du minaret.

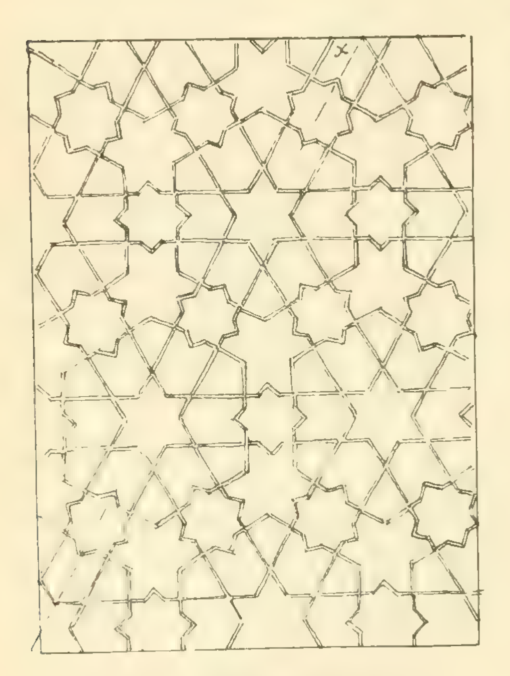


Fig. 31. — Garniture de fenêtre[1].

Élément floral. — Le décor floral est celui par qui la parenté de notre petite mosquée avec les monuments andalous se décèle de la manière la plus frappante.

L'élément invariablement employé n'est encore ici que la

1. Le même dessin géométrique se rencontre déjà dans une claustra de la Grande Mosquée au dessus du mihrâb. L'axe vertical en est alors la ligne pointillée indiquée dans la figure.

palme simple ou double ; mais, au lieu de se présenter, découpée par des nervures comme à la Grande Mosquée, ou lisse comme dans les monuments mérinides, elle est souvent ornée de remplissages variés, de divisions, sans rapport avec ses divisions naturelles, et dont les décors espagnols offrent à chaque pas des exemples.

Nous présentons ici (*fig.* 33) trois spécimens de ces palmes à ornements. C'est d'abord (F) une palme divisée par des recoupements de palmes secondaires s'échappant le plus souvent de la nervure principale ; une autre (D) porte une succession régulière de petites dents en triangle qui, suivant généralement le bord extérieur, indiquent le souvenir des découpures de la feuille. Une troisième (E) qui se rencontre déjà à Sainte-Marie-la-Blanche de Tolède, est revêtue de rinceaux dont l'élément principal semble être le trêfle à trois ou quatre feuilles arrondies (un examen un peu attentif de la flore de Cordoue en montrerait, croyons-nous, l'origine). Une quatrième palme assez souvent

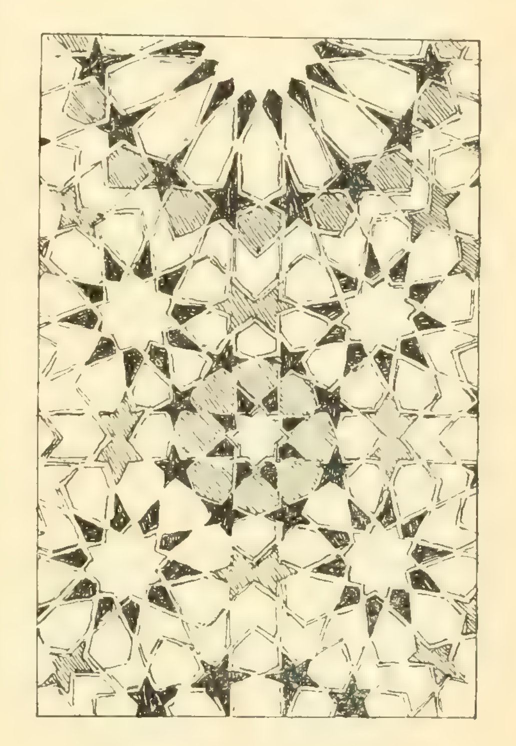


Fig. 32. — Garniture de fenêtre.

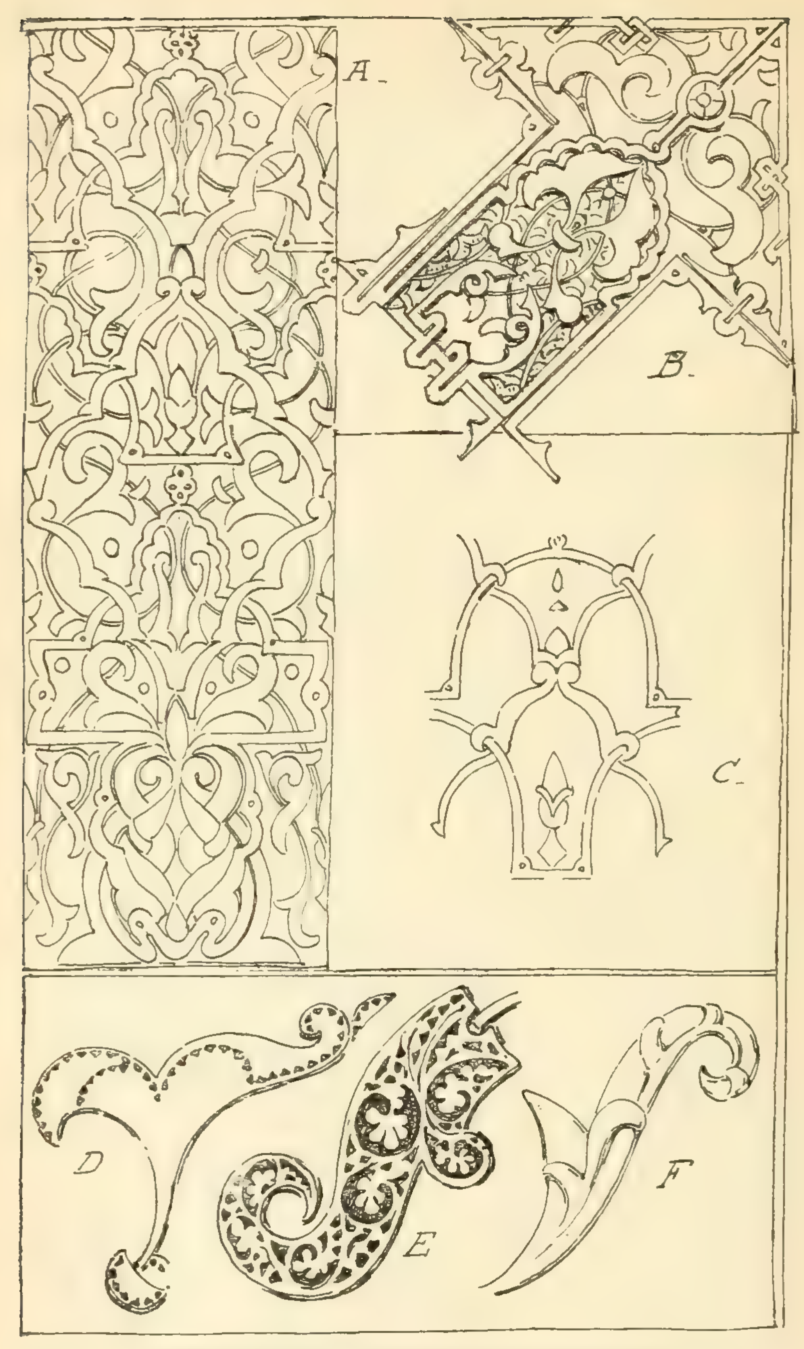


Fig. 33. — A. decor d'un trumeau ; B, motif coufique d'un écoinçon ; C. motif garnissant les murs ; DEF, exemple de palmes.

employée n'est qu'une interprétation ornementale de la feuille de la Grande Mosquée. Cette dernière feuille, déformation évidente de l'acanthe byzantine, se rencontre aussi, mais très réduite et servant toujours de remplissage (*fig.* 27). Quant à la feuille lisse, sans occuper la place que lui réservent les décorateurs mérinides, elle joue cependant un rôle fort honorable à côté des feuilles à décor mentionnées plus haut (*fig.* 26, 27, 33).

Le minaret. — Le minaret est d'une hauteur médiocre, mais d'une jolie proportion. Comme son ancêtre de la Grande Mosquée, il ne se décore que d'un grand réseau d'arcades à festons soutenues par deux pilastres embryonnaires et deux colonnettes engagées, d'une galerie supérieure formée de trois arcades lobées semblablement posées sur des colonnettes. Le décor céramique en trois tons (vert, brun, blanc) est formé de combinaisons très simples qui semblent caractéristiques des minarets de cette époque et dont la base est le damier à losanges. On y trouve aussi des fragments incrustés dans le réseau de brique. Enfin les éléments les plus curieux de cette décoration sont les seize petits chapiteaux qui soutiennent les arcs (*fig.* 34) ; ils sont revêtus de mosaïque de faïence, modelant et dessinant l'astragale, le méandre, les volutes et même

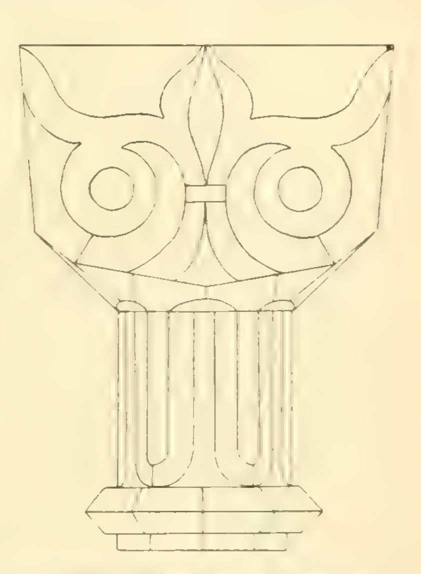


Fig. 34. — Chapiteau en mosaïque de faïence (au tiers de l'exécution).

la ligature médiane ; ils constituent un décor logique d'un charmant effet et l'un des seuls exemples de céramique habillant des reliefs que l'Occident nous ait laissés [1].

1. Nous devons la communication du dessin géométral que nous en donnons à Si Mohammed-Ben-Kalfate, qui a su rendre au petit minaret de Bel-Hassen sa parure céramique, très endommagée par le temps.



A. Fontemoing, Éditeur, Paris — Phototypie Berthaud

[illegible]

VI

MOSQUÉE D'OULÂD-EL-IMÂM[1]

La mosquée d'Oulâd-El-Imâm n'est datée par aucune inscription. Mais nous n'en connaissons pas moins l'époque approximative de sa construction première. Des textes nous renseignent à cet égard. Elle fut édifiée par Abou-Hammou Ier, comme annexe du premier collège tlemcenien dont l'histoire ait gardé le souvenir (*El-Médersa el-qadîma*)[2], on peut, selon toute probabilité, placer sa construction aux environs de l'année 710. Elle aurait été spécialement fondée, pour deux frères, professeurs, nommés l'un Abou-Zeid Abd-er-Rahmân et l'autre Abou-Mousa Ìsa. Ces deux personnages, originaires de Brekch, auprès de Tenès, s'étant fixés à Tlemcen, y devinrent les conseillers écoutés des princes abd-el-wâdites. Yahya-ben-Khaldoun nous apprend « qu'Abou-Hammou leur fit l'accueil le plus distingué et leur fit construire, près de Bâb-Kechchout, en dedans des remparts de la ville, le collège qui

1. Notre photographie montre l'élégant minaret du quartier Qouloughli ; à droite, les trois pignons indiquent les trois nefs qui composent à elles seules le modeste oratoire.

2. Cf. *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 326 et suiv.

porte leur nom[1]. » Cette dénomination de *médersa Oulâd el-Imâm* (collège des fils de l'Imâm), donnée à l'établissement concurremment avec celle de *médersa qadîma* (vieux collège), s'explique par ce fait que le père des deux savants était imâm de Brekch, leur ville natale. Aboud-Zeid mourut en 1342, et Abou-Mousa en 1347, sous la domination mérinide. Ils avaient su s'attirer la considération et la faveur des nouveaux maîtres de Tlemcen. La tradition veut qu'ils aient été enterrés à l'intérieur du collège qui porte leur nom[2].

Brosselard a cru retrouver des tables de habous de la mosquée et de la médersa d'Oulâd-El-Imam[3] ; mais il semble bien qu'il se soit trompé. Les inscriptions auxquelles nous faisons allusion sont, à notre avis, des tables de la médersa Yaqoubiya, et non de la médersa d'Oulâd-El-Imâm. Nous exposerons, en étudiant la mosquée de Sidi Brâhim, les raisons sur lesquelles nous fondons cette opinion personnelle, en contradiction avec celle de notre devancier.

La médersa d'Oulâd-El-Imâm a complètement disparu aujourd'hui. Elle devait occuper le terrain situé au bord et à l'Ouest de la mosquée. Cette dernière seule a survécu ; elle est fort délabrée, mais vaut mieux cependant que ce qu'en ont dit ceux qui l'ont étudiée avant nous. Postérieure d'une quinzaine d'années à la mosquée de Sidi Bel-Hassen, la mosquée d'Oulâd-El-Imâm se rattache à la même période de l'art maghribin et témoigne, dans sa ruine actuelle, d'une inspiration analogue, pleine de science et de goût.

1. Cf. *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 58 ; on y trouve une biographie des deux personnages en question ; — cf. aussi *Histoire des Berbères*, III, 386, 412 ; IV, 223 ; — et *Bostân* (notre manuscrit, p. 321 et suiv).

2. Cf. *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 65.

3. Cf. *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, février 1859, p. 169 et suiv.).

Comme à Sidi Bel-Hassen il n'y eut vraisemblablement jamais ici ni çahn, ni porte monumentale adjoints à la salle de prière, et le plan a dû peu varier. Cependant des remaniements importants, dont nous indiquerons plus loin les signes presque indiscutables, ont pu en modifier, à une époque voisine de sa fondation les dispositions premières. La seule entrée est sur le flanc Nord de la salle. Cette disposition est toute récente ; Bargès vit encore la porte donnant sur l'enclos qui avoisine la mosquée au Couchant, en face du mihrâb[1]. Quatre arceaux en plein cintre s'appuyant sur le mur du mihrâb, sur le mur opposé et sur deux pieds droits médians divisent la salle en trois nefs irrégulières et dépourvues de tout caractère artistique. Une colonne d'onyx dont telle ne fut point sans doute la destination primitive est engagée dans l'angle Nord-Ouest près de la porte qui s'ouvre sur l'escalier du minaret. Seul le décor très ruiné du mihrâb et le haut du mur opposé trahissent l'ancienne splendeur de ce petit édifice.

Le mihrâb, que trois petites fenêtres en plein cintre surmontent, suivant la classique disposition, montre les restes d'un encadrement dont la composition de plâtre, très fine, très riche et très serrée rappelle la belle création d'Abou-Saïd Otsmân. L'intérieur de la niche, couverte d'une coupole à stalactites se terminant par une coupolette à seize cannelures, est établie sur l'habituel plan octogonal. Mais elle présente cette particularité que deux arcatures à colonnettes s'y superposent pour porter l'encorbellement : celle d'en haut, qui disparait pour le spectateur placé dans les nefs, bordée de découpages analogues à ceux de Sidi Bel-Hassen, celle d'en bas bordée par la

1. Cf. la description sommaire qu'il donne de ce petit monument dans *Tlemcen, ancienne capitale de ce nom*, p. 327.

disposition de palmes dont Sidi Bou-Médine nous offrira un exemple.

De l'examen de cette superposition, de la présence d'un cintre de maçonnerie inemployé, supérieur au cintre actuel, il résulte que toute une partie du mihrâb a été abaissée à une époque quelconque. Si on observe, d'autre part, que le niveau tout entier de la mosquée est en contre bas des terrains avoisinants, on s'explique cet abaissement du mihrâb.

Mais comment expliquer le besoin lui-même d'agrandir un tel monument en hauteur et l'idée d'en descendre le niveau plutôt que d'en surélever les combles? Seul le respect pour l'œuvre d'un âge disparu, joint au désir d'augmenter la magnificence d'une fondation pieuse, nous semblent pouvoir motiver une telle accommodation. Comme on le sait, en effet, les mosquées de cette époque ne comportent qu'une décoration de charpentes et de plâtre dans les parties hautes; en abaissant le sol, on laissait cette décoration intacte.

Restait cependant le mihrâb, dont cet abaissement entraînait un grave changement de proportion. Comment faire pour lui conserver l'harmonieux rapport de ses dimensions premières, sans attaquer un cadre dont on ne savait plus créer l'équivalent, qui restait comme une œuvre inimitable de vieux artistes disparus? La forte cohésion des plâtres arabes en donnait le moyen. Ce cadre, détaché pièce par pièce du mur auquel il adhérait, et un nouveau cintre semblable au premier, établi à la même distance du sol, c'est-à-dire $0^{m},82$ en dessous de l'ancien niveau, on réappliqua la bordure circulaire à claveaux [1], les écoinçons, le cavet à inscription cursive, les trois bandes

1. Voir pour la composition de ce cadre la Pl. VIII et la description typique qui la commente, p. 173.

d'inscriptions coufiques avec les carrés de leurs angles; puis, dans le vide laissé entre le revêtement et la garniture des fenêtres supérieures, on établit un panneau nouveau de $0^{m},82$ de haut, décoré tant bien que mal suivant le goût du jour. Cette décoration (*fig.* 35) n'est d'ailleurs point d'un mauvais style ; elle est formée d'entrelacs floraux analogues à ceux des petits cintres du portail de Sîdi Bou-Médine ou de certains revêtements de l'Alhambra ; mais ce rapprochement avec les fermes et délicats

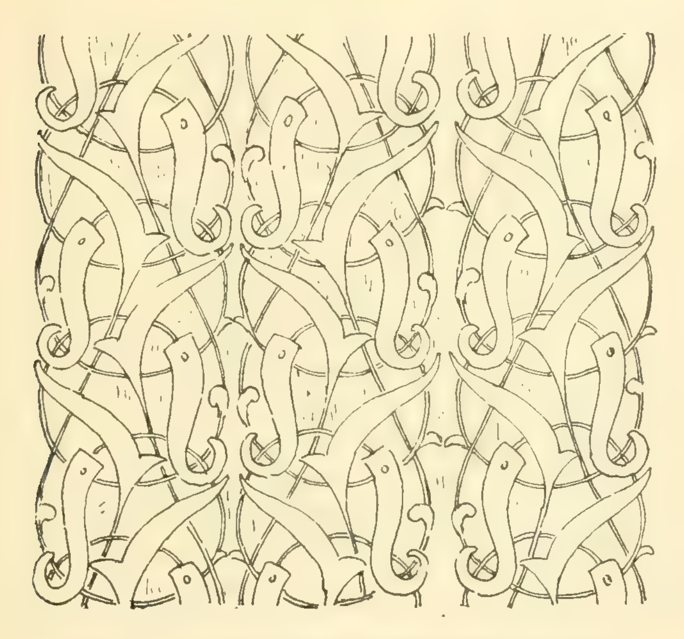


Fig. 35. — Décor du panneau intercalé (Cadre du mihrâb).

ornements du petit mihrâb, tout ruiné qu'il se présente à nous, ne lui est pas favorable : la ligne est un peu molle et l'enlacement sans tenue ; de plus il est de ces garnitures à répétition sans axe et sans arrêts que la bonne époque n'emploie que pour les grandes surfaces et qui n'intervient jamais dans la

composition d'un motif central, tel qu'un cadre de mihrâb.

La mosquée n'est postérieure que de quatorze ans à celle de Sidi Bel-Hassen ; les mêmes caractères généraux s'y retrouvent : l'écriture coufique y est sensiblement du même style ; le même rôle y est donné aux monogrammes et aux sentences ; on y retrouve la coquille, et la palme à rinceaux de feuilles arrondies y court semblablement dans l'inscription du cadre rectangulaire.

A quelle époque faut-il attribuer la réfection du mihrâb ? Le style du rectangle et des arcades simulées dans la niche semble appartenir, ainsi que nous l'avons vu, au milieu du XIV[e] siècle. Peut-être faut-il attribuer les modifications que nous venons de signaler au plus glorieux des zeiyânides, le restaurateur Abou-Hammou II ; peut-être cependant faut-il en reculer la date jusqu'au règne d'Abou'l-Abbâs Ahmed. A cet égard, les textes et la tradition sont également muets. Quoi qu'il en soit de l'époque de ces remaniements, on doit rendre justice aux artistes qui l'exécutèrent, et reconnaître que, tout en sachant encore eux-mêmes fort bien tracer un entrelacs et modeler le plâtre, ils eurent le respect d'une manifestation d'art plus parfaite, et se gardèrent d'en détruire le charme par une indiscrète restauration.

Le minaret qui accompagne cette salle de prière est élégant et pourvu d'une bonne décoration céramique en trois tons, vert, brun et blanc. Le blanc est d'une très jolie tonalité verdâtre, qui contribue beaucoup à l'harmonie générale. La base des combinaisons employées est, comme à Sidi Bel-Hassen, le damier à losanges. Un premier panneau est formé d'une arcade festonnée portant des écoinçons de mosaïque verts et blancs. Un second panneau de deux arcades lobées est entouré d'un cadre à

décor vert, blanc et brun ; c'est le seul exemple que nous connaissions de ce genre de décor. Une bande semblable à celle de Sidi Bel-Hassen forme ceinture à la base de la galerie supérieure. Quatre merlons ornent les angles de la tour, que couronne un campanile très simple.

VII

EL-MANSOURAH

A environ 5 kilomètres Ouest de Tlemcen, la route de Tlemcen à Maghnia traverse un très vaste ensemble de ruines, périmètre de murailles, mosquée, qasbah. Ce sont les débris de la ville mérinide de Mansourah. Cette cité éphémère — elle vécut soixante ans à peine — eut son origine dans un siège mémorable que Tlemcen soutint à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe. Il nous paraît bon, avant d'en décrire et d'en étudier les ruines, de rappeler brièvement son histoire.

En 698, le sultan mérinide Abou-Yaqoub, à la tête d'une nombreuse armée, vint s'établir dans la grande plaine qui s'étend entre Tlemcen et le col du Juif. Il dressa son camp à l'endroit connu sous le nom de « Rendez-vous d'Ibn-Çaïqal[1] ». A plusieurs reprises déjà, en 689, en 695, en 697, il avait menacé la capitale abd-el-wâdite. Les fortes murailles de la ville lui avaient opposé une résistance insurmontable. Cette fois, il résolut d'en venir à bout par la famine, la bloqua étroitement, l'emprisonna dans un ensemble d'ouvrages de circon-

1. Cf. *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 35; les exemplaires de la *Baghyat er Rouwâd*, que nous avons consultés, portent « le hameau d'Ibn Çaïqal ».

vallations, et reçut la soumission de tout le pays environnant. Tlemcen était réduite à ses propres ressources et ne pouvait rien attendre du dehors : « Un esprit, un être invisible, dit Ibn-Khaldoun, aurait eu de la peine à pénétrer dans la ville. » Elle ne se rendait pas cependant, et le siège devait se prolonger huit ans. A l'approche de l'hiver, le sultan mérinide se fit bâtir une demeure royale dans son camp ; en face, il jeta les fondements d'une mosquée pour lui et son armée ; autour, des habitations de soldats, de fonctionnaires royaux s'élevèrent, et le tout fut défendu par une muraille. Cette ville improvisée reçut le nom de *El-Mahalla El-Mançoura*, « le camp victorieux ». Deux ans après, son importance s'étant accrue, le sultan la fit ceindre d'un vaste périmètre de murs, et la cité mérinide, dressée en face de la vieille capitale abd-el-wâdite assiégée, s'appela alors « Tlemcen-la-Neuve ». « Ce fut en l'an 702, dit Ibn-Khaldoun, que le sultan fit bâtir l'enceinte de murs, et qu'il forma ainsi une ville admirable, tant par son étendue et sa nombreuse population que par l'activité de son commerce et la solidité de ses fortications. Elle renfermait des bains, des caravansérails, ainsi qu'une mosquée où l'on célébrait la prière du vendredi, et dont le minaret était d'une hauteur extraordinaire. Cette ville reçut de son fondateur le nom de El-Mançoura. De jour en jour, elle vit sa prospérité augmenter, ses marchés regorger de denrées et de négociants venus de tous les pays. Aussi prit-elle bientôt le premier rang parmi les villes du Maghrib[1]. » — Pendant ce temps la ville investie souffrait de toutes les horreurs de la famine. Nous ne nous étendrons pas sur les récits très détaillés que nous ont

1. Cf., sur toute cette partie de l'histoire de Tlemcen, *Histoire des Berbères*, III, p. 141 et suiv.

laissés les auteurs arabes de cette période dramatique de l'histoire tlemcenienne[1]. Il suffira de dire que, quatre ans plus tard, Tlemcen, à la dernière extrémité, ayant perdu nombre de ses défenseurs, allait succomber, lorsque le poignard d'un assassin la sauva. Abou-Yaqoub fut tué à Mansourah par un de ses esclaves. Son petit-fils Abou-Tsâbit Omar, impatient de s'assurer la possession du trône qui lui était contestée, se hâta de lever le siège et de regagner Fâs[2]. Avant de partir, il conclut la paix avec le sultan abd-el-wâdite Abou-Hammou; une clause du traité réglait le sort de « Tlemcen-la-Neuve ». Suivant Yahya ben-Khaldoun, elle demeurait, aux portes de la capitale abd-el-wâdite, vassale des Mérinides; les souverains de Tlemcen devaient la respecter et laisser s'y établir ceux qui le désireraient. Ce récit n'est pas en complet accord avec ce que dit Abd-er-Rahmân ben-Khaldoun de l'abandon de Mansourah par les Mérinides; cet auteur prétend que Abou-Tsâbit Omar chargea un de ses vizirs de présider à l'évacuation de la place, que les habitants la quittèrent successivement classe par classe, et qu'en se retirant le vizir laissa Mansourah complètement vide[3].

Cette histoire de fondation de ville à l'emplacement d'un camp, si étrange qu'elle paraisse, n'est pas un fait isolé dans les annales des peuples musulmans. Dès les premiers âges de

1. On trouvera les principaux épisodes du siège de Tlemcen parfaitement racontés *ap.* Brosselard, *Revue africaine*, juin 1859, p. 323 et suiv.; — aussi *Tombeaux des Emirs Beni-Zeiyân*, p. 32, 33.

2. Une bataille entre Abou-Tsâbit Omar, et son concurrent Abou-Sâlim, faillit même être livrée sous les murs de Mansourah. Le corps d'Abou-Yaqoub aurait d'abord été enterré à Mansourah, puis plus tard transporté à Chella (Cf. *Histoire des Berbères*, IV, p. 169 et suiv.).

3. Cf. Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 256; *Histoire des Berbères*, IV, p. 173.

l'Islam, Fostât (le vieux Caire) n'aurait, suivant une tradition constante, pas eu une autre origine. Tagrârt elle-même, l'ancêtre de la Tlemcen moderne, s'éleva à la place où les Almoravides, assiégeant Agâdir, avaient dressé leurs tentes. Deux exemples fournis par l'histoire du Maghrib, au siècle même qui vit naître Mansourah, doivent tout particulièrement être rappelés ici. En 726, Ibn-Ali El-Kordi, général d'Abou-Tâchfîn, faisant le siège de Bougie, choisit un emplacement nommé Soûq El-Khemis, y rassembla des ouvriers, les fit aider par ses propres soldats et, dans l'espace de quarante jours, acheva la construction d'une nouvelle ville, qui reçut le nom de Temzezdekt. En 733, le futur restaurateur de Mansourah, Abou'l-Hasen le Mérinide, investissant Sidjilmessa, employa une foule d'ouvriers à construire une ville sous les murs de la place [1]. Pour s'expliquer ces singulières fondations, il faut considérer que, d'une part, la composition des armées maghribines, au moyen âge, en rendait l'entreprise utile, que, de l'autre, la commodité des matériaux employés en facilitait l'exécution. Une armée mérinide ou abd-el-wâdite peut en quelque sorte apparaître comme une réunion de smalas. Dans beaucoup de contingents, les combattants marchaient accompagnés de leurs familles. Une population de marchands, de fournisseurs divers venait encore s'adjoindre à cette foule disparate ; et dans un siège qui devait durer plusieurs années, l'on comprendra que la construction d'abris fixes, à l'endroit où avait été dressé le camp, apparaissait comme une nécessité de premier ordre [2]. Ces abris, véritables gourbis de plâtre, de terre prise sur place et battue

1. Cf. *Histoire des Berbères*, III, p. 405 ; IV, p. 215.

2. Déjà, dans une expedition avortée contre Tlemcen, en 697 (1297), Yousef

en pisé, pouvaient couvrir, en des temps extraordinairement courts, de vastes espaces, et leur groupement prenait l'aspect d'une véritable ville improvisée. Au reste, ils disparaissaient plus rapidement encore. Temzezdekt, dont le nom a été cité plus haut, fut renversée en une heure par Abou-Yahya Abou-Bakr. Mansourah elle-même, après l'évacuation d'Abou-Tsâbit Omar en 706, fut si sérieusement ruinée par les Abd-el-Wâdites que, sept ans après, le Mérinide Abou-Saïd, revenant assiéger Tlemcen, n'y établit pas tout d'abord son camp[1]. Ary Renan a très bien vu, selon nous, le caractère de la Mansourah primitive, et l'a justement comparée à la première Cairouan : « L'assiégeant eut tout juste le loisir de bâtir l'admirable périmètre de murailles qui existe encore, d'y élever une mosquée et quelques palais. Le reste de l'espace dut être occupé par un vaste camp, des marchés en plein air, des tentes, des abris légers, qui étaient d'une construction rapide et dont la destruction avait lieu en un jour[2]. » Selon toute vraisemblance, les choses durent bien se passer ainsi ; mais l'imagination populaire ne se contenta pas de cette réalité trop modeste, et fit de Mansourah une cité merveilleuse sortie en une nuit de terre sur le geste d'un sultan orgueilleux[3]. A notre avis, Ibn-Khaldoun lui-même, dans sa brillante description de Tlemcen-la-Neuve, que nous avons donnée plus haut, s'est laissé fortement

le Mérinide commença à construire des logements pour ses troupes (*Histoire des Berbères*, III, 375).

1. Il l'établit au *mela'b* (hippodrome), situé beaucoup plus près de la ville, non loin, selon les renseignements fournis par les textes, de l'endroit où s'élève aujourd'hui la qoubba de Baba-Safîr.

2. Cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 1891, I, p. 371.

3. Elle attribua au Mérinide le surnom de « sultan noir », donna aux chevaux de son armée des fers d'or, cloués de clous d'argent. Cette légende du « sultan noir » a été étudiée d'une façon complète par Basset, *ap. Nedromah et les Traras*, p. 204 à 212.

influencer par cette conception populaire. Nous ne croyons pas que Abou-Yaqoub, le jour où il fit battre et mettre en place le premier bloc de pisé pour son palais d'hivernage de Mansourah, eut le dessein arrêté de construire une ville nouvelle. Le récit des historiens permet de distinguer plusieurs phases dans le développement, si rapide qu'il fut, de la cité mérinide. Jusqu'en 702, elle n'est qu'un *camp*, « le camp victorieux », avec une mosquée et quelques édifices importants destinés à abriter le sultan et les chefs mérinides contre les rigueurs de l'hiver tlemcenien. A cette époque, par la construction d'un mur d'enceinte considérable, elle devient une ville et prend le nom de « Tlemcen-la-Neuve ». Cet accroissement subit d'importance du camp mérinide peut très bien être expliqué par une cause économique : Tlemcen, siège d'un immense trafic, point de départ et d'arrivée de nombreuses caravanes, est subitement fermée au négoce par un blocus étroit. Il est tout naturel que, pendant les années que dura le siège, Mansourah, heureusement située, libre d'accès, se soit substituée, comme grand marché du Maghrib central, à la vieille capitale abd-el-wâdite ; et cette soudaine prospérité commerciale, mise à profit par un monarque ambitieux, transforme le camp de la veille en une véritable cité.

La mosquée, dont le minaret ruiné domine la route de Maghnia, le périmètre des murailles nous offrent-ils des monuments de la Mansourah primitive ? Malgré l'affirmation catégorique des historiens, le fait demeure au moins douteux. Tout d'abord, nous savons que l'enceinte démantelée par les Abd-el-Wâdites fut réparée trente ans plus tard, pendant ou après le second siège de Tlemcen par Abou'l-Hasen. Quelle fut, au juste, l'importance du démantèlement et, par suite, de la restauration ? On ne sau-

rait guère le dire. D'autre part, il est remarquable qu'une inscription gravée sur le cadre de pierre du portail du minaret, si elle attribue la fondation de la mosquée à Abou-Yaqoub, qualifie ce monarque de « défunt[1] » ; et, par là même, elle montre que la partie de l'édifice qui la porte fut, sinon construite, du moins sérieusement retravaillée à une époque postérieure. Cette époque ne peut être que celle d'Abou'l-Hasen, le conquérant de Tlemcen. Le fait que, dans sa courte existence, Mansourah a été le camp de deux princes appartenant à la même dynastie, qu'elle les a vus travailler tous deux à ses édifices, a provoqué une confusion fort explicable dans les récits de ceux qui ont retracé son curieux développement[2] ; et, il n'est en somme pas facile de démêler, dans cet ensemble de ruines, ce qui appartient à la fondation d'Abou-Yaqoub ou à la restauration d'Abou'l-Hasen. Nous arrivons maintenant à la deuxième période de l'histoire de Mansourah.

D'après les conventions passées entre Abou-Tsâbit Omar, et l'Abd-el-wâdite Abou-Hammou, Mansourah devait être respectée après le départ des Mérinides. Cette clause du traité ne dut être observée que pendant quelques années. Aussitôt que la bonne harmonie se rompit de nouveau entre les sultans de Tlemcen et ceux de Fâs, Mansourah fut systématiquement démolie par les premiers[3] ; les ouvrages de fortification, qui pouvaient fournir un point d'appui redoutable à l'assaillant, au cas d'un nouveau siège de Tlemcen, durent particulièrement

1. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen*, *ap.* *Revue africaine*, juin 1859, p. 335, 336.

2. C'est ainsi que Shaw en attribue la construction première à Abou'l-Hasen (traduction Mac Carthy, p. 244 ; — Cf. la discussion de Bargès, qui relève l'erreur de cet auteur *ap. Tlemcen, ancienne capitale*, p. 255).

3. Cf. *Histoire des Berbères*, IV, 173 ; — *Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 38.

avoir à souffrir de la part des monarques abd-el-wâdites; et de fait, lorsque, en 735, Abou'l-Hasen petit-fils d'Abou-Yaqoub vint renouveler contre la capitale abd-el-wâdite l'entreprise de son aïeul, son premier soin fut de relever ce qui avait été jeté à terre des constructions de Mansourah[1]. Ce monarque, entré en vainqueur à Tlemcen, en 737, n'abandonna pas son camp pour sa nouvelle conquête. Il fit de Mansourah la ville officielle, le siège du gouvernement mérinide sur le Maghrib central et revint personnellement s'y installer aussitôt après la prise de la capitale abd-el-wâdite. Ce sultan semble même avoir eu une vive prédilection pour la cité nouvelle fondée par son aïeul. Il y résida presque continuellement jusqu'à ces entreprises malheureuses en Ifriqîya, vers 748. A cet effet, il s'y fit construire un palais, le palais de la Victoire, avec de vastes dépendances, des jardins, des pièces d'eau. Le tout devait former une véritable qasbah, où un trésor considérable était amassé[2]. C'est à ce prince qu'il faut vraisemblablement attribuer la création du quartier oriental de la ville, dont les restes offrent encore un ensemble assez important de ruines. D'autre part nous avons dit qu'il retravailla, selon toute vraisemblance, à la grande mosquée.

Les somptueux ouvrages d'onyx, dalles, colonnes, chapiteaux, bassins à ablutions, qui ont été retrouvés dans les ruines de cet édifice, datent bien plutôt de son époque que de celle d'Abou-Yaqoûb. Il fit de grands efforts pour donner à Mansourah le caractère d'une véritable cité et en même temps

1. Tous les historiens arabes disent qu'Abou'l-Hasen *bâtit* Mansourah, ce qui semble indiquer une restauration complète de la ville (Cf. *Histoire des Berbères*, IV, p. 221; *Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 53; — *Complément*, p. 71).

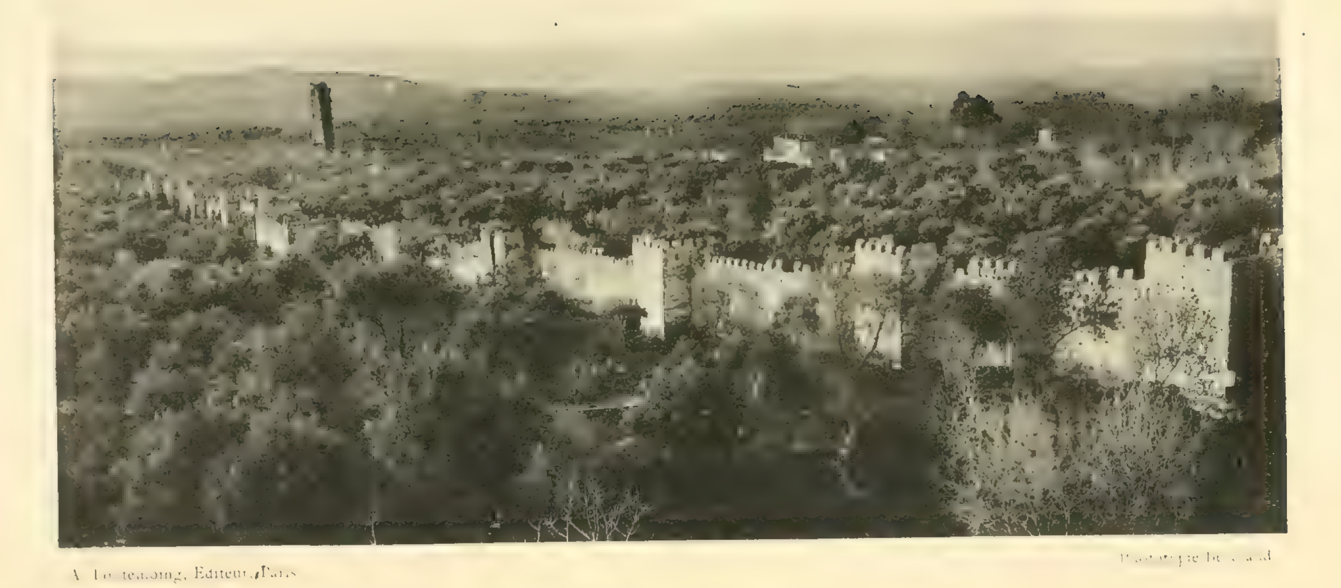
2. Cf. *Histoire des Berbères*, IV, 213, *in fine*; — sur le palais de la Victoire, Brosselard, *Revue africaine*, juin 1859, p. 337, 338.

qu'il augmentait le nombre et l'importance de ses monuments, il se préoccupait d'y attirer une population fixe[1]. De fait, Mansourah est parfaitement qualifiée de *ville*, dans des textes de son époque[2]. On caractériserait assez bien le développement de Tlemcen-la-Neuve, dans sa très courte existence, en disant qu'il fut spontané bien plus que voulu à l'époque d'Abou-Yaqoub, et essentiellement voulu à l'époque d'Abou'l-Hasen. Cette œuvre quasi artificielle, très propre à flatter les goûts bâtisseurs du monarque qui l'avait entreprise, ne pouvait guère au reste lui survivre. Déjà le successeur d'Abou'l-Hasen, Abou-Inân Fâres, rappelé vers le Maghrib occidental par les événements politiques, abandonna la résidence de Tlemcen-la-Neuve. Le palais de la Victoire n'a plus d'hôte royal ; peut-être même est-il, avant son complet achèvement, dépouillé de quelques-unes de ses colonnes au profit des nouvelles constructions d'Abou-Inân (cf. *inf.*, p. 292 et ss.). La restauration des Beni-Zeiyân devait consommer la ruine de Mansourah.

Les descendants de Yarmorâsen, en remontant sur le trône, frappèrent la cité mérinide d'un arrêt de mort. Systématiquement, ils ruinèrent cette ville voisine rivale de leur capitale, qui aurait perpétué le souvenir de l'abaissement de leur dynastie. Le démantèlement des murs, la destruction du palais de la Victoire, probablement aussi de la mosquée, fut en principe

1. « Le chikh Sidi Lahsen racontait que sa mère, d'origine masmoudienne, était venue s'établir dans la région de Tlemcen, à la suite du sultan Abou'l-Hasen. Elle habitait la ville que ce sultan avait fait construire pendant le siège, et qui portait le nom de Mansourah ; le chikh ajoutait que, lorsqu'il se promenait, enfant, avec sa mère dans les ruines de Mansourah, elle lui disait : « C'est ici, mon fils, qu'était située la maison où nous demeurions à l'époque où cette ville était encore habitée. » (Cf. *Bostân*, notre manuscrit, p. 170 ; — *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 322.)

2. Par exemple, dans le habous de Sidi Bou-Medine. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen*, ap. *Revue africaine*, août 1859, p. 415.



A. Fontemoing, Editeur, Paris

l'œuvre de la main des hommes. Le temps ne fit que l'achever en amenant les restes de Tlemcen-la-Neuve au point de dégradation où nous les voyons aujourd'hui. La charrue fut passée sur son sol. Dès l'époque de Tenesi, elle était redevenue, sur une grande partie de sa superficie, à l'état de champs cultivés[1]. En outre, Mansourah fut exploitée, aux âges postérieurs, comme une véritable carrière de marbre taillé. La qoubba de Sidi Bou-Médine, la mosquée du Méchouar, la Grande Mosquée, probablement aussi la qoubba de Sidi Brâhim reçurent leur part des dalles, des colonnes, des chapiteaux d'onyx de la mosquée de Mansourah, et du palais de la Victoire. Il n'est pas jusqu'à l'église catholique qui, de nos jours, ne se soit enrichie des dépouilles de la cité mérinide : la cuve des fonts baptismaux a été taillée dans un bloc d'onyx vert provenant du temple musulman fondé par Abou-Yaqoub.

1. — Enceinte de Mansourah. — Ruines de la Qasbah

L'enceinte. — Une muraille de pisé entourait Mansourah[2]. Elle avait $1^m,50$ d'épaisseur à sa base et se rétrécissait au sommet pour former, à l'intérieur de la ville, un chemin de ronde continu. Des créneaux la surmontaient. Comme l'enceinte de Tlemcen, elle était flanquée sur tout son pourtour, d'après

1. Cf *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 73 ; *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 35

2. On trouvera des descriptions de Mansourah *ap.* Bargès, *Tlemcen capitale*, p. 249 et suiv. ; — Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen Revue africaine*, juin 1859 ; — de Lorral, *Tlemcen Tour du Monde*, 1875, p. 307 et suiv. — Notre vue panoramique est prise de la route de Sebdou. On distingue au second plan à droite les maisons du village français, à gauche la face postérieure du minaret.

la coutume byzantine, d'environ quatre-vingts tours carrées ou barlongues, ayant sur la courtine un assez faible commandement. L'espace compris entre ces tours flanquantes était assez variable. Comme la déclivité du terrain était très sensible, des rampes, réunissant les tronçons du chemin de ronde, rachetaient les différences de niveau [1].

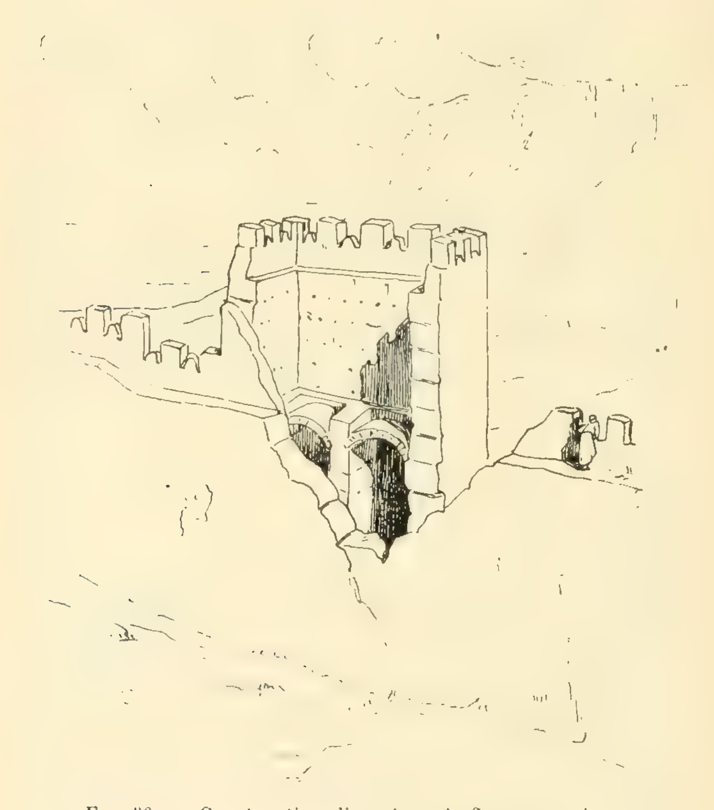


Fig. 36. — Construction d'une tour de flanquement.

Il n'y a pas trace de mur avancé; il est difficile de croire à l'existence d'un fossé faisant le tour de la ville;

1. Comp. une restauration de la citadelle byzantine de Haïdra, *ap.* Cagnat et Saladin, *Voyage en Tunisie* (*Tour du Monde*, 1886, II, p. 229.)

seule la face orientale semble utiliser un escarpement naturel. Sur cette même face, qui regarde Tlemcen, nous avons noté un arrière-mur très épais suivant l'enceinte principale, à quelques mètres seulement en arrière, et s'en rapprochant parfois. Peut-être est-ce là un vestige d'un mur primitif, rasé après la première disparition des Mérinides.

Les tours barlongues, qui étaient les plus nombreuses, étaient accolées à l'extérieur du mur. Elles avaient 7 mètres de façade et 3m,75 de côté. Un certain nombre d'entre elles présentent la trace des dispositions intérieures suivantes (*fig.* 36). Un mur médian, perpendiculaire à la courtine, s'élevant à une hauteur variable, porte deux voûtes en berceau qui recouvrent ainsi deux petites salles sensiblement carrées. Ce procédé, en usage dans les bâtiments civils romains et auquel on a donné le nom de construction *cellulaire*, avait pour but, moins d'aménager deux salles de rez-de-chaussée, que d'assurer la solidité des tours et d'établir un étage supérieur capable de supporter la lourde charge des combattants et des munitions. La plupart d'entre elles ne laissent pas supposer l'existence de porte inférieure donnant dans la ville. Le seul accès possible de la plate-forme était le chemin de ronde des courtines. Peut-être, dans certains cas, quelques marches seulement permettaient-elles de monter de ce chemin de ronde à celui qui couronnait les tours. Parfois aussi les tours ayant un commandement plus sensible sur les courtines, et le premier étage étant établi seulement aux deux tiers de la tour, avait-on recours à la disposition que la vieille enceinte de Séville permet encore d'observer. Dans une des tours flanquantes de cette enceinte, un escalier de quelques marches, s'élevant du chemin de ronde et suivi par le crénelage, donne accès dans une salle voûtée

par une porte cintrée, percée à la gorge de la tour (le mur y étant en briques et plus mince que le mur extérieur); un escalier accolé à la paroi intérieure monte de cette salle à la terrasse du sommet. Une disposition analogue se devine dans une tour de l'enceinte d'Agâdir. Telle pouvait être celle de bon nombre de tours flanquantes de Mansourah, que le chemin de ronde y tînt lieu ou non de terrasse supérieure.

Les tours carrées, de 7 mètres de côté et plus hautes que les précédentes, sont en petit nombre. Ce sont les tours placées aux angles des murs : elles sont alors pénétrées par eux et présentent intérieurement les traces d'une salle basse voûtée et parfois d'un escalier intérieur (tour E), établissant une communication entre le chemin de ronde et l'intérieur de la place.

Ce sont aussi quatre tours rapprochées par paires (deux se trouvent vers le milieu de la face Sud, deux vers le milieu de la face Nord). Elles nous semblent ainsi placées pour accoster deux des portes de la ville. Les tours H et B présentent à l'intérieur des dispositions identiques. Une porte basse subsistant à l'angle dans la tour B, et découpée suivant un arc surbaissé, y donne accès. Une rampe établie sur neuf portions de voûtes en berceau permettait d'arriver au chemin de ronde. Cette rampe devait s'appuyer sur un noyau central, qui a complètement disparu. Dans la tour C, d'extérieur semblable, nous n'avons pu retrouver ces dispositions intérieures. Mansourah avait donc deux portes, une au Nord et l'autre au Sud. Elle en avait vraisemblablement deux autres à l'Est et à l'Ouest, aux endroits même où passe actuellement la route de Tlemcen à Maghnia. Un pan de tour carrée subsiste à l'Ouest. A l'Est, les vestiges de deux murs perpendiculaires, intérieurs au mur d'enceinte et dont l'un porte à son sommet

un départ de voûte en brique, semblent indiquer l'existence

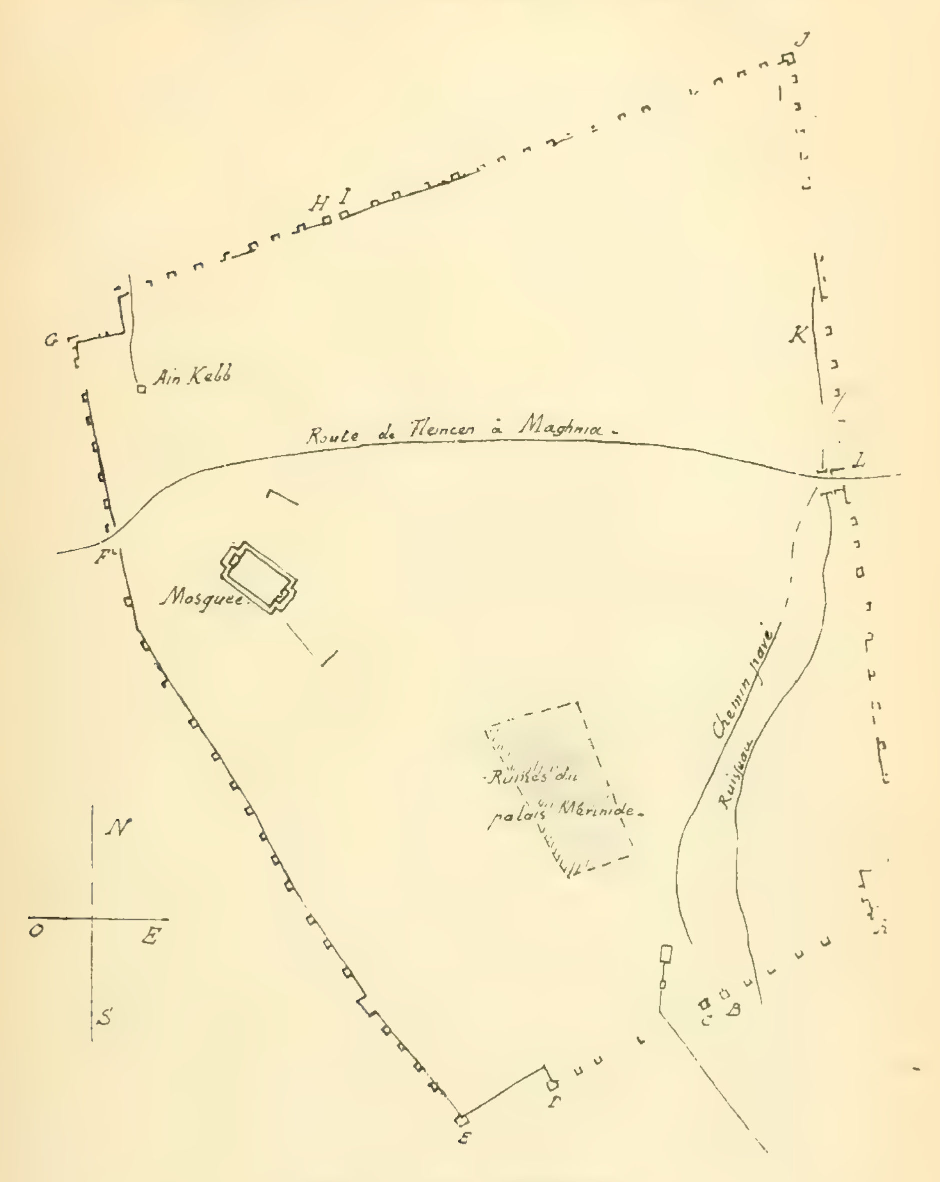


Fig. 37. — Plan de Mansourah.

d'une entrée monumentale. Elle était flanquée de deux corps

de bâtiments rectangulaires protégeant un passage de 14 mètres de long et d'une largeur difficilement appréciable. A quelques mètres de cette entrée dans l'enceinte de la ville, on trouve un pont en brique qui, datant des Mérinides, précise le point où passait la route. Ce pont, très bien construit, porte un parapet de pisé ; sa voûte n'a pas moins de 35 mètres de longueur. Le carrefour, qui s'étalait au dessus, était entièrement revêtu d'un pavage horizontal portant sur un lit de pisé extrêmement dur.

L'intérieur de la ville. — Si nous remontons le cours du ruisseau qui y passe et qui, descendant des hauteurs de Lalla Setti, va couper la muraille Sud au tiers oriental de sa longueur, nous avons sur notre droite un chemin qui conduit non loin de la porte du Sud. Ce chemin, qui fut longtemps la route de Sebdou, était muni d'un pavage irrégulier qui, encore visible sur une bonne partie de son parcours, rappelle assez exactement ment celui qu'on observe dans les grandes villes marocaines (Cf. Pl. XI). Il a près de 5 mètres de large; les pierres sont de nature, de forme et de dimensions très variables. Un canal de pisé, peut-être primitivement recouvert, le suit pendant un certain temps. Des pans de mur également en pisé subsistent, à gauche dominant la vallée du ruisseau, à droite s'élevant dans les champs qui avoisinent le village actuel. Ils indiquent l'existence d'un quartier oriental assez compact et assez peuplé. Il est malheureusement difficile de préciser la destination primitive des groupes de ruines qu'on y trouve.

A quelque distance à droite, une maison transformée en ferme présente une cour intérieure flanquée, sur trois faces, de salles s'ouvrant chacune par deux arcs trapus sans élégance, mais solidement établis. Une conduite d'eau, datant probablement de



A. Fontemoing, Éditeur, Paris — Phototypie Berthaud

CHEMIN PAVÉ A MANSOURAH

l'occupation mérinide, alimente encore une citerne octogonale placée à l'extérieur des batiments, peut-être fontaine publique, peut-être entourée par le prolongement d'un mur qu'on rencontre plus bas et destinée à l'usage exclusif des maitres du logis.

Au Nord de ce bâtiment, à l'angle Sud-Est du village actuel, on rencontre un ensemble de ruines couvrant environ un demi-hectare de terre. Des fouilles occasionnées par les travaux agricoles et quelques recherches entreprises par Brosselard, ont permis d'en déterminer sinon le plan, du moins la destination primitive. — Là s'élevait le palais de la Victoire, qu'Abou'l-Hasen Ali fit construire en l'an 745, huit ans après la prise de Tlemcen[1].

Ainsi que la plupart des *Qasbahs* d'Espagne et du Maghrib, la Qasbah des sultans mérinides, à la fois résidence royale et citadelle, était placée sur une éminence naturelle, que des terrassements avaient vraisemblablement surélevée et taillée à pic du côté du Nord. Une tour en ruines s'avançant sur l'escarpement parait en défendre les abords.

Deux bassins rectangulaires devaient en orner les cours. Le premier, près de l'escarpement septentrional, a été en partie comblé, et il est difficile d'en connaitre la superficie. Le second, situé au Sud-Ouest du premier, mais dans une direction parallèle, avait environ 9 mètres de large sur 35 mètres de long. La surface creusée était donc sensiblement égale à celle de l'Alberca de Grenade. Des tuyaux de poterie l'alimentaient. Le fond en était revêtu de carreaux de faïence, que fit enlever, il y a une dizaine d'années, le propriétaire actuel du terrain.

1. Cf. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen*, ap. *Revue africaine*, juin 1859.

Sur sa face orientale cette piscine était sans doute bordée par une galerie couverte; neuf intailles destinées à recevoir des colonnes s'y remarquent encore et des fûts d'onyx ont été retrouvés non loin de là. Un mur de pisé court à quelque distance au Sud. Il se continue vers l'Est par un quadrilatère, salle hypostyle ou patio, dont tout un côté a disparu et qui est placé dans l'axe même du premier bassin. Le mur Sud, qui a 13 mètres, porte la trace de quatre chapiteaux engagés. Un escalier montait, croyons-nous, le long de la face Est, qui est, en outre, percée d'une porte. Dans l'axe de cette salle et du premier bassin, on remarque encore plusieurs espaces enclos de pisé. Une suite de murailles courant du Sud au Nord semble former la limite orientale de cet ensemble de constructions.

C'est dans ces ruines que fut découvert le chapiteau du musée de la ville qui, semblable à un des chapiteaux de la Qoubba de Sidi Bou-Médine, porte comme lui l'inscription suivante: « Louange à Dieu, maître de l'univers! La vie à venir est à ceux qui le craignent. — La construction de cette demeure fortunée, palais de la Victoire, a été ordonnée par le serviteur de Dieu, Ali, émir des Musulmans, fils de notre maître l'émir des Musulmans Abou-Saïd, fils de Yaqoub, fils d'Abd-el-Haqq. Elle a été achevée en l'année sept cent quarante-cinq (745). Dieu nous fasse connaître ce que cette année renferme de bien[1]. »

Il est presque impossible de coordonner avec quelque certitude ces renseignements, fournis par l'examen direct des lieux; d'autre part, des fouilles méthodiques semblent bien tardives.

1. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, juin 1859, p. 337.

Nous l'avons vu, le défrichement du sol de la ville mérinide était commencé avant même qu'un siècle fût passé sur les monuments qui avaient fait sa gloire[1]. Seules, quelques rues, quelques travaux d'irrigation toujours utilisables, quelques murs de palais plus malaisés à abattre, la mosquée enfin durent être respectés par les nouveaux occupants. L'agglomération des demeures particulières dut disparaître bien vite sans laisser nulle trace.

Le quartier sud-oriental est celui où les ruines sont les plus nombreuses et les plus importantes : il y avait sans doute là un quartier officiel groupé autour du palais royal. En tenant compte des habitudes arabes, on peut même voir, dans ce terrain retranché derrière le lit du ruisseau, l'emplacement choisi par le sultan mérinide pour y dresser sa tente. Au Nord de la route de Tlemcen, aucune ruine n'a subsisté, hormis celles d'un canal solidement construit en pisé, quelques fragments de marbre ou de mosaïque s'y rencontrent encore sous la charrue et la pioche. On aurait tort d'en conclure que cette région était déserte ; elle fut peut-être spécialement réservée aux marchands et aux artisans qui vinrent, à la suite des armées conquérantes, s'établir dans Tlemcen-la-Neuve.

B. — Travaux d'investissement

A cette époque de l'histoire de Tlemcen, à la construction des remparts de Mansourah, camp retranché des armées mérinides, se rattache un des problèmes les plus difficiles à éclaircir de ces recherches archéologiques. Nous voulons parler des

1. Conf. *suprà*, p. 200-201.

travaux d'investissement : postes avancés, fossés et murs de contrevallation, grâce auxquels les sultans marocains purent, à plusieurs reprises, isoler la capitale abd-el-wâdite, et venir à bout de ses défenseurs. Alors que les textes sont unanimes à relater leur existence, que certains mêmes nous renseignent avec précision sur les dispositions adoptées et les services qu'on en attendait, il est curieux de constater que l'examen direct des lieux n'en révèle aucune trace et que, de toutes les constructions stratégiques qui entourent Tlemcen, deux ou trois seulement peuvent raisonnablement être attribués aux assiegeants.

Les travaux d'investissement devaient former, pour les Byzantins et pour les Arabes, une des parties essentielles de la polyorcétique. A Tlemcen, il semble bien que, dès le premier blocus, les sultans mérinides y aient eu recours. Ibn-Khaldoun leur assigne un double but. Le premier est d'isoler la ville du monde extérieur et d'empêcher les tribus alliées ou sujettes d'y faire parvenir les ravitaillements et les renforts. Le second n'apparait que plus tard, lors du troisième siège dont Abou'l-Hasen voulait précipiter l'issue. C'est d'opposer sur tout le périmètre aux défenseurs des murailles des adversaires à poste fixe qui les occupent et les retiennent, en même temps qu'ils couvrent sur un point précis une attaque plus vive tentée par des troupes mobiles.

Dès le mois de Chabân de l'année 698 (1299), Abou-Yaqoub entoure la ville d'un mur de contrevallation, bordé en dedans d'un fossé très profond. Il établit des corps de garde aux portes et aux autres ouvertures de cette enceinte [1].

1. Cf. *Histoire des Berberes*, IV, p. 141.

Il va sans dire que l'un des premiers soins des tlemceniens après la disparition des troupes mérinides dut être de faire disparaître ces ouvrages menaçants. Il est douteux, nous l'avons vu, qu'ils aient rempli à l'égard de Mansourah les clauses du traité qui les forçaient à la conserver. Semblable engagement ne les liait pas vis-à-vis des constructions stratégiques de leurs ennemis; il est donc plus douteux encore qu'ils les aient laissé subsister, alors qu'ils réparaient leurs propres murailles et raffermissaient à l'extérieur leur puissance morale par des campagnes fructueuses et des alliances.

Vingt-huit ans après, Abou'l-Hasen dut vraisemblablement recommencer de nouveaux ouvrages. Ibn-Khaldoun nous donne à diverses reprises des renseignements certains sur leurs dispositions et leur but. Non seulement il nous dit que Tlemcen, fut entouré d'une circonvallation et d'un fossé profond, « de sorte qu'un esprit même aurait eu de la peine à y entrer », non seulement il ajoute qu'Abou'l-Hasen en faisait lui-même le tour chaque matin pour réparer les brèches et surveiller les postes, mais encore il précise que ce mur d'enceinte abritait des catapultes et autres machines de guerre, qu'il était en avant flanqué de tours, dont chacune avait en face d'elle une tour de la ville. « Du haut de ces édifices, nous dit-il, les archers mérinides lancèrent des traits sur les archers abd-el-wâdites et les obligèrent à s'occuper uniquement de leur propre sûreté, pendant que les assiégeants bâtissaient d'autres tours plus rapprochées de la ville et assez élevées pour en dominer les remparts. De cette manière ils poussèrent en avant jusqu'à ce que leurs dernières tours couronnèrent la contrescarpe de la place. Les combattants se trouvèrent enfin tellement rapprochés qu'ils purent se battre du haut de leurs tours à coups d'épée. On fit alors

avancer des catapultes, et on les tira sur la ville avec un effet prodigieux[1] ».

Nous ne rechercherons pas ici les difficultés presque insurmontables que présentait, sur beaucoup de points du périmètre, la manœuvre si soigneusement décrite par ce passage de l'historien. Ces tours de la ville, que « dominaient » les tours assiégeantes, faisaient sans doute partie de l'avant-mur qui règne au bas des escarpements, ou en suit intérieurement la crête. Ces derniers travaux, forcément hâtifs, durent être d'ailleurs les premiers à disparaître, lors de la restauration zeiyânide. Quant au grand mur muni de portes et de fossés qui enveloppait la ville dans un cercle plus large, il dut subir le même sort. Jamais, en tout cas, nous n'avons cru pouvoir le reconnaître dans une des doubles ou triples enceintes dont les tronçons subsistent encore. Non seulement, en effet, ces enceintes dominent un fossé ou un vallonnement naturel extérieur à la ville, mais encore toutes les tours qui les flanquent regardent la campagne, et le chemin de ronde, lorsqu'il subsiste, suit intérieurement le crénelage.

Les seuls ouvrages militaires qui se puissent attribuer aux assiégeants sont, ou de rares tours isolées dans la campagne, qui purent devenir par la suite pour les assiégés des postes avancés utiles, ou des travaux ayant pour but moins l'investissement de Tlemcen que la défense et l'embellissement de Mansourah, et que leur éloignement rendait peu dangereux.

Au nombre des premiers, il faut peut-être signaler quelques tours en avant d'Agâdir, une tour dans la plaine au Nord de Tlemcen, non loin du chemin d'Aïn el-Hout, enfin et surtout

1. *Histoire des Berberes*, IV, p. 221, 222; cf. *Complement de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 71.

deux tours carrées dominant la ville au Sud sur un massif rocheux taillé à pic ; l'une, qui a 4m,50 de côté, est élevée au bord du plateau ; l'autre, qui a 5 mètres, est placée un peu en arrière[1]. La position stratégique qu'elles occupent était une des plus menaçantes pour les assiégés. Ce plateau, l'endroit appelé Es-Sakhratein et les pentes de Lalla-Setti, devaient être des postes de choix pour l'établissement des armées ennemies. C'était là qu'Abd-el-Moumin avait établi son camp ; avec les guerres mérinides, la banlieue Sud-Ouest de la ville dut se couvrir d'ouvrages militaires de toutes sortes.

C'est aussi dans cette région que se plaçaient deux enclos dont les auteurs arabes ont conservé le souvenir et que, pour mémoire, nous mentionnerons ici. Nous voulons parler du *Moçalla* et du *Mel'ab*.

Le *Mel'ab*, hippodrome, était situé au bas de la côte qui descend de Lalla-Setti, à peu près à mi-chemin de Tlemcen et de Mansourah. Une pièce de vers du poète Mohammed Ben-Yousef-el-Qaïsi l'Andalou indique clairement cette position. « En montant sur la hauteur voisine d'El-Fouwara, tu apercevras à tes pieds la noble Tlemcen. Lorsque, dans la soirée, le soleil s'incline vers l'Occident, descends lentement vers le Moçalla. Passe en revue du regard les nombreux cavaliers qui sillonnent le vaste hippodrome, car, chaque après-dînée, des bandes de chevaux courent sur cette large esplanade[2]. »

C'est là qu'Abou-Saïd établit son camp lorsqu'il vint mettre

1. Ce sont *bordj El-Menâr* et *bordj Ez-Zâwiya* (Cf. Brosselard, *Revue africaine*, juin 1859, p. 339).

2. Cf. *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 550-551 ; nous avons modifié la traduction de Bargès d'après le manuscrit de la *Baghyat er-Rouwâd* de la Médersa de Tlemcen.

le siège devant Tlemcen, en 714[1]. C'est également à la Qoubbat el-Mel'ab qu'Abou-Inân s'avança à la tête d'un cortège splendide pour faire reconnaître au peuple sa suzeraineté[2].

Le *Moçalla* était plus rapproché de la ville nouvelle. Des ruines importantes en sont parvenues jusqu'à nous. C'est un quadrilatère de murs assez élevés, percés de portes. Il y en a deux à l'Est, deux à l'Ouest. Au Nord, l'enceinte a dû être entamée par un effondrement du terrain. Il était également muni de deux portes. Ces portes, très en ruines, indiquent la trace d'une bonne décoration de briques et de mosaïque à émail vert. Au Sud, dans l'axe du monument, est bâtie une habitation moderne qui interrompt le mur. Elle marque probablement la place d'une arcade ou d'une abside quelconque indiquant la qibla, l'orientation étant la même que celle de la grande mosquée de Mansourah. Les moçalla sont, en effet, des oratoires découverts à quelque distance des grandes agglomérations, et où les Musulmans, aux deux fêtes principales de l'année, se réunissent pour prier[3]. Ces lieux de prière semblent construits de préférence dans les endroits élevés. Tunis avait un vieux moçalla d'où l'on découvrait la plaine de Sidjoun[4].

Directement au-dessous du Moçalla, à gauche de la route actuelle de Tlemcen à Maghnia, et à 500 mètres en avant de l'enceinte de Mansourah, s'élève une belle porte en briques, haute de 9 mètres et ayant 4^{m},50 d'ouverture. Les deux cintres

1. Cf. *Histoire des Berbères*, IV, p. 190.

2. *Ibid.*, p. 273.

3. Brosselard (*Revue africaine*, juin 1859, p. 338) considère les ruines du Moçalla comme celle d'un ancien ouvrage militaire. La tradition et l'examen de l'édifice et de son orientation indiquent nettement la destination que nous lui attribuons ici.

4. Cf. *Histoire des Berbères*, IV, p. 277.

qui l'encadrent sont réunis entre eux par un plafonnage formé de rondins. La courbe, en fer à cheval et légèrement brisée, est formée de deux arcs de cercles seulement, sans déformation inférieure. Ces arcs, bien appareillés, reposent sur deux corbeaux en pierre. Les faces ne semblent pas avoir comporté d'autres ornements que les simples défoncements produits par la disposition des briques, qui entourent chaque cintre d'écoinçons et de plates-bandes. Les parois en étaient d'ailleurs revêtues de plâtre, comme tous les murs d'enceinte, et le décor pouvait s'en compléter d'une double couronne de merlons, ainsi qu'en porte l'arcade qui précède Sidi'l-Halwi.

Quel pouvait être le but de ce petit édifice? Certains archéologues y ont vu un arc de triomphe élevé par les sultans mérinides; d'autres, l'une des portes du premier mur de circonvallation dont Abou-Yaqoub enserra la ville abd-el-wâdite[1]. Le nom de Porte de l'Armée (Bâb-el-Khemis)[2], qu'on lui donne, est assez peu explicite. Nous avons peine à croire qu'elle fit partie des travaux d'investissement, car le mur qui en partait, et dont nous pouvons encore suivre la trace vers le Sud, après avoir été presque rejoindre le Moçalla, loin de se rapprocher de Tlemcen, fait un coude vers l'enceinte de Mansourah. Ce mur est simple, sans chemin de ronde ni créneau, et mesure à peine 5 mètres de haut. Ses proportions et son éloignement n'en faisaient pas un engin bien redoutable pour la cité assiégée, ni bien sérieux pour la sécurité de la ville nouvelle. Comme travail d'attaque ou de défense, il répond mal au soin artistique que semble indiquer la porte qui l'interrompt. D'autre part, la destination purement somptuaire qu'on a voulu assi-

1. Cf. Brosselard, *loc. cit.*, p. 338; — de Lorral, p. 307
2. Cf. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, I, p. 404, 405

guer à cette porte nous parait peu admissible, et nous renonçons à résoudre, quant à présent, ce problème archéologique.

C. — Mosquée de Mansourah

Des fouilles pratiquées à différentes reprises dans l'enceinte de la mosquée amenèrent la découverte de grandes colonnes cylindriques d'onyx, de chapiteaux sculptés d'un très beau style, de larges vasques à ablutions ; elles permirent en même temps de déterminer assez exactement quel aurait été le plan primitif.

Une galerie simple longeant le mur de façade et deux galeries à trois nefs flanquaient la cour intérieure, qui formait un carré parfait. Les arcades qui entouraient la cour étaient portées par des pieds droits, celles qui divisaient les nefs latérales, par des colonnes. Treize nefs divisaient la salle de prière ; huit rangées de colonnes parallèles au mur du mihrâb la coupaient transversalement. Une coupole précédait le mihrâb, et deux petites portes, placées l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, donnaient accès dans une salle des morts[1]. Deux portes plus larges, flanquant le mihrâb, faisaient communiquer le fond de la mosquée avec l'extérieur. Quatre portes semblables s'ouvraient dans chacun des murs latéraux, enfin deux autres se trouvaient sur la façade, à droite et à gauche du minaret. Ces portes, dont il reste peu de chose, étaient, au dire de l'abbé Bargès, toutes construites en pierre de taille et

1. Dans notre photographie, le grand mur de pisé indique le quadrilatère de la salle des morts, enveloppant en son centre un petit mur de brique qui dessine le mihrâb.

solidement cimentées. Un petit canal fait encore extérieurement le tour de la mosquée, à quelques mètres des murs[1].

Le plan, comme on le voit, n'est pas sans analogie avec ceux de la première mosquée de Cordoue et de la Grande Mosquée de Tlemcen. La principale originalité de ce plan, c'est la position médiane du minaret, qui porte à sa base l'entrée principale de la mosquée. Ce minaret est en moellon siliceux de grand appareil. La moitié intérieure s'est écroulée, l'autre subsiste, soutenue par des contreforts à redans construits par l'administration française[2].

Quatre systèmes de décoration se superposent ici, comme sur la façade d'une cathédrale. Au bas, s'ouvre la porte monumentale. L'encadrement en est formé de quatre défoncements successifs : le premier inscrit l'ensemble de la composition dans un rectangle large de 8 mètres. Il est garni d'une bordure qui porte en caractères andalous l'inscription dédicatoire, et de deux écoinçons chargés d'arabesques, et ornés en leur centre d'une coquille en relief. Le deuxième et le troisième sont deux arcs dentelés. Le quatrième est une restauration moderne : c'est un arc sans dentelures dont la retombée s'appuie sur deux colonnes d'onyx. Ce portail, qui fait une base splendide à la décoration du minaret, évoque par ses riches arceaux concentriques le souvenir des portails romans et de leurs voussures. (Notons que les deux arceaux subsistants sont en plein cintre, et que la forme du fer à cheval n'y est pas sensible, ce qui augmente encore l'analogie[3]).

1. Cette description est faite d'après le plan relevé par Lefebvre, architecte (*Collection des Monuments historiques*) ; Bargès décrit aussi les ruines de la mosquée de Mansourah ap. *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 253, 254.

2. Ces travaux furent exécutés, en 1877, sur la proposition de Duthoit.

3. Il nous semble qu'une très grande analogie existe entre la composition

L'étage qui vient au dessus est garni dans toute sa longueur d'un merveilleux balcon établi sur des stalactites malheureusement privées des colonnettes engagées qui les supportaient, et d'une arcade découpée en festons. Ceci est encore une particularité du monument mérinide. Dans les exemples d'ailleurs rares de minarets, que nous aient laissé l'art arabe occidental de cette époque et des époques antérieures, le balcon sur pendentifs n'existe pas : les fenêtres de la Giralda ne portent point de balcon de création musulmane, la Kotoubîya de Marrâkech présente au même étage une fausse arcade festonnée sans balcon. Pour en retrouver les origines, il faut examiner les minarets circulaires ou octogonaux d'Égypte, tels que ceux de la mosquée El-Beibarsîya ou de la mosquée El-Azhar.

Ce balcon était, à Mansourah, remplacé sur les autres faces de la tour par deux défoncements étroits ornés de fenêtres à arcades lobées surmontées d'un panneau réticulé : motif dont on retrouve à la même place l'analogue dans la Giralda.

Plus haut, la décoration se continue par un grand panneau réticulé reposant sur deux arcades ogivales non outrepassées, rappelant ceux de la Giralda (dans le minaret espagnol, il y a deux panneaux semblables l'un au-dessus de l'autre). Une division médiane reposant sur un petit arc de décharge part du bas et s'arrête aux trois quarts de ce panneau ; elle est percée de fenêtres étroites.

de ce portail et celle d'une porte de la qasbah de Marrâkech donnée par La Martinière dans la *Grande Encyclopédie* (article *Maroc*), mais la reproduction en est malheureusement trop réduite pour que nous puissions rien affirmer à cet égard. — M. Ed. Doutté a l'obligeance de nous communiquer une photographie de l'entrée principale de la qasbah de Marrâkech. Son examen précise pour nous l'analogie de composition et de style qui existe entre ce beau portail, celui de la mosquée de Mansourah et la Puerta del Vino.

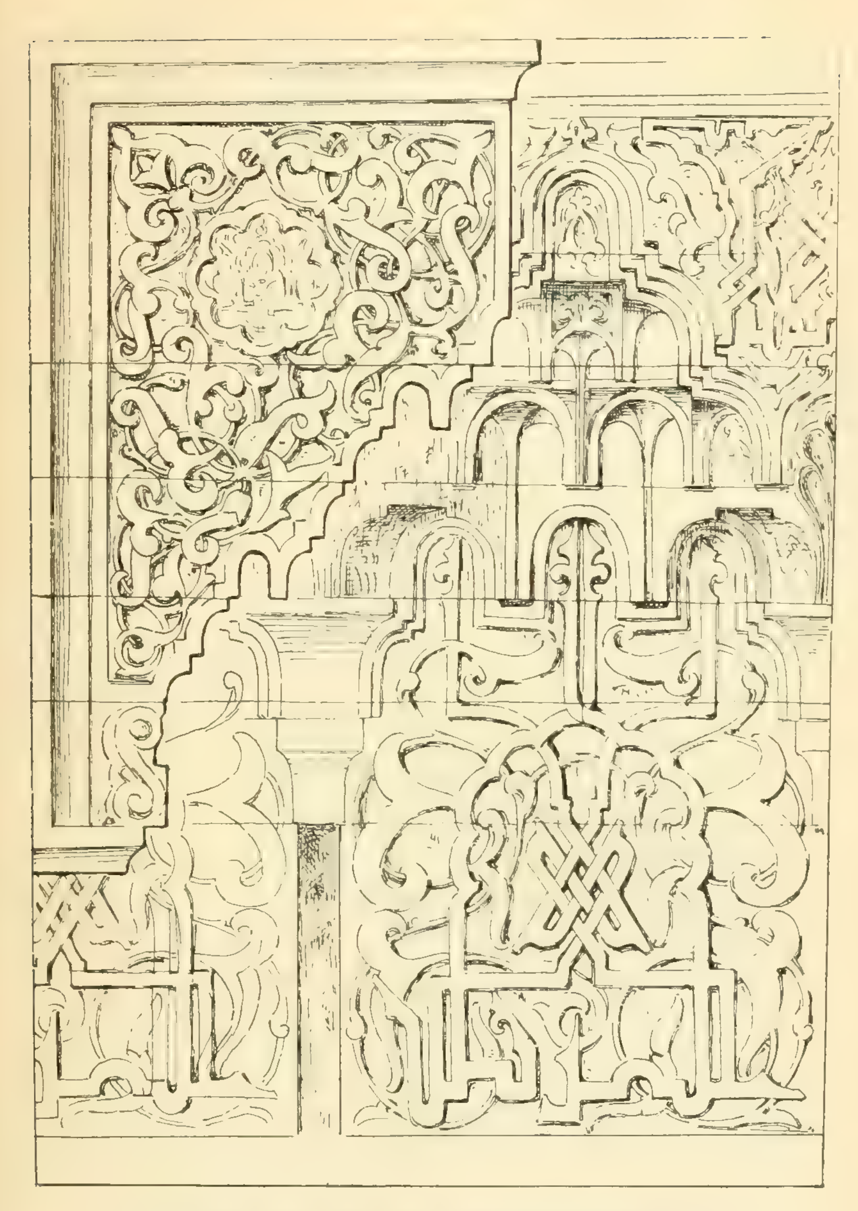


Fig. 38. — Fragment du balcon du Minaret.
Vue de face des stalactites et profil des consoles des extrémités.

L'étage supérieur est formé, comme au vieux minaret de la mosquée de Cordoue[1], à la Giralda, à la Kotoubiya et en général à tous les minarets occidentaux, d'une fausse galerie dont les arcs brisés et les fines colonnettes rappellent les arcatures gothiques qui décorent la façade des cathédrales.

La couronne de la tour est tombée. Il n'est rien resté des créneaux de la plate-forme et de l'édifice terminal que surmontait, suivant la tradition, des boules d'or pesant 700 dinars. Cependant, telle qu'elle nous est parvenue, cette grande ruine, qui mesure encore 40 mètres de haut, nous apparaît comme un des plus magnifiques spécimens de l'art musulman.

L'aspect imposant de ses proportions, la claire ordonnance de ses masses décoratives, un parti pris robuste et libre dans la facture de ses détails, tout contribue à donner à ce monument une place à part dans la série des œuvres de l'art maghribin. La belle pierre rose de grand appareil dont il est bâti excluait d'ailleurs toute mièvrerie d'exécution. Il semble même que l'emploi de cette matière ait fait sortir les artistes arabes de leur habituelle timidité, et l'on est presque tenté, en voyant le minaret de Mansourah, de rejeter sur la pauvreté des matériaux qu'ils employèrent le plus souvent, le reproche que nous leur faisions au début de cette étude, de ne point avoir conçu l'aspect monumental et la vraie grandeur d'ensemble.

Nous avons indiqué, en en décrivant l'ordonnance, les analogies qu'il présentait avec ses deux ancêtres du Maroc et d'Andalousie. La proportion générale en est sensiblement la même, la silhouette en a l'habituelle rectitude des monuments arabes d'Occident, tout l'intérêt étant concentré sur le décor

1. Moralès. *Antiguedades de Espana, Cordoba*, p. 54.



A. Fontemoing, Éditeur, Paris — Phototypie Berthaud

MINARET DE MANSOURAH



A. Fontemoing, Editeur, Paris

Phototypie Berthaud

[illegible]TAIL DE LA [illegible]

des surfaces ; celui-ci nous semble d'une composition plus variée et plus originale. Aux réseaux, aux arcatures, aux fenêtres qui forment l'ornement classique des minarets viennent s'ajouter le portail et le grand balcon qui joue ici le rôle d'auvent abritant une entrée principale. L'arabesque qui enrichit cette base est traitée de façon toute autre que les ornements du haut. Elle est heureusement proportionnée à l'emploi qu'elle remplit et à la distance de vision du spectateur.

Le décor floral, de même que le décor épigraphique qui l'accompagne se découpe, méplat, sur un faible défoncement. La couleur et le grain de la pierre, la facture, l'élément même des arabesques, rappellent très exactement la Puerta del Vino de Grenade, qui est sensiblement contemporaine de notre monument.

Cet aspect a d'ailleurs été bien défiguré par le temps ; les quatre faces de la tour étaient, au moment de leur splendeur, incrustées d'émaux dont il ne subsiste que quelques fragments. Réservant les reliefs de la pierre rose pour garnir les grandes surfaces, l'artiste arabe s'en était servi pour enchâsser dans les bordures des plaques de faïence découpées qui rétablissaient le plan primitif. Il réalisait ainsi, sur une grande étendue, un travail analogue à celui de l'orfèvre français du XII[e] siècle exécutant un émail champlevé, la pierre jouant sur le minaret le rôle du cuivre dans la plaque d'émail. Les quelques morceaux qui en restent dans les réseaux latéraux et dans les cintres du portail portent un ton vert et un brun de manganèse très profond qui prend, sous certains aspects, de beaux reflets bleuâtres.

Nous étudierons à Sidi'l-Halwi des chapiteaux semblables à ceux qui décoraient les nefs de la mosquée (Cf. *infrà*, p. 294).

Les encorbellements du balcon sont divisés en sept groupes retombant sur des colonnettes engagées. Les superpositions de cinq étages de coupolettes y alternent avec des superpositions de quatre. Des blochets, réunis entre eux et aux deux consoles des extrémités, devaient supporter une plate-forme de bois.

L'élément floral des sculptures méplates se réduit uniquement à la palme longue et lisse, généralement divisée en deux. Le motif en relief qui marque le centre des écoinçons rappelle beaucoup la palmette romaine ; nous croyons cependant y voir, ainsi que dans les coupolettes côtelées qui interviennent dans les stalactites du balcon, une déformation de la coquille telle qu'elle se présente à Cordoue ou à Sidi Bel-Hassen de Tlemcen.

Le décor coufique, dont on trouvera ici un fragment (*fig.* 38), présente, avec un entrelacs diagonal analogue à celui de Bel-Hassen, la forme du cintre dentelé que l'on trouve déjà dans la même mosquée et dont nous étudierons à Sidi Bou-Médine de très ingénieuses applications[1].

L'escalier intérieur de pente très douce tournait autour d'un noyau creux reposant sur le portail ; partie de cet escalier était encore debout il y a trente ans ; on n'avait donc pas fait usage du plan incliné qui se retrouve dans les grands minarets du Maghrib, la Kotoubiya de Marrâkech et la Giralda de Séville.

1. Bargès *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 253 dit que l'inscription coufique du portail reproduit la profession de foi musulmane ; la seule inscription coufique que nous connaissions à la tour de Mansourah est, plusieurs fois répétée, celle que nous donnons ici. Nous la lisons : « *El-hamdou lillâh* », « Louange à Dieu ».



A. Fontemoing, Éditeur, Paris. Phototypie Berthaud

VIII

SÎDI BOU-MÉDINE

A. — Le bourg d'El-Eubbâd

Le petit bourg d'El-Eubbâd, situé sur le versant Nord de la montagne du Mefroûch, à environ 2 kilomètres Sud-Ouest de Tlemcen, est signalé par tous les textes comme une intéressante annexe architecturale de cette ville. Il contient en effet trois ou quatre monuments fort importants[1]. Il est généralement appelé par les Européens Sîdi Bou-Médine, du nom de l'illustre personnage (Sîdi Bou-Médyen) qui y est enterré et lui vaut sa gloire artistique; même parmi les indigènes, l'appellation de Sîdi Bou-Médyen tend aujourd'hui à prévaloir sur celle plus ancienne d'El-Eubbâd.

Dans les dialectes maghribins, « El-Eubbâd » est le pluriel de « Âbed », qui signifie « homme pieux ». Un *ribât* ou cloître musulman, situé non loin du village actuel, et mentionné par les textes à une époque relativement ancienne, aurait porté le nom de « ribât El-Eubbâd[2] » (le cloître des gens pieux), de là,

1. Dans notre vue d'ensemble, prise du bois d'oliviers que domine El-Eubbâd el-Fouqi, on distingue, resserrés dans un groupe, en avant les ruines du petit palais (D), plus haut, en allant de gauche à droite, la coupole des latrines publiques (F), le pavillon de tuile couvrant la qoubba de Sîdi Bou-Medyen (B), immédiatement au-dessus, le portail et le minaret de la mosquée (C), à droite, la Medersa (E) avec sa porte sombre et son cadre décoratif.

2. Dans le récit de la mort de Sîdi Bou Medyen, la *rabta* d'El-Eubbâd. Cf.

par la suite, la dénomination abrégée d'El-Eubbâd, appliquée à cette partie de la banlieue tlemcenienne. Telle est l'étymologie généralement adoptée[1] du nom d'El-Eubbâd, et il faut reconnaître qu'elle est assez satisfaisante. Cependant nous ne devons pas passer sous silence qu'au centre du village actuel une petite qoubba carrée est désignée sous le nom de tombeau de Sîdi'l-Eubbâd. Elle est située sur un tertre, ombragée par un beau mûrier, et entourée de tombes fort anciennes, disparaissant dans le sol. Elle ne renferme aucune inscription, et nulle mention de Sîdi'l-Eubbâd ne se rencontre à notre connaissance dans les textes. Mais les gens de Sîdi Bou-Médine racontent volontiers que Sîdi'l-Eubbâd est le premier venu des « hommes de Dieu » dans leur pays si riche en saints à tous les âges, qu'il était avant Sîdi Bou-Médyen, le maître (maoulâ) de la localité, et qu'il lui avait donné son nom. Nous enregistrons cette croyance populaire, recueillie de la bouche même de vieux Eubbâdois à simple titre de curiosité. En fait, Sîdi'l-Eubbâd semble bien un de ces *sancti ignoti*, dont le Maghrib est la terre bénie, et qui portent des désignations fort vagues rappelant simplement leurs mérites religieux : « El-Âbed », le pieux, « El-Imâm » l'imâm, etc[2]. Correctement il

Bargès, *Vie du célebre Marabout Cidi Abou Médien*, p. 63 ; — Brosselard, *Revue africaine*, décembre 1859, p. 82 ; *Bostân*, notre manuscrit, p. 232) ; le fondateur de la secte almohade, fit une retraite dans un oratoire (mesjid) situé en dehors de Tlemcen et qu'on appelle El Eubbâd (El-Marrâkehi, p. 131) ; c'est vraisemblablement du ribât d'El-Eubbâd qu'il est question ici (Cf. Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 305-309).

1. Cf. Bargès *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 312 ; — Brosselard ap. *Revue africaine*, août 1859, p. 401). Il faut rapprocher ici le nom d'El-Eubbad porté par une localité de la banlieue de Fas : Léon l'Africain la cite sous la forme Hubbed et en dit : « et fut bâti par un hermite qui, par le populaire de Fez, était estimé saint » (*Description de l'Afrique*, II, p. 192).

2. Cf. Basset, introduction de *Nedromah et les Traras* ; — Doutté, *les Marabouts*, p. 53 et suiv. ; — Goldziher, *Moh. Studien*, II, p. 353.



devrait peut-être s'appeler Sidi'l-Abbâd, « Monseigneur le Très Pieux ». La transformation de son nom en celui de Sidi'l-Eubbâd serait alors due à un phénomène d'étymologie populaire, et inspirée précisément par le désir de faire de ce pieux inconnu le patron éponyme de la localité.

Les textes du XIIIe siècle distinguent deux quartiers d'El-Eubbâd, Eubbâd es-Sefli (inférieur) et Eubbâd el-Fouqi (supérieur)[1]. Le premier est aujourd'hui complètement ruiné. L'emplacement, depuis plusieurs siècles déjà, en est occupé par un cimetière parsemé de qoubbas, de débris de constructions[2]. On y remarque notamment une ruine isolée, qui se dresse sur le bord du chemin de Tlemcen à El-Eubbâd el-Fouqi. C'est un minaret découronné de son édifice terminal et même de l'arcature supérieure, qui devait précéder la plate-forme. Un seul réseau de briques orne chacune de ses faces ; il est établi sur deux arcades et composé de lambrequins à losanges extrêmement simples, sans fleurons ni ornements accessoires. Quelques fragments de faïence vert clair indiquent la trace d'un filet suivant intérieurement le cadre des panneaux. Une petite porte s'ouvrant sur la face Sud et l'amorce d'un mur, montrent que la mosquée dont il faisait partie présentait une disposition et une orientation semblable à celle de la mosquée actuelle de Sidi Bou-Médine. Au XIIIe siècle, cette mosquée était encore debout, et entourée d'habitations particulières. La table de habous de la mosquée de Sidi Bou-

1. Par exemple le habous de la mosquée de Sidi Bou-Médine (*Revue africaine, loc. cit.*, p. 414, 416 et 402.)

2. Notre photographie montre une des qoubbas de brique et les pierres funéraires qui peuplent maintenant Eubbâd es-Sefli ; au second plan, à droite, le minaret qui en a conservé le nom, et les ruines de pisé qui faisaient sans doute partie de la mosquée.

Médine (745 de l'hégire) mentionne « deux maisons sises au Nord de la mosquée d'Eubbâd es-Sefli[1] ». Nous croyons que ce quartier inférieur, aujourd'hui disparu, fut le noyau primitif de la localité d'El-Eubbâd. Il devait former un village peu aggloméré, coupé de jardins, de vergers, assez semblable à ce que nous offrent aujourd'hui les petits villages arabes d'Ouzidân et d'Aïn-el-hout, et s'étendant sous cette forme jusqu'aux environs de la source d'Aïn Wânzouta, située à moitié route à peu près de Tlemcen au village actuel d'Eubbâd el-Fouqi. Tout auprès d'Aïn Wânzouta, à gauche du chemin, les substructions d'une petite mosquée sont encore parfaitement visibles ; le mihrâb y est très reconnaissable. Quatre autres oratoires d'Eubbâd es-Sefli peuvent encore être parfaitement déterminés. Dans l'enceinte ruinée de l'un d'eux, s'élève la qoubba du chikh Senousi (Cf. *infrà*, p. 340) ; un autre, dont plusieurs arcades sont encore debout, est généralement désigné comme la qoubba de Sidi Bou-Ishâq et Tayyâr (Cf. *infrà*, p. 282). Un autre était la mosquée d'Eubbâd es-Sefli dont le minaret, encore subsistant, a été signalé plus haut. Les ruines du quatrième, enfin, sont situées non loin du tombeau de Sidi Ali Ben-Meguim, sur un chemin qui descend à gauche de Sidi Bou-Ishâq et-Tayyâr. Tous, hormis peut-être la mosquée d'Eubbâd es-Sefli, avaient une même orientation Est-Sud-Est. Quant à l'emplacement du vieux ribât d'El-Eubbâd, nous n'avons pu le déterminer. Brosselard fait allusion à ses ruines[2], mais n'indique nullement où il les place. Des pans de murs, et même de tours, apparaissent au Sud-Ouest du village actuel, et tout près de lui, au sommet d'un plateau abrupt ; tout près encore

1. Cf. *Revue Africaine*, *loc. cit.*, p. 414, l. 15.
2. *Revue africaine*, *loc. cit.*, p. 402.

de la Médersa, au cœur d'Eubbâd el-Fouqi, l'arcature assez élégante d'un portail monumental se montre, incorporée aujourd'hui dans une demeure particulière[1] ; faut-il identifier une de ces ruines avec le ribât qui donna au pays son nom? Nous ne le prétendons pas, et la tradition est muette sur ce point. D'autre part, les fortifications de Tlemcen, à l'époque où le village d'Eubbâd es-Sefli existait encore, s'avançaient vers le Nord-Est à 200 mètres de la limite actuelle, jusqu'au Bit er-rîch[2]. El-Eubbâd es-Sefli se trouvait ainsi un faubourg fort peu éloigné de la ville.

El-Eubbâd el-Fouqi, disposé en étages au flanc de la montagne, à l'Orient d'Eubbâd es-Sefli, subsiste seul aujourd'hui. Son emplacement dut être primitivement occupé par un cimetière. « Nous vivons avec les morts dans nos maisons », disent volontiers les Eubbâdois. De fait, les tombes se rencontrent partout dans le village, parsèment les cours intérieures des maisons, affleurent sous les pas au niveau des ruelles étroites. Ce flanc de colline, avant de porter un village, devait servir de nécropole, d'abord aux gens du *ribât El-Eubbâd*, puis à la foule nombreuse des bons musulmans qui, selon la coutume aussi bien sonnite que chiite, venaient chercher pour leur sommeil éternel la bénédiction attachée au voisinage des pieux ascètes. La montagne d'El-Eubbâd, disent les textes, était déjà, bien avant Sidi Bou-Médyen, le lieu de sépulture des walis, des piliers de la foi[3]. Suivant ses biographes, ce

1. C'est elle qu'on voit au premier plan de la vue de la mosquée donnée *ap. Gazette des Beaux-Arts*, 1894, I, p. 181.

2. Cf. *suprà*, p. 131.

3. Cf. *Bostân*, notre manuscrit, p. 232; Sidi Abd-es-Selâm et-Tounsi, qui repose dans la qoubba de Sîdi Bou-Médyen, Sîdi Abdallah ben-Ali passent pour avoir déjà été enterré, avant Sidi Bou Médyen, sur la colline d'El-Eub-

dernier personnage, étant en route pour Tlemcen, aperçut d'Aïn-Taqbalet la colline d'El-Eubbâd, et s'écria : « Qu'il ferait bon dormir en cette terre bénie du sommeil éternel », et c'est en accomplissement de ce vœu suprême que son corps fut transporté et enterré à la place qu'il occupe aujourd'hui.

Ce fut précisément l'inhumation de Sîdi Bou-Médyen dans cette terre bénie qui détermina, d'après nos conjectures, le peuplement d'El-Eubbâd el-Fouqi. La coupole élevée sur le tombeau du pôle, du *Secours suprême*, dès le règne de l'Almohade Mohammed-en-Nâcer (fin du XIIe siècle), devint très vite le but de visites pieuses d'un bout à l'autre du Maghrib; et les alentours du tombeau se peuplèrent des habituelles annexes qu'on rencontre auprès des lieux de pèlerinage. Il y eut des zâwiyas pour héberger les étrangers, des demeures de serviteurs du saint, ou de dévots qui voulaient s'assurer les grâces de son voisinage [1]. Peu à peu, les maisons se pressèrent au-dessus des tombes, et couvrirent en rangs serrés les premières pentes de la montagne; toutefois, à l'époque des Mérinides, l'emplacement sur lequel fut bâtie la grande mosquée d'El-Eubbâd était encore, en partie au moins, un jardin [2]. La construction de cette mosquée et de la Médersa voisine accéléra encore l'accroissement d'El-Eubbâd el-Fouqi. Dotée d'édifices considérables, cette localité devint le véritable centre de population, au détriment d'El-Eubbâd es-Sefli qui, dans le cours des âges, fut abandonné et tomba en ruines. Elle eut plusieurs

bâd (Cf. *Revue africaine*, décembre 1259, p. 89; — *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 273, 274).

1. Ceci est à rapprocher de l'origine de la localité égyptienne de Khânqâh, dont le nom a à peu près la même signification que celui d'El-Eubbâd (Cf. van Berchem, *Matériaux pour un corpus*, p. 377, 378).

2. Cf. Habous de la mosquée de Sidi Bou-Médine, *ap. Revue africaine*, août 1859, p. 416.

mosquées, ruinées aujourd'hui ; l'une, notamment, était placée sous le patronage de Sidi'l-Haouwâri, le grand saint d'Oran ; l'autre, d'un saint local, Sidi Brâhim en-Naâr. L'abondance de l'eau courante y facilita l'établissement de diverses industries ; elle était encore florissante au XVI[e] siècle, et nous croyons utile de rapporter ici la pittoresque description qu'en fait Léon l'Africain : « Hubbed est une petite cité comme un bourg, distante de Tlemcen environ un mille et demi du côté du midi, édifiée en une montagne, bien peuplée et fort civile, et garnie de plusieurs artisans, mêmement de teinturiers de draps. Là se voit un temple et, au dedans, un sépulcre d'un saint bien connu, pour lequel voir il faut descendre plusieurs marches de degrés, et est fort vénéré par les habitants et voisins de cette cité, lesquels y dressent leurs vœux, faisant plusieurs aumônes en l'honneur d'iceluy, et l'appellent Sidi Bou-Médian. Il y a encore fort beau collège et hôpital pour recevoir les étrangers, qui furent bâtis par aucuns rois de Fez, de la maison de Mérin, comme il se peut voir encore par certaines tables de marbre sur lesquelles leurs noms sont gravés[1]. »

El-Eubbâd déclina avec Tlemcen sous la domination turque. Il eut aussi à souffrir de la conquête française. Aujourd'hui, il forme un petit bourg, fort aggloméré, entouré d'une ceinture de beaux jardins. Beaucoup de ses maisons menacent ruine ; d'autres sont tombées complètement et n'ont pas été relevées. On n'y trouve plus guère, comme industrie, que quelques rares métiers à tisser. Par contre, il voit toujours des pèlerins monter sa ruelle principale, qui conduit droit au tombeau de Sidi

1. *Description de l'Afrique*, éd. Schefer, III, p. 32 ; — cf. Marmol. *l'Afrique*, II, p. 355.

Bou-Médyen. Mais ils y séjournent peu, et redescendent généralement à Tlemcen passer la nuit. Le cimetière de cette localité la domine à un étage supérieur de la montagne, comme Eubbâd el-Fouqi au temps où il était champ des morts, dominait Eubbâd es-Sefli habité. Comme centre de population, ce bourg dépérit visiblement, et il ne vit plus guère que du souvenir de sa gloire passée ; mais celle de ses monuments, restaurés et entretenus par les soins du Comité des monuments historiques, demeure entière. Il est temps de les étudier.

B. — Qoubba de Sidi bou-Médine

Ce fut certainement là le noyau primitif autour duquel vinrent se grouper tous les monuments d'Eubbâd supérieur (mosquée, palais, bains publics et médersa). Élevé par Mohammed en-Nâcer, un Almohade, dans les dernières années du XIIe siècle, sur l'emplacement que Sidi Bou-Médyen avait choisi pour son sommeil éternel, ce tombeau se trouve être l'ancêtre de tous les monuments de Tlemcen, la Grande Mosquée exceptée ; il est même antérieur d'une trentaine d'années aux premières constructions de l'Alhambra et devrait présenter un spécimen du plus grand intérêt, caractérisant une période mal connue. Malheureusement, ce qui est vrai des mosquées de Tlemcen, cette unité de conception, cette homogénéité de style, que les générations suivantes respectent, se souciant peu de remanier un sanctuaire existant et préférant en élever un autre qui attestera leur piété, n'est plus exact pour les tombeaux. On ne déplace pas un lieu de pèlerinage, force est

au nouveau venu de marquer le culte qu'il lui rend en amplifiant, en embellissant l'édifice primitif[1]. Que pouvons-nous, dans celui-ci, attribuer à son véritable fondateur? Que subsiste-t-il qui date de la fin du XIIe siècle? Peut-être le plan général de la qoubba et de la cour qui la précède. L'escalier, la petite nécropole avoisinante, sont vraisemblablement de création plus récente[2]. Le tombeau d'un ami de Dieu devient le centre d'un cimetière de prédilection pour les générations suivantes. Son voisinage, comme « l'égout des toits » des églises chrétiennes est une bénédiction pour les morts. Pour ce qui est

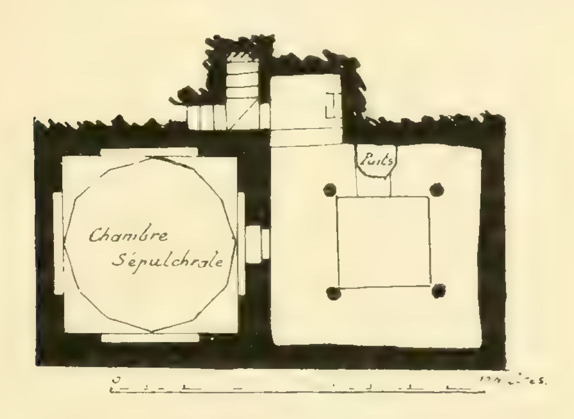


FIG. 39. — Plan de la qoubba de Sidi Bou-Médine.

de l'ornementation, qui, sans modifier le plan initial, a complètement changé l'aspect de l'édifice, elle appartient à des âges très différents. Yarmorâsen ben-Zeiyân y travailla; Abou'l-Hasen Ali le Mérinide, en fondant la mosquée, y apporta de très impor-

1. Comp. pour les qoubbas vénérées du Caire, Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, p. 63 et 597.

2. Cependant déjà l'Almohade es-Saïd aurait été enterré auprès du « Secours suprême » par ordre de son vainqueur Yarmorâsen (*Histoire des Berbères*, III, p. 250); le Zeiyânide Abou'l-Abbâs Ahmed † 866 de l'hégire) y aurait aussi son tombeau (*Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 349).

tants remaniements, enfin la domination turque y marqua beaucoup plus récemment son empreinte. Un incendie l'ayant assez gravement endommagé, il subit, à la fin du XVIIIe siècle, d'importantes restaurations. C'est même à ce point de vue un des seuls monuments de Tlemcen où l'on puisse reconnaître la trace de cette époque de décadence, qui couvrit Alger de ses productions.

La qoubba proprement dite est, suivant le plan consacré en Orient comme en Occident, une chambre carrée surmontée d'une coupole[1]. Des défoncements à arcade en fer à cheval occupent les quatre murs intérieurs ; ils sont percés chacun dans la partie supérieure par une petite fenêtre terminée en accolade, et garnie de treillis géométriques en plâtre. Des fenêtres plus petites s'ouvrent au dessus. Le mur occidental est percé d'une porte également en arc brisé outrepassé. La coupole qui couvre cette chambre est établie sur douze pans décorés de vingt-quatre petites arcades plein cintre, d'où partent une combinaison de divisions géométriques aboutissant à une étoile de vingt-quatre pointes. A l'extérieur, cette coupole s'indique par un toit à quatre croupes couvert en tuiles vernissées vertes.

La décoration qui garnit le cadre de la porte du côté de la cour est l'œuvre d'un artiste turc, comme l'atteste l'inscription poétique suivante : « Louange à Dieu ! Celui qui a ordonné l'embellissement de ce caveau béni, consacré à la sépulture du Chîkh Sîdi Bou-Médyen (Puissions-nous avec la grâce de Dieu nous le rendre favorable !) est le serviteur de Dieu le

1. On trouvera des descriptions de la qoubba de Sidi Bou-Medine *ap.* Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 269 et suiv. ; — Brosselard, *Revue africaine*, décembre 1859, p. 83 et suiv. ; — de Lorral, *Tlemcen*, 327, 328 ; — Ary Renan, *Gazette des Beaux-Arts*, 1893, I, p. 178, 179.

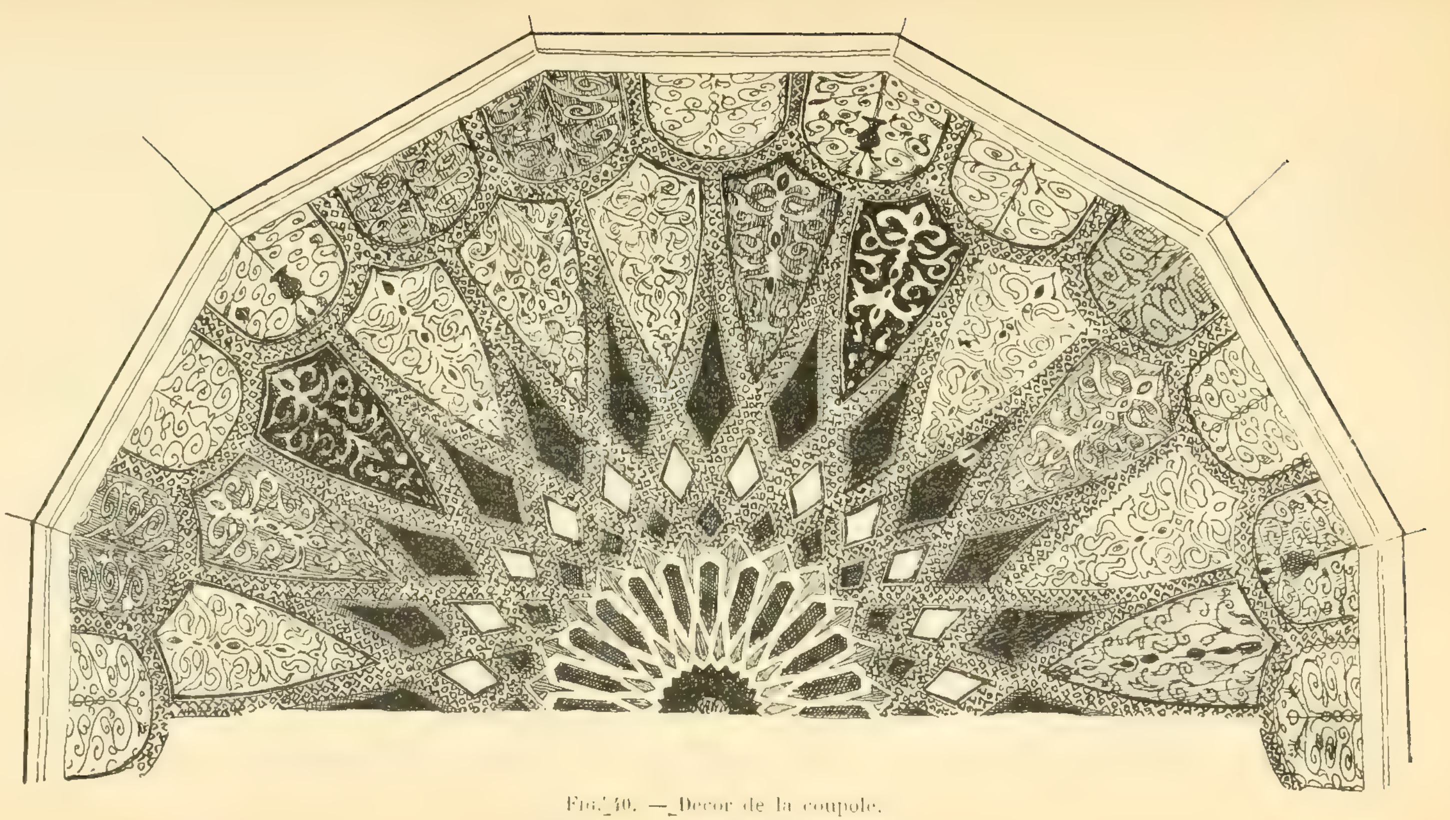


FIG. 40. — Décor de la coupole.

seigneur Mohammed Bey. Que Dieu fortifie son pouvoir, lui accorde son aide protectrice et lui donne le paradis pour demeure éternelle ! Année mil deux cent huit. — Arrête ton regard sur ces perles rares et précieuses que tu vois briller autour d'un cou charmant. Celui qui en a formé le collier est un jeune amoureux ; son nom : El Hâchmi-ben-Çarmachiq[1] ».

Cette date correspond à l'année 1793 de l'ère chrétienne. C'est probablement à Çarmachîq que l'on doit attribuer la décoration intérieure ; elle est de facture empâtée et maladroite, fortement inspirée des décors arabes, combinaison de losanges festonnés analogues à ceux que nous rencontrerons tout à l'heure à la Médersa, mais décorés en partie, suivant le goût turc, d'élément floraux disposés sur une tige droite. La coupole est garnie de polygones peints en différents tons (*fig.* 40), les plus grands décorés de motifs floraux ; les tons employés sont le blanc, le rouge, le jaune, l'orangé, le bleu et le vert. Des vitraux, les uns assez puissants, bleus, verts clairs, rouges, qui semblent colorés dans la masse, d'autres d'un ton plus douteux, orangés et vieux rouges, garnissaient les fenêtres. Un lambrissage en faïence revêt tout le bas ; il est composé de carreaux de $0^{m},13$, les uns à décor en deux tons, bleu sur blanc rosé, les autres à décor polychrome où se rencontrent les bleus, le violet de manganèse, le vert de cuivre et le jaune, caractéristiques des fabrications italiennes[2]. Un pavement de date récente garnit toute la chambre sépulcrale, qui contient, derrière une cloison de bois, entourés de tentures, d'étendards, d'œufs d'autruches, de lustres, de cierges, de tableaux votifs

1. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, décembre 1859, p. 87 et suivantes ; — sur Çarmachiq, cf. *suprà*, p. 39.

2. Ils datent sûrement de l'époque turque, et c'est bien à tort qu'Ary Renan veut les faire remonter à l'époque de Yarmorâsen.

de toute nature, les deux catafalques de Sidi Bou-Médyen l'Andalou et de Sidi Abd-es-Selâm le Tunisien.

Un petit cloître carré, sorte d'atrium tétrastyle, précède le tombeau. Les colonnes d'onyx en sont surmontées d'arcades en fer à cheval plein cintre. Ces colonnes et leurs chapiteaux (*fig.* 41 et 44) proviennent, ainsi que l'indique l'inscription relevée sur le turban de deux d'entre eux, du palais de la Victoire[1] qu'Abou'l-Hasen avait fait élever à Mansourah. Ils sont décorés, suivant trois modèles différents, et de dimensions variables. Dans tous on retrouve une portion supérieure carrée garnie de reliefs faibles, et enveloppée à sa base de palmes divisées, qu'une ligature médiane réunit deux par deux, et une portion cylindrique où courent les grands méandres infléchis au sommet. Deux d'entre eux portent des bandeaux couverts d'inscriptions. Les courbes de ces bandeaux sont aplaties et ne se continuent pas sur les différentes faces pour former un cercle unique;



Fig. 41. — Chapiteau d'onyx.

1. « La construction de cette demeure fortunée, palais de la Victoire, a été ordonnée par le serviteur de Dieu, Ali, Emir des musulmans, fils de notre maître l'Emir des musulmans Abou-Saïd fils de Yaqoub, fils d'Abd-El-Haqq, en 745 » (Cf. *Revue africaine*, juin 1859, p. 337).

trois d'entre eux portent des enroulements de palmes rappelant la volute. Le chapiteau de l'angle Sud-Est est une réduction des grands chapiteaux de la mosquée de Mansourah (*fig.* 71).

Le pavement est composé d'éléments disparates, la plupart de date assez récente, quelques-uns de modèles archaïques curieux. Vers l'angle Nord-Est, on rencontre, très endommagés par le frottement, de petit carreaux de 6 à 10 centimètres, à faible relief, estampés et couverts d'un émail translucide vert ou d'une ocre verdâtre (*fig.* 42 et 43). Il nous semble difficile d'en préciser exactement l'origine, mais le style du décor floral qui les garnit porte la marque incontestable de l'inspiration turque. On en retrouve de semblables dans quelques parties du çahn de la mosquée[1], et le musée de Tlemcen en possède de nombreux spécimens.

Nous signalerons aussi, près du pilier Nord-Ouest un unique fragment de grand carreau émaillé d'une fabrication très défectueuse ; le décor géométrique, à bandes blanches limitant des polygones diversement colorés, est formé d'émaux tout semblables aux couvertes de la mosaïque. Des filets, simplement laissés sans couverte, ont pour but d'empêcher le mélange des émaux. Malgré l'imperfection ou plutôt à cause de l'imperfection même de l'exécution qui provient surtout de l'inégale fusibilité des émaux employés, ce fragment nous semble fort intéressant. Il n'est pas le seul où se puisse noter cette tendance à remplacer la mosaïque des belles époques par le carreau polychrome, d'un emploi plus facile. On trouvera au Musée de Cluny des fragments d'origine espagnole d'une tech-

1. Ary Renan les signale *ap. Gazette des Beaux-Arts*, 1893, p. 179 ; il parle aussi « d'*engobes* à email ombrant dessinant de capricieux meandres obtenus en deux tons par de patientes reserves ». Nous n'avons rien vu de semblable.





FIG. 42 et 43. — Carreaux estampés de pavement.

nique plus perfectionnée : l'un où le céramiste a employé un procédé identique, un autre où un émail noir fixe forme cloison entre les différents émaux. On en pourra également étudier un au musée de Tlemcen où les couleurs sont enfermées dans une très légère dépression préalablement creusée ou estampée dans le carreau, la cloison de terre formant un trait clair alentour. C'est là, comme on le voit, un procédé analogue à celui des *azulejos* d'Andalousie. Enfin l'on trouvera sur les marches de l'escalier de la qoubba un décor polygonal peint sur émail stannifère cerné de traits au bleu de cobalt. Tel est probablement le dernier stade de cette « contrefaçon » du décor géométrique en mosaïque de faïence[1].

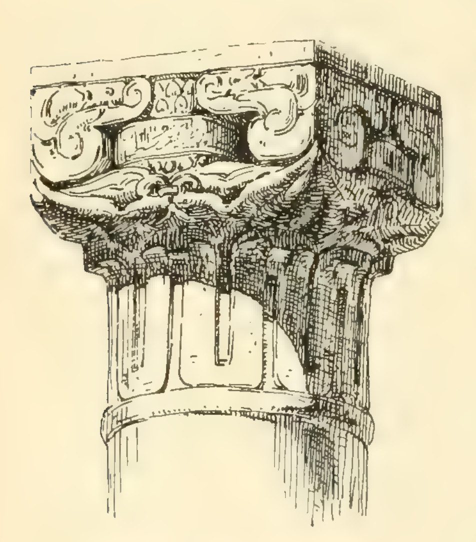


Fig. 44. — Chapiteau d'onyx.

Près du puits sacré[2], dont la margelle d'onyx s'est profondément intaillée au lent travail de la chaine, une arcade s'ouvre qui donne accès à différents niveaux dans deux petits cimetières, l'un à ciel ouvert, l'autre sorte de chambre pavée, et à un escalier de huit marches qui monte à la cour extérieure de la mosquée. Le plafond de bois qui le couvre, ainsi que

1. Cf., sur cette contrefaçon, *Introduction*, p. 78.
2. L'eau passe pour avoir des vertus miraculeuses. Cf., pour les sources miraculeuses dans l'islam, Goldziher, *Moh. Studien*, p. 345 et suiv.

l'auvent donnant sur la cour, que l'auvent extérieur qui protège la porte sur la rue du village et la porte d'entrée du sépulcre, sont revêtus de peintures d'un bon effet datant vraisemblablement de l'occupation turque. On y trouve des combinaisons géométriques décorant les panneaux ou les caissons centraux, des bordures et des arcades ornées de motifs floraux (*fig.* 45) qui, retrouvés sur des pierres tombales appartenant

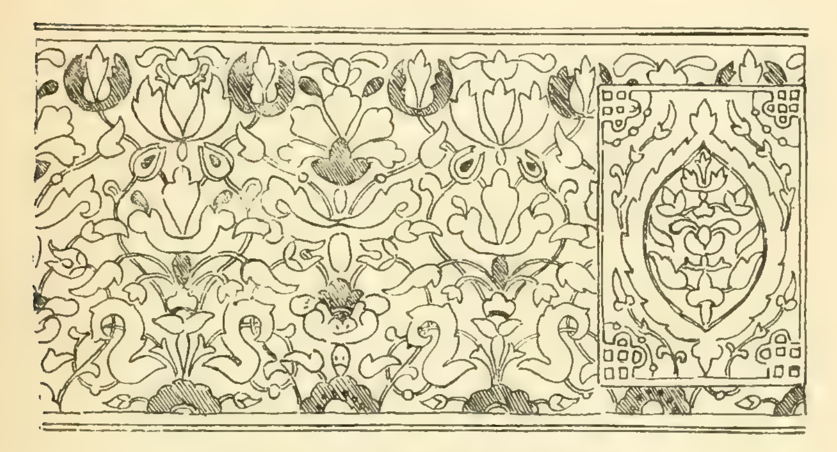


FIG. 45. — Spécimens des décors peints.

aux dernières années du XVIIIe siècle [1], permettent d'assigner une date certaine à cette partie du monument. A la même époque encore semblent appartenir les deux colonnettes de bois peint, à chapiteaux corinthiens qui, aux deux côtés de la porte extérieure du tombeau, supportent l'auvent.

1. Notamment sur celle du Caïd Slîmân ben-Mohammed El-Kourdi (Cf. Brosselard, *Revue africaine*, décembre 1859, p. 90).

C. — Mosquée de Sidi bou-Médine

Le porche. — Une grande arcade en fer à cheval, déformée au sommet par une brisure non exprimée, forme le cadre somptueux du porche monumental de la mosquée[1]. Onze marches permettent l'accès du niveau de ce porche et font à cette arcade une base majestueuse. L'écartement des pieds droits est de 3 mètres et la distance du sol de la cour au haut du cintre dépasse 7 mètres. Un triple feston de briques divise le cadre en deux parties : l'une, formée par une large bordure circulaire pourtournant le cintre et prolongée au-dessous de sa naissance, pendant plus d'un mètre ; l'autre formée par deux écoinçons. La garniture de ce cadre est faite d'arabesques en mosaïque de faïence à quatre tons, blanc, brun, vert et jaune de fer, et bordée par un filet vert. L'élément qui les compose est la palme double formant un entrelacs, régulièrement répété, suivant un axe médian pour le tronçon vertical qui orne la partie des pieds droits (*fig.* 16), suivant des axes rayonnant au centre d'appareillage pour la bordure du cintre. Une bande courant au-dessus de cet encadrement rectangulaire porte sur fond blanc, en beaux caractères andalous, l'inscription suivante : « Louange au Dieu unique : l'érection de cette mosquée bénie a été ordonnée par notre maitre le sultan serviteur de Dieu, Ali, fils de notre seigneur le sultan Abou-Said Otsmân, fils de notre maître le sultan Abou-Yousef Yaqoub, fils d'Abd-el-Haqq, — que

1. Notre vue est prise des terrasses qui rejoignent la maison de l'oukil au tombeau du Saint.



A. Fontemoing, Éditeur, Paris

Phototypie Berthaud

PORTAIL DE LA MOSQUÉE DE SÌDI-BOU-MÉDYEN

Dieu le fortifie et lui accorde son secours — en l'année 739 » (1339 de l'ère chrétienne[1]).

Un décor géométrique de briques incrustées de plaques d'émail brun et de filets verts constitue, avec ses cinq rosaces rayonnantes autour d'étoiles à huit pointes, une frise robuste à ce portail. Un auvent de tuiles la couronne, porté par une série de consolettes géminées. La douelle de l'arcade porte un revêtement régulier blanc jaune et brun. Sur le cavet d'encorbellement se lit l'inscription suivante : « Fondé par notre maitre Abou'l-Hasen serviteur de Dieu, Ali ». La bande qui la porte est formée de six plaques de terre cuite primitivement vernissée au brun de manganèse, que l'on a enlevé au burin dans les fonds, de manière à détacher l'ornement sur la terre rosée (*fig.* 47). Ce procédé s'observe dans certains monuments d'Orient et du Maroc[2].

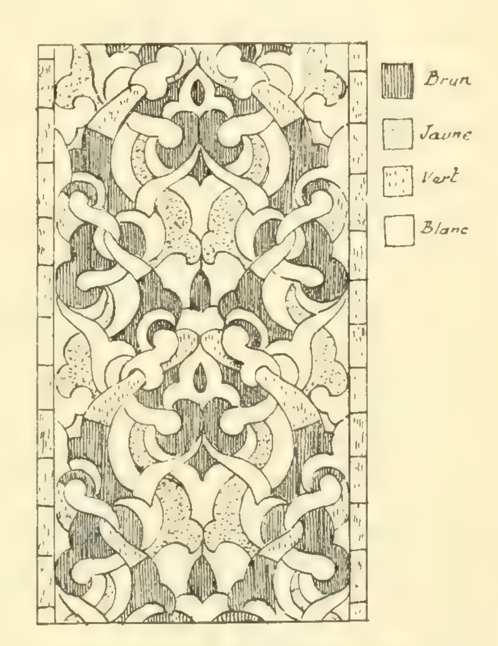


Fig. 46. — Décor en mosaïque de faïence. (Garniture des pieds-droits.)

1. Brosselard, *les Inscriptions arabes de Tlemcen* (*Revue africaine*, août 1859, p. 403 : à l'époque ou Bargès visita Tlemcen, l'inscription commémorative disparaissait encore sous un badigeon de chaux datant de l'époque turque (Cf. *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 297).

2. A Tauris, dans un monument, l'email bleu turquoise a ainsi été enleve

Les degrés de l'escalier, en briques posées de champ[1], occupent aux deux tiers la baie profonde du porche. Une petite porte s'ouvre dans chacun des murs latéraux; celle de droite donne accès dans une chambre pouvant servir de dortoir à des pèlerins, celle de gauche sur un escalier qui monte à la salle d'école coranique. Au fond s'ouvre la porte de la mosquée proprement dite.

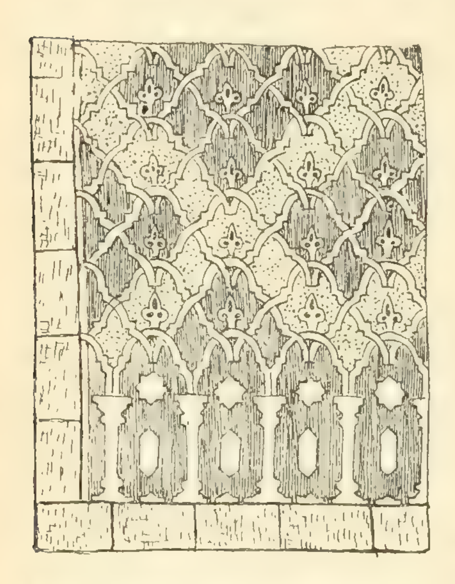




Fig. 47.
Décor céramique de la douelle (Porche).

La décoration de plâtre ne commence qu'à 1m,70 du sol; c'est une des créations les plus heureuses que nous aient laissées les gypsoplastes maghribins. Elle se compose à droite et à gauche de deux étages de petits panneaux (*fig.* 48, 57) inscrits dans de fines arcades; elle se continue en haut par une grande coupole à stalactites. Une double bordure la limite en bas et forme l'encadrement des deux petites portes; l'une de ces bordures, dont on trouvera

(J. Dieulafoy, *la Perse*, ap. *Tour du Monde*, 1883, I, p. 30). Au Louvre, on peut voir un revêtement provenant du palais de Tanger, dont la bordure est également en brun et se détache sur le fond de terre.

1. On peut voir un escalier semblable à la Puerta del Sol de Tolède, qui présente de très ingénieux emplois de la brique.

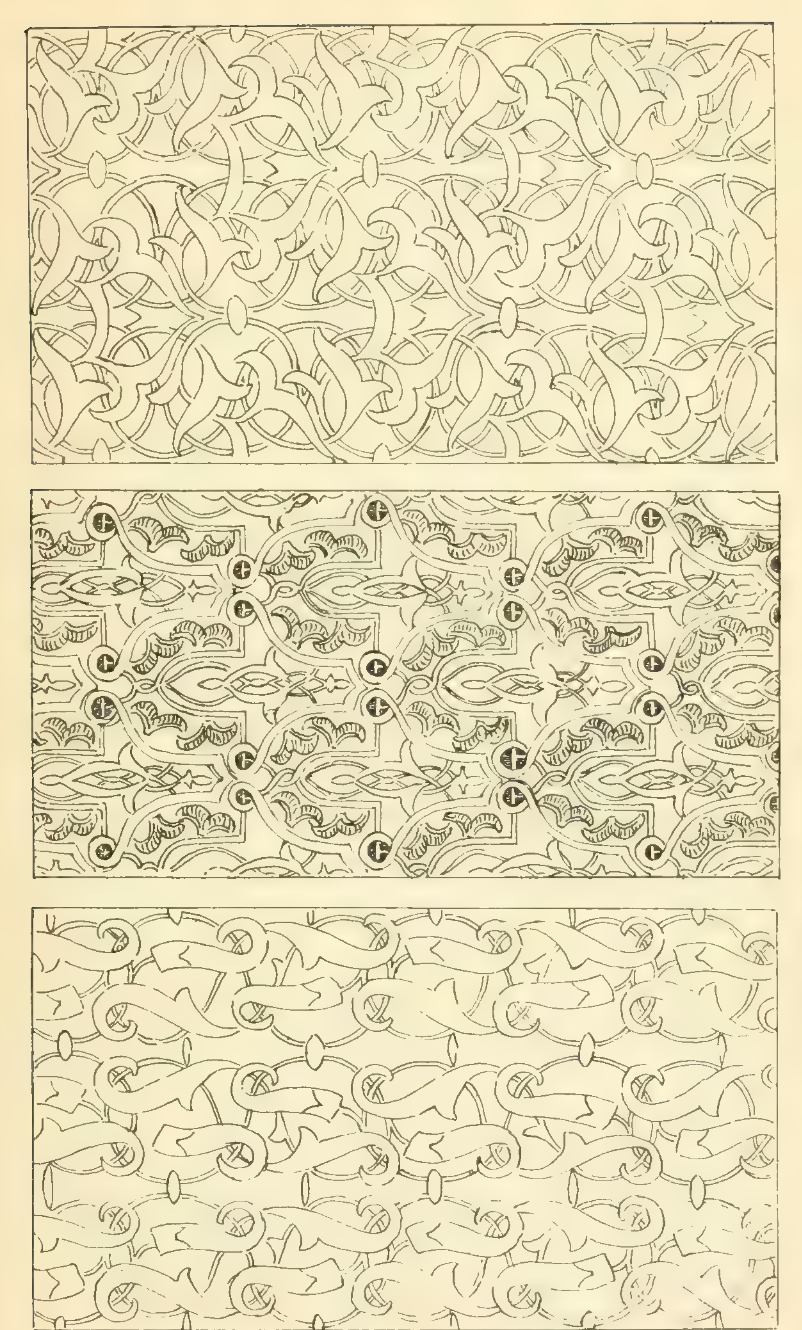


Fig. 48. — Décor de plâtre. — Trois motifs garnissant les murs du porche.

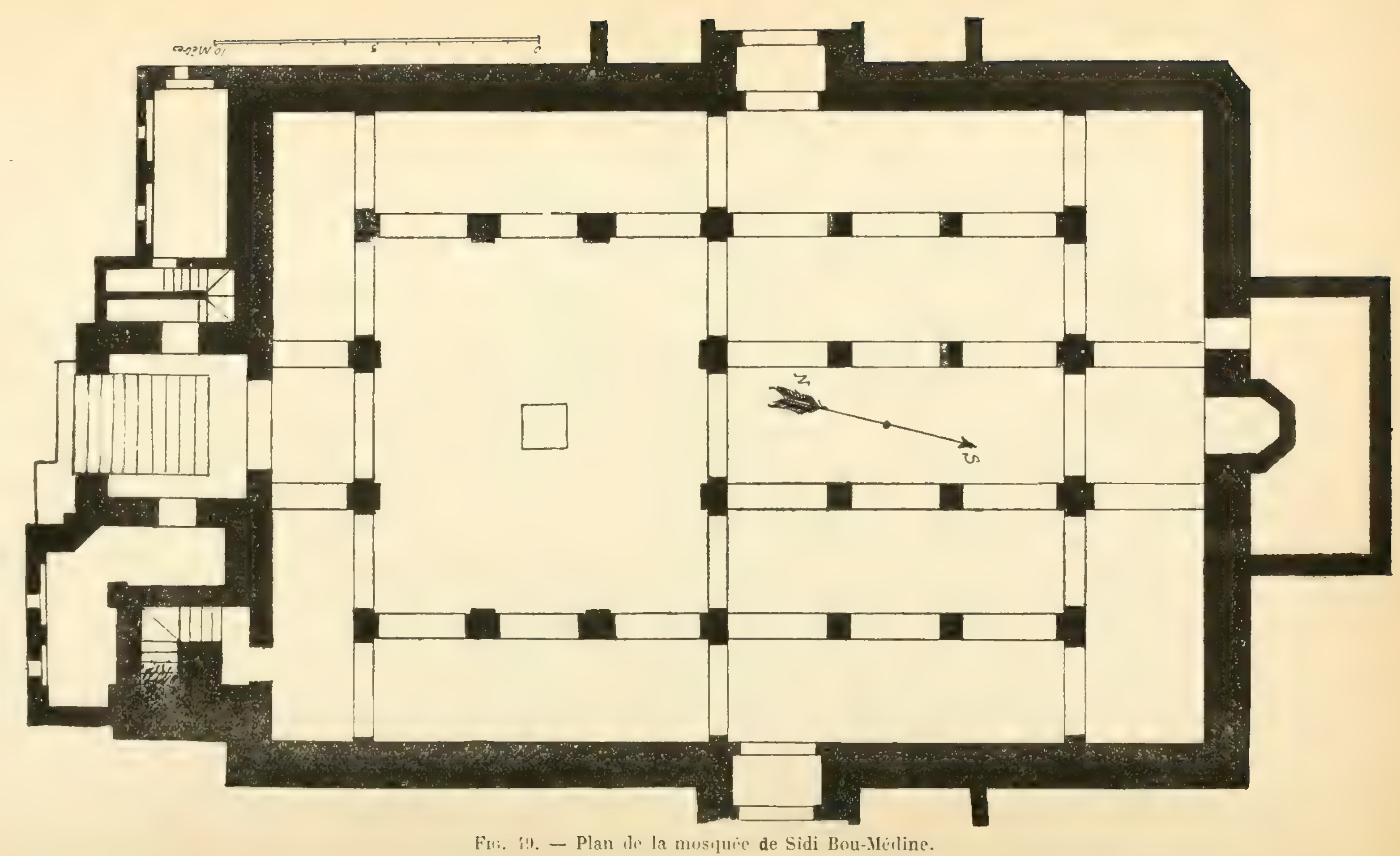


Fig. 49. — Plan de la mosquée de Sidi Bou-Médine.



A. [illegible], Editeur, Paris — Phototypie Berthaud

[illegible]

(Vu du ÇAHN)

un fragment reproduit ici (*fig.* 55), porte une inscription coufique d'un très beau style.

De massifs vantaux de cèdre revêtus de plaques de bronze repercé séparent ce porche de la mosquée[1]. Le tambour dans lequel ils s'ouvrent porte comme frise une répétition en grands caractères andalous de l'inscription dédicatoire du portail[2] (*fig.* 56 A).

La mosquée : Plan, dimensions. — Deux nouveaux degrés permettent d'accéder au sol de la mosquée proprement dite. La cour, qui mesure 10^{m},20 de longueur sur 1^{m},35 de large, est entourée de portiques à une seule nef. Les deux galeries flanquant le tambour sont relevées de 1^{m},75 au-dessus du niveau de la cour et portent de petites balustrades de bois ; on les dit réservées aux femmes.

Cinq nefs divisent la salle de prière, large de 19 mètres et profonde de 15, par des arcatures perpendiculaires au mur du fond. Ces nefs ont une largeur de 3^{m},10; la nef principale a 3^{m},50. Les arcs sont portés, comme ceux des portiques de la cour, par des pieds droits[3]; une coupole précède le mihrâb. Une

1. Notre photographie présente au premier plan le pavage du *çahn* en briques, à gauche un des battants de la porte de bronze (*fig.* 58), plus loin le pavage de tuiles vernissées du porche, formant la dernière marche de l'escalier, le beau décor de plâtre sculpté garnissant les murs et, encadrant la petite porte latérale (*fig.* 48, 55), le départ des stalactites de la voûte, la garniture en mosaïque de faïence du cadre intérieur et de la douelle de l'arcade principale (*fig.* 47), enfin l'arrière-plan montre, de l'autre côté de la cour, l'auvent abritant l'entrée du tombeau, à droite, l'angle de la qoubba.

2. Avec quelques variantes : « Ceci a été édifié par l'ordre de notre maître, l'émir des musulmans, le serviteur de Dieu, Ali, fils de notre maître, émir des musulmans qui a livré le bon combat dans le sentier de Dieu Abou-Saïd Otsmân, fils de notre maître le prince des musulmans, qui a livré le bon combat... » ; elle couvre trois des faces du tambour ; sur la quatrième, le plâtre est tombé.

3. Les deux piliers de droite et de gauche de la nef centrale, en avant du mihrâb, portent enchâssées les tables des habous de la mosquée, l'une datant

porte placée à droite donne accès dans la salle des morts. Quatre fenêtres éclairent la nef transversale du fond, en plus des ouvertures qui couronnent le mihrâb et font pour ainsi dire partie de son cadre, deux s'ouvrent dans les murs latéraux, deux autres dans le mur du fond de chaque côté du mihrâb. Deux grandes portes latérales font communiquer la salle de prière avec l'extérieur.

Les nefs sont, ainsi que la plupart des dépendances de l'édifice, couvertes de plafonds portant des revêtis de plâtre, formant des caissons d'une grande variété de formes. Les combles et les toits de tuiles qui les couvrent ont été relevés,

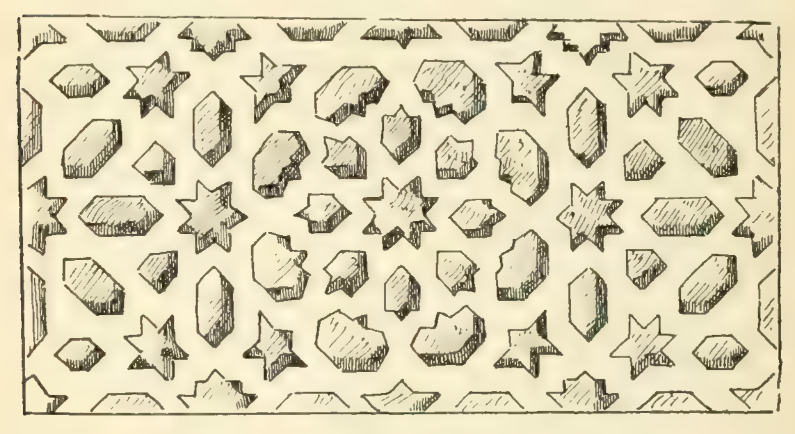


Fig. 50. Fragment de plafond à caissons.

par l'Administration française, de $0^{m},75$, pour isoler les plafonds, qui étaient gravement endommagés par l'humidité. L'auvent de tuiles sur maçonnerie qui fait le tour du *çahn* marque la place du toit primitif. Le sommet de ces plafonds est élevé de

de l'époque du fondateur, le Mérinide Abou'l-Hasen, l'autre du temps du Zeiyânide Abou-Abdallah Et-Tsâbiti (commencement du XVI[e] siècle) (Cf. Brosselard, *Revue africaine*, août 1859, p. 410-419; — Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 301 et suiv.).



A. [illegible], Éditeur, Paris

[illegible]

[illegible]

(Mosquée de Sidi Bou-Médyen)

près de 7 mètres au-dessus du sol. Les arceaux, dont les pieds droits ont 2m,65 d'écartement, comptent 2m,10 du sommet à la naissance du cintre. L'encorbellement en forme de cavet a 0m,20 de hauteur.

La salle de prière se trouve établie sur une tranchée pratiquée dans la pente rocheuse de la colline ; un passage de 4 mètres environ demeure libre dans cette tranchée, à l'Est, au Sud et à l'Ouest de la salle de prière, et permet de circuler autour de l'édifice. Des côtés de l'Est et de l'Ouest, des arceaux jetés sur ce passage jouaient le rôle de contreforts extérieurs, et peut-être aussi permettaient l'établissement de treilles ; le passage était ainsi transformé en un petit cloître à toit de verdure, analogue à celui qu'on trouve à l'Orient de la Grande Mosquée. A l'Ouest, à l'entrée de ce cloître, une voûte d'arête reliant deux arceaux couvrait la sortie de la porte latérale de la salle de prière ; une petite chambre, dépendance de la mosquée, faisait face à la porte et était adossée à la masse rocheuse qui sert de base à la Médersa. Une galerie couverte faisait suite à cette chambre sur toute la longueur du passage, et bordait le cloître de l'Ouest, en face de la mosquée. Des portes en arcades largement ouvertes la faisaient directement communiquer avec le cloître. Avec le temps, et par l'effet de la négligence turque, les terres, les rochers éboulés avaient partiellement obstrué ce passage ménagé autour de la salle de prière. Les arcades des contreforts tombaient en ruine. L'administration des Monuments historiques apporta, vers 1876, de sérieux remaniements à ce cloître extérieur de la mosquée de Bou-Médine. Il abattit les contreforts du côté oriental, boucha du côté occidental les portes qui ouvraient la galerie couverte, déblaya le chemin, et par des travaux de soutènement

empêcha de nouveaux éboulements de la paroi rocheuse qui domine la tranchée. Le passage fut rétabli dans un état assez analogue, à ces quelques modifications près, à ce qu'il avait dû être primitivement. Les arcades extérieures de l'Ouest existent donc seules aujourd'hui, ainsi que la voûte d'arête qui couvre, de ce côté, la sortie de la porte latérale. L'écartement des arcades y est de $3^{m},50$[1].

Composition du décor. — Les arcs des nefs et du cloître, dont la brisure n'est qu'une déformation supérieure, sont enveloppés par un cercle plus grand, dentelé et soutenu par deux colonnettes engagées (*fig.* 54). Les trumeaux portent

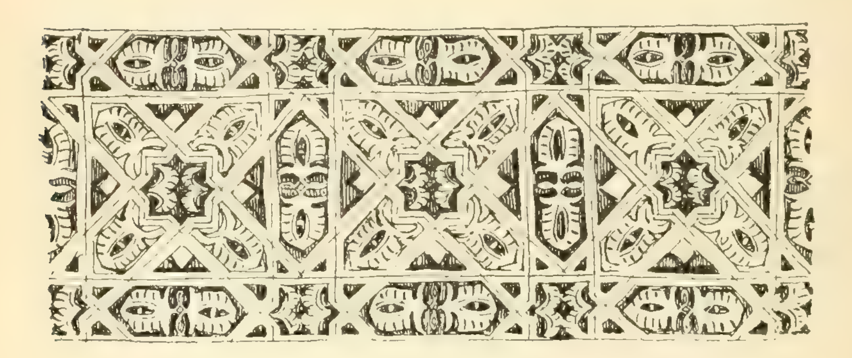


FIG. 51. — Frise de plâtre.

des motifs à répétition. Quant aux écoinçons, les garnitures de rinceau, parées en leur centre de disques à inscriptions cursives, y alternent avec un décor régulier toujours bâti sur le thème du réseau formé par superposition de palmes.

Le mihrâb est composé suivant le plan déjà décrit ; on y trouve le cintre à claveaux, les écoinçons, qui y portent un

1. Un dessin du cloître extérieur de Sidi Bou-Médine (partie orientale disparue ?) figure *ap.* Piesse et Canal, *Tlemcen*, p. 17.

motif central en relief semblable à celui de Sidi Bel-Hassen, les inscriptions coufiques du cadre et de la cimaise et les trois fenêtres à claires-voies géométriques. La niche porte la coupole à stalactites sur les arceaux habituels. La coupole qui précède le mihrâb est ajourée et garnie de vitraux colorés, jaunes, bleus, verts et rouges. Elle se relie au plan carré non par l'encorbellement ordinaire, mais par un plan horizontal jeté sur l'angle et décoré d'un défoncement profond. La fragilité de cette coupole a dû d'ailleurs nécessiter des réparations fré-

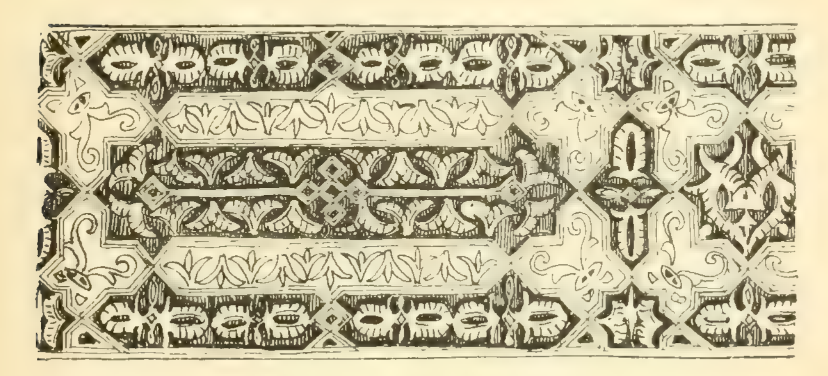


FIG. 52. — Frise de plâtre.

quentes ; le style des reperçages semble de très basse époque et apparenté au style turc des revêtements de la qoubba.

Ajoutons enfin que les murs de la mosquée sont entièrement garnis à partir de 1m,60, d'un décor régulier très simple et analogue à un des motifs de Sidi Bel-Hassen, et que des frises géométriques de deux types différents courent au haut de tous les panneaux (*fig.* 51 et 52).

Chapiteaux. — Les deux seules colonnes d'onyx de la mosquée, qui portent l'arc du mihrâb, sont munies de chapiteaux d'une grande élégance de forme et d'exécution très habile. Ils

offrent cette différence avec les chapiteaux de la même époque que les reliefs en sont plus forts, les profils plus souples et plus hardis, la silhouette générale plus nettement accusée. Ils comportent d'ailleurs les éléments essentiels des types primitifs;

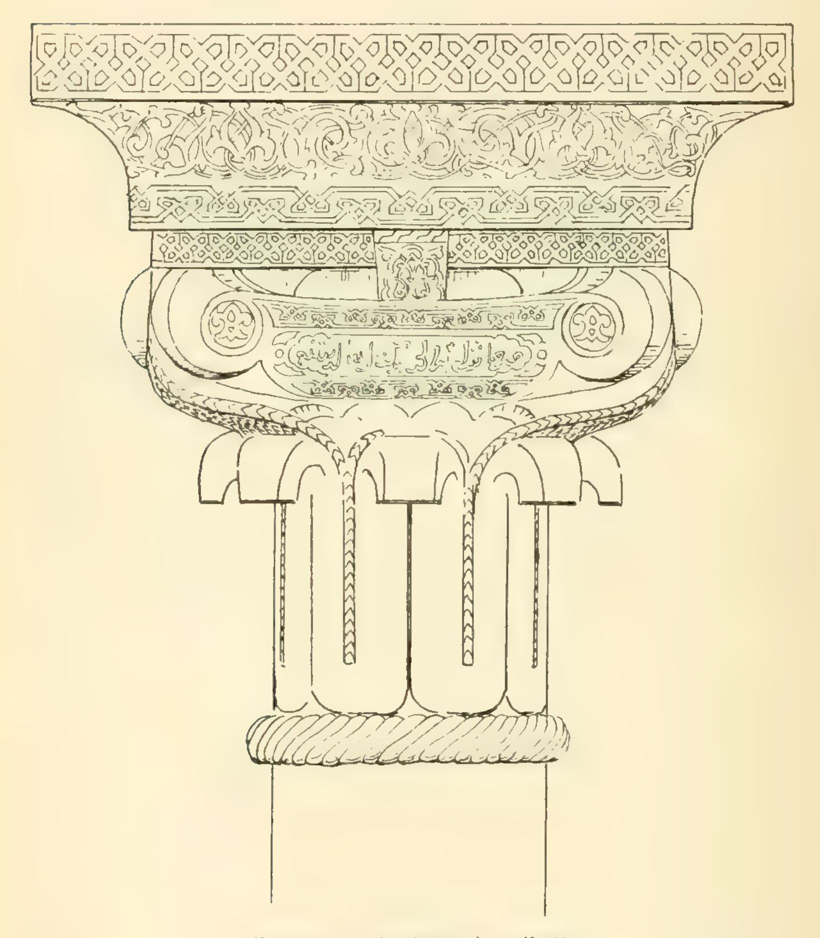


Fig. 53. — Chapiteau du mihrâb.

on y retrouve l'astragale spiralée, le méandre à crochet, les palmes et les volutes d'angle, le turban et le tasseau quadrangulaire supérieur. Le tailloir, très large, se relie directe-



A. Fontemoing, Éditeur, Paris

Phototypie Berthaud

MIHRÂB DE LA MOSQUÉE DE SÎDI BOU-MÉDYEN

ment au reste du chapiteau ; comme lui, il est recouvert de fins décors en relief rehaussés de couleur. La courbe des crochets, l'importance et la disposition des volutes, dont l'axe est perpendiculaire aux diagonales du tailloir, rattachent bien plutôt ces chapiteaux mérinides aux vieux types du XIIe siècle qu'à ceux des édifices de Mansourah. Ils se distinguent encore plus nettement des chapiteaux de l'Alhambra par le galbe général, la proportion de leurs différentes parties et la compréhension du modelé. C'est donc là une des créations les plus originales et les plus heureuses de l'art arabe occidental. Le style des ornements superficiels les rattache, d'ailleurs, d'une manière étroite au décor du reste de la mosquée et l'inscription du turban leur assigne une date indiscutable. « Ce monument, dit le chapiteau de droite, est l'œuvre qu'a commandé de faire notre maître l'émir des musulmans Abou'l-Hasen, fils de notre maître l'émir des musulmans Abou-Yaqoub. » Et le chapiteau de gauche ajoute : « Ce qu'il a ambitionné, c'est de se rendre agréable au Dieu tout-puissant, et il espère en sa récompense magnifique. Que Dieu, à cause de cette œuvre, daigne lui réserver ses grâces les plus efficaces et lui donner la place la plus haute[1]. »

Il convient de mentionner également ici les petits chapiteaux de plâtre des colonnettes engagées qui font partie du décor des cintres (*fig.* 54). Ils présentent une simplification curieuse et assez fréquemment employée du chapiteau moresque. Ils se composent d'un méandre inférieur très long et de deux palmes doubles enveloppant une feuille simple. Leur comparaison avec un chapiteau beaucoup plus grand (B) du Tocador de la Reine à

1. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, 1859, p. 405.

l'Alhambra, fera connaître les dispositions qu'ils schématisent. On pourra aussi en rapprocher un ornement de plâtre (A) qui, dans les monuments mérinides, remplit des panneaux entiers et dont on chercherait en vain l'analogue dans tous les autres décors floraux.

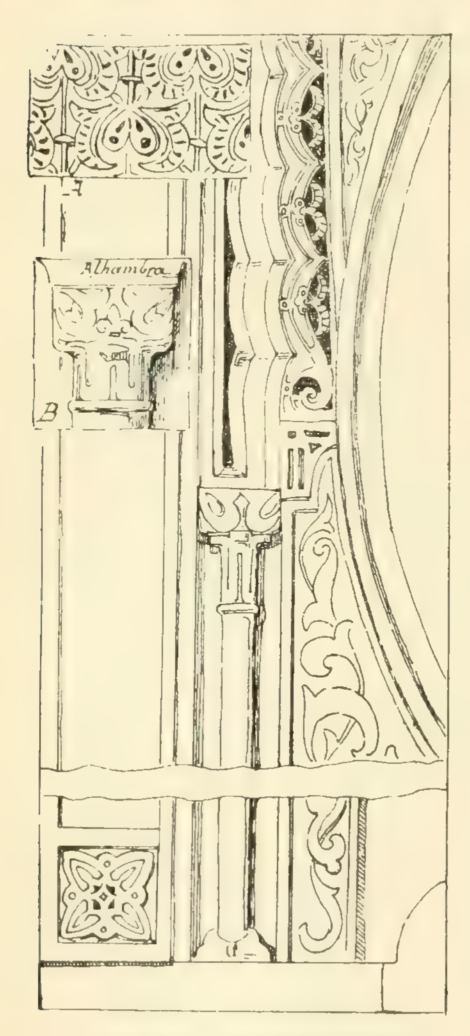


Fig. 54. — Décor des cintres.

Les stalactites. — La mosquée de Sidi Bou-Médine présente, avec la voûte de son porche, l'exemple le plus important qui soit à Tlemcen de la coupole en ruche d'abeilles. Préparée par l'encorbellement de quelques coupolettes qui s'isolent de la masse supérieure par une frise méplate, elle présente les dispositions ordinaires de ces genres de décor. Elle fait intervenir le rectangle décoré ; mais on n'y trouve pas la stalactite proprement dite, rattachée par son sommet seulement à la construction générale. Elle a eu fort à souffrir des passages à la chaux qui ont empâté la ciselure de ses arêtes et ont fait

disparaître en partie le décor gravé, peut-être peint, qui l'enrichissait. Cependant elle met encore dans l'ombre chaude de la baie la voûte somptueuse de ses facettes où se jouent les reflets du pavé.

Décor épigraphique. — L'élément épigraphique tient une place très importante dans le décor de plâtre. Non seulement l'écriture cursive forme de longues et minces bordures à l'entour de presque tous les panneaux[1], mais encore elle s'étale en de plus grandes proportions (*fig.* 56, A) et avec un caractère plus décoratif sur le tambour d'entrée, où elle reproduit l'inscription dédicatoire. Un rinceau très élégant court au-dessous des lettres du type andalous, dont la tournure rappelle avec beaucoup de bonheur la liberté du qalam.

Le coufique fleuri y est représenté par plusieurs exemples intéressants, au décor du mihràb, et sur les murs latéraux du portail où il se mêle intimement au décor floral, formant de larges bandes de 0^{m},27 de haut. Ce dernier spécimen est un des plus beaux décors épigraphiques que nous aient laissés les artistes mérinides. Nous en donnons un fragment ici (*fig.* 55). Il se compose de deux lignes superposées : la ligne d'en haut, en petits caractères, répète deux fois la formule : « Louange à Dieu » ; la ligne du bas, en caractères plus grands et plus sobres, complète par la mention « pour ses bienfaits », une seule fois

1. Elle reproduit une formule fort simple et extrêmement fréquente sur les monuments d'Andalousie : *El-moulkou'd-daîmou lillâh El-izzou'l-qâimou lillâh* : « L'empire durable est à Dieu, la gloire stable est à Dieu » (Amador de los Rios, *Inscripciones de Sevilla*, p. 135, 240, 243, etc. ; — Almagro Cardenas, *Inscripciones de Granada*, 10, 149, 173, etc. ; le mur oriental de la mosquée de la Pécherie, à Alger, est aussi orné d'une inscription analogue : « L'empire durable est à Dieu ; l'opulence stable est à Dieu », non comprise par l'auteur du Corpus des inscriptions arabes de l'Algérie, I. 54). A Tlemcen, elle figure sur tous les monuments mérinides.

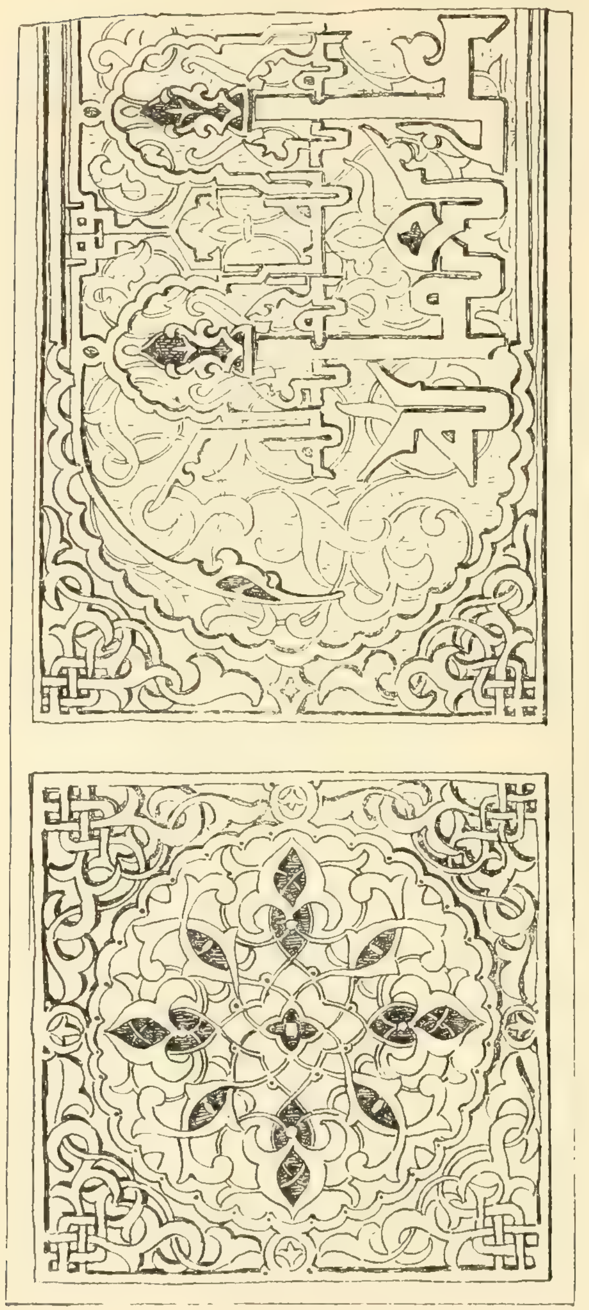


Fig. 55. — Motif d'angle et inscription coufique (Porche).

exprimée ; et ces deux lignes sont disposées de telle sorte que la ligne d'en haut sert à celle du bas de couronnement régulier. Cette variété de coufique apparaît déjà à Sidi Bel-Hassen en de courts fragments. L'Alhambra en présente quelques exemples importants (cour de l'Alberca, frise de la cour des Lions, etc.) ; enfin, nous devons signaler l'analogie de ce motif décoratif de Bou-Médine avec un de ceux du patio de las Doncellas à l'Alcazar de Séville, qui reproduit dans la même disposition une eulogie à peu près identique[1]. Les artistes mérinides firent de ces groupements scripturaux de très ingénieuses applications en des décors étendus. Ce genre de coufique, que nous appellerions volontiers *coufique architectural*, se distingue du coufique à entrelacs de Sidi Bel-Hassen et d'Oulâd el-Imâm par l'introduction de formes rappelant l'arcade dentelée et les toits à deux versants. On remarquera aussi le fleuron médian surmontant les *Lams* ou les *Alifs* et qui résulte de la soudure de palmes affrontées telles qu'elles se présentent à Sidi Bel-Hassen (*fig.* 30).

Décor géométrique. — Le revêtement de plâtre ne réserve pas une grande place à la géométrie : les claires-voies et les frises, auxquelles viennent s'ajouter les plafonds et leurs caissons, tels sont les seuls emplois qu'on en observe. Nous verrons tout à l'heure que le décor de bronze et la céramique y trouvent au contraire d'abondantes formules décoratives.

Décor floral. — La mosquée de Sidi Bou-Médine marque un nouvel appauvrissement de la flore ornementale arabe. Il n'y a plus ici de palmes décorées, comme dans les édifices de la fin du XIIIe siècle. On peut dire que la feuille lisse, divisée en

1. Cf. Amador de los Rios, *Inscripciones arabes de Sevilla*, nº 71, p. 150, avec une planche reproduisant le cartouche de l'inscription.

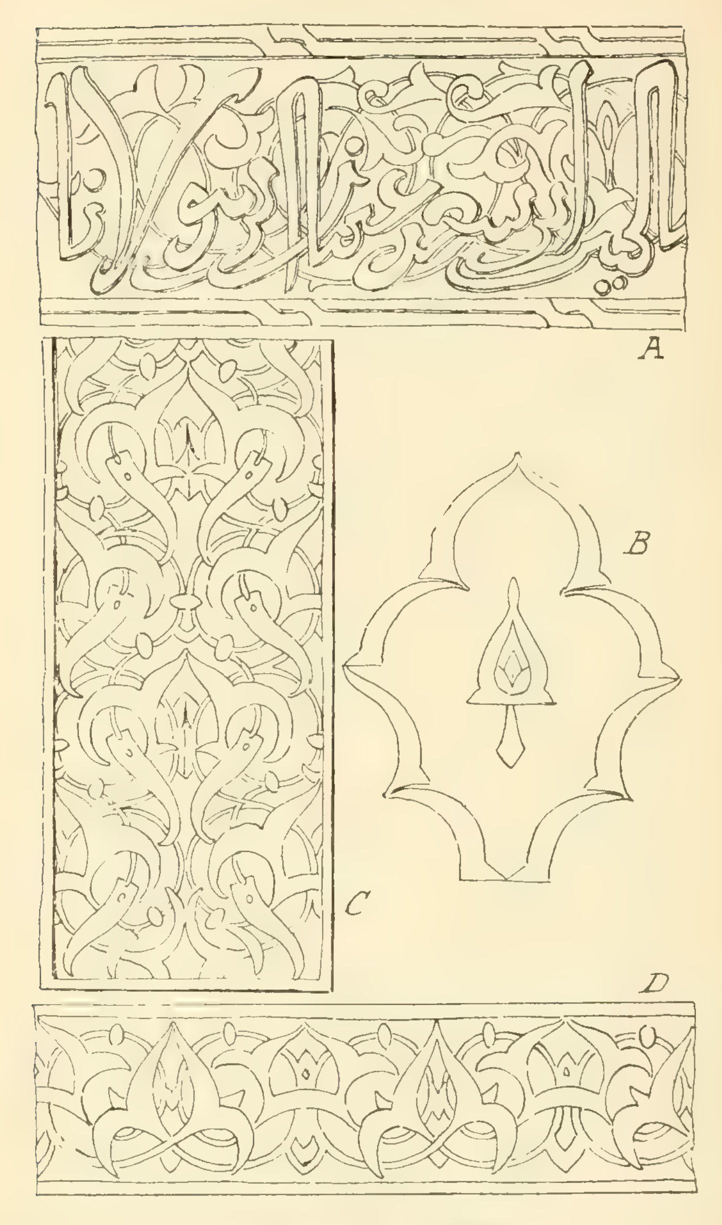


Fig. 56. — Décors de plâtre.

A. Frise du tambour d'entrée. — B. Motif garnissant les murs. — C. Décor de trumeau. — D. Petite bordure (cadre du mihrâb).

deux lobes inégaux ou sans découpage et marquée parfois d'un sillon angulaire qui en désigne l'origine, est devenue l'unique élément des entrelacs curvilignes. Elle est le plus souvent assujettie à une tige très longue et très souple, et tend, en s'amaigrissant, à s'assimiler au trait de l'écriture ornementale. L'exemple ci-joint (*fig.* 57) mettra en lumière ces rapprochements curieux et les échanges qu'ils occasionnent. Parfois une ligature réunit deux feuilles, parfois un troisième lobe inférieur, se détachant de la base de la feuille, donne lieu à une soudure médiane. Les figures 48 et 56 donnent un exemple de cette soudure et de la réunion qui l'a engendrée.

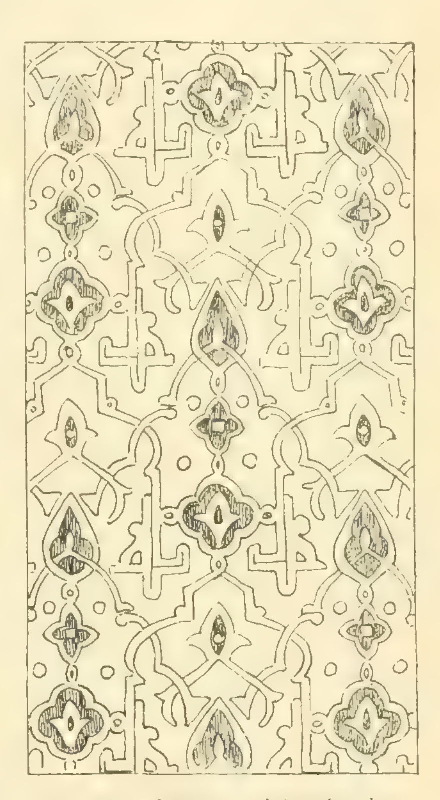


Fig. 57. — Décor en plâtre (Porche).

A côté de la feuille lisse, il faut mentionner la feuille courte à nervures, toujours détachée de son pied, et servant invariablement de remplissage (*fig.* 51, 52). Cependant, si le nombre des éléments floraux est extrêmement restreint, si les formes initiales qui décorent les surfaces se réduisent à deux ou trois, il convient d'admirer d'autant plus les ressources de l'imagination décorative, qui a su varier les combinaisons au point d'écarter

toute monotonie de cette répétition incessante. Tel semble être en effet le but des gypsoplastes maghribins, et nous signalerons à ce propos un ingénieux procédé employé par eux pour introduire la variété dans les multiples reproductions du même motif. On peut l'observer aux rosaces (*fig.* 55), qui, dans le porche, marquent l'angle des tronçons coufiques déjà décrits. Ce procédé, analogue à celui qu'employèrent les miniaturistes dans le coloriage des manuscrits, consiste à varier un même dessin plusieurs fois répété, par le reperçage, dans un exemplaire, de certaines parties que l'on a réservées dans un autre, ce qui déplace les noirs et change complètement l'effet de l'ornement.

Les portes de bronze (*fig.* 58). — Suivant l'abbé Bargès, les portes de bronze avaient été, jusqu'à 2 mètres du sol, dépouillées de leurs revêtements par des soldats français. Une habile restauration leur a rendu leur splendide aspect primitif. Des tringles, se croisant suivant de grandes rosaces à quatorze pointes, se détachent sur des plaques repercées d'entrelacs floraux. De petits fragments soudés servent au treillis formé par ces entrelacs, de transparents colorés. La jolie légende qui veut que ces portes, promises au sultan mérinide comme rançon d'un captif chrétien, et confiées au flot, soient venues par cette voie d'Espagne jusqu'au rivage maghribin, bien qu'elle ne porte naturellement pas le caractère d'une grande authenticité, semble attribuer à ce travail une origine étrangère. Il est curieux, en effet, de constater qu'à part le grand lustre et la couronne de la Grande Mosquée, à part quelques pentures, quelques marteaux de porte de faible dimension, quelques clous assez adroitement ciselés, on ne retrouve à Tlemcen aucun spécimen de cet art qui exige une longue pratique et une grande habileté technique. Si, d'autre part, on

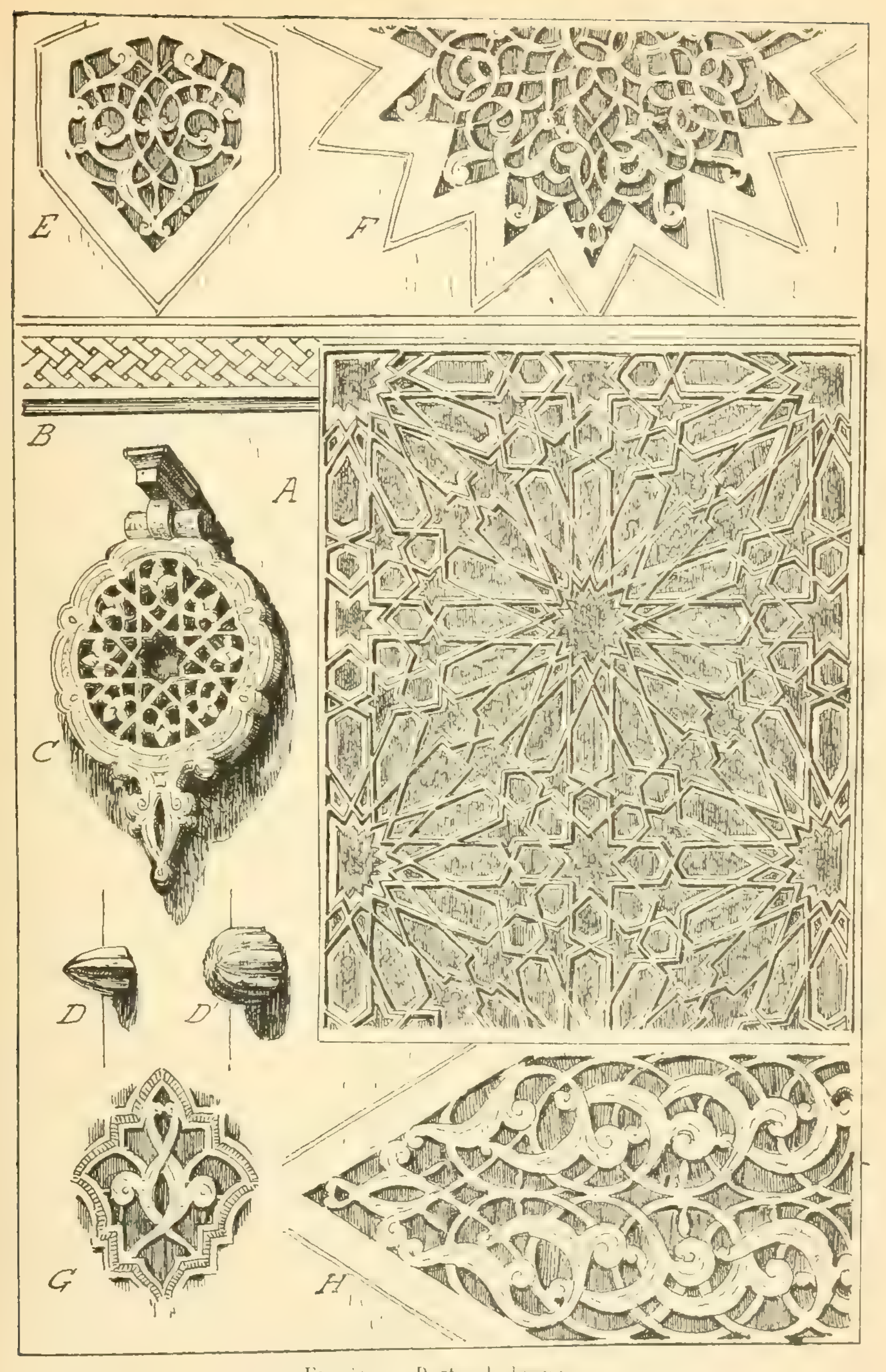


Fig. 58. — Portes de bronze.
A, Schéma de la combinaison géométrique; B, Décor des tringles; C, Heurtoir: D et D', types de clous; E F G H, spécimens de remplissages.

examine un travail espagnol analogue, la Puerta del Pardon de la cathédrale de Cordoue par exemple, on trouve ses vantaux revêtus d'une combinaison simple de parallélogrammes à six côtés, décorés de motifs estampés dans le bronze. Ces motifs sont de styles fort hétérogènes ; on y rencontre des entrelacs arabes, un écusson chrétien, des imitations de sentences coufiques, enfin l'inscription espagnole : « *Se reedificaron año* 1539. » Cette indication épigraphique, venant à l'appui de ce que dit Maqqari des vieilles portes de la mosquée de Cordoue[1], établit peut-être l'existence antérieure d'une œuvre se rapprochant des portes actuelles comme composition, sinon semblable comme exécution, dont les portes de Sîdi Bou-Médine nous donnent une idée assez exacte, et dans laquelle l'estampage pouvait bien être remplacé par le reperçage et la ciselure. Le rapprochement des heurtoirs qui les décorent avec ceux de la mosquée maghribine (*fig.* 58 C) indique une inspiration très proche parente, et probablement une origine commune. On sait, d'ailleurs, par les poignées d'épées, les casques et les boucliers moresques, le degré de perfection auquel les artistes d'Espagne étaient parvenus dans l'art de ciseler et de graver les métaux. Il se peut que les panneaux qui nous occupent ne soient qu'une belle œuvre de plus sortie de leurs mains et que la légende n'ait pas complètement menti.

Quoi qu'il en soit, la disposition géométrique chère aux artistes de Tlemcen, le style des remplissages, qui présentent une grande analogie avec le décor de plâtre avoisinant, et la parfaite convenance des proportions avec le reste de l'édifice

1. « Elles sont toutes recouvertes de cuivre jaune merveilleusement travaillé » *Analectes de l'histoire d'Espagne*, I, 361, *in fine* ; — Cf. Morales, *Antiguedades de España*, au chapitre *Córdoba*, p. 54 et suiv.

semblent indiquer que, si le travail ne fut pas exécuté sur place, il le fut du moins d'après un carton soigneusement établi par le décorateur maghribin[1].

Le minaret. — S'élevant au dessus de l'ensemble des

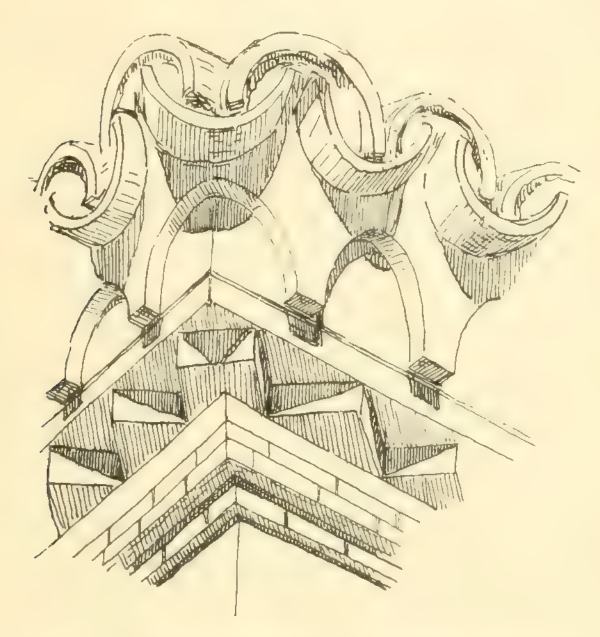


Fig. 59. — Angle de corniche au pavillon de la coupole

pavillons qui couvrent les nefs, le porche et les coupoles (*fig.* 59), le minaret, par l'élégance de ses proportions, la variété introduite dans les classiques dispositions de ses garnitures, enfin la richesse du revêtement céramique qui en décore le sommet, nous apparaît comme, un des plus jolis spécimens subsistants de ce genre d'édifice.

La composition en est très simple. Toute la base étant engagée

1. Le revêtement de portes en bronze se rencontre, au reste, dans d'autres édifices mérinides (Cf. Léon l'Africain, éd. Schefer, II, p. 75, *in principio*).

dans les dépendances de la mosquée (chambre des pèlerins), la décoration ne commence qu'au tiers de sa hauteur totale avec une arcade festonnée. Elle se continue par un réseau

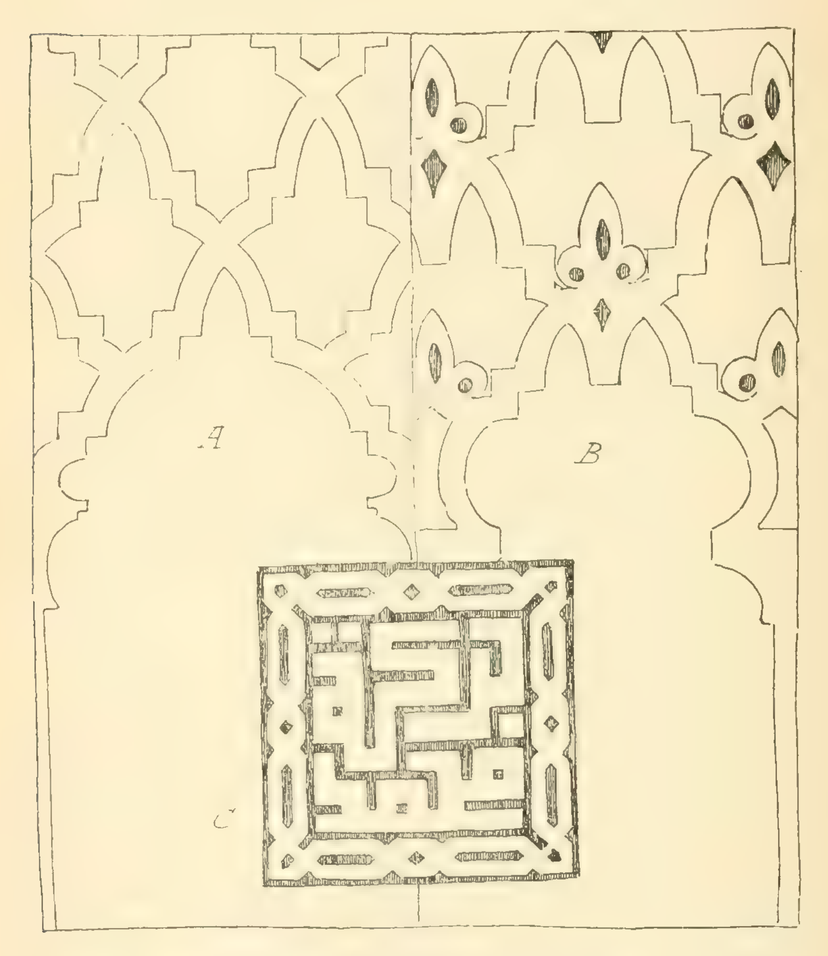


Fig. 60. — A et B. Spécimens de réseaux garnissant les pans du minaret. — C. Inscription en coufique quadrangulaire.

d'arcs entrecroisés. Ces deux formes consacrées de tous les minarets d'Espagne et du Maghrib affectent, sur les différentes faces, de curieuses modifications (*fig.* 60 A B). L'arc inférieur

qui enveloppe les fenêtres donnant jour à l'escalier présente, au Nord, une intéressante disposition d'arcades lobées rayonnantes, dont on retrouve l'analogue à la Kotoubîya de Marrâkech. Le réseau, que des fragments de céramique incrustés dans la maçonnerie parsemaient de fleurons brillants, cloisonnait un champ revêtu d'enduit où couraient des ornements peints en brun rouge. Quelques morceaux, visibles à la base, permettent de supposer quelle pouvait être l'élégance sobre d'un panneau ainsi décoré.

Il convient de signaler, sur le mur de la mosquée enveloppant la base de la tour, un ornement carré (*fig.* 60 C) composé de morceaux de terre émaillée verte incrustés dans la brique. C'est le seul exemple tlemcenien et probablement un des rares exemples occidentaux de ce genre de décoration épigraphique si fréquent en Orient appelé *coufique quadrangulaire*[1]. Nous le lisons : *Bibarakati Mohammed* « Par la bénédiction de Mohammed ».

Une frise en mosaïque de faïence composée, pour chaque côté, de quatre rosaces (*fig.* 61) ou plutôt de trois rosaces entières accostées de deux demi-rosaces se continuant sur les autres faces, remplace au sommet la fausse galerie habituelle des minarets espagnols et maghribins. L'entrelacs des filets blancs limitant les surfaces où le noir domine, mais où se rencontre aussi le vert et le jaune de fer, forme une étoile à vingt-quatre pointes, entourée de lignes brisées qui l'inscrivent dans un carré.

Il nous semble difficile de déterminer le point de départ d'une telle substitution. Peut-être la connaissance plus complète des

1. Cf. *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1881, p. 100; 1890, p. 61; — Van Berchem, *Matériaux pour un* «*Corpus*», p. 139, et pl. XXX, n° 2.

monuments du Maroc nous révèlera-t-elle la conception voisine qui donna l'idée de ce décor, ou même les premiers essais qu'on en fit[1]. L'histoire des emplois de la céramique comme

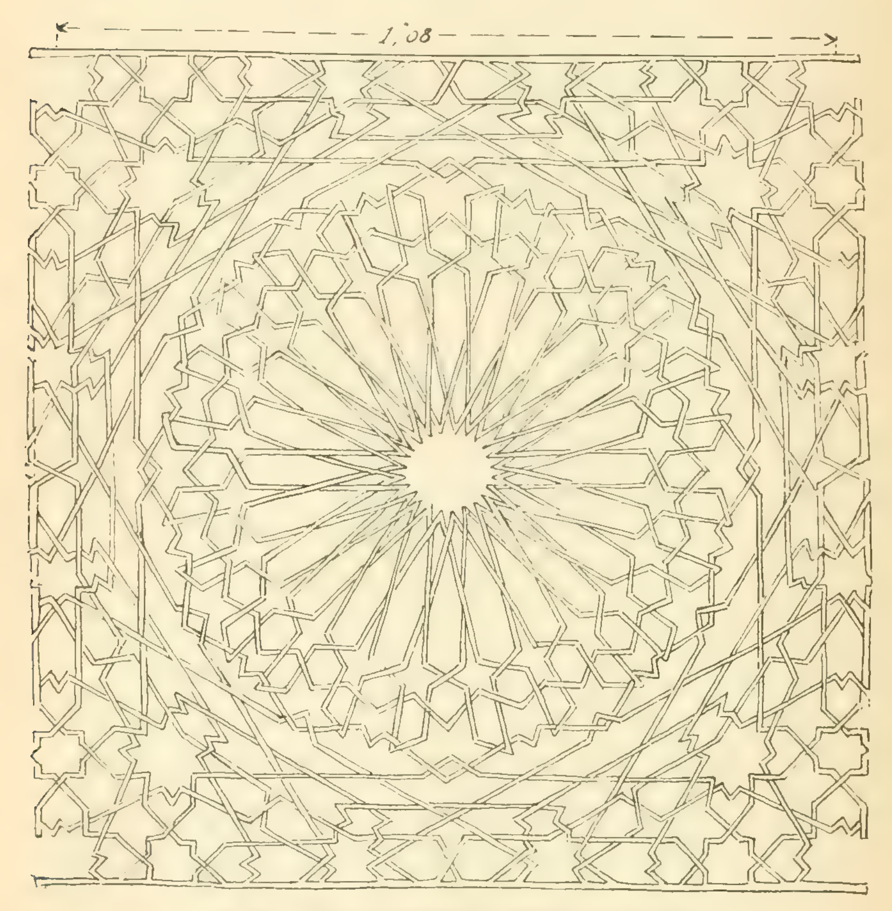


Fig. 61. — Grande rosace en mosaïque de faïence.

revêtement extérieur présente encore bien des lacunes. Le grand portail de Sidi Bou-Médine montre bien que les artistes

1. Sur la reproduction d'une porte de Chella (époque mérinide), qui figure dans la *Grande Encyclopédie* à l'article *Maroc*, nous croyons discerner un cadre fait de grandes rosaces semblables à celles de Sidi Bou-Médine.

mérinides étaient en possession d'une technique très perfectionnée quand ils arrivèrent à Tlemcen. Cette virtuosité les entraîna sans doute à remplacer, sur le minaret, un élément consacré, classique, par un élément nouveau, moins solide et moins logique que le premier. L'événement a prouvé, en effet, qu'un revêtement ainsi exposé aux intempéries et non maintenu sur les côtés par des cloisons ou des rebords saillants devait se désagréger peu à peu et se détacher du mur qui le portait. Peut-être le minaret qui nous occupe fut-il l'occasion d'une tentative. Mansourah ne comporte point de décor semblable ; nous le retrouverons au minaret de Sidi'l-Halwi, mais déjà sensiblement modifié comme composition.

Une rangée de merlons couronne le corps principal de la tour ; ils portaient eux-mêmes un décor de mosaïque bien attaqué par le temps. Enfin, l'édifice terminal présente, dans l'encadrement de son petit arc dentelé, un joli revêtement céramique d'entrelacs floraux en deux tons : brun sur blanc.

Trois boules de cuivre, dont la plus grosse est dorée et mesure $1^{m},50$ de circonférence, surmontent ce campanile. La taille imposante de ces boules et l'aspect brillant de l'une d'elles ont donné lieu à diverses légendes, sur leur origine, leur valeur et leur miraculeuse intangibilité, qui leur attirent le respect des âmes simples, tout en les protégeant contre l'audace improbable des malfaiteurs.

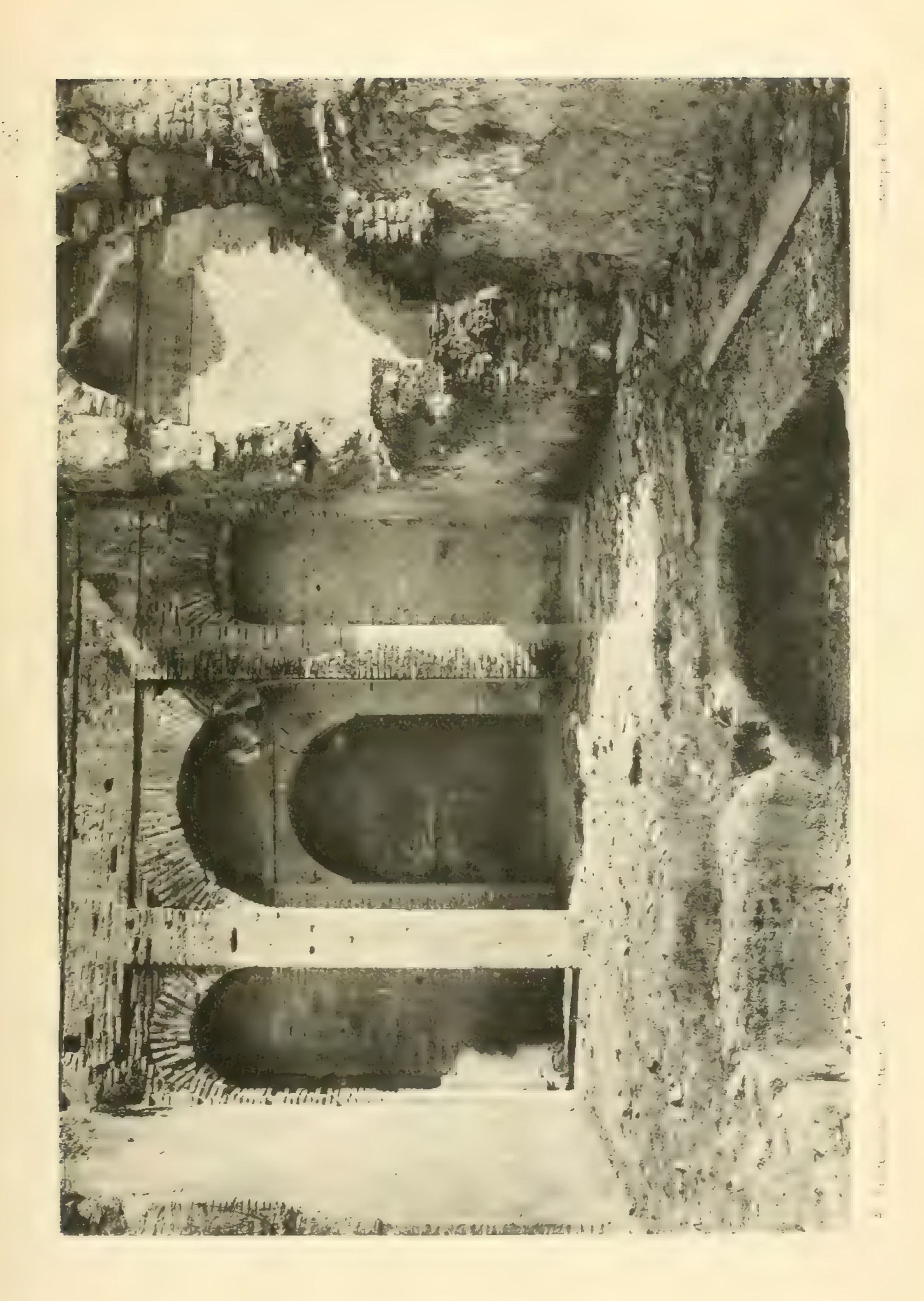
D. — Petit palais d'El-Eubbâd

Placées en contre-bas de la qoubba, formant pour ainsi dire le degré inférieur de cette superposition d'édifices qui gravissent la pente du Mefrouch, se trouvent les ruines d'un petit monument civil que l'on désigne, dans le pays, sous le nom de « Dâr es-Soltân », maison du Sultan. Cette construction date vraisemblablement de la même époque que la mosquée et la Médersa ; c'est sans doute là un des embellissements que les princes mérinides apportèrent à leur pèlerinage préféré ; mais il nous semble assez difficile de préciser quelle put en être la destination primitive[1].

Il se compose d'un corps de logis occidental formé d'un *patio* A muni d'un bassin rectangulaire et bordé, au Nord et au Sud, par deux portiques couverts donnant accès chacun dans trois chambres : deux petites à droite et à gauche, une grande très allongée au fond. Deux autres chambres s'ouvrent à l'Est et à l'Ouest du *patio*, divisées, ainsi que la grande chambre Sud, par des arcatures qui ménagent, aux deux bouts de la pièce, des sortes d'alcôves ou de retraits, fréquents dans les habitations arabes. La partie méridionale est munie de latrines et de lavabos ; des conduits, pratiqués dans l'épaisseur des murs et sous le pavement des salles, y amènent l'eau[2].

1. Il n'est fait dans les textes aucune mention de cet édifice : il était inconnu, enfoui sous une couche de terre et de décombres, jusqu'à ce que des fouilles faites, en 1885, 1886, par le Service des Monuments historiques en révélassent l'existence.

2. Notre photographie montre le grand patio occidental A ; au premier plan, le bassin rectangulaire, à droite une des salles latérales avec son départ de



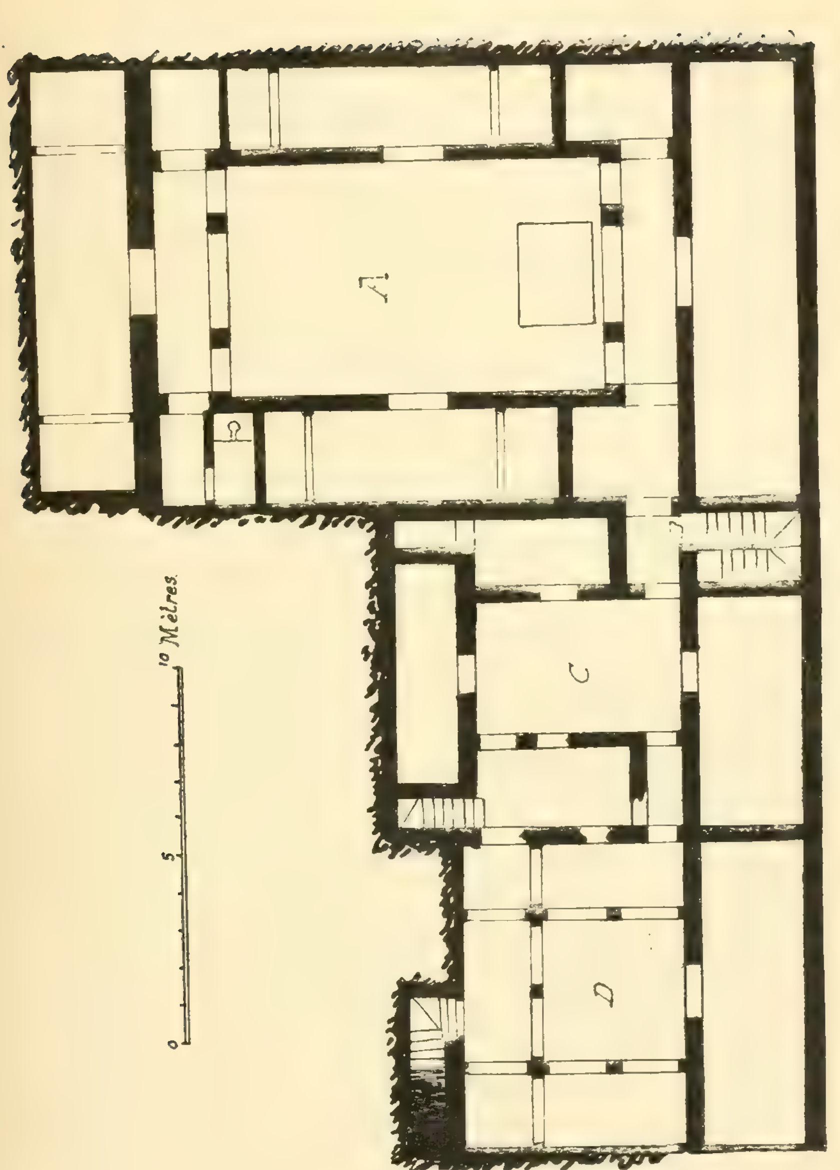


FIG. 62. — Plan du Petit palais.

Un couloir communiquant avec le *patio* donne accès, à gauche, sur un escalier B qui descend à deux petites chambres voûtées ayant toutes deux $1^{m},70$ sur $2^{m},10$, et à une troisième dont l'accès est impossible. Ces petites salles étaient vraisemblablement affectées à l'installation de bains de vapeur; on y voit encore des conduits pour les fumigations. Le couloir fait aussi communiquer le *patio* A avec un second corps de logis très endommagé et ayant nécessité des travaux de soutènement. Il se compose d'une cour centrale C entourée de quatre ou cinq salles. Un escalier flanquant la salle placée au Sud permettait de monter à une chambre supérieure.

Un troisième corps de logis fait suite à ce corps central; nous y trouvons un nouveau *patio* D plus petit que le premier, flanqué de trois côtés par des portiques couverts, du côté de la plaine, par une grande chambre.

Le départ d'une voûte flanquant cette dernière salle indique que là ne s'arrêtait pas le palais, mais qu'un nouveau corps de logis le prolongeait vers l'Orient.

Tel qu'il nous est parvenu, ce monument présente plus d'une dizaine de chambres, dont quelques-unes ont près de 12 mètres de long et dont pas une ne dépasse 3 mètres en largeur. Presque partout subsistent les traces d'une ornementation somptueuse. On rencontre des pavements de mosaïque de faïence à décor géométrique dans plusieurs endroits du grand *patio*. Les salles, dont la construction fait intervenir à la fois le pisé et les assises de briques, sont couvertes par des voûtes en berceau. Elles semblent avoir été entièrement revêtues

berceau et des restes de sa décoration de plâtre; au fond, précédant l'entrée de la grande chambre adossée à la colline, la galerie couverte avec ses arcs en plein cintre et ses piles carrées.

d'arabesques de plâtre d'un style très fourni et très élégant. L'échelle en est beaucoup plus réduite que celle des décors de la mosquée et de la Médersa, et bien appropriée à l'intérieur d'un petit édifice privé. Un entrelacs foisonnant et axé suivant la bissectrice de l'angle supérieur garnit les écoinçons des arceaux. Les motifs épigraphiques ou géométriques ordinaires forment les frises ; les grandes surfaces des murs et des plafonds portent les habituels losanges à palmes superposées. L'inscription cursive qui court en bordure reproduit l'eulogie constamment répétée dans les monuments mérinides : « L'empire durable est à Dieu, la gloire stable est à Dieu[1]. » Les arcades sont bordées par des motifs réguliers gaufrant les douelles de plis horizontaux. Ce genre de décor, qui ne se rencontre presque jamais à Tlemcen, est fréquent dans les palais espagnols ; l'Alhambra en présente de très analogues. La forme des arcs en plein cintre, non outrepassé, accentue cette ressemblance.

L'emploi de cette courbure, le décor très riche des arcades, l'existence de pavements mosaïques, l'affectation évidemment civile de ce petit palais lui font une place à part dans la série des monuments tlemceniens. Faut-il y voir la résidence spéciale d'un sultan mérinide, sorte de maison des champs où il venait se reposer des tracas du Gouvernement, en même temps qu'il y pouvait plus à loisir vaquer au soin de sa dévotion ? Ne faut-il pas y voir plutôt un petit palais destiné aux princes étrangers, sorte de zâwiya pour les pèlerins de distinction ? L'état de délabrement de l'édifice d'une part, le silence des textes de l'autre, ne permet ici que des conjectures.

1. Cf. *suprà*, p. 253, note.

E. — Médersa de Sîdi Bou-Médine

La *Madrasa*, école de droit, d'exégèse coranique et de théologie semble bien, en Orient, une création propre de la dynastie ayyoubide. L'évolution politique de cette institution et l'évolution archéologique, connexe, du genre d'édifice qu'elle a fait apparaître, ont été clairement esquissées par Van Berchem[1]. C'est sensiblement à la même époque que se montre, dans l'Afrique du Nord, la *Médersa*, qui porte le même nom (déformé par l'accentuation particulière des dialectes maghribins) et répond au même but. La fin de la période almohade, le début des dynasties mérinides et abd-el-wâdites voient se multiplier les fondations de ces sortes de collèges[2]. Ce n'est pas à dire qu'il faille décidément considérer la *Médersa* maghribine comme une imitation de la *Madrasa* égyptienne.

Le collège maghribin de droit et de théologie peut avoir son prototype dans l'école annexée à la *zâwiya*. Une histoire un peu exacte de l'évolution de ce dernier mot reste à faire. La *zâwiya*, dans le Maghrib, apparait comme une institution *sui generis*, tenant à la fois, comme on l'a dit, de l'université et du monastère[3], mais qu'il ne faudrait pas assimiler au

1. Cf. Van Berchem, *Matériaux pour un corpus*, p. 253 et suiv.; ce ne sont que des emprunts à un travail général sur l'evolution de la madrasa que l'auteur annonce pour l'avenir.

2. Cf., sur les collèges abd el-wâdites, le chapitre XIV de *Tlemcen, capitale* etc.; — sur les médersas mérinides, Kitab El-Istiqça, II, p. 21, 30, 54; — aussi l'édition Schefer de Léon l'Africain, II, p. 72, 73, 438 et 439; — sur la médersa de Grenade, Almagro Cardenas, *Inscripciones de Granada*, p. 205 et suiv.

3. Cf. Daumas, *la Kabylie*, p. 60; — aussi Devoulx, *Édifices religieux de l'ancien Alger*, p. 10 et suiv.

Khângâh, à la *Tekkié*, au couvent de derviches de l'Orient, produit du mysticisme persan. Les textes la placent fréquemment sur le même rang que le *ribât*, qui lui, nous reporte, quant à son origine, jusqu'aux premiers siècles de l'islam[1]. *Zâwiya* et *ribât* sont, dans le Maghrib, devenus à peu près synonymes, et le premier terme a fini par supplanter entièrement le second, au point de subsister seul aujourd'hui[2]. La *zâwiya* est un lieu de réunion de dévots qui veulent vivre à l'écart du monde, parfois un endroit de pèlerinage ; on y prie, on y récite le Coran, on y fait des cours ; des étrangers de passage et des étudiants qui y font séjour trouvent également à s'y loger. Ce sont là autant de manifestations parallèles de la vie religieuse de l'islam. La *médersa* qui fleurit sous les monarques de Fâs et de Tlemcen, successeurs des Almohades tombés, n'est peut-être qu'une « officialisation » de cette école de *zâwiya ;* dans les nouveaux collèges, dont la vanité ou la piété des sultans maghribins accroîtra d'année en année le nombre, les étudiants, soumis à une règle, vivant en commun comme les gens de *zâwiya*, ne seront plus entretenus par la charité privée, mais toucheront sur les revenus royaux, sur ceux des biens que la munificence royale a immobilisés au profit de l'établissement, leur provision de farine, d'huile, de charbon, etc. C'est le chef de l'État qui accordera l'admission dans le collège fondé par lui[3] et à une époque où les rouages administratifs des empires maghribins se compliquent, c'est parmi les

1. Sur l'évolution du mot ribât dans le Maghrib, cf. Doutté, *les Marabouts*, p. 29 et suiv.

2. Comp. l'evolution des termes désignant des edifices religieux en Égypte, *ap.* Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, I, 124, note 1

3. C'est ce qui ressort de l'histoire de l'admission de Ben-Zekri à la médersa de Sidi Bou-Medine, rapportée *ap. Complement de l'histoire des Beni-Zeiyân*, p. 361.

anciens étudiants des médersas, les *faqîh* nourris de fortes études musulmanes, que les princes choisiront leurs cadis, leurs vizirs, leurs conseillers écoutés[1].

Au point de vue architectural, c'est encore à la *zâwiya* et au *ribât* que fait songer la disposition de l'édifice de la *médersa*. Le plan cruciforme qui caractérise essentiellement la *madrasa* égyptienne paraît ici tout à fait inconnu[2] : une cour carrée, une grande salle au fond, à la fois pour les cours et la prière, sur les côtés des cellules pour les pèlerins et les étudiants, telle est la disposition classique des *zâwiya*, telle est déjà celle de l'antique ribât de Sousse[3]; telle est enfin celle de la Médersa mérinide de Sidi Bou-Médine, qui reste, jusqu'au jour où une étude exacte aura été faite des grandes médersas marocaines, un spécimen unique et par suite fort important des collèges maghribins du moyen âge[4].

1. D'autre part, cette création ne parait pas avoir été envisagée avec bienveillance par tous : un auteur du VIIIe siècle de l'hégire se plaint que la construction des médersas ait fait disparaître la science (*Bostân*, notre manuscrit, p. 324).

2. Cf., sur l'évolution architecturale de l'édifice de la madrasa égyptienne, Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, p. 533 et suiv.; — l'emploi du plan cruciforme, inspiré, en Egypte, par le désir de permettre dans un même édifice l'enseignement de la jurisprudence suivant les quatre écoles orthodoxes, n'a pas sa raison d'être dans le Maghrib, où l'école mâlikite a seule des adeptes au moyen âge.

3. Cf., sur le *ribât* de Sousse, Houdas et Basset, *Epigraphie tunisienne*, p. 12 et suiv.; — dans l'intérêt de l'archéologie maghribine, il serait à souhaiter qu'une étude exacte de cet important monument fût vite entreprise.

4. Le plan de la médersa de Bou-Médine doit aussi être rapproché de celui de la mosquée : la salle du fond correspond à la salle de prière, la cour carrée au *çahn*, les rangées de cellules des deux côtés aux cloitres latéraux intérieurs; la salle du fond est au reste pourvue d'un *mihrâb*, comme une salle de prière; en Egypte, la *madrasa*, très différente dans son principe de la mosquée, l'influence peu à peu et arrive à se confondre avec elle; dans le Maghrib, il se peut que la mosquée ait, dès l'origine, fait sentir son influence sur le plan de la Médersa.

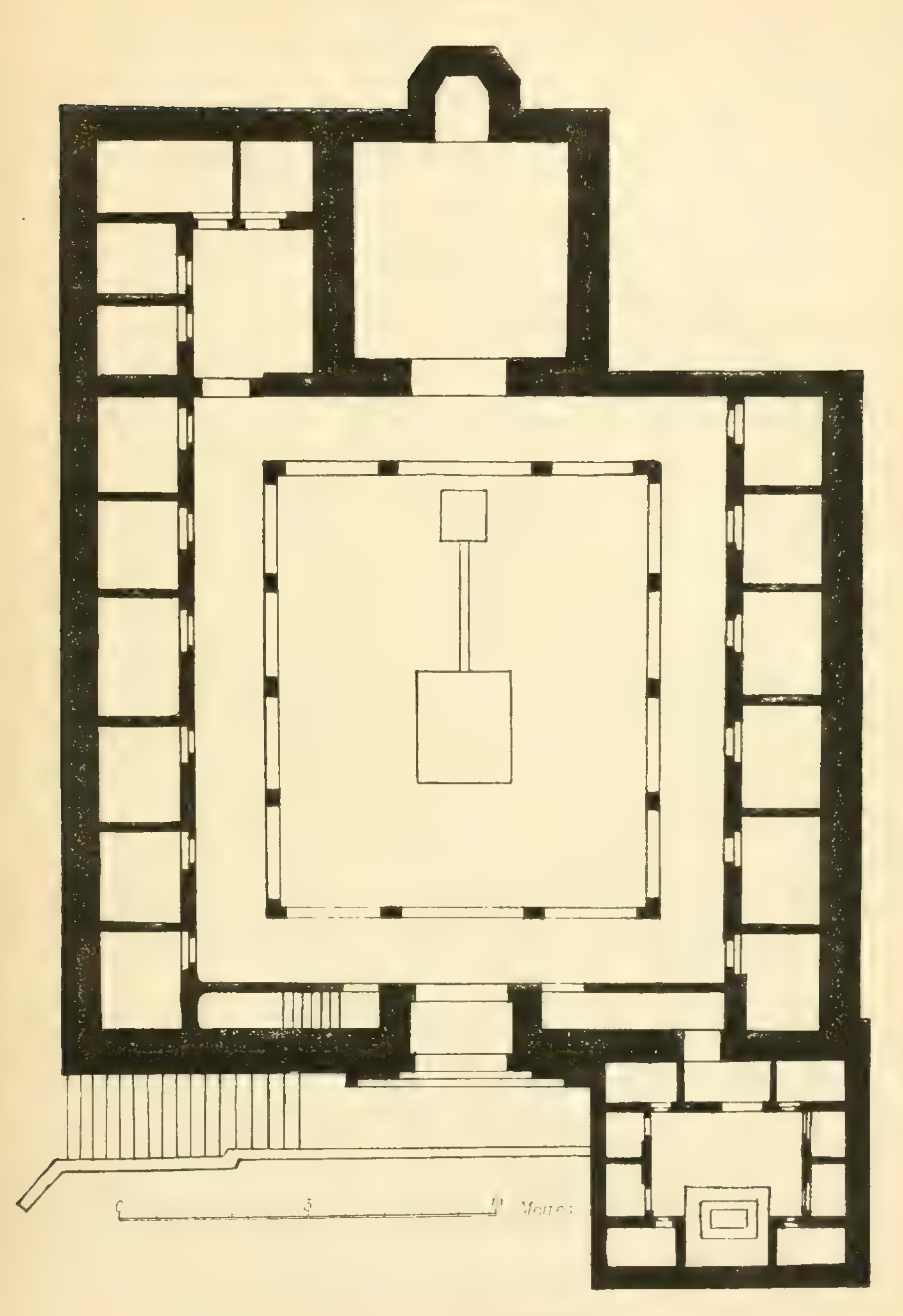


FIG. 63. — Plan de la Medersa.

Cette médersa de Sidi Bou-Médine est postérieure de huit années à la mosquée ; elle fut, comme ce dernier monument, l'œuvre d'Abou'l-Hasen le Mérinide, et participa aux mêmes libéralités, dont la liste est soigneusement dressée sur la table de habous mentionnée précédemment [1]. Elle eut des professeurs célèbres, le Khatib ibn Merzouq, le chikh Senousi ; elle abrita enfin pendant quelque temps dans ses murs le grand Abd-er-Rahmân Ibn-Khaldoun [2].

Située sur une éminence, à l'Ouest de la salle de prière de la mosquée, et séparée de cette salle par le passage étroit du cloître extérieur, elle est le dernier étage de cette superposition de monuments qui, commençant au petit palais, s'échelonne sur le flanc de la colline. Un grand escalier de quinze marches y donne accès. Sur la terrasse à laquelle on parvient, s'ouvre une porte monumentale garnie d'un décor en faïence élégant et robuste (*fig.* 64). Le grand cadre qui l'entoure est composé par une répétition de losanges festonnés analogues à ceux des minarets. Des plaques vernissées brun et vert s'y incrustent dans un réseau de briques. Deux écoinçons à décor géométrique en mosaïque sont limités par ce cadre et par un double feston enveloppant le fer à cheval de l'entrée [3].

L'atrium dans lequel on pénètre est bordé sur ses quatre faces par une galerie couverte établissant une circulation au premier étage. Seize cellules s'ouvrent sur ce portique et sur une arrière-cour qui flanque à l'Est le bâtiment du fond. Douze autres s'ouvrent sur la galerie du premier étage, auquel on

1. Cf. *Revue africaine*, août 1859, p. 410 et suiv.; — Léon l'Africain, III, p. 32. — *Histoire des Berbères*, I, p. 48.

2. Cf. *Prolégomènes*, I, LVI.

3. Elle paraît analogue à une porte de Mequinez, dont une reproduction figure dans la *Grande Encyclopédie*, à l'article *Maroc*.



A. Fontemoing, Éditeur, Paris [illegible]

[illegible]

accède par un escalier placé à gauche de la porte d'entrée. Ces cellules, demeures des tolbas étudiant à la Médersa, sont disposées sur un plan presque invariable. Elles ont 2m,85 de largeur et 2 mètres de profondeur. La porte cintrée en fer à cheval brisé a 0m,77 d'ouverture ; une petite fenêtre percée au-dessus de cette porte éclaire l'intérieur. Une niche cintrée, large de 0m,37, est creusée à hauteur d'appui pour la lampe et les livres de l'étudiant.

Un couloir couvert par de petites voûtes barlongues se trouve à droite de l'entrée. Il fait communiquer la cour principale avec la petite cour des latrines. Ces latrines sont d'une proportion élégante et d'une distribution logique. Une arcade centrale abrite un bassin ; huit logettes s'ouvrent autour, séparées entre elles par des murs de refend, ne montant pas jusqu'au haut. Un canal d'adduction non couvert creusé dans le mur du fond les alimente d'eau vive. Le plafond est formé par des voûtes d'arête.

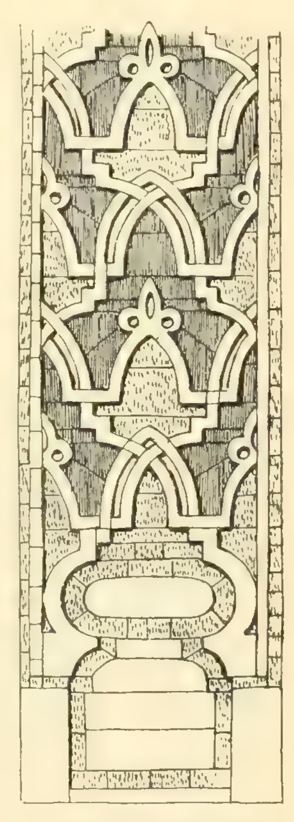


Fig. 64. — Fragment du cadre du portail.

Au fond de la cour principale, ornée de vasques rectangulaires s'élève le bâtiment essentiel de la médersa, à la fois salle de cours et de prière. Il est carré et couvert d'une grande coupole de bois s'indiquant à l'extérieur par l'habituel toit de tuiles vertes. Un mihrâb s'ouvre dans le mur du fond. Six

fenêtres hautes éclairent cette salle. Elle était entièrement revêtue d'une somptueuse décoration de plâtre dont seul un demi-pan de mur a subsisté.

Elle se compose d'une frise de plâtre à décor polygonal

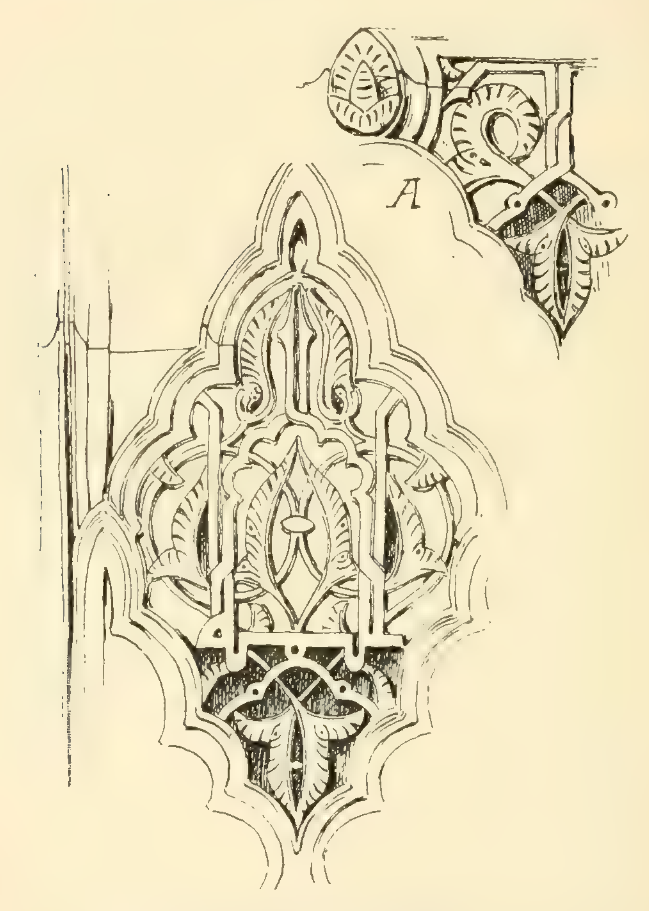


Fig. 65. — Décor de plâtre.
Losange des garnitures. — A. Raccord avec le cadre supérieur.

encadré par des bandes d'inscriptions cursives, d'arcades et de panneaux garnis d'arabesques. Cette ornementation offre naturellement beaucoup d'analogie avec celle de la mosquée, qui

lui est antérieure de huit années. Les motifs géométriques d'angles reproduisent assez exactement les rosaces des portes de bronze (*fig.* 58); mais il semble que l'influence des monuments andalous s'y fasse plus directement sentir par l'accentuation donnée aux reliefs, la tournure de certains ornements conventionnels et par les éléments de la flore. Le losange festonné que nous reproduisons ici (*fig.* 65) remplace la superposition de palme des décors tlemceniens (*fig.* 9, H) par un profil de moulures qui rappelle le décor des tympans ajourés de l'Alhambra et de l'Alcazar. Le décor floral se sert de la palme à œillets et à nervures, encore munie de sa tige. On y rencontre aussi la palme à garniture de rinceaux de Sidi Bel-Hassen et des palais espagnols.

Une frise de bois court au-dessous de la coupole ; elle porte sculpté en caractères andalous, un poème en l'honneur du fondateur :

« Louange à Dieu maître de l'univers !

« Celui qui m'a fondée, afin de perpétuer dans mon sein la religion de l'islam, est le prince des musulmans, Abou'l-Hasen, dont les éminentes qualités sont au-dessus des louanges les plus pompeuses que le souffle poétique peut inspirer ; — Imâm dont les mérites ne sauraient se décrire si l'on songe à tous les actes qu'il a accomplis en vue de la religion ; — fils d'Abou-Saïd, possesseur des dignités les plus hautes. Il a réjoui par ma construction les yeux des hommes ; — son créateur l'a nommé Ali, il l'a élevé, en effet, au rang suprême, et lui a donné la science certaine de la foi ; — il s'est servi de lui pour manifester par des œuvres pieuses la grandeur de la religion, et la religion sera son soutien. — Mois de Rabî second de l'année sept cent quarante-sept.

« Puisse son bonheur durer toujours ! Son but a été d'ouvrir un asile aux sciences. — Que Dieu exauce les désirs qu'il forme pour lui complaire et qu'il lui soit à jamais en aide[1]. »

La coupole circulaire, dont le sommet est formé de plusieurs défoncements successifs, rayonne autour d'une étoile à quarante-huit pointes. Les baguettes cintrées qui la composent, après avoir donné lieu à plusieurs combinaisons géométriques, viennent reposer sur quatre portions horizontales également garnies par des emmanchements de bois formant treillis. Elle paraît dater de l'époque turque.

Les gens de Bou-Médine déclarèrent à Bargès que la Médersa toute entière était l'œuvre du bey Mohammed el-Kebir ; ce chef y fit peut-être exécuter quelques restaurations, en même temps qu'il confiait à Çarmachîq la réfection de la qoubba. Mais, au moment où les troupes françaises entrèrent à Tlemcen, la Médersa était dans un état d'extrême délabrement, et elle ne fut restaurée par le service des Monuments historiques qu'à une date assez récente[2].

F. — Maison de l'oukîl

Suivant une tradition que nous avons recueillie de la bouche de vieux Eubbâdois, la maison actuelle de l'oukîl de Sîdi Bou-Médine, attenante à la partie Nord-Ouest de la mosquée, aurait été, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle une zâwiya pour les pèlerins,

1. Cf. *Revue africaine*, août 1859, p. 408, 409.
2. Cf. Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 310 ; — de Lorral, *Tlemcen*, p. 328.

et aurait connu une disposition intérieure toute différente[1]; c'est le bey Mohammed el-Kebîr qui aurait substitué aux petites cellules, qui occupent d'ordinaire les côtés de la cour des zâwiya, les grandes pièces composant aujourd'hui le logement de l'oukîl du tombeau. Le service des Monuments historiques y a beaucoup retravaillé à des dates récentes, et aujourd'hui cet édifice n'offre plus le caractère que d'une simple mais assez élégante demeure arabe.

La porte donne sur la cour qui sépare la mosquée du tombeau. Un vestibule suivi de couloirs formant coude protège le logis. L'atrium, muni d'un petit bassin octogonal, est abrité par une treille. Des portiques le bordent de trois côtés, établissant une circulation au-dessus. Les chambres donnent sur ces portiques. Elles sont, comme tous les appartements tlemceniens, peu profondes et très longues, dépassant à peine 2 mètres dans un sens et atteignant plus de 10 mètres dans l'autre. Les extrémités reçoivent les caisses, les couvertures, les coussins qui constituent la partie la plus importante du mobilier arabe. C'est dans la partie médiane, la plus voisine de la porte, que se trouvent les défoncements ménageant dans l'épaisseur du mur des banquettes, des retraits, des niches pour les bougies, les livres, les objets d'un usage journalier. Le plafond de ces chambres devait se composer, suivant la coutume, de rondins très rapprochés portant sur les deux longs murs.

Il n'y a pas de logement au premier étage, mais une circu-

1. La zâwiya d'El-Eubbâd est citée par les textes (Cf. *Histoire des Berbères*, IV, 272); c'est vraisemblablement cet édifice que désigne Marmol comme « un hôpital pour recevoir les étrangers » (Léon l'Africain, III, p. 32; — Marmol, *l'Afrique*, II, p. 355). Bargès s'enquit de cet établissement et ne put obtenir aucun renseignement de ses guides (*Tlemcen, ancienne capitale*, p. 311).

lation déjà mentionnée, et des terrasses à différents niveaux couvrant les chambres, le passage d'entrée, et allant, en contournant la cour, rejoindre la coupole du tombeau.

De l'autre côté du couloir voûté, qui, de l'extérieur, donne passage dans la cour séparant la mosquée du tombeau, l'on trouve aujourd'hui une cour avec quelques bâtiments en ruines. C'étaient, d'après les renseignements recueillis par nous, des logements annexes de la zâwiya; en outre un escalier, partant de cette cour donne accès à deux petites *maçrîya* qui surmontent le passage voûté. Elles servent encore de logement aux rares pèlerins qui veulent passer la nuit auprès du saint, et sont ainsi les derniers restes de la zâwiya d'El-Eubbâd.

G. — Latrines et bains publics

A l'Orient de la mosquée et séparés d'elle par une ruelle assez large, se trouvent, des latrines et des bains publics. Ce sont les lieux de purification rituelle, annexes naturelles du sanctuaire, et ils datent vraisemblablement de la même époque.

Les latrines, qui occupent la partie Nord de ce paté de constructions, ont leur entrée au milieu du mur Ouest, sur la ruelle. Elles ont 10^{m},50 de long sur 8 mètres de large. A l'intérieur, un carré central de 4^{m},50 est surmonté d'une coupole. Des demi-voûtes d'arête faisant, comme d'ordinaire, passer du carré à l'octogone, permettent l'établissement de ce dôme circulaire. Le pourtour est occupé, contre le mur Est, par de longs bassins d'ablution, alimentés d'eau courante, contre les murs Nord et Sud et des deux côtés de la porte par des logettes cabinets

d'aisance, suivant l'habituelle disposition des édifices de ce genre. Les plafonds et la coupole sont percés de jours et ornés de frustes caissons géométriques, rosaces et polygones étoilés.

Les bains publics ont également leur entrée sur la ruelle. Elle donne par un court passage coudé dans une salle couverte d'un dôme. Cette salle, le classique *apodyterium*, a 6 mètres de long sur 8 de large et se trouve contiguë au mur Sud des latrines. Elle est extrêmement simple, et nul relief n'orne sa coupole percée de jours. Par une large porte ouverte au Sud-Est de l'*apodyterium*, on pénètre dans une première salle,

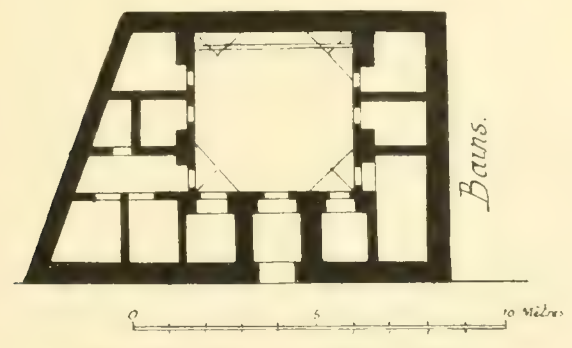


Fig. 66. — Plan des latrines publiques.

puis de là dans une seconde, parallèle à la première et située à l'Est, et enfin dans une troisième parallèle aux deux premières. Ces trois salles ont une même longueur de 8 mètres. La troisième seule a conservé son affectation primitive d'étuve. Les deux premières, munies de bassins et de piscines, ne servent plus que de débarras. Mais elles étaient assurément destinées, la première à jouer le rôle de *frigidarium*, et la deuxième celui de *tepidarium*. Des voûtes en berceau, traversées par des tubes en poteries couvrent ces trois salles parallèles.

II. — Marabout de Sîdi Bou-Ishâq et-Tayyâr

Les ruines énigmatiques de ce petit monument occupent un tertre près d'une source, à gauche et aux trois quarts de la route qui, à travers d'anciens cimetières, conduit à Sîdi Bou-Médine. On peut les considérer comme une annexe de ce village. Elles remontent vraisemblablement au début du XIVe siècle et l'édifice dont elles sont les restes dut faire partie d'Eubbâd es-Sefli. Ces ruines se composent d'abord de quatre arcades en briques, groupées de manière à former un quadrilatère. Une cinquième arcade s'appuyant au pilier Sud-Est du quadrilatère, indique l'existence antérieure d'un second quadrilatère prolongeant à l'Est le premier; des substructions de murs dessinent encore le carré sur les trois autres faces. D'autre part, une amorce d'arcade parfaitement visible au milieu de la face Ouest du pilier Sud-Ouest fait supposer qu'un troisième quadrilatère prolongeait vers l'Ouest le monument. Enfin, à l'extrémité Est de la cinquième arcade, maintenant isolée, un mur de 3 mètres part transversalement dans la direction du Sud. Un pignon presque intact le surmonte, et une porte basse le perce;

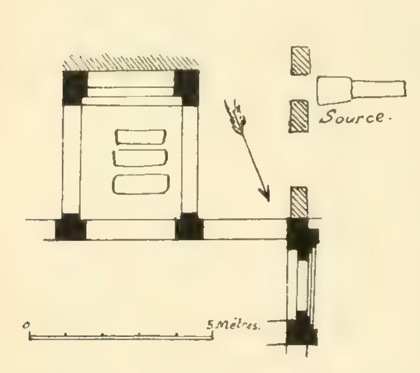


Fig. 67. — Plan du marabout de Sîdi Bou-Ishâq et-Tayyâr.



A. Fontemoing, Éditeur, Paris

l'arcade brisée de cette porte est décorée sur la face extérieure par une succession de très jolies découpures à festons et à lambrequins indiquant une bonne époque de l'art moresque; les arcades du monument, qui ont l'orientation Est-Ouest, sont brisées; celles qui ont l'orientation Sud-Nord sont en plein cintre.

L'eau d'une fontaine, adjacente aux ruines des substructions qui dessinent le quadrilatère oriental, s'écoule dans des bassins de pierre grossièrement creusés.

Quelle put être la destination primitive de ce petit édifice, qui passe, d'après la tradition, pour contenir les restes de Sîdi-Bou-Ishâq et-Tayyâr[1]. Fut-il tombeau ou oratoire? La présence de pierres tumulaires dans le quadrilatère, qu'une coupole pouvait recouvrir semblerait s'accorder avec cette tradition. Mais le niveau assez élevé qu'occupent aujourd'hui les *châhed* dont nous parlons ne permet pas de supposer qu'ils soient ceux du saint en l'honneur de qui fut élevé le monument. On peut affirmer, dans tous les cas, qu'il y eut là une de ses superpositions de sépultures dont les exemples sont si fréquents. Mais, l'importance des dépendances pourrait faire voir dans ces ruines les restes d'un petit oratoire[2]; les tombes, aujour-

1. Le *Bostân* (notre manuscrit, p. 112), dit de ce personnage « Ibrâhim *le secours* suprême, c'est-à-dire Abou-Ishâq et-Tayyâr, est un des plus grands saints. Il mourut avant la fin du VIIe siècle de l'Hégire. Son tombeau à El-Eubbâd est fort visité et bien connu par ce fait que les vœux formés auprès de lui sont exaucés. » Le nom d'*El-Tayyâr* « le volant » aurait été donné à ce personnage parce qu'il avait la faculté surnaturelle de voler en l'air (Cf. Goldziher, *Moham. Studien*, II, p. 294). D'autre part, Brosselard (*Revue africaine*, août 1859, p. 413, note 2), le confond mal à propos avec Abou-Ishâq-Ibrâhim-et-Tenesi mort sous le règne d'Abou-Saïd Otsmân et sur lequel on peut consulter *Histoire des Beni-Zeiyân* (p. 23 et suiv.).

2. Le *Bostân* cite une mosquée de Sîdi't-Tayyâr mais sans autre indication (notre manuscrit, p. 189).

d'hui apparentes, occuperaient le sol d'une ancienne mosquée [1]. Les substructions du mur oriental du deuxième quadrilatère offrent une échancrure fort visible ; ne marquerait-elle pas l'emplacement d'un ancien mihràb, orienté à l'Est-Sud-Est comme ceux des anciennes chapelles d'Eubbàd es-Sefli? D'autre part, Duthoit dit que l'arc oriental (il désigne vraisemblablement par là la petite porte basse du mur transversal à pignon) faisait communiquer la salle couverte avec une cour. La position de la fontaine, affectée primitivement aux ablutions, se trouverait ainsi expliquée.

Mentionnons, enfin, la présence, dans un champ situé à quelques mètres au Sud-Est de cet édifice, de ruines en pisé qui nous révèlent l'existence à cette place d'un bâtiment assez considérable.

Des fouilles seules, en amenant la découverte de débris ou d'inscriptions, pourraient fixer définitivement sur le plan et l'emploi primitif de ce petit monument.

1. Comp. Doutté, *ap. Journal asiatique*, 1902, p. 180.



A. Fontemoing, Éditeur, Paris | Phototypie Berthaud

[illegible]E DE SIDI LH[illegible]

(Côté Sud)



A. Fontemoing, Editeur, Paris — Phototypie Berthaud

[illegible]

[illegible]

IX

MOSQUÉE DE SÎDI'L-HALWI

La légende du saint tlemcenien Sidi'l-Halwi a été racontée par Brosselard dans un récit plein de pittoresque et de vie[1]. Nous ne le reproduirons pas ici. Aujourd'hui la tombe du walî s'élève à 100 mètres à peine de l'angle Sud-Est de l'enceinte de la ville ; c'est un modeste édicule carré ; recouvert d'un toit de tuiles et ombragé d'un gros caroubier. A ses pieds, au bas de la colline, se dresse l'oratoire que les Mérinides élevèrent à la gloire du saint personnage, et autour se groupe le petit village qui porte son nom. D'autre part, les textes font fréquemment mention d'une zâwiya et d'une médersa attenantes à la mosquée de Sidi'l-Halwi[2] ; mais ils sont muets sur la date et sur l'auteur de ces fondations, dont rien au reste ne subsiste plus aujourd'hui.

Postérieure d'environ quatorze ans à la mosquée de Sidi Bou-Médine, placée comme elle sur une pente assez forte et s'encastrant dans une tranchée creusée de main d'homme, la

1. Cf. *Revue africaine*, février 1860, p. 161 et suiv. ; — cf. aussi *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 413 et suiv.

2. *Bostân* (notre manuscrit), p. 46, 64, 67, 68, 74, etc. ; dans son dernier état, la porte de la ville qui dominait le village de Sidi'l-Halwi était fréquemment dénommée Bâb-ez-Zâwiya.

mosquée de Sidi'l-Halwi est élevée sur un plan analogue et presque dans les mêmes proportions. Une sorte d'arc de triomphe couronné de merlons marque l'entrée du terre-plein qui s'étend devant la façade. Un perron extérieur de six marches précède la porte principale placée dans le grand axe du monument. Le minaret s'élève à l'angle de cette façade en saillie sur le côté Ouest.

Le portail, s'il n'a pas le grand aspect décoratif du porche de Sidi Bou-Médine, emprunte cependant un caractère d'élégance classique à son sobre cadre de céramique, malheureusement bien endommagé aujourd'hui, ainsi qu'au bel auvent sculpté qui le couronne encore. Il ne reste rien des faïences qui décoraient le cintre. Il était sans doute revêtu, comme celui de Sidi Bou-Médine, d'arcades dentelées et d'écoinçons à arabesques géométriques et florales[1]. Les parties subsistantes ne commencent qu'avec le cadre rectangulaire. Partant à la hauteur de l'encorbellement de l'arc en fer à cheval, il est formé d'entrelacs et de rosaces géométriques en mosaïques de faïence, blanc, vert, brun, bleu et jaune. Une bande mince le surmonte où court l'inscription dédicatoire en caractères andalous. La voici telle que l'a relevée Brosselard : « Louange à Dieu unique ! Celui qui a fait élever cette mosquée bénie est notre maître le Sultan... fils de notre maître le Sultan Abou'l-Hasen Ali, fils de notre maître le Sultan Abou... Otsmân, fils de notre maître Abou-Yousef Yaqoub ben Abd-el-Haqq. Que Dieu fortifie son bras victorieux. — Année sept cent cinquante-quatre (754)[2]. » Deux lacunes produites par l'écaillage des

1. Un projet de restauration de ce portail a été exposé au Salon de 1899, par M. Rattier, architecte.

2. Cf. *Revue africaine*, août 1860, p. 322.

émaux ne gênent heureusement pas l'archéologue dans l'attribution du monument. La date de fondation suffit pour l'attribuer au sultan mérinide Fâres (749-759 = 1348-1358).

Une frise plus large règne au-dessus formée de quatre rosaces octogonales découpées dans l'émail noir et incrustées dans le réseau de la maçonnerie. Elles sont semblables à celles de

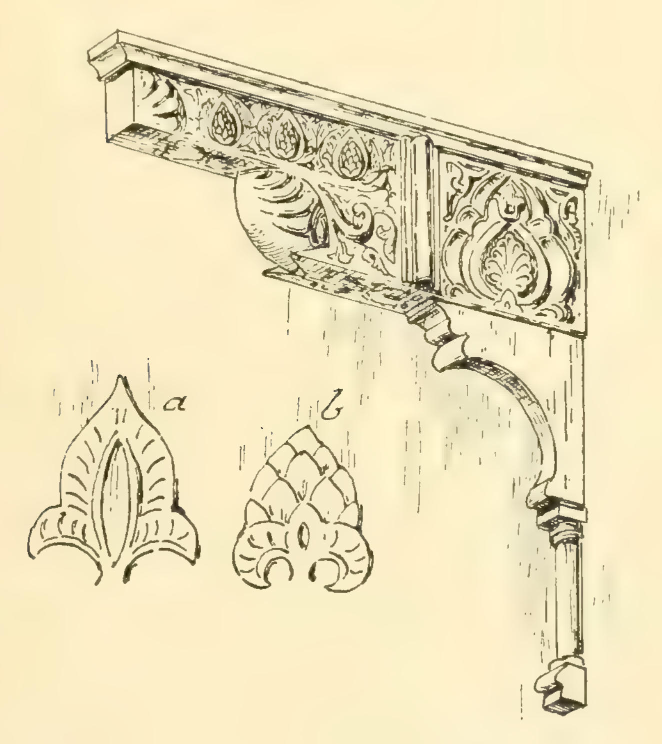


Fig. 68. — Console de l'auvent et détails des palmes.

Sidi Bou-Médine, mais s'en distinguent cependant par l'absence de filets verts. Une branche du cadre du bas vient rattacher cette frise au reste de la composition. Deux saillants, partant de fond et décorés aussi de rosaces, montent jusqu'aux blochets sculptés qui soutiennent l'extrémité de l'auvent.

Celui-ci s'avance, en outre, sur treize consoles d'un travail délicat, qui s'appuient elles-mêmes sur une bande ornée d'un motif d'un faible relief et portant en son milieu une inscription coufique[1]. De semblables motifs se rencontrent dans les monuments espagnols du même âge : la grande porte de l'Alcazar, la porte extérieure de la mosquée à l'Alhambra, et celle de la cour de l'Alberca en offrent des exemples ; mais jamais, peut-être, l'imagination des artistes arabes n'avait tiré meilleur parti de cette formule décorative.

Le *çahn* a 10^{m},10 de long et 10^{m},60 de large. Il est bordé de nefs simples portées sur des pieds droits. La salle de prière, qui a 13^{m},68 sur 17^{m},50, est divisée par cinq nefs ayant chacune 3 mètres de large, à l'exception de la nef médiane, qui a 3^{m},35. Les quatre travées d'arcades intérieures sont portées par deux rangs de colonnes d'onyx, dont la hauteur, y compris le chapiteau, est de 2 mètres. Une travée transversale coupe les nefs, parallèlement au mur du mihrâb. La disposition des fenêtres du fond, celle de la chambre des morts, celle des grandes portes latérales reproduisent l'ordonnance de Sidi Bou-Médine. Les arcs sont des ogives en fer à cheval. Leur brisure est plus sensible que celle des arcs de Sidi Bou-Médine. Celui qui ferme la nef médiane est très écrasé.

Toutes les nefs sont couvertes par des plafonds de bois à assemblage apparent. La coupole, qui d'ordinaire précède le mihrâb, est remplacée par un plafond carré plus élevé que les autres et s'accuse extérieurement par un toit de tuile à quatre croupes ayant un assez fort commandement sur les toits des

1. La même qui règne à l'intérieur de la mosquée, tout autour du plafond (Cf. *infrà*, *fig.* 74).

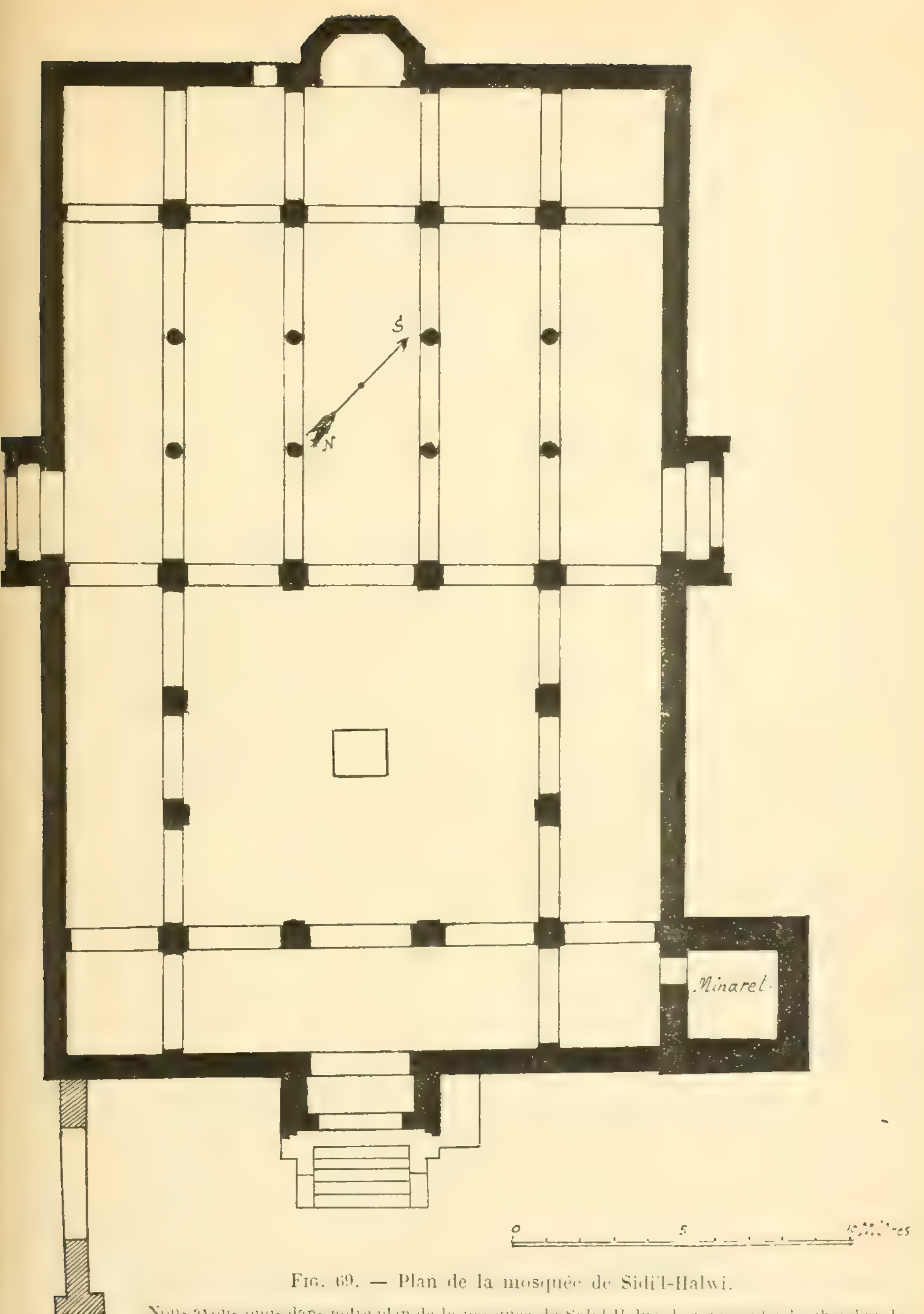


Fig. 69. — Plan de la mosquée de Sidi'l-Halwi.

Nous avons omis dans notre plan de la mosquée de Sidi l Halwi de représenter la chambre des morts. Cette chambre à laquelle on accède par la petite porte placée à l'Est du mihrab mesure intérieurement $3^{m},50$ sur $6^{m},10$.

nefs[1]. Le cadre du mihrâb a perdu toute décoration. Les arcatures reposant sur les colonnes en sont dépourvues aussi; seuls les cintres du cloître et les arcs transversaux qui s'appuient sur les pieds droits portent un beau revêtement de bordures circulaires, d'écoinçons et de frises. La voûte du mihrâb est à stalactites; l'arc repose sur deux colonnes d'onyx, dont les chapiteaux, copiés sur ceux qui, à Sidi Bou-Médine, remplissent le même emploi, portent un turban où l'on peut lire les deux inscriptions suivantes : Chapiteau de droite : « Mosquée du tombeau, du chîkh aimé de Dieu, et l'élu de sa grâce El-Halwi, que la miséricorde divine soit avec lui ! » Chapiteau de gauche : « L'ordre d'édifier cette mosquée bénie est émané du serviteur de Dieu, celui qui met sa confiance dans le Très-Haut, Fâres, prince des croyants[2]. » Ils offrent ces particularités d'avoir été privés de leurs volutes angulaires, soit par un vandalisme inexplicable, soit par la chute accidentelle d'un pan de mur voisin, et d'être de plus des chapiteaux dégagés et complets dont les faces postérieures sont en partie enfoncées dans le mur.

Les chapiteaux des nefs sont d'un modèle unique et d'un très beau style. Les colonnes, d'un admirable onyx, translucide et veiné, sont un peu courtes, mais soigneusement taillées, et les chapiteaux s'y adaptent parfaitement. Sur les deux premières, Brosselard, après avoir fait gratter le badigeon de plâtre qui les recouvrait, put lire l'inscription suivante : « Fait par Ahmed, fils de Mohammed El-Lamti dans le mois IA de l'année

1. Notre photographie (Pl. XXV), prise par derrière et au-dessus de la mosquée, montre la disposition des toits de ces nefs. Le pavillon précédant le mihrâb, les deux toits en pyramide qui le flanquent, les toits des nefs, réunis au fond par le toit de la première nef du çahn, enfin, à droite, le toit du portail.

2. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, août 1860, p. 326.

Fig. 70. — Cadran solaire.

D'MZ » (onzième mois de l'année 747, d'après le comput en lettres usité dans le Maghrib[1]). Mais il eut tort, à notre avis, de conclure que cette mention s'appliquait aux colonnes elles-mêmes. Sur l'une d'elles, en effet, nous avons remarqué un cadran solaire dont les légendes sont exactement du même caractère et de la même main que l'inscription dont nous parlons, et pour nous, il n'est pas douteux que la signature d'El-Lamti s'applique, non à la colonne elle-même, mais au cadran solaire ; l'ensemble constitue à nos yeux un curieux spécimen de ce caractère carré qui se montre sur les instruments d'astronomie jusqu'à une époque relativement récente, et qu'on a assez justement dénommé coufique astronomique[2]. Nous en donnons ici le fac-simile (*fig.* 70). Brosselard remarque, en outre, que la mosquée de Sîdi'l-Halwi ne date que de 754, que l'inscription en question lui est donc antérieure de sept années, et il en conclut que les colonnes qui la portent devaient primitivement avoir une affectation différente. Il rappelle que c'est en 745 qu'Abou'l-Hasen fit commencer le *palais de la Victoire* à Mansourah, et conclut que ces colonnes, primitivement destinées à l'achèvement ou à l'agrandissement de ce palais, et n'ayant pu y être employées, furent utilisées par le fils d'Abou'l-Hasen pour l'embellissement de la mosquée qu'il faisait bâtir[3]. Cette hypothèse nous paraît fort plausible et,

1. Cf. *Revue africaine*, août 1860, p. 323, 324.

2. Cf., sur le coufique *astronomique* quelquefois aussi appelé coufique *grêle*, Van Berchem, *Notes d'archéologie*, II, p. 16 ; — *Matériaux pour un Corpus*, p. 179 et pl. V, n° 3 ; — Delphin, *l'Astronomie au Maroc*, où l'auteur révèle la présence du caractère carré sur des instruments d'astronomie jusqu'à une époque moderne ; par contre, le cadran solaire de Cairouan, daté de 1258 de l'hégire (1850), est en caractères arrondis (Cf. Houdas et Basset, *Epigraphie tunisienne*, p. 23).

3. Cf. *Revue africaine*, août 1360, p. 324.

dans le même sens, nous ajouterons quelques remarques : d'abord que le cadran solaire se trouve actuellement placé dans un endroit que le soleil n'éclaire jamais ; c'est donc que les colonnes qui le portent ne sont pas là où elles devaient primitivement être ; qu'en outre, un cadran solaire ne pouvant,

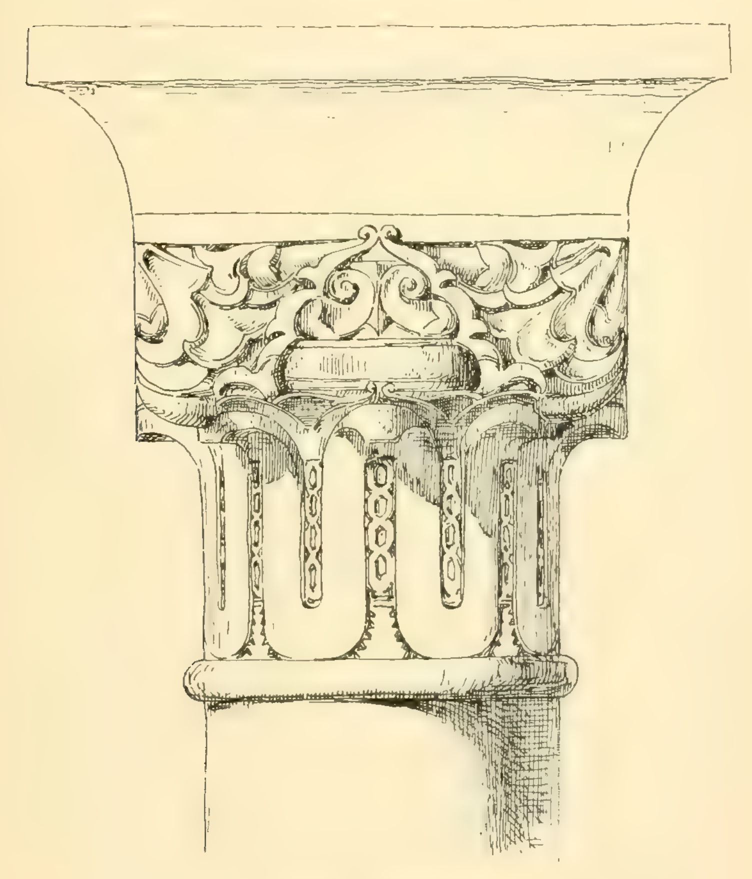


FIG. 71. — Chapiteau.

dans un édifice, occuper qu'une place spécialement déterminée, on doit penser que ces colonnes ne furent pas seulement destinées à l'embellissement d'un portique en projet, mais

qu'elles y furent vraisemblablement mises en place et ne furent enlevées que dans la suite.

Les chapiteaux de ces colonnes sont semblables à ceux qu'on a retrouvés dans l'intérieur de la mosquée de Mansourah et à deux des spécimens du tombeau de Sidi Bou-Médine qui, nous l'avons vu, ont la même provenance. Des décors légers y séparent les méandres; le turban sans inscription apparaît dans un triangle limité par la superposition de palmes doubles qui, dans le revêtement de plâtre, constitue le losange si souvent employé; des palmes partant de l'angle, comme dans l'exemple reproduit plus haut (*fig.* 54), remplacent les volutes primitives. Ce faible relief est admirablement adapté à la forme et à la matière. Lorsqu'on leur compare les chapiteaux de la mosquée de Sidi Bel-Hassen, on est tenté de juger le monument, qu'éleva un demi-siècle avant Abou-Saïd Otsmân ben-Zeiyân, œuvre de décadence, et ces indices d'un art plus robuste et plus pur, que les Mérinides auraient apporté avec eux, nous font regretter davantage l'ignorance où nous sommes des merveilles semblables que le Maroc doit contenir.

Quand eut lieu l'érection de ces colonnes et l'abandon des résidences de Mansourah? A côté de ce petit problème chronologique s'en pose un autre dont la solution est peut-être connexe à celle du premier. D'où vient qu'ici les arcades que soutiennent les colonnes sont sans ornements, alors que le décor très riche des autres parois, les assemblages des plafonds, les chapiteaux du mihrâb, tout dénonce le soin qu'apporta le sultan mérinide à l'édification de ce temple? Faut-il voir dans ces colonnes un apport ultérieur à cette édification, apport qui aurait nécessité une réfection totale des arcades? Ces surfaces

ne durent-elles pas, soit pour un effet voulu, soit par suite d'une interruption prématurée des travaux, se passer toujours d'ornement? Le décor primitif tomba-t-il, ainsi que celui qui, nous n'en doutons pas, encadrait le mihrâb, désagrégé par l'humidité, victime de l'imprévoyance de l'édilité turque? Cette dernière explication doit sans doute être préférée. De semblables dégradations ne sont pas rares. Nous en avons vu des exemples à Sîdi Bel-Hassen et à la Médersa de Sidi Bou-Médine; et, au

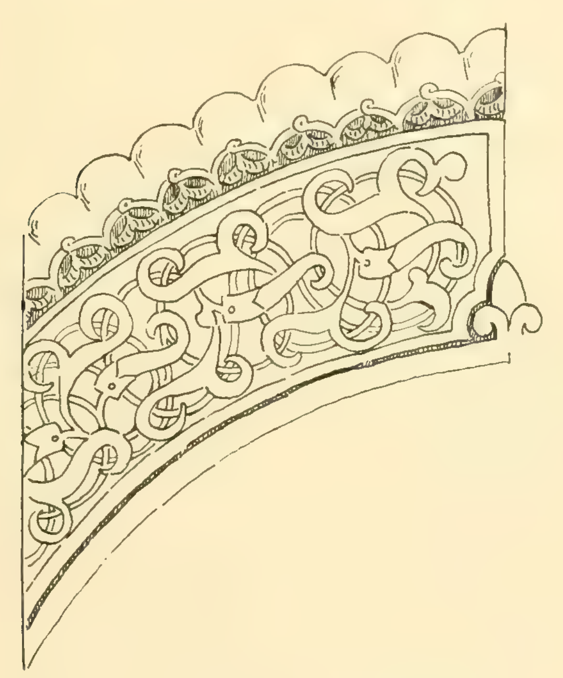


Fig. 72. — Décor de plâtre. Bordure de cintre.

reste, le mauvais état de conservation du portail de Sîdi'l-Halwi montre que ce monument eut particulièrement à souffrir. Le goût des intérieurs frustes est, d'autre part, peu conforme aux habitudes arabes. Le sultan Fâres ne mourut, étranglé des mains de son ministre, que cinq ans après l'édification

de la mosquée. C'était plus qu'il n'en fallait pour achever les travaux.

Enfin, l'hypothèse d'une restauration importante des arcades laisserait supposer la réfection des plafonds qu'elles supportaient. Or ces plafonds, par l'élégance de leur forme, l'ingéniosité de leur composition, portent la marque indiscutable d'une très bonne époque d'art.

Il semble donc fort probable que colonnes et chapiteaux furent incorporées à la mosquée de Sidi'l-Halwi au jour même de sa fondation. Il en résulte que l'on ne peut guère assigner aux demeures royales de Mansourah qu'un maximum de sept ans d'existence. Du temps même des Mérinides, elles furent abandonnées, et les fragments qui les meublaient dispersés dans des constructions nouvelles. C'est peut-être à cette même époque que la cour du tombeau de Sidi Bou-Médine en reçut sa part.



Fig. 73. — Décor de plâtre.

Décor de bois. — Frise. — Plafonds. — Une planche sculptée forme frise (*fig.* 74). L'inscription coufique qui la décore est ainsi conçue : *El-Ghibta el-Mottasila wall-Baraka el-Kâmila was-Sa'âda:* « La prospérité continue, la bénédiction parfaite et la félicité. » Elle figure également au dessous des consoles du portail, et des eulogies analogues sont fort communes

dans les monuments andalous[1]. Le style en est ferme, assez proche de celui des inscriptions sur plâtre de Bou-Médine, mais plus fruste et plus large, comme il convient à une matière moins délicate et plus rebelle que le plâtre, et à un ornement destiné à être placé assez haut.

Des tirants, gravés de petits motifs simples, sont engagés dans les murs parallèles au-dessous de cette frise. La charpente primitive, composée d'arbalétriers réunis par des entraits retroussés, est revêtue d'un faux solivage composé d'entrecroi-

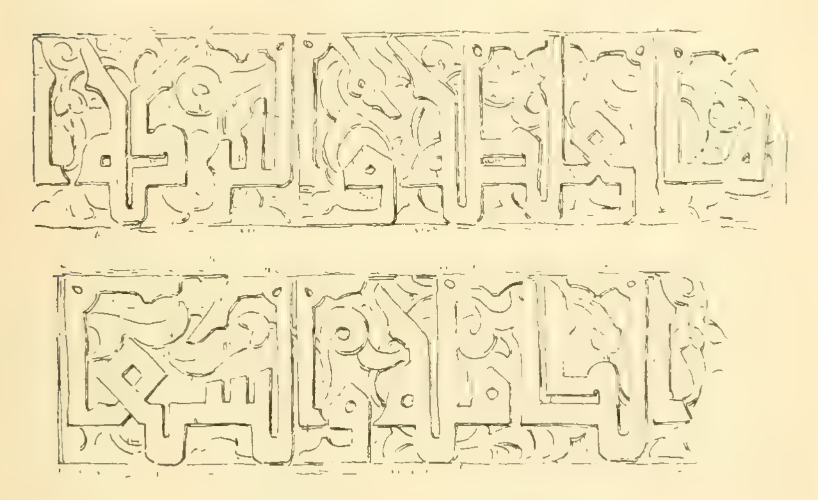


Fig. 74. — Frise de bois à inscription.

sements apparents de baguettes plates en cèdre, se coupant à angle droit ou diagonalement[2], s'assemblant à mi-bois et à tenons et mortaises. Quelques baguettes tournées, quelques plaques de bois enclavées dans ces assemblages ou en complé-

1. A l'Alhambra, cf. Almegro Cardenas, p. 33, 125, 169, etc. ; à l'Alcazar de Séville, cf. Amador de los Rios, 131, 147, 230.

2. Voir *ap.* Constantin Uhde, *Baudenkmaeler in Spanien und Portugal*, Berlin, 1892, p. 27, un rapprochement curieux des treillis formés par ces pièces de bois avec le treillis des huttes Kirgis étudiées par Dieulafoy.

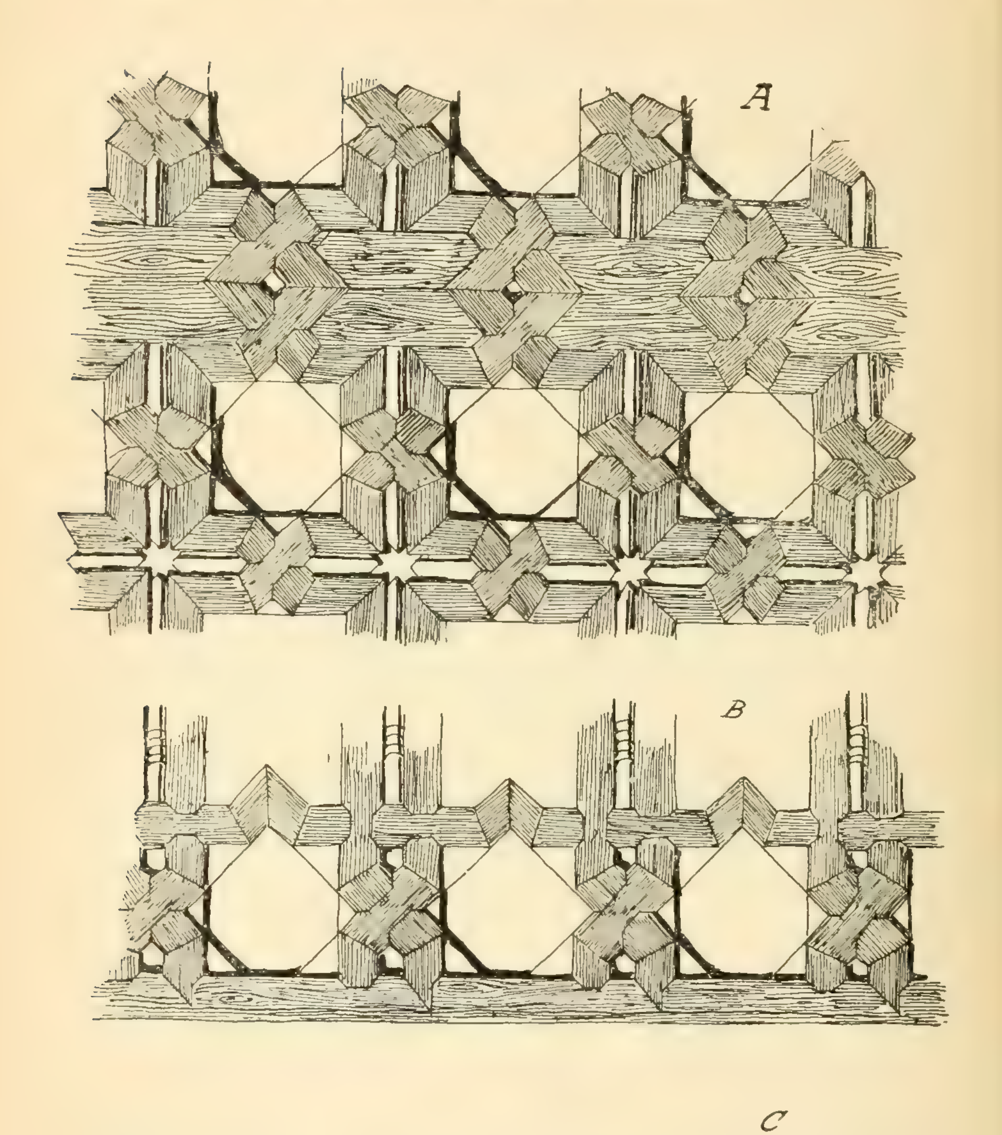


Fig. 75. — A, B, garnitures des plafonds. — C, entrait.

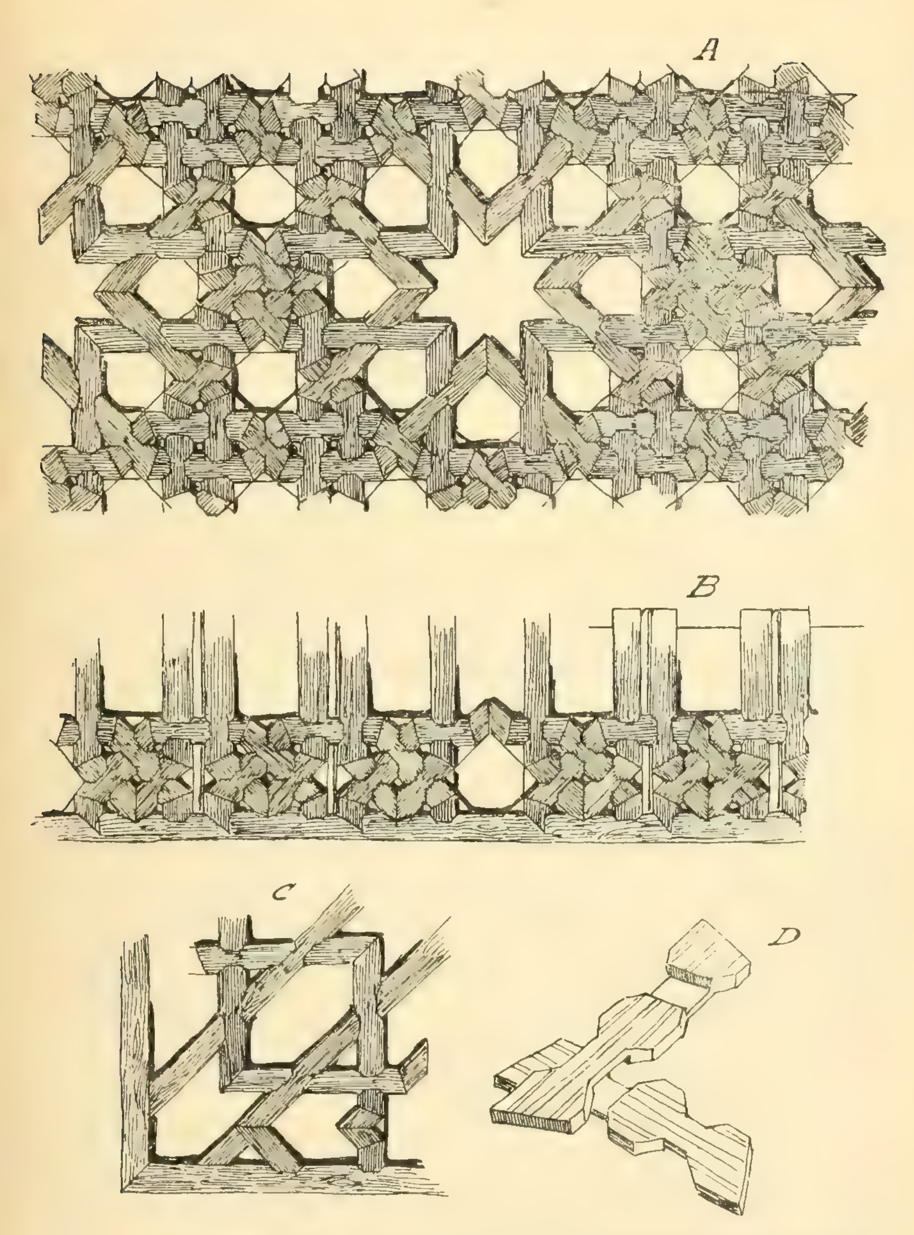


FIG. 76. — A. B. garniture des plafonds. — C. arête. — D. spécimen d'emmanchement.

tant l'apparence, quelques motifs peints en blanc et noir sur les planches qui forment le fond des caissons polygonaux, de sobres gravures sur les pièces de bois complètent l'ornementation. Ce genre de décor, d'une logique plus mensongère que réelle, qui fait appel à des artifices de construction indignes d'une menuiserie bien comprise, se trouve assez fréquemment employé dans les édifices du Maghrib et de l'Espagne. Le monument de Tolède connu sous le nom de Tailler del Moro, quelques maisons de Grenade et du Maroc, la mosquée de Sidi Bel-Hassen en présentent des exemples[1]. Celui que nous étudions ici en est un des plus ingénieux.

Le Minaret. — Le minaret accolé au mur occidental rappelle beaucoup celui de Sidi Bou-Médine. Comme la base en est dégagée, la décoration de ses faces se prolonge plus bas que le bord du toit de la mosquée. Ses faces Nord et Sud présentent un premier défoncement rectangulaire orné par une double arcature à lambrequins et ménageant deux écoinçons à décor étoilé en mosaïque de faïence. Un second défoncement, reproduit sur les quatre faces, est occupé par une arcade festonnée semblable à celle de Sidi Bou-Médine. Elle est encore accostée d'écoinçons à combinaison géométrique. Des cadres céramiques entourent ces deux défoncements. Un grand réseau à lambrequins décoré de fleurons règne au dessus. Enfin, on voit encore, sur une des faces, les vestiges d'une frise analogue à celle du minaret d'El-Eubbâd, mais qui s'en différencie

1. Léon l'Africain parle d'une médersa mérinide de Fâs dont « le couvert est fait en beau compartiment de menuiserie très excellente et bien ornée ». *Description de l'Afrique*, II, p. 74. — Aux XVe, XVIe et XVIIe siècles le goût des plafonds de menuiserie arabe était encore très marqué en Espagne. Citons à ce propos un traité : « *Compendio del arte de Carpinteria* » publié par Diego Lopez Arenas, à Seville en 1632.

cependant en ce que les quatre rosaces qui la composent, ne se sectionnent pas aux angles et se déploient en entier sur toute la largeur. L'édifice terminal, très endommagé, portait aussi un réseau de briques incrustées.

Latrines publiques. — En face du minaret s'ouvre la porte de latrines publiques abritée par un joli auvent analogue à celui de la mosquée et qui, quoique très abîmé, permet d'étudier plus aisément les motifs sculptés.

On y retrouve la frise coufique reproduisant l'inscription de la mosquée. Directement sur cette frise portent les neufs blochets faits de planches simples posées de champ et les blochets extrêmes de trois planches jointives simulant une poutre de fort équarrissage. La couverture de brique repose directement sur ces blochets.

Le décor de bois qu'on y trouve, quoique mettant en œuvre les mêmes éléments que le décor de plâtre, leur donne une interprétation un peu différente. Nous avons noté (*fig.* 68) deux fleurons faisant partie de l'ornementation ; l'un se compose des palmes striées qui persistèrent dans les bas-reliefs de bois, l'autre garnit la même surface d'imbrications également bien appropriées à ce genre de technique. Ce dernier motif, dont l'origine est déjà visible à la Grande Mosquée de Tlemcen (cf. p. 156), semble un équivalent décoratif du premier : il joue toujours le même rôle.

Les dispositions intérieures sont sensiblement les mêmes qu'à Sidi Bou-Médine, elles s'indiquent extérieurement par un dôme à douze pans, percé de jours à cheval sur les angles, s'élevant du milieu d'un monument rectangulaire. Ce dôme est intérieurement orné de polygones étoilés et de rosaces, modelés dans le plâtre.

X

MOSQUÉE ET QOUBBA DE SÎDI BRÂHÎM

Les édifices connus aujourd'hui sous les noms de mosquée et de qoubba de Sîdi Brâhim nous offrent les derniers restes d'une vaste fondation due au restaurateur de la dynastie zeiyânide, Abou-Hammou Mousa II. A un mausolée élevé en l'honneur de ses oncles Abou-Saïd, Abou-Tsâbit et de son père Abou-Yaqoub, ce prince annexa, suivant une pratique dont l'Égypte offre de nombreux exemples[1], une zâwiya, une médersa et un oratoire. Le tout, réuni dans une même enceinte, entouré de jardins, était connu sous le nom de Médersa Yaqoubiya (du nom d'Abou-Yaqoub) et couvrait l'emplacement compris entre les rues actuelles de Sîdi Brâhim, Ximenès et Haedo[2]. Des biens nombreux furent immobilisés au profit de l'établissement; des tables de marbre publiées par Brosselard, comme

1. Par exemple, les madrasas-mausolées de Malik Achraf Inâl et de Malik Achraf Qâit-Bey (Cf. Franz-Pacha, *die Baukunst des Islam*, p. 114; — Gayet, *l'Art arabe*, p. 203 et suiv.; — Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, 394 et suiv.; 431 et suiv.).

2. Cf. Bargès, *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 159, 160; — *Tlemcen, ancienne capitale*, p. 334, 335; l'extrait de la Baghyat-er-Rouwad cité dans ce dernier ouvrage et où il est question « d'un oratoire avec un minaret incrusté de faïence », n'a été retrouvé par nous dans aucun des manuscrits que nous avons consultés.

concernant la médersa d'Oulâd-el-Imâm, nous fournissent sûrement la liste des habous de la Médersa Yaqoubiya[1]. Dans la suite, les abords de la mosquée et de la médersa devinrent un cimetière royal; puis, à l'époque turque, la médersa tomba en ruines; la mosquée et la qoubba subsistèrent seules et, par un de ces changements de désignations fréquents dans l'Afrique du Nord, prirent le nom du saint Sidi Brâhim el-Maçmoudi qui, quatre-vingts ans après la fondation, avait été enseveli dans l'enceinte de la médersa[2]. Les ruines de la médersa n'ont été déblayées qu'à une époque récente. Bargès, en 1846, vit encore dans le voisinage de la mosquée un portail monumental en briques, portant les trois premiers versets de la Soura « la Victoire[3]. » Il ne songea pas, au reste, à identifier les restes d'édifice qu'il avait sous les yeux avec la médersa Yaqoubiya[4].

1. *Revue africaine*, février 1859, p. 169 et suiv.: ces tables de marbre datées de 763 et de 765 sont relatives à la zâwiya, à la médersa, à la mosquée qui avoisinent le tombeau du père d'Abou-Hammou II; il n'y a donc pas de doute possible; en outre, dans un des manuscrits de la Baghyat-er-Rouwad, nous relevons le passage suivant, sûrement interpolé par un copiste, mais qui n'en fournit pas moins d'intéressants renseignements : « En 763, Abou-Hammou commença à construire la zawiya et la médersa, connue sous le nom de médersa Yaqoubiya, du nom de son père Abou Yaqoub. Il immobilisa à son profit de nombreux immeubles, comme il est mentionné sur deux tables de marbre placées à la porte de la médersa; aujourd'hui on connaît cette fondation sous le nom de tombeau du wali Sidi Ibrâhîm El-Maçmoudi; elle est le lieu de sépulture de nombreux saints, de savants et de sultans».

2. Cf. *Tombeaux des Émirs Beni-Zeiyân*, p. 13 et suiv. : Brosselard y raconte comment, dans les fouilles qu'il pratiqua sur cet emplacement, il découvrit les tombeaux d'une partie des Beni-Zeiyân; sur la vie de Sidi Brâhim El-Maçmoudi († 804 = 1401), cf. *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 259 et suiv.; et Extrait de la *Takmilet ed-Dibâdj*, ap. *Annales de la Société archéologique de Constantine*, 1855.

3. Cf. *Tlemcen, ancienne capitale, etc.*, p. 391.

4. Il voulait que la médersa Yaqoubiya eût été attenante à la mosquée de Bel-Hassen (*op. laud.*, p. 337).

A. — Mosquée de Sîdi Brâhîm

Le plan de la mosquée est copié sur le plan classique des monuments de la belle époque mérinide. Les dispositions architectoniques sont les mêmes. La porte principale est au Nord; deux autres portes latérales ouvrent la première travée de la salle de prières, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest. Elles n'ont rien de monumental. L'arcature qui borde le çahn porte sur tout son pourtour l'auvent établi sur des consolettes de maçonnerie. La salle de prière est composée de cinq nefs formées par deux rangées de pieds droits, soutenant des arcades brisées sans aucun décor. Elle a 19 mètres de large sur 15 mètres de profondeur. Les nefs extrêmes de droite et de gauche sont couvertes de voûtes d'arête.

Le mihrâb est précédé d'une coupole, décoré de grandes cannelures convergentes semblables à celles que présente la Grande Mosquée. Trois fausses fenêtres le surmontent. La petite coupole intérieure est à huit pans et sans ornements. Le cadre du mihrâb, où l'on remarque le croissant turc, est garni de plaques de faïence, à fond lustré variant de l'ocre claire au rouge sombre, et à dessins floraux bleus, jaunes, blanc et vert. Le lustre du fond rappelle les produits de Gubbio et de Pessaro; on en trouve d'analogues à Alger sur les monuments datant de l'époque turque. Le mihrâb est flanqué de deux ouvertures, l'une à droite où s'enfonce le minbar, l'autre à gauche qui donnait entrée dans la salle de

prêche maintenant disparue[1]. Cette dernière est fermée par une porte assez élégante dont le battant et le cadre sont garnis de petits panneaux, de cordelières, de feuillages avec fleurons dans le goût turc, de pentures de cuivre fort minces sur transparents d'étoffe, enfin d'une inscription en caractères maghribins. Celle-ci nous indique que les sculptures sur bois furent exécutées dix-huit jours avant la fin du mois de Rejeb 1247 par Sâlim Bou-Djenân Ben-Ferfara. Le minbar, de facture semblable, porte la date de Chabân 1247 et le nom de Mohammed Ben-Hasen Ben-Ferfara. Cette date (1831-1832) nous

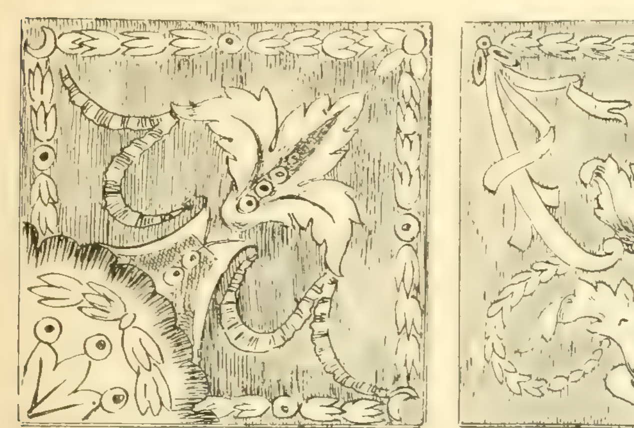



FIG. 77. — Carreaux de faïence à reflets métalliques.

reporte à la fin de l'époque turque. Le nom de Ben-Ferfara était porté par deux artistes cousins, dont les vieux Tlemceniens ont gardé le souvenir et qui travaillèrent pour le compte d'Abd-El-Kâder[2]. Les œuvres qu'ils nous ont laissées, d'une exécution assez maladroite, se rattachent, à cinq siècles de distance,

1. Elle a été abattue lorsque le passage qui fait communiquer la rue Ximenes avec la rue de Sidi Brahim derrière la mosquée a été élargi.

2. Cf. *suprà*, Intr., p. 39; — et *Tombeaux des Emirs Beni-Zeiyân*, p. 50, note 1.

à l'école qui sculpta la maqçoura de la Grande Mosquée, l'auvent et la frise de Sidi'l-Halwi. Le bois y est traité comme le plâtre; le décor sans modelé sensible se découpe sur un faible défoncement.

La mosquée de Sidi Brâhim, primitivement simple oratoire annexe d'une médersa, devint avec le temps mosquée-cathédrale; elle était le lieu de réunion, pour la prière solennelle du vendredi, des qoulougħli, qui habitaient les quartiers voisins. Elle a donc une *sedda* fort simple. Aujourd'hui encore, on y dit la Khotba, et l'on y fait la prière en commun.

Dans le çahn, deux bassins servent aux ablutions: l'un porte une vasque dont le pied est une colonnette d'onyx avec chapiteau d'un type assez archaïque; Brosselard réussit à y déchiffrer à la loupe le nom d'Abou-Hammou; mais, depuis trente ans, l'eau a coulé dessus nuit et jour, et nous n'avons pu aujourd'hui rien y lire [1]. Diverses bases, divers chapiteaux épars dans le *çahn* proviennent apparemment des édifices disparus, dont la mosquée n'était qu'une annexe.

Le minaret, placé à l'angle Nord-Ouest du monument et en saillie sur la face Ouest, est de hauteur moyenne, assez trapu, de proportions peu élégantes. Son décor est fort simple. C'est d'abord sur les quatre faces, au tiers environ de la hauteur, une arcature à grands lobes encadrée dans un panneau de briques; une bande de faïence de 10 centimètres de largeur environ, et formée de *qirâti* [2] blancs, bruns, verts et jaunes disposés en damier, surmonte ce premier étage de décoration. Un grand panneau de treillis à lambrequins dont l'entrecroisement s'appuie sur quatre colonnettes vient au dessus; des fleurons de faïence

1. Cf. *Tombeaux des Émirs Beni-Zeyyân*, p. 12.
2. Cf. *Supra*, Intr., p. 80 81.

verte incrustée dans la brique en relèvent la couleur générale. Enfin l'étage supérieur est formé d'un panneau de quatre arcades fort frustes, se détachant sur un fond de mosaïque en damier de qirâti blanc, brun et jaune. Des merlons crénèlent la plate-forme. L'édifice terminal ne porte aucun ornement. L'ensemble donne une impression de rudesse et d'inhabileté ; et cette œuvre de décadence, si l'on ne connaissait sa date, pourrait passer pour une œuvre de début.

B. — Qoubba de Sidi Brâhim

Elle est située sur un petit tertre à quelques mètres à l'Ouest de la mosquée. L'entrée, au Nord, donne sur une cour carrée de 5m,65 de côté ; sur les quatre faces, des galeries couvertes entourent cette cour, établies sur des arcs en fer à cheval brisé qui retombent sur quatre colonnes trapues de 1m,15 de hauteur et de 1m,55 de circonférence. Selon toute apparence, ces colonnes, simples fûts cylindriques en onyx bien poli, proviennent des ruines de Mansourah et ont été coupées en deux.

La qoubba qui fait suite est une chambre carrée de dimensions identiques à celles de la cour. Le cadre de la porte a dû recevoir, à une époque assez récente, un remaniement complet. Le haut en est, du côté de la cour, inscrit dans un panneau revêtu de faïence.

A l'intérieur, la chambre sépulcrale est, sur chacune de ses faces, défoncée par une arcade en fer à cheval déformée au sommet suivant une brisure à peine sensible. Des arabesques garnissent les écoinçons qui flanquent ces arcades ; au centre

de chacun d'eux se trouve une coquille circulaire à cannelures rayonnantes. Une inscription cursive borde les rectangles d'encadrement et les panneaux qui les séparent ; elle porte un texte coranique que de maladroites restaurations ont en partie défiguré[1]. Les panneaux intercalaires sont garnis de décors géométriques ménageant au polygone de départ deux genres

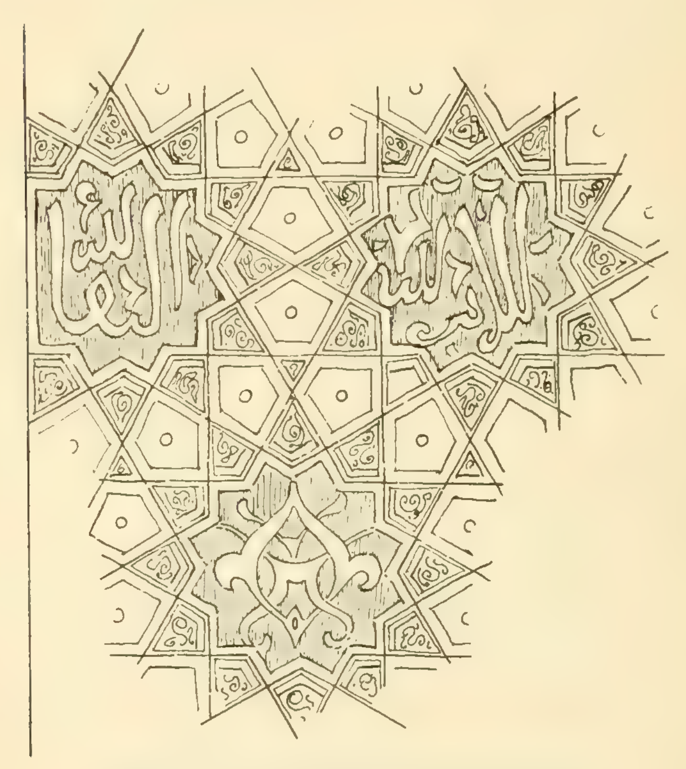


Fig. 78. — Décor de plâtre, garniture des murs.

de motifs défoncés : un motif ornemental et des sentences en lettres cursives. Ces sentences courtes sont du genre des phrases sacramentelles *El-izzou lillâh*, la majesté est à Dieu ;

1. Ce sont les derniers versets de la Soura V, « la Table ».

El-Amrou lillâh le commandement est à Dieu. Un lambris (*fig.* 80) de $0^m,82$ de haut, en mosaïque de faïence, blanc, brun, jaune et vert garnit la base des murs. Une frise court au-dessus des panneaux : c'est le décor géométrique habituel de cette partie du revêtement ; le polygone étoilé, qui occupe les centres, porte un motif ornemental alternant avec un motif coufique. Au dessus règne un fond où se trouvent des décors à répétition copiés sur ceux de Sidi Bel-Hassen et de Sidi Bou-Médine. A cette hauteur, deux petites fenêtres en plein cintre garnies de claires-voies à combinaisons géométriques percent chaque mur.

La coupole à huit pans, sans aucun décor, est établie sur les demi-voûtes d'arête ordinaires des qoubbas tlemceniennes.

Cette qoubba présente un des seuls spécimens qui nous soit parvenu de l'art de la restauration zeiyânide après le départ définitif des Mérinides. Moins que les autres qoubbas elle eut à subir des restaurations durant le cours des siècles qui suivirent. L'élégant revêtement de plâtre dont l'avait doté son fondateur nous est vraisemblablement parvenu intact. Seules les plaques de faïence qui décorent la porte sont des apports ultérieurs ; elles sont de tout point semblables à celles du mihrâb de la mosquée.

Le style. — Le décor de plâtre présente une grande variété de formes en même temps qu'il témoigne d'un appauvrissement évident du style et de la technique. L'épigraphie fait une grande place à l'écriture cursive ; le coufique ne s'y rencontre plus en inscriptions d'une certaine étendue ; il n'existe plus qu'à l'état de motif purement ornemental de faible dimension.

La géométrie y joue un rôle assez important : c'est ici le premier et le seul exemple que présentent les monuments tlemceniens de décor géométrique employé dans les grandes

surfaces et formant l'ornement principal d'un revêtement. Le thème n'est pas non plus du genre de ceux que nous avons rencontrés dans les monuments déjà étudiés. C'est (*fig.* 78) une combinaison de rosaces à douze pointes sur plan trigone. Semblable ornement se remarque à Grenade, à l'Alhambra et à l'extérieur du couvent de Zafra près du Daro. Quant à la composition des lambris, si elle n'est point de celles que l'on rencontre ordinairement dans les revêtements de mosaïque, elle fait, du moins, intervenir l'étoile à huit pointes, qui est fréquente dans les décors de plâtre. Ces lambris sont les seuls spécimens de cet emploi de la faïence que nous possédions encore. Il en existait d'autres, et de plus beaux, à la médersa Tâchfîniya et probablement au Méchouar. Ces deux édifices étant démolis, nous n'en pouvons voir que des fragments conservés au Musée de la ville.

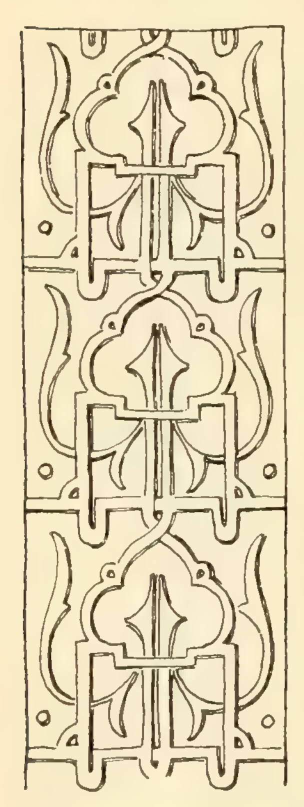


Fig. 79. — Décor de plâtre à ornement coufique.

La flore est très simple. A part la coquille circulaire des écoinçons et une petite fleur à six pétales présentées de face et d'un dessin naïf dans les arabesques de ces mêmes écoinçons, l'élément unique est la palme ordinaire des décors mérinides, mais perdant de plus en plus le caractère qui la rattachait au règne végétal : elle n'est jamais gravée de nervures intérieures,

le limbe et le pétiole se confondent ; elle s'assimile de plus en plus au trait de l'écriture.

Il est, en somme, facile de constater dans toute cette ornementation, en même temps qu'une assez grande prodigalité de thèmes différents, quelques-uns textuellement empruntés aux monuments antérieurs, un appauvrissement du style qui révèle une époque de décadence ; la courbe s'abâtardit, le relief devient uniforme, tout modelé disparait.

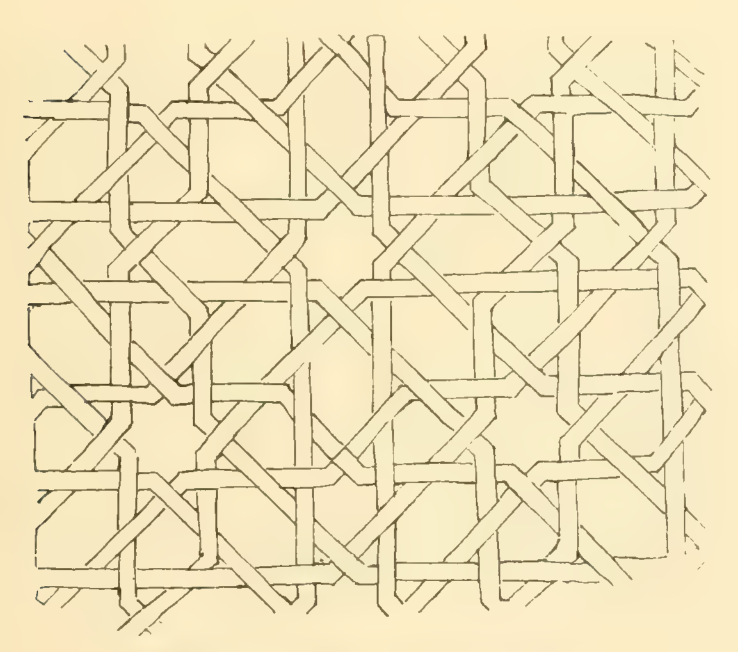


FIG. 80. — Lambris en mosaïque de faience.

Si le décor de plâtre présente un aspect pauvre et monotone, la part donnée à la décoration peinte semble en revanche bien plus grande. Ce ne sont plus ici seulement des tons simples couvrant les fonds, ce sont des petits motifs qui meublent les espaces vides devenus plus importants alors que les ornements

sculptés se rétrécissaient. Nous avons relevé (*fig.* 78) un exemple de ces « garnitures », c'est un décor vermiculé noir analogue à ceux qui décorent les plafonds de Sidi'l-Halwi et à ceux qu'employèrent les céramistes espagnols. Ajoutons qu'un ton rouge dans le trait des entrelacs, un ton bleu dans le fond des polygones étoilés complètent heureusement la polychromie des panneaux.

XI

MOSQUÉE DU MÉCHOUAR

Nous avons rapporté, en nous occupant de l'enceinte du Méchouar, à quelles circonstances se rattachait la fondation de la mosquée qu'il contenait. Ce fut, d'après Ibn-Khaldoun, Abou Hammou Mousa I[er] qui en posa les premières fondations. Elle devrait donc être sensiblement contemporaine de la mosquée Oulâd-el-Imâm. Nous n'avons cependant pas cru devoir la rapprocher chronologiquement de l'étude consacrée à ce petit oratoire. Nous ne croyons en effet avoir devant les yeux que peu de chose de la création abd-el-wâdite primitive. Ce temple, faisant partie d'une citadelle souvent attaquée, dépendant d'une résidence royale, dut subir, au cours des guerres et des révolutions, des dommages et des restaurations nombreuses. La salle de prière dut même être réédifiée pendant l'occupation turque, le décor détruit, le plan complètement bouleversé, le sol surélevé[1]. Sa transformation en magasin annexe de l'hôpital militaire, puis en chapelle catholique, acheva de lui enlever tout intérêt artistique.

1. Elle reçut des colonnes provenant de Mansourah, telle, par exemple, celle conservée au Musée de la ville et portant sur le fût une inscription pieuse publiée par Brosselard (*Revue africaine*, mai 1860, p. 242 et suiv.).

Le minaret est de style plus pur, et s'il a reçu, dans le courant du XIV[e] siècle, peut-être à l'époque de la restauration zeiyânide, de notables embellissements, la proportion, la composition générale, la disposition essentielle ont dû s'en conserver à peu près intactes : un rapprochement avec le minaret d'Oulâd-el-Imâm indique bien une inspiration analogue.

Deux de ces faces ont encore une partie de leur décoration ; celle du Sud est bien conservée. — Deux panneaux s'y superposent ; celui du bas, carré, est garni par une arcade soutenant une rangée de losanges à lambrequins, présentant les fleurons habituels et des incrustations en terre vernissée brun et vert. Le panneau supérieur, percé en son centre d'une fenêtre étroite, porte une arcade double dentelée semblable à celle qui décore le premier panneau d'Oulâd-el-Imâm. La garniture des écoinçons est en mosaïque de faïence brun et blanc (*fig.* 81 D) ; elle offre cette particularité de ne faire intervenir qu'une seule forme de découpure. On remarque une combinaison identique dans la salle de repos des bains de l'Alhambra, qui date de Mohammed V (1354-1391). N'y aurait-il pas là l'indice d'une réfection datant de la restauration zeiyânide ? Une particularité plus significative peut préciser la date de retouches plus importantes.

Le cadre de mosaïque qui, comme à Bel-Hassen et à Oulâd-el-Imâm, enveloppait ces panneaux défoncés, se trouve remplacé par un cadre de faïences à reflet métallique portant des ornements ou des inscriptions. L'émail stannifère qui les couvre est d'un blanc fumé présentant des taches verdâtres et sillonné de grandes craquelures ; les intempéries l'ont même, en certains endroits, complètement écaillé. Le lustre, qui est la seule couleur employée, est de valeur et de ton variables. Parfois semé de taches ocreuses, il va du vert clair au rouge violacé

sombre. Ce décor est tracé avec beaucoup de franchise et d'habileté ; la peinture en est maigre et parfois transparente.

Les plaques d'ornements ont $0^m,24$ sur $0^m,18$; elles sont de deux modèles (C [1], C [2]), suivant la direction de la bordure à laquelle elles appartiennent. Le motif reproduit est, en traits de $0^m,02$, l'entrecroisement de lambrequins formant des losanges curvilignes déjà maintes fois observé ; les raccords des bandes verticales et horizontales sont assez mal faits. Il n'y a pas de plaques d'angle ; le motif et les deux traits qui lui servent de bordure ne se retournent pas. Ils sont coupés avec l'extrémité des rangées.

Les plaques à inscriptions, au nombre de huit, ont $0^m,39$ sur $0^m,13$. L'émail est le même que celui des premières. Elles portent des bordures faites de deux traits inégaux, une garniture de rinceaux et enfin des caractères andalous se détachant sur un fond vermiculé, assez fin, probablement tracé au qalam ; nous en donnons ici un spécimen (B).

La réunion des mots qu'on y lit n'a paru à Brosselard présenter aucun sens plausible, et il considère cette inscription de la mosquée du Méchouar comme une énigme indéchiffrable [1]. Nous ne sommes pas de son avis. Tout d'abord, les plaques des garnitures latérales (*fig.* 81 A [1]) nous paraissent porter l'eulogie bien connue : *El-youmn wal-iqbâl* « le bonheur et le succès ». C'est une formule très fréquente dans la décoration épigraphique des monuments andalous [2]. Nous l'avons lu nous-mêmes sur le vase de l'Alhambra, sur des poteries hispano-moresques, et elle figure encore sur une couronne en cuivre ciselé provenant du minaret

1. Cf. *Revue africaine*, mai 1860, p. 248 et suiv.

2. Parfois avec addition de *Wabolough El-âmâl* « et la réalisation des desirs » ou de *was-sa'd fi ikmâl*, « et la prospérite parfaite » Cf. Almegro Cardenas, *Inscripciones de Granada*, 11, 37, 58, etc. ; — Amador de los Rios, *Inscripciones de Sevilla*, 134, 135, 140, etc.)

de la Grande Mosquée de Tlemcen, que nous avons signalée plus haut. D'autre part, il suffit de renverser l'ordre des deux plaques de céramique qui forment la seconde moitié de la bordure supérieure pour obtenir une autre formule andalouse, très

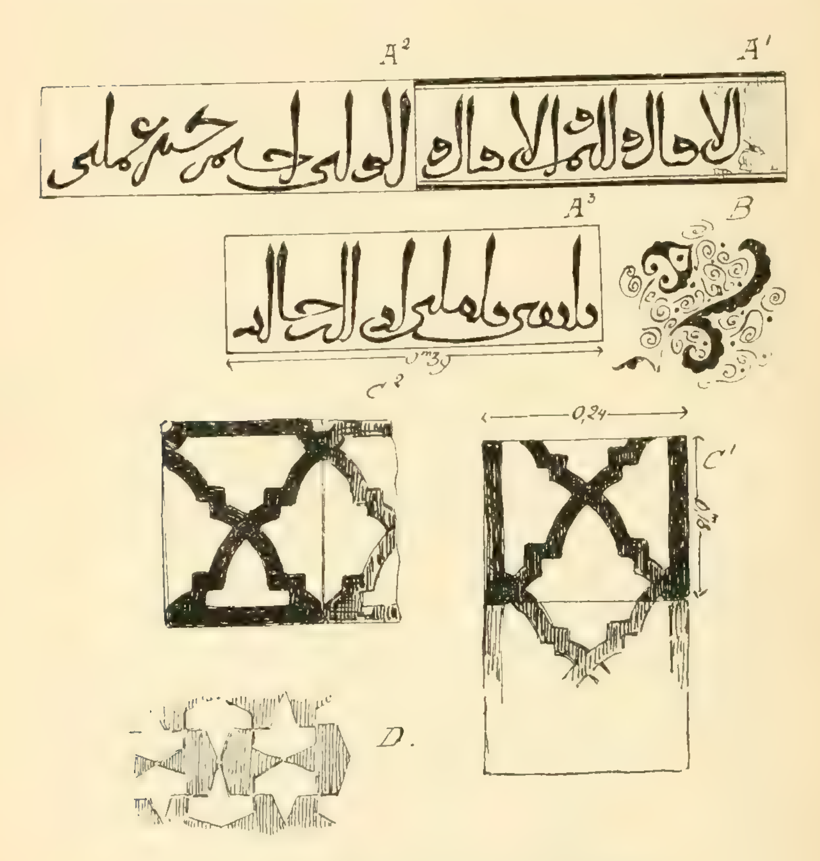


Fig. 81. — Décor céramique au minaret de Méchouar.

courante à Séville, à Grenade[1], et qui est la suivante : *Ya tsiqati ya amali anta'l-rajâ anta'l-wali ikhtim bikhairin a'mali.* « O ma confiance, ô mon espérance, c'est toi l'espoir, c'est toi

1. Cf. Amador de los Rios, *op. laud.*, 135, 155, 174, etc. — Almegro Cardenas, *op. laud.*, 37, 176, 186, etc.

le protecteur ; scelle mes actions par le bien. » Le caractère est d'une élégance un peu molle ; les lettres s'y enchevêtrent et s'y lient mal à propos (*fig.* 81 A² et A³) ; ces plaques ont tout le caractère de produits d'une fabrication courante.

La nature des émaux, la présence du losange peint, imitation servile du décor classique des extérieurs, l'absence de tout motif qui ne soit de pure origine moresque, la forme des palmes polylobées, tout nous fait supposer que nous avons sous les yeux un produit assez ancien des ateliers espagnols fabriquant les faïences à reflet. (On sait que le premier renseignement que nous ayons sur ces ateliers est fourni par Ibn Batoutah, et remonte au milieu du XIVᵉ siècle[1]). Nous ne saurions leur attribuer une origine plus précise. En l'absence du bleu, qui semble constant dans les pièces sorties de Malaga, nous y verrions plutôt l'œuvre d'une fabrique du royaume de Valence, peut-être Manisès, dont les plaques de revêtements apparaissent comme une sorte de spécialité. Quoi qu'il en soit, le fait que, dans cette mosquée d'une résidence royale, deux de ces plaques ont été mises en place au rebours de leur ordre naturel, nous semble indiquer que nous sommes en présence d'une ornementation ajoutée à une époque de décadence où l'inscription était, pour ceux qui l'ajustaient, parfaitement illisible.

1. Ibn-Batoutah, IV, p. 367.

XII

MOSQUÉE DE SÌDI SENOUSI

Elle est située dans la rue de Mascara, ancienne rue des Bourreliers (Souq-el-Berada'in), à l'entrée de l'impasse appelée Derb el-Msoufa à laquelle une voûte donne accès[1]. L'originalité de ce petit monument consiste en ce que sa salle de prière occupe un premier étage. Un escalier sous la voûte permet de monter à cette salle pauvre, nue, et à laquelle des restaurations de très basse époque ont dû achever d'enlever tout caractère.

Elle se compose de deux parties gauchement soudées entre elles. La première forme deux petites nefs dont les pieds droits sont réunis par des arcs brisés en fer à cheval. Une corniche à doucine (moulure qui, nous l'avons vu, ne fut jamais employée par les architectes maghribins pendant la belle période de leur art) couronne les nefs. Une charpente apparente, et des tirants géminés en forment le plafond. De petites fenêtres

1. Ses habous ont été publiés par Brosselard ap. *Revue africaine*, septembre 1861 ; elle porte le nom du grand théologien tlemcenien, Sidi Senousi (Cf. *infrà*, p. 340); mais la mosquée du Derb el-Mesoufa est citée par les textes avant sa mort (*Bostân*, notre manuscrit, p. 155) et la tradition veut qu'il ait aimé à y venir prier (*Revue africaine*, avril 1859, p. 246; septembre 1861, p. 321).

donnant sur la rue éclairent l'intérieur. La salle se prolonge par une seconde partie irrégulière dont tout caractère artistique est absent. Un mihrâb en plein cintre perce le mur du fond où s'ouvre également une petite galerie à ciel ouvert donnant sur le Derb el-Msoufa.

La partie la plus intéressante de cette mosquée est le minaret qui la surmonte. Le style n'en est pas pur, mais les proportions sont élégantes. Trois étages d'arcatures dentelées ou entrelacées s'y superposent. Une frise formée de cordons de briques complète cette ornementation. Notons sur l'une des faces quelques plaques de faïence stannifère à décor bleu et jaune incrustées dans l'un des cadres d'arcade, seul exemple de ce genre que nous ayons observé comme décor extérieur de minaret tlemcenien.

XIII

MOSQUÉE DE SÎDI LAHSEN

Cette mosquée, située hors de Tlemcen, à 200 mètres environ à l'angle Nord-Est de l'enceinte actuelle, groupe autour d'elle un petit village. Elle est consacrée à la mémoire du pieux Sîdi Lahsen ben-Makhlouf er-Râchidi mort en 857 (1453), et date vraisemblablement de l'époque du sultan Abou'l-Abbâs Ahmed[1]. Cette mosquée est en ruines, comme la plupart des maisons du village qui l'entoure (Cf. Pl. XXVI). Les toits qui la couvraient se sont effondrés et la poussée des plantes en a disjoint le pavage. Cependant, elle méritait mieux que cet état d'abandon. Elle faisait partie d'un ensemble de monuments assez intéressants par leur valeur d'art et les souvenirs qu'ils perpétuaient. Elle-même présente les traces de dispositions architecturales curieuses.

Elle se compose de deux parties : une cour rectangulaire pavée est bordée au Nord et au Sud par deux galeries couvertes. Elles s'ouvrent sur la cour par une large arcade en plein cintre

1. Cf., sur la vie de Sîdi Lahsen Er-Râchidi, *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 321 à 346 ; — aussi *Tombeaux des Emirs des Beni-Zeiyân*, p. 89.



Une élégante vasque de grès quatrilobée servait aux ablutions rituelles. Dans le pavage qui l'entoure on remarque un petit carreau à décor estampé couvert d'un émail vert (*fig.* 82) analogue à ceux qu'on observe à Sidi Bou-Médine (Cf. *supra*,



Fig. 82. — Carreau de pavement dans la cour de la mosquée de Sidi Lahsen.

p. 236) et qui semble indiquer une restauration du même temps, et de la même origine.

Un mur sépare la cour de la salle de prière. La porte d'entrée de cette salle, qu'abrite un auvent sur consoles gémi-

nées en maçonnerie, est percée dans ce mur, perpendiculaire au mur du mihrâb.

Une restauration qui doit dater de l'époque turque a remplacé les nefs parallèles au mur d'entrée par des travées parallèles au mur du fond. La trace des vieilles charpentes, encore visible sur la paroi du minaret, indique nettement cette disposition primitive. De plus, les deux arcatures actuelles, composées chacune d'un grand arc plein cintre flanqué de deux arcs plus petits forment par leur réunion une grande nef médiane et deux bas côtés. Cette ordonnance, est assez habituelle aux mosquées turques; on la remarque à la mosquée du Méchouar. Le mihrâb, très peu profond s'encadre dans un arc brisé.

Le minaret, à l'extrémité orientale du mur du mihrâb, est ici encore la partie la plus intéressante et la mieux conservée. Par le style de ses ornements et par les émaux qui y sont employés, on croirait pouvoir l'attribuer à une époque assez ancienne : le grand réseau qui en décore les faces est établi sur des colonnettes monolithes dont les chapiteaux à crossettes rappellent ceux des plus vieux minarets tlemceniens. Des colonnettes monolithes supportent également les arcades dentelées de la galerie supérieure. Des plaques taillées dans l'émail vert garnissent le réseau losangé du campanile. Enfin, une bande sobre de faïence verte et jaune complète le décor de ce petit monument.

La porte de la mosquée donne sur une ruelle qui constitue la principale entrée du village. De l'autre côté de la ruelle, en face de la mosquée, on trouve la chambre sépulcrale fort simple de Sidi Lahsen; des peintures à décor floral sur bois, datant de l'époque turque, couvrent le petit auvent, qui en

abrite la porte. A l'entrée de la ruelle on remarque les ruines d'un édifice soigneusement construit en pierre, et où plusieurs arcades sont encore visibles ; c'était, suivant les renseignements à nous fournis par de vieux habitants, les latrines de la mosquée ; une fontaine publique y était adjointe, et au premier étage une *maçriya* où était installée une école coranique [1].

1. Les textes parlent, en outre, d'une *médersa* de Sîdi Lahsen (*Bostân*, notre manuscrit, p. 27, 28) ; il nous a été impossible d'en déterminer l'emplacement.

XIV

MOSQUÉE DE SÌDI YEDDOUN

C'est une petite mosquée d'époque turque. A l'extérieur elle offre un minaret très simple flanquant sa face Nord.

Une porte en fer à cheval brisé que surmonte un auvent sur consolettes donne accès dans la salle de prières. Trois travées la coupent parallèlement au mur du mihrâb. Elles se composent de deux arcs brisés et d'un arc en plein cintre que surmontent des charpentes assez bien conditionnées.

Un tombeau occupe le fond. Il est entouré par une clôture en bois sculpté et décorée dans le goût turc.

XV

MOSQUÉE DE LALLA GHARÎBA

Voici encore un petit temple dont le point de départ est un tombeau. Il ne comporte qu'une salle très pauvre.

L'unique travée, parallèle au mihrâb se compose de trois arcs ; l'arc médian est en plein cintre ; les deux autres sont brisés.

La niche du mihrâb, de très faible profondeur, s'ouvre par une petite arcade plein cintre. Le tombeau de la sainte est placé dans un renfoncement du mur opposé au mihrâb[1].

Le minaret n'est qu'une tour couverte par un toit de tuile à quatre croupes, accolée à la salle de prière et s'élevant peu au-dessus d'elle. Une seule fenêtre percée dans cette tour permet au moueddin d'appeler les fidèles à la prière.

1. Cf. Sur la légende de Lalla Gharîba, sur sa mosquée et les inscriptions de habous qu'elle contient, *Revue africaine*, mai 1862, p. 167 et suiv.

XVI

MOSQUÉE DE SÎDI'L-BENNÂ

Une cour carrée, flanquée, comme celle de Sîdi Lahsen, de deux portiques latéraux, précède la salle de prières. Celle-ci, divisée par trois travées portant des arceaux en fer à cheval brisé, a subi des restaurations très récentes.

Le minaret orné d'arcatures simples est peint en rouge comme l'était celui du Méchouar.

Brosselard en attribue la construction au xve siècle [1].

1. Cf. *Revue africaine*, décembre 1861, p. 32, note 1.

XVII

MOSQUÉE DE LALLA ROUYA

De la courette, qu'ombrage une treille portée par un arceau de maçonnerie, monte un escalier qui conduit à la terrasse du minaret, tour carrée sans ornement et sans édifice terminal.

La salle de prière présente cette particularité d'être élevée sur un plan de qoubba bien plutôt que sur le plan habituel des mosquées. Une coupole à douze pans en occupe le centre, les arcs brisés qui la portent retombent sur quatre pieds droits formant à la base un tambour carré de 3 mètres de côté. Deux nefs couvertes par des plafonds à lambris la flanquent à droite et à gauche. En avant du mihrâb dont la niche est très faiblement enfoncée, règne une nef transversale. Celle-ci est couverte par une voûte d'arête formée, d'après un modèle déjà observé[1], d'une voûte en berceau coupée par un seul demi-cylindre placé dans l'axe du mihrâb. A l'extérieur, la coupole s'indique par un toit pointu à huit croupes. Un toit à deux versants abrite le reste de l'édifice[2].

1. Cf. *suprà*, p. 168.
2. Les tables de habous de Lalla Rouya ont été publiées par Brosselard, ap. *Revue africaine*, mai 1862.

XVIII

MOSQUÉE BÂB-ZÎR

Placée au Nord-Est de la ville, près des remparts, non loin de l'emplacement qu'occupait une des anciennes portes de Tagrârt, cette mosquée, en très mauvais état, en remplace vraisemblablement une autre beaucoup plus vieille et plus riche, dont les historiens nous ont conservé le souvenir, et dont nous pouvons retrouver un vestige dans la mosquée actuelle. C'est là, nous dit Yahya-Ibn-Khaldoun, qu'un saint de Tlemcen appelé Abou-Mohammed Abdallah, fils d'Abd-el-Wâhid, présidait à la prière.

Deux arcatures divisent la salle de prière en trois nefs perpendiculaires au mihrâb. Celle de droite est portée par trois colonnes de forme irrégulière, celle de gauche par deux pieds droits et une colonne engagée surmontée d'un chapiteau très archaïque. Ce chapiteau appartient peut-être à l'édifice primitif. Il se rapproche beaucoup des chapiteaux antiques des vieilles nefs de Cordoue et aussi d'un chapiteau que nous avons signalé dans la partie antérieure de la grande mosquée de Tlemcen (Cf. *supra*, p. 149 note 1). Le galbe général en est un tronc de cône renversé ; il porte deux couronnes de feuilles en

imbrication, sans découpures, mais ornées d'une nervure principale très apparente; plusieurs palmes minces s'en échappent et vont se réunir en un fleuron médian qui empiète sur un tailloir trapézoïde semblable aux vieux impostes byzantins.

Le petit minaret très simple est décoré de trois étages d'arcades dentelées. Deux bandes de tuiles vertes en complètent le revêtement.

XIX

LES QOUBBAS

Le culte des saints est apparu d'assez bonne heure dans l'Islam. Les populations musulmanes du Maghrib particulièrement lui ont fait une place capitale dans leur vie religieuse [1]. Les tombeaux des personnages vénérés sont devenus les habituels sanctuaires vers lesquels se tourne, au moins autant que vers les mosquées, la piété de nombreux fidèles. Les femmes surtout, dans l'Afrique du Nord, n'ont guère d'autre religion que la vénération des saints, d'autre culte que la visite pieuse de leurs tombeaux et l'accomplissement des actes quasi-rituels, sacrifices, combustion de bougies et de benjoin, aspersions d'eau de rose, dont l'ensemble constitue la *ziyâra*. Comme l'a remarqué Edmond Doutté, la densité de ces sanctuaires, les uns strictement locaux, les autres célèbres dans tout le Maghrib, va en augmentant au fur et à mesure qu'on s'avance davantage vers l'Ouest [2]. La campagne voisine de Tlemcen est parti-

1. L'ouvrage capital pour le culte des saints dans l'Islam est le mémoire de Goldziher, *die Heiligenverehrung im Islam* ap. *Moham. Studien*, II, p. 275-378 ; pour le Maghrib particulièrement, il faut consulter Doutté, *les Marabouts* (extrait de *Revue d'histoire des Religions*, 1900).

2. Cf. Doutté, *les Marabouts*, p. 7 et 8.

culièrement riche en tombeaux vénérés. Chose curieuse, un seul d'entre eux est attribué par la tradition à un personnage de sang royal, celui de la Sultane à Sidi Yaqoûb. Tous les autres contiennent les restes d'ascètes, de savants, de faiseurs de miracles, nullement d'anciens maîtres du pays. « Tlemcen, dit Brosselard, qui a conservé et entretenu avec une sorte d'idolâtrie, à travers les âges, les sépulcres blanchis de ses marabouts, a perdu jusqu'à la trace des tombeaux de ses rois[1]. »

La banlieue tlemcenienne tout entière est parsemée de tombeaux de saints. On en trouve non seulement dans les cimetières anciens ou nouveaux de la ville, mais un peu partout dans la campagne, en pleins champs, au bord des chemins, dans les vergers. Néanmoins, il est à noter que trois sortes d'endroits semblent pour ces sanctuaires des emplacements de prédilection.

Tout d'abord, le voisinage immédiat des portes de villes est généralement occupé par des tombes de personnages très vénérés[2]. Les cimetières dans l'Islam ont fréquemment été placés aux portes des villes ; la tombe d'un marabout, conservée par la piété populaire peut marquer l'emplacement d'un ancien champ des morts, abandonné depuis plusieurs siècles. Il peut arriver aussi qu'un saint personnage ait été inhumé à la porte d'une ville, sans qu'aucun cimetière existât antérieurement à cette place, pour assurer à cette porte la bénédiction d'un pieux voisinage. Le marabout est alors une sorte de génie protecteur de la localité ; la garde de l'entrée, voisine de son tombeau,

1. *Tombeaux des Emirs Beni-Zeiyân*, p. 7.

2. Les exemples sont innombrables ; c'est ainsi que deux portes de Damas se disputaient l'honneur de posséder le tombeau de Bilâl, le moueddin du prophète (*Tahdîb el-asmâ*, p. 178 ; — cf. *id.*, p. 134, 592 ; — Maqqari, *Analectes de l'histoire d'Espagne*, I, p. 480, *in princ.*, etc.).

est confiée à son pouvoir tutélaire. Il doit en écarter l'ennemi et empêcher le malheur de pénétrer par elle au cœur de la cité : « Le sultan de Tunis, arrivé devant Tlemcen, dit le Bostân, tint conseil avec ses vizirs : « Par où, dit-il, entrerai-je dans la ville ? — Par où il vous plaira, répondirent-ils. — Combien la ville a-t-elle de portes ? » — Ils lui en indiquèrent le nombre. — Alors il demanda : « Quel est le *walî* qui protège Bâb-el-Jiâd ? — C'est, lui répondirent-ils, Sîdi Bou-Médyen. — Et Bâb-el-Aqba ? — Sîdi Ahmed ed-Dâoudi. — Et Bâb-ez-Zâwiya ? — Sîdi'l-Halwi. — Et Bâb-el-Qermâdîn, qui la protège ? — Aucun wali. — Eh bien donc, leur dit-il, c'est par cette porte-là que j'entrerai. » Et la légende ajoute qu'il fallut que le *wali* encore vivant Sîdi Abdallah ben-Mançour prit Bâb el-Qermâdîn sous sa protection, pour empêcher la perte de Tlemcen [1]. De même, une porte du vieil Agâdir avait pour saint protecteur le très ancien Sidi Wahb enterré auprès d'elle [2] ; et l'entrée occidentale de Tlemcen, Bâb-Kechchout était flanquée intérieurement du tombeau de Sîdi Mamar ben-Âliya et extérieurement du tombeau de Sîdi Boudjemâ [3]. Au cours des âges, il arrive fréquemment que la porte perd son ancien nom, et prend celui de son patron vénéré. Bâb-Wahb est mentionnée à une époque déjà ancienne. Bâb-el-Aqba, Bâb-Ali, Bâb-Kechchout, dans leur dernier état, étaient couramment désignées sous les noms de Bâb-ed-Dâoudi, Bâb-el-Halwi, Bâb Sîdi-Boudjemâ. Parfois il a pu arriver aussi que des inhumations postérieures faites dans le voisinage immédiat du saint, et « pour recher-

1. Cf. *Bostân*, notre ms., p. 274 et suiv. : — comp. *Revue africaine*, janvier 1862, p. 13.

2. Cf. *suprà*, p. 14.

3. Cf. Sur ce dernier personnage et son tombeau, Brosselard ap. *Revue africaine*, mai 1860, p. 252-258.

cher sa bénédiction » (*tabarrouk*) fissent apparaître de petits cimetières aux portes des villes, dans des endroits jusque-là non affectés aux sépultures. Il est naturellement assez difficile de discerner en l'espèce quel est l'antécédent et quel est le conséquent des deux faits, inhumation du saint, et groupement des sépultures dans les parages de son tombeau. Toujours est-il qu'à Tlemcen, deux des cimetières les plus anciens sont situés dans le voisinage immédiat des *qoubbas* de vieux saints locaux : la petite nécropole dont les tombeaux de Sidi Wahab et de Sidi Yaqoub sont le centre, et le terrain semé de tombes qui entoure le sanctuaire de Sidi'd-Dâoudi. C'est à ces deux endroits, à notre avis, que des fouilles auraient le plus de chance de mettre au jour d'anciennes inscriptions funéraires.

En deuxième lieu, les hauteurs sont encore des endroits souvent affectés à la sépulture des saints maghribins. De la colline ou de la montagne où il est inhumé, le marabout, comme une vigie, surveille le pays qu'il a à ses pieds et le protège. Ceux qui cheminent dans la plaine se sentent sous sa garde aussi longtemps qu'ils aperçoivent sa blanche qoubba. A Tlemcen, Lalla-Setti, « celle qui regarde sur le pays », comme l'appellent les chansons locales, est inhumée sur le plateau rocheux qui, au Sud-Ouest, domine la ville [1]. Sidi Bou-Médyen a son tombeau vénéré sur le versant Nord de la pente du Méfrouch. A Aïn-el-hout, Sidi Abdallah ben-Mançour, le patron de la localité, est également inhumé à mi-flanc de colline. Enfin le grand saint musulman Sidi Abd-el-Qader El-Jilâni auquel ses nombreux sanctuaires, situés pour la plupart sur des émi-

1. Cf. Sur cette sainte, *Tlemcen ancienne capitale*, p. 131, 132, 309 ; — de Lorral, *Tlemcen*, p. 309, 310.

nences, a fait donner le nom d' « oiseau des vigies [1] », a également un *maqâm* (monument commémoratif [2]) haut placé, à très peu de distance de Tlemcen.

On rencontre enfin, très fréquemment, des tombeaux de saints dans le voisinage immédiat des mosquées. On enterre volontiers les ascètes et les savants auprès des oratoires qu'ils ont fréquentés pendant leur vie. Tel fut le cas de Sîdi Mohammed ben-Merzouq qui fut inhumé par l'ordre de Yarmorâsen près de l'angle Sud-Ouest de la Grande Mosquée. De l'autre côté de l'édifice, la petite chambre sépulcrale de Sîdi Bel-Hasen El-Ghomâri s'ouvre sur la face occidentale de l'hospice d'incurables qui porte le nom de ce saint personnage. Mentionnons encore parmi beaucoup d'autres Sîdi Abdallah ben-El-Balad qui fut, disent les textes, enterré auprès du *mesjid es-çâlih* à El-Eubbâd.

Un autre cas également fréquent est celui où la mosquée est élevée après l'inhumation du saint auprès de son tombeau, devenu un lieu de pieux pèlerinage. L'anathème que la tradition fait porter au Prophète lui-même contre ceux qui prennent pour oratoires les tombeaux des saints et des hommes vertueux n'a rien pu dans le cours des siècles contre cette tendance naturelle de la religiosité humaine [3]. Son tombeau même à Médine est maintenant à l'intérieur d'une mosquée [4], et dans

1. Cf. Doutté, *les Marabouts*, p. 65.

2. Comp., sur le sens de ce mot, Van Berchem, *Matériaux pour un corpus*, p. 115, note 2.

3. La discussion à laquelle cette tradition a donné lieu se trouve *ap.* Qastallâni, *Commentaire sur Bokhari* (édition de Boulaq, 1304 de l'hégire), II, p. 437, 438 ; on pourra consulter aussi Goldziher, *Le culte des ancêtres et le culte des morts ap. Revue d'histoire des Religions*, 1884, II, 356-357.

4. Cf. Qastallâni, *op. cit.*, II, p. 430 ; — et Burton, *A pilgrimage to Mecca and Medina*, II, p. 75

le Maghrib les exemples de cette pieuse hérésie sont particulièrement fréquents. Citons à Tlemcen la mosquée de Sidi Bou-Médine qu'une cour étroite sépare seule de la qoubba du saint, la mosquée de Sidi Lahsen er-Râchidi voisine de la chambre sépulcrale de ce personnage, la mosquée de Sidi'l-Halwi dominée par le tombeau du saint éponyme, enfin les cas de Lalla-Ghariba et de Sidi Yeddoun, enterrés sous les voûtes même des oratoires qui portent leur nom.

Les tombeaux vénérés sont d'importance et de genres très divers. Les uns sont le résultat de la collaboration spontanée de nombreux fidèles. D'autres sont des œuvres plus officielles, fondations de princes ou de gouverneurs. Certains n'ont que des murs en pierres sèches blanchis à la chaux par les mains pieuses des femmes qui, chaque vendredi, vont leur rendre visite; ce sont les *hawîta*. D'autres, maçonnés mais à ciel ouvert, offrent des enceintes circulaires ou rectangulaires, souvent ornées aux quatre angles de merlons grossièrement découpés, ce sont les *haouch* [1]. Les plus importants enfin affectent la forme consacrée de la *qoubba* et en portent le nom.

Cette forme est aussi fréquente dans les tombeaux d'Orient [2]. Au Caire les *tourba*, ou sépulcres, sont recouverts de coupoles pointues. A Tlemcen les dômes en sont sphériques ou polygonaux. La forme ovoïde appartient plutôt au Maghrib oriental. Le dôme est parfois enduit de plâtre, parfois couvert d'un

1. Cf. Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 38, note 1 ; — *Haouch* en Egypte « enclos funéraire d'une famille » (Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, 271, note 2).

2. Cf. Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, 73, 74 ; — La *qoubba* apparaît comme un dérivé de la *kalybe* syro-byzantine (Cf. de Vogüé, *Syrie centrale*, I, p. 41 et suiv.).

toit de tuile, comme la *qoubba* qui, dans les mosquées, précède le mihrâb. Cette forme traditionnelle a très peu varié à travers les âges. De plus, l'ornementation intérieure des qoubbas, comme nous l'avons indiqué pour la plus riche d'entre elles, celle de Sidi Bou-Médine, a été sans cesse remaniée par les générations successives[1]. Il s'ensuit que les plus vénérées sont celles dont l'état primitif est le plus méconnaissable. L'adoption dans la construction de formules consacrées d'une part, les restaurations constantes et parfois indiscernables de l'autre, font que la grande majorité de ces édifices n'offre qu'un très médiocre intérêt archéologique. Aussi nous bornerons-nous à étudier quelques-unes seulement des innombrables qoubbas tlemceniennes.

LES TOMBEAUX DE SÎDI YAQOUB

Le cimetière connu sous le nom de Sîdi Yaqoub occupe, à quelque distance à l'Est de la ville, un bois de vieux et robustes thérébinthes, sur un plateau en saillie qui domine le cours de l'oued Metchkâna; des débris de vieux remparts suivent le bord de l'escarpement. En réalité, les tombes anciennes qui en bossèlent le sol ont dû se grouper autour du tombeau de Sîdi Wahhâb placé, comme nous l'avons vu, auprès d'une porte du vieil Agâdir.

La Qoubba de Sîdi Wahhâb[2] peut donc passer pour le plus

1. Cf. *suprà*, p. 230 et suiv.; on comparera à ce que raconte l'*Istiqça* de la réédification des qoubbas de Idris Ier et de Idris II à l'époque de Moulâï Ismâïl *Istiqça*, IV, p. 46 et 47).

2. Cf., sur ce personnage, *suprà*, p. 11.

ancien des sanctuaires qui peuplent cette terre sacrée ; c'est aujourd'hui encore le plus populaire et le plus fréquenté. Il s'ensuit, que les embellissements ont dû peu l'épargner. Jusqu'à quel point le plan primitif a-t-il été modifié? De quand date l'ordonnance actuelle? Ne s'est-on borné qu'à l'entretenir par le périodique passage à la chaux? Il est difficile de rien affirmer à son sujet. L'enfoncement très visible du sol, à l'endroit qu'occupe l'édicule, montre qu'on a conservé le niveau des premières constructions. Trois élégantes arcades en fer à cheval brisé, portées sur des pieds-droits et dont les écoinçons sont décorés d'ajours géométriques, s'ouvrent sur la façade. Un toit abrite l'entrée, flanquée de deux petites galeries surélevées. La chambre sépulcrale est couverte par une coupole octogonale établie sur les demi-voûtes d'arête habituelles. A l'extérieur, cette coupole s'indique par un dôme.

Également beaucoup en dessous du niveau actuel, se trouve le tombeau de Sidi Yaqoub, simple quadrilatère à ciel ouvert de petits murs en pierre, ornés aux angles de merlons. Un autre mur, plus vieux, et maintenant ruiné, l'entoure à $1^{m},50$ de distance. Il offre cette particularité que dans la face méridionale s'ouvre la niche d'un mihrâb, orienté en plein Sud, et qui révèle la présence d'un ancien oratoire [1].

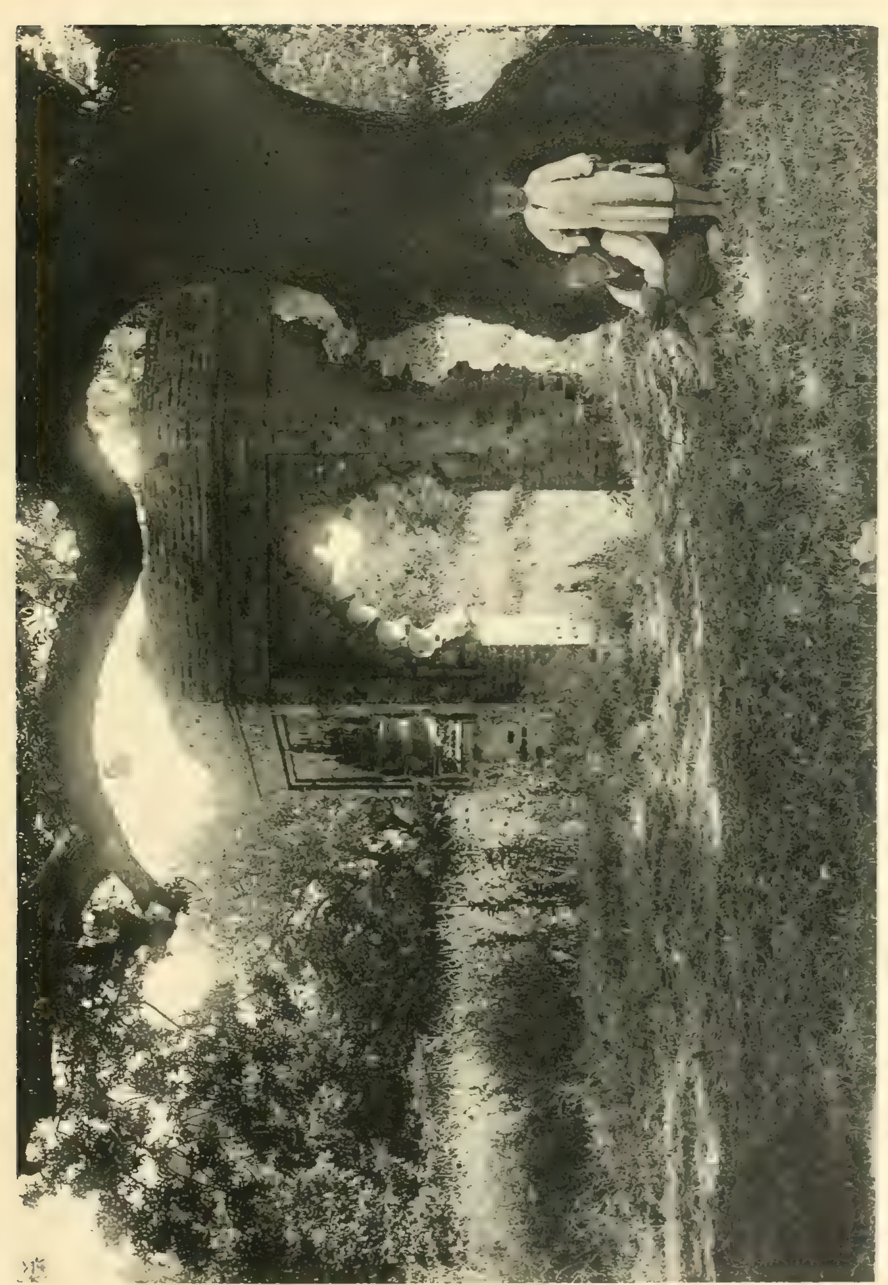
1. Le *Bostân*, qui consacre une notice à l'histoire légendaire de ce personnage, l'appelle du nom sous lequel il est encore connu à Tlemcen, Sîdi Yaqoub et-Tifrîsi. D'autre part, l'épitaphe qui existe dans son *haouch* le nomme Abou-Yaqoub Yousef-ben-Abdallah (Cf. *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân*, p. 96). Cette épitaphe sera prochainement publiée par M. Bel dans sa traduction de la *Baghyat-er-Rouwâd*. Il aurait vécu à l'époque de l'abd-el-wâdite Abou-Tâchfîn Ier. Peut-être le mihrâb ruiné qu'on remarque dans le mur Sud de la deuxième enceinte de son tombeau faisait-il partie d'une mosquée où il enseignait d'ordinaire et où il fut enterré (« il enseignait aux hommes et au jinn dans *sa* mosquée » *Bostân*, notre manuscrit, p. 599, 600). — Cf. encore, sur Sidi Yaqoub, Doutté, *les Marabouts*, p. 69 ; de Lorral, *Tlemcen* (p. 318), où

Au milieu de ce cimetière s'élèvent les ruines d'un autre monument funéraire (Pl. XXVII); c'est celui que l'on désigne sous le nom de « tombeau de la sultane ». Sur la foi de ce nom, et d'une tradition populaire qui désignait le cimetière de Sidi Yaqoub, comme recélant des tombes royales, Brosselard entreprit à l'intérieur de ces ruines des fouilles[1] qui amenèrent la découverte d'inscriptions sur pierre. L'une était l'épitaphe d'une petite princesse, arrière-petite fille de Yarmorâsen morte en 1412 (815 de l'hégire). Il pensa que l'inhumation d'une enfant justifiait mal l'importance de ce tombeau, et la consécration des souvenirs populaires. Les fouilles poursuivies mirent au jour un fragment d'épitaphe plus ancienne, malheureusement sans nom, mais dont le texte se rapportait évidemment à une femme de sang royal. « Il est certain, dit-il, qu'elle mourut antérieurement à l'année 815 de l'hégire (1412) et que le monument élevé en son honneur existait à cette date, puisque la petite princesse dont l'épitaphe a été relatée plus haut put y être enterrée[2]. » L'examen archéolo-lique du monument vient corroborer cette ingénieuse supposition. Les trois quarts à peine sont parvenus jusqu'à nous. Maintenant en contre-bas du terrain avoisinant, il était établi sur plan octogonal et formé d'arcades, découpées chacune en neuf grands lobes. La coupole à huit pans reposait directement sur les arcs, et n'était vraisemblablement pas abritée par un un toit. Peut-être une enceinte moins élevée isolait-elle l'édicule. C'est le seul exemple que nous ayons de qoubba sur plan octogonal. Les monuments établis sur arcades ouvertes ne

la sepulture de Sidi Yaqoub est confondue avec celle de Sidi Wahhâb (fig. 319) et W. Marçais, *Algerian Jews* dans *Jewish Encyclopedia*.

1. Cf. *Tombeaux des émirs Beni-Zeiyân*, p. 9.

2. Cf. *Id.*, p. 140 et suiv.



se rencontrent guère que dans le cimetière d'Eubbâd es-Sefli, qui, nous l'avons vu, fut l'Eubbâd primitif. De plus, la présence de cintres lobés, dont à Tlemcen la Grande Mosquée seule nous offre des exemples, permet d'attribuer à cette ruine un âge assez reculé, peu éloigné de la deuxième moitié du XIIe siècle.

QOUBBA DE SÎDI'D-DÂOUDI

Placée à quelques mètres de la vieille route de Safsaf sur une petite éminence, la Qoubba de Sîdi'd-Dâoudi occupe un espace rectangulaire. L'entrée tournée vers les ruines de Bâb el-Aqba est un cintre en fer à cheval brisé qu'entoure une fausse arcade à double feston, semblable à celle des mosquées mérinides. Un auvent de tuiles, porté sur des consolettes géminées en maçonnerie, surmonte ce cadre, complétant l'analogie qu'il offre avec celui des entrées latérales de Sîdi'l-Halwi, par exemple. A l'intérieur trois galeries flanquent le plan carré de la coupole au Nord, au Sud et à l'Ouest. Il n'y en a pas à l'Est; mais le mur qui, de ce côté, forme le fond de la chambre sépulcrale est défoncé par une fausse arcade semblable à celle des qoubbas de Sidi Bou-Médine et de Sidi Brâhim. Les piliers supportent des arcs brisés; les galeries sont éclairées par six fenêtres munies de barreaux. La coupole à douze pans est percée à sa base de quatre autres petites fenêtres. Cette coupole est visible à l'extérieur. Un épi de terre vernissée verte en surmonte le sommet [1].

1. Cf., sur Sîdi'd-Dâoudi, patron de Tlemcen, avant Sidi Bou-Medyen, *suprà* p. 14; une vue de sa qoubba, *ap.* Piesse et Canal, *Tlemcen*, p. 12.

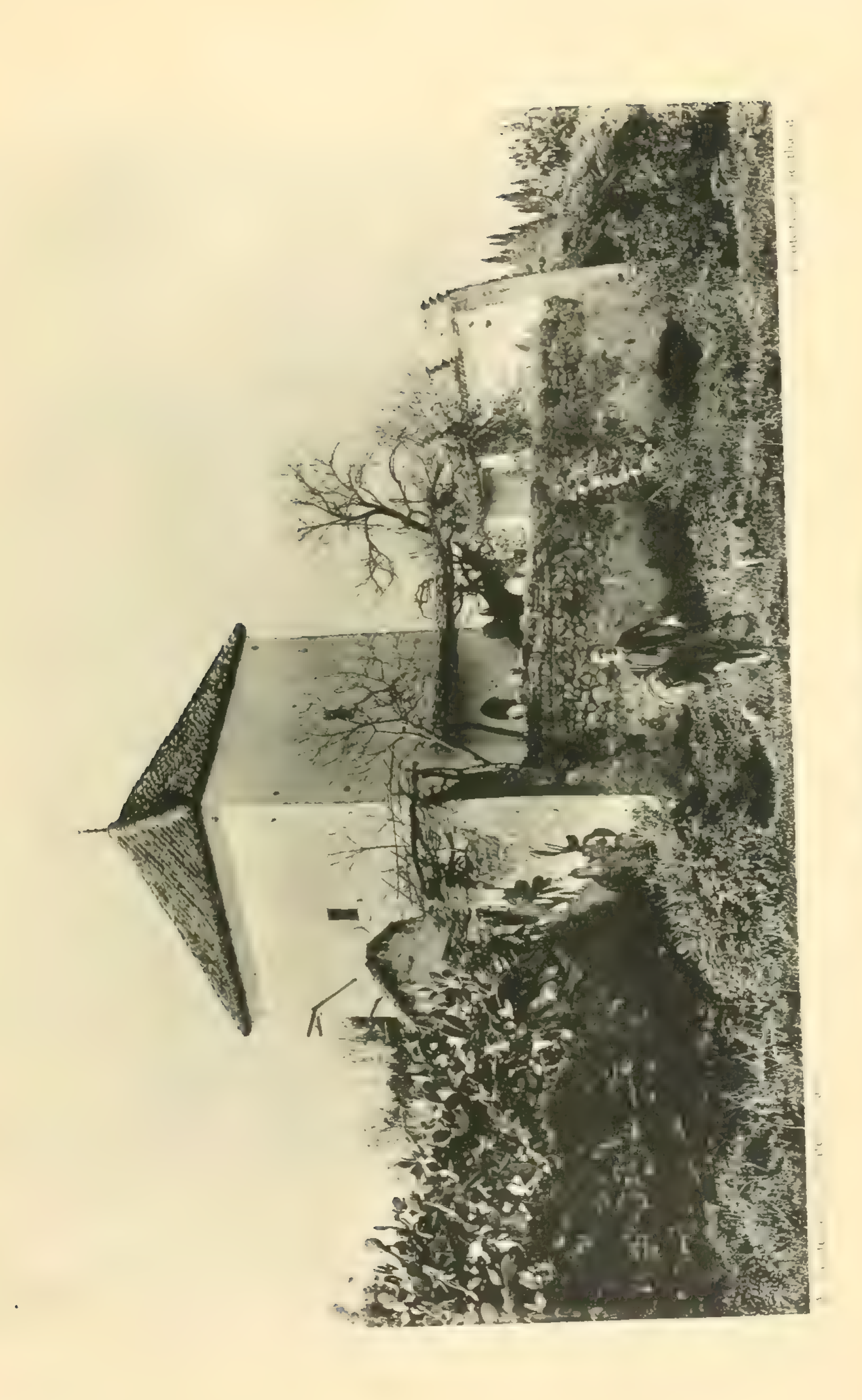
QOUBBA DE SÎDI SENOUSI

Le tombeau du grand théologien Mohammed es-Senousi[1], s'élève à l'extrémité orientale du cimetière musulman actuel, sur un tertre qui domine un chemin de traverse montant à Sidi Bou-Médine. Il occupe l'emplacement d'une ancienne mosquée, dont le mihrâb, orienté à l'Est, est encore parfaitement visible. Le mur actuel de la qoubba est bâti dans l'alignement même du mur occidental de cet oratoire ruiné, et leurs axes coïncident. Au Nord, au Sud et à l'Est, les murs ruinés de la mosquée, forment enceinte autour du tombeau du saint, et de la petite nécropole qui se presse à ses pieds. Des merlons grossiers, de date assez récente, ornent de place en place les débris de ces murs.

La qoubba s'ouvre au Nord; une treille en ombrage l'entrée. Le tombeau lui-même est intérieurement des plus simples; le catafalque de Sidi Senousi et celui de son frère utérin Sidi Ali et-Tellouti[2], occupent le centre de la coupole, établie sur quatre trompes d'angle. Extérieurement la coupole est recouverte d'un toit de tuiles vertes à quatre croupes.

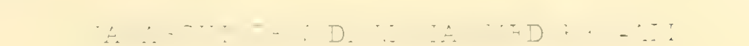
1. Cf., sur ce personnage, mort en 1490 (895 de l'hégire), *Revue africaine*, avril 1859 (avec l'épitaphe qui figure à l'intérieur du tombeau), p. 245 et suiv.; juillet 1861; — *Journal asiatique*, fevrier 1864, p. 175; octobre 1854, p. 109: — *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân*, p. 366 et suiv.

2. Cf. *Revue africaine*, avril 1859, p. 248.





Ain-El Hout



à Ain-El-Hout

QOUBBAS D'AÏN-EL-HOUT

Le petit village d'Aïn-el-hout, situé à 8 kilomètres environ au Nord de Tlemcen, est entièrement peuplé de marabouts qui ont la prétention de descendre de Soleïmân ben-Abdallah, frère d'Idrîs[1]. La localité renferme les tombeaux de plusieurs saints vénérés, ancêtres des marabouts actuels. Deux seulement ont quelque importance au point de vue architectural, et encore sont-ils d'âge assez récent; des inscriptions qu'ils contiennent montrent que sous leur forme actuelle, ils datent du XVIIIe siècle[2].

A. — Qoubba de sîdi Abdallah ben-Mançour[3]

Elle est située sur le flanc de la colline, qui, à l'Ouest, domine le village. C'est un bâtiment carré de 10 mètres de côté. Sur la face Est, tournée vers le village, un petit perron de quatre marches donne accès à une porte basse, dont un double feston de brique enveloppe l'arcature brisée. Un petit auvent, couvert de tuiles, et reposant sur de frustes consolettes géminées abrite cette entrée.

1. Cf. sur Aïn-el-hout : *Guide-Joanne de l'Algérie*, p. 123; — Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale, etc.*, p. 240, Doutté, *les Aïssaouas à Tlemcen*, p. 8.

2. *Revue africaine*, janvier 1862, p. 16, 17, 18.

3. Le *Bostân* (notre manuscrit, p. 272-281) consacre une longue notice à ce personnage de la fin du xve siècle; on pourra aussi consulter sur lui *Revue africaine*, janvier 1862, p. 11-16; — *Tombeaux des émirs Beni-Zeiyân*, p. 114 et suiv. : — *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân*, p. 407, 408.

A l'intérieur, le milieu de l'édicule est occupé par une coupole établie suivant l'habituel procédé sur demi-voûtes d'arête, et reposant sur quatre arcades brisées. Le catafalque du saint, entouré d'une grille de fer toute moderne, occupe le centre, pavé de mauvaise faïence. L'espace demeuré libre entre les arcades et les murs extérieurs, et qui permet de circuler autour du catafalque, est recouvert par des voûtes d'arête [1]. Huit petites fenêtres, munies de verres de couleur, éclairent l'intérieur de la qoubba; elles sont garnies de claires-voies en polygones étoilés. Diverses excavations pratiquées dans le mur permettent de déposer de menus objets; un mihrâb fort simple est creusé dans la face Sud, faisant saillie à l'extérieur. La présence d'un mihrâb dans une qoubba est exceptionnelle à Tlemcen. Elle est fréquente, au contraire en Orient; il est bon de rappeler et à cet égard, que la qoubba de Sidi Abdallah ben-Mançour date de l'époque turque.

Le sommet de la coupole est visible de l'extérieur. Un épi de terre vernissée le surmonte.

B. — Qoubba de Sîdi Mohammed ben-Ali

La qoubba de Sîdi Mohammed ben-Ali [2] est située à 200 mètres environ au Nord du tombeau de Sidi Abdallah ben-Mançour, et

1. Cette disposition de coupole, entourée d'une circulation, apparente cette qoubba turque à la qoubba de Sîdi'd-Daoudi et à la mosquée de Lalla-Rouya.

2. Cf., sur ce personnage qui appartient à la fin du XVIIIe siècle, *Revue africaine*, p. 16 et suiv.; — Walsin-Esterhazy, *De la domination turque dans l'ancienne province d'Alger*, p. 187 et suiv.

à la même hauteur au flanc de la colline (Pl. XXX). Un palmier la domine à l'Est. L'entrée, fort simple, est située au Sud ; elle donne accès dans un couloir de 3m,50 de long, qui conduit vers l'Ouest à une cour de 7m,80 de long sur 6m,40 de large. Cette cour est entourée par un portique formé de quatre arcades brisées portées sur des colonnes basses et frustes. Le pourtour est grossièrement recouvert de rondins de bois, d'un lit de roseaux, et par-dessus, d'une terrasse. Un mihrâb creuse le mur du Sud[1] ; et dans celui du Nord s'ouvre la porte de la qoubba. On remarque dans le pavage de la cour, quelques jolis carreaux estampés à couverte brune, verte ou jaune.

La qoubba est haute, mais fort simple. Elle a 6m,40 de côté. Un catafalque en occupe le centre. Les murs sont défoncés sur les faces Nord, Est et Ouest de fausses arcades brisées. Un pavillon de tuiles vertes recouvre la coupole sphérique[2].

Extérieurement, adossée au mur Ouest de la qoubba et au mur Nord du couloir, une petite chambre basse de 3m,50 de large, servait autrefois, parait-il, d'école coranique. La porte est située à l'Est ; une autre porte, percée dans son mur Sud et aujourd'hui bouchée, la faisait communiquer avec le couloir qui donne accès dans la cour. Elle est recouverte de rondins de bois, de roseaux, et d'une terrasse ; au-dessus d'elle est construite, une *ghorfa*, chambre de premier étage de 2 mètres de profondeur et de 3m,50 de largeur, ayant sa porte au Sud. Il ne subsiste plus aucun escalier qui permette d'y monter. Des amorces de murs sur les côtés Nord et Ouest de la qoubba montrent que le tombeau de Sîdi Mohammed ben-Ali eut, jadis,

1. Cf. *suprà*, p. 342.

2. Cette disposition de chambre sépulcrale à murs défoncés, précédée de l'atrium tétrastyle, apparente cette qoubba aux qoubbas déjà étudiées de Sîdi Bou-Médine et de Sîdi Brâhim.

d'autres dépendances encore. Un mur d'enceinte, aujourd'hui ruiné, entourait cet ensemble d'édifices. Enfin à 20 mètres environ en avant, du côté de l'Est, on peut voir les restes d'une citerne voûtée, rectangulaire, actuellement transformée en étable.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

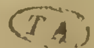
INSÉRÉES DANS LE TEXTE

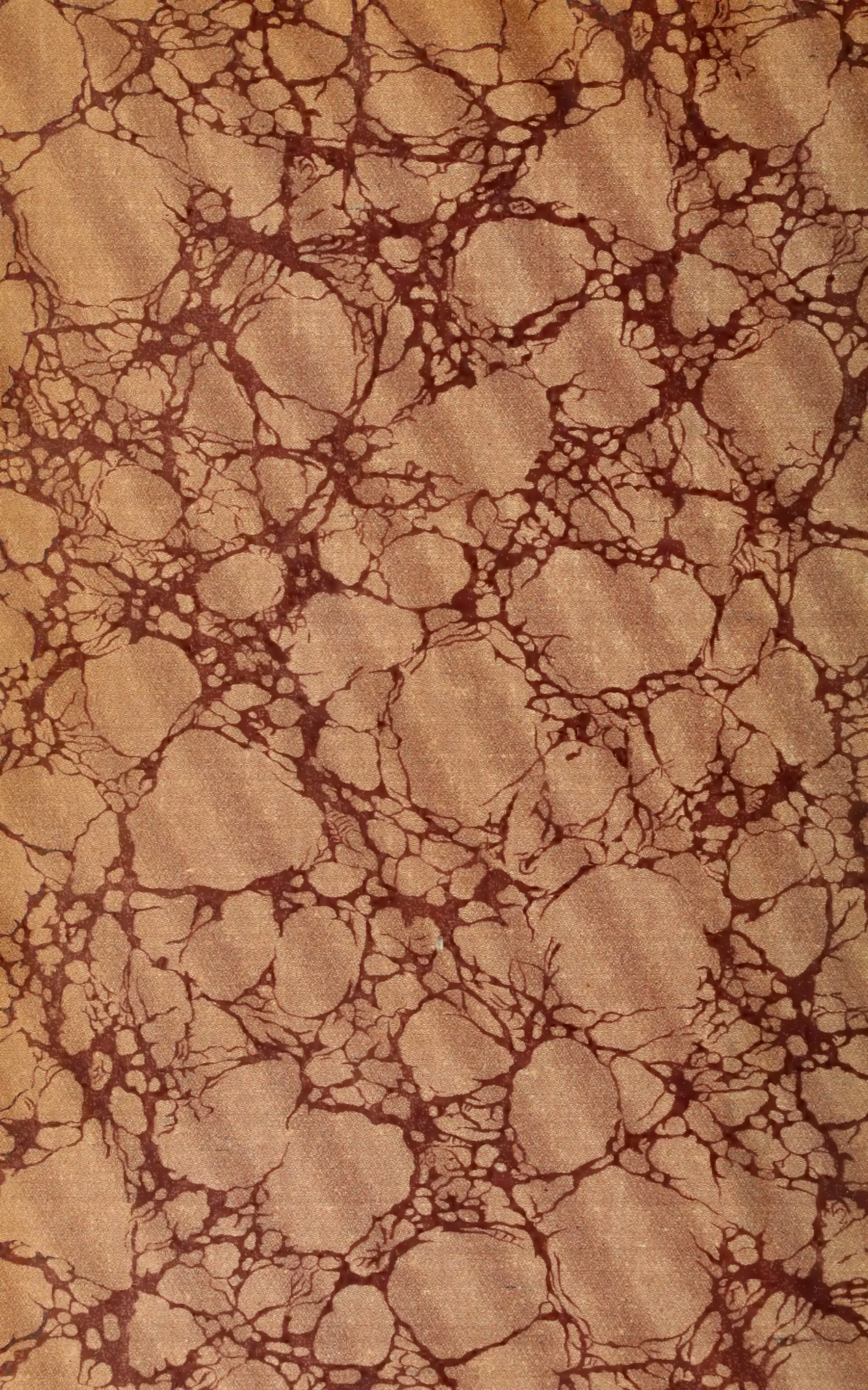
— —

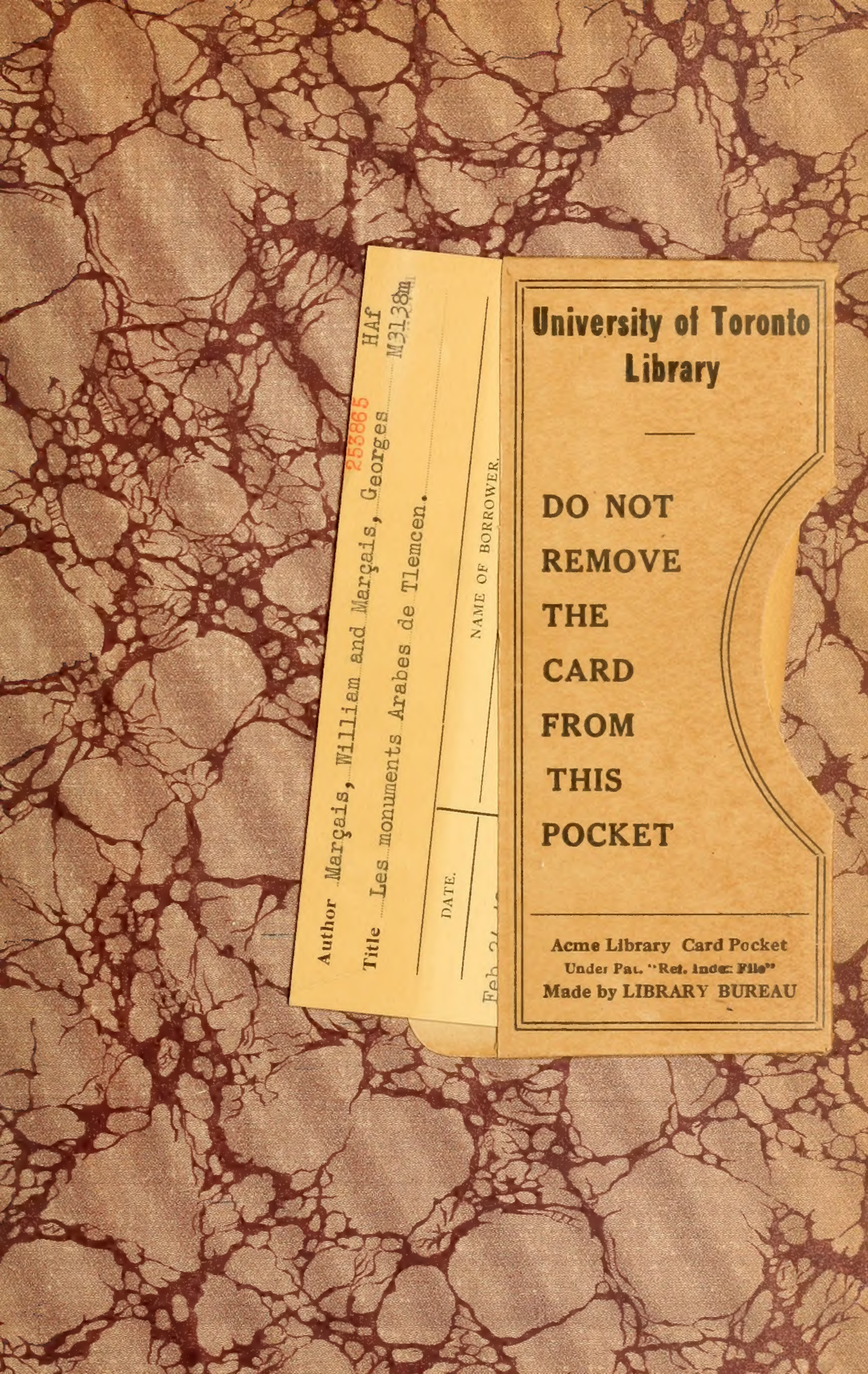
TABLE DES MATIÈRES

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.






Author Marçais, William and Marçais, Georges
253865
HAf
M3138m
Title Les monuments Arabes de Tlemcen.
NAME OF BORROWER.
DATE.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

